9

DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.

Rec'd 1930

Harvard College

Library Exchange

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL RAPP

AIDE DE CAMP DE NAPOLÉON

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/mmoiresdugnralra01rapp

Bayard

MÉMOIRES HISTORIQUES & MILITAIRES

SUR

LA RÉVOLUTION, LE CONSULAT & L'EMPIRE

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL RAPP

(1772-1821)

AIDE DE CAMP DE NAPOLÉON

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ÉDITION REVUE ET ANNOTÉE

Par M. Désiré LACROIX

Portrait, Plan & Dessins.

PARIS

GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

Erch.

AVERTISSEMENT

Le général comte Jean Rapp, une des gloires les plus pures des grandes armées de la République et de l'Empire, naquit à Colmar le 29 avril 1772; il s'enrôla à seize ans dans le 10e régiment de chasseurs à cheval où il fut nommé brigadier-fourrier le 1er janvier 1791 et maréchal des logis le 16 mai 1793. Il avait déjà fait les premières campagnes de la Révolution, lorsqu'il obtint le grade de sous-lieutenant le 3 avril 1794. Il devint lieutenant le 22 septembre suivant étant à l'armée des Alpes. Passé à l'armée du Rhin, il est au combat de Lignenfelds, charge à la tête de 100 chasseurs de son régiment, plus de 800 cavaliers ennemis qu'il culbute au moment où ils allaient s'emparer de quelques pièces de canon; il reçut dans cette charge plusieurs coups de sabre sur la tête et sur le bras droit. Le général Desaix, témoin de la valeur qu'il avait déployée,

315809

se l'attacha comme aide de camp le 19 décembre 1796 avec le grade de capitaine, et lui voua, à partir de cette époque, une affection qui ne se démentit jamais. Il l'emmena en Egypte, où de nouveaux combats ne firent qu'accroître sa belle réputation de bravoure. A la bataille de Sédiman le 7 octobre 1798, l'artillerie des Beys se démasque tout à coup, et porte le ravage dans nos rangs; Desaix, impatient d'éteindre le feu qui nous écrase, se tourne vers son aide de camp, et lui montrant les pièces: *Vaincre ou mourir!* s'écrie-t-il. *Vaincre!* répond l'intrépide Rapp, et se précipitant sur les Arabes, il renverse tout ce qui s'oppose à son passage, s'empare de l'artillerie, fait un grand nombre de prisonniers, et disperse en un instant le reste de la cavalerie ennemie. Ce beau fait d'armes lui fit décerner sur le champ de bataille, le grade de chef d'escadron. A la journée du 22 janvier 1799, envoyé en reconnaissance, il marcha sur les avant-postes des Mamelucks, les mit en fuite, pénétra dans le village de Samanhout, et soutint une lutte inégale, dans laquelle il aurait infailliblement succombé, si les carabiniers de la 21e légère ne l'eussent promptement dégagé. Grièvement blessé d'un coup de yatagan à l'épaule gauche, il se rendit au Caire pour se faire soigner, et fut nommé colonel quelques jours après l'affaire de Samanhout. Rapp revint avec Desaix en Europe; il le vit tomber à Marengo, et porta au général Bonaparte les dernières paroles de son chef, de celui que les Arabes avaient surnommé le *Sultan juste*. Le jour même de cet événement (14 juin 1800), Rapp devint l'un des aides de camp du général Bonaparte dont la réputation était déjà si glorieuse.

Chargé de plusieurs missions importantes dans les

cantons suisses pour faire accepter la médiation du gouvernement français, Rapp obtint à son retour le brevet de général de brigade le 29 août 1803, et la même année il fut nommé membre de la Légion d'honneur le 11 décembre et en devint commandant le 24 juin 1804.

Le général Rapp suivit Napoléon lors de la campagne d'Allemagne en 1805, et témoigna glorieusement de sa présence sur le champ de bataille d'Austerlitz. Ce fut lui qui, sur les hauteurs de Pratzen, vengea la défaite d'un bataillon du 4e de ligne que de fausses manœuvres avaient livré au fer de l'ennemi. A la tête d'escadrons de mamelucks, de chasseurs et de grenadiers à cheval de la Garde, il se précipita sur la Garde impériale russe, porta le désordre dans ses rangs, fit prisonnier le prince Repnin, l'un des colonels des Chevaliers-Gardes, et s'empara de l'artillerie et de tous les bagages des troupes qui lui étaient opposées. La satisfaction de l'Empereur fut telle, qu'il nomma Rapp général de division et voulut qu'il figurât dans le tableau que Gérard a fait de cette mémorable journée.

La campagne de Prusse et de Pologne fournit au général Rapp de nombreuses occasions d'y déployer sa valeur chevaleresque. Chargé de poursuivre les fuyards après la bataille d'Iéna, il pénétra un des premiers dans Weimar le 14 octobre 1806. A Nazielk, le 24 décembre, il tailla en pièces le corps de cavalerie du général russe Kamenski, et deux jours après, à Golymin, il soutint une lutte opiniâtre contre des masses d'infanterie, et eut le bras gauche fracassé par une balle. Il n'était pas encore guéri de sa blessure quand il remplaça le 2 juin 1807, dans le poste de gouverneur de Dantzig, le maréchal Lefebvre qui venait de

315809

s'emparer de cette place. Le 23 décembre de cette même année, il fut nommé chevalier de la Couronne de Fer. Pendant deux ans il exerça ses fonctions de gouverneur avec une telle bienveillance que les habitants lui décernèrent une épée d'honneur enrichie de diamants sur laquelle était l'inscription suivante: *Au général Rapp, la ville de Dantzig reconnaissante.* De plus, l'Empereur le créa comte de l'Empire avec une dotation de vingt-cinq mille francs sur le domaine de Hitzacher, situé en Hanovre.

Lorsque la guerre éclata en 1809 et que la Bavière fut envahie par les Autrichiens, Napoléon accourut à la rencontre de l'ennemi; la Grande Armée triomphe d'abord à Eckmuhl le 22 avril et à Ebersberg le 3 mai, puis se porte rapidement sur Vienne. Pendant qu'elle s'avance sur les rives du Danube, les Autrichiens descendent le fleuve par l'autre rive, et les combattants des deux armées opposées se rencontrent bientôt au village d'Essling; une partie de nos troupes franchit le fleuve sous le feu foudroyant des batteries ennemies; mais les ponts sont emportés par une crue subite du Danube, et 25 à 30,000 hommes ont à soutenir les efforts de toute l'armée autrichienne; pendant que nos bataillons luttent avec un courage admirable, les masses qu'ils ont à combattre redoublent d'efforts pour les déborder. L'Empereur inquiet de la position critique de cette partie de son armée, fait dire à Rapp de se mettre à la tête de deux bataillons pour aller secourir ses frères d'armes et protéger leur retraite sur les bords du Danube; Rapp prévoyant que le moindre mouvement rétrograde nous deviendrait funeste, propose au général Mouton de se précipiter sur le prince Charles dont l'armée se disposait à nous

écraser ; alors les deux généraux s'élançant avec impétuosité sur les colonnes ennemies, portent le désordre dans leurs rangs, les culbutent et restent maîtres du champ de bataille. Bien que cette attaque vigoureuse eût été exécutée contre les instructions formelles de l'Empereur, celui-ci, loin d'en faire un reproche au général Rapp, lui donne publiquement des témoignages de satisfaction, en ajoutant : « Si jamais tu as bien fait de ne pas exécuter mes ordres, c'est aujourd'hui ; car le salut de l'armée dépendait de la conservation d'Essling. »

En 1810, à l'époque du divorce de Napoléon avec Joséphine, Rapp qui était à Paris ne craignit pas de blâmer la conduite de son chef, et, en récompense de sa franchise il reçut l'ordre de retourner dans son gouvernement de Dantzig ; mais il n'en fut pas moins élevé à la dignité de Grand officier de la Légion d'honneur le 30 juin 1811. Rapp donna encore une fois une nouvelle preuve de sa sincérité à l'Empereur en condamnant l'expédition projetée au delà du Niémen, dont il prévoyait les funestes résultats ; l'Empereur n'en voulut pas à ce fidèle conseiller qu'il retrouva toujours de même ; Rapp part avec lui pour la campagne de 1812 ; nos troupes franchissent le Niémen, culbutent les Russes à Ostrowno, à Smolensk et arrivent à la Moskowa, où l'ennemi avait rassemblé la plus grande partie de ses forces, 130,000 hommes. Dans cette journée, maréchaux, généraux et soldats, tous firent des prodiges de valeur, tous combattirent en héros et Rapp fut atteint de quatre coups de feu ; quoiqu'il ne fût pas remis de ses blessures, on le vit se signaler le 24 octobre à la bataille de Malo-Jaroslawetz, où il eut un cheval tué sous lui. De concert avec

le maréchal Ney, il défendit le passage de la Bérésina, concourut à sauver l'artillerie française qui se trouvait en grand danger d'être enlevée et y reçut sa *vingt-quatrième blessure*. Ce fut de ce champ de bataille que l'Empereur l'envoya prendre le commandement à Dantzig. Là, il eut à soutenir pendant un an un des sièges les plus mémorables des annales de la guerre. En arrivant dans cette place, Rapp vit avec chagrin que les fortifications étaient à peine ébauchées sur plusieurs points de l'enceinte, que l'armement des ouvrages était incomplet, et qu'il n'y avait ni casernes, ni écuries, ni magasins à l'épreuve pour l'artillerie et le génie. Secondé par le général Campredon, Rapp résolut de faire de Dantzig un boulevard inexpugnable. Il s'affermit surtout dans cette résolution lorsque les divisions Heudelet et Grandjean vinrent dans le courant du mois de janvier 1813 renforcer la garnison de la place. Cette garnison s'éleva alors à 35,000 hommes d'infanterie et 3,600 de cavalerie ; mais la plupart de ces hommes, de toutes armes et de toutes nations, étaient perclus de froid, exténués par les fatigues, consumés par les privations et toutes les misères; 12,000 hommes valides seulement purent être organisés! Malgré si peu de ressources, Rapp lutte courageusement; l'Empereur le récompense de tant de dévouement en le nommant le 12 mars 1813 commandant en chef du 10e corps de la Grande Armée et Grand'Croix de la Réunion le 12 mars suivant. Le général Rapp eut peut-être lassé, par ses vaillantes sorties, les forces réunies des Russes, commandées par le duc de Wurtemberg, si la famine, une épidémie cruelle de typhus, et l'hiver avec ses pluies et ses glaces, n'eussent formé contre lui une coalition terrible qui enleva les deux

tiers de sa garnison. Jaloux de conserver à la France le reste des braves qui l'avaient si bien secondé, et convaincu qu'une plus longue résistance ne pouvait avoir pour résultat que de les sacrifier sans avantage pour la patrie, Rapp se décida à entrer en négociations pour la reddition de la place ; le 27 novembre 1813, il conclut une convention honorable qui stipulait surtout, que le 10e corps rentrerait en France avec son artillerie, ses armes et tous ses bagages. Déjà tous les soldats étrangers qui servaient dans nos rangs étaient sortis de Dantzig, les prisonniers russes avaient été rendus et les forts livrés, lorsque le général Rapp reçut une lettre du duc de Wurtemberg, qui lui annonçait que l'Empereur Alexandre refusait de ratifier cette capitulation, et que la garnison prisonnière de guerre, serait conduite en Russie, jusqu'à son parfait échange. Rapp protesta d'abord avec énergie contre la violation du traité, puis il convoqua le conseil de défense, et d'après son avis, il se soumit à la force des circonstances. Il était interné à Kiew, dans l'Ukraine, lorsqu'il apprit les événements de 1814, qui mirent fin à sa captivité ; il revint à Paris au mois de juillet, se présenta à Louis XVIII qui l'accueillit avec aménité, le nomma chevalier de Saint-Louis le 3 août et Grand Cordon de la Légion d'honneur le 23 du même mois. Le 16 mars 1815 le gouvernement royal lui confia le commandement du 1er corps d'armée destiné à arrêter la marche de l'Empereur revenant de l'Ile d'Elbe ; mais, cédant à l'entraînement général des troupes, Rapp se rangea sous les plis de son ancien drapeau, et le 16 avril l'Empereur le nomma commandant en chef de l'armée du Rhin, et pair de France le 2 juin suivant.

L'armée dont il se hâta d'aller prendre le commandement, forte de 18,000 hommes, devait défendre, de concert avec le corps du Haut-Rhin et celui de la Moselle, la chaîne des Vosges, depuis Belfort jusqu'à Bitche. Le désastre de Waterloo rendit inutiles ses dispositions et ses efforts; puis, lorsque les soldats apprirent la défaite et l'abdication de Napoléon, ce fut un découragement universel qui s'introduisit dans leurs rangs; excités par les menées de l'ennemi, et la malveillance des agents de l'intérieur, les uns voulaient se rendre dans leurs foyers; les autres proposaient de se jeter en partisans dans les Vosges; mais Rapp parla d'honneur à ces soldats, il parvint à calmer leur effervescence et il les ramena dans Strasbourg; là, encore, une insurrection éclata parmi les soldats; au moment du licenciement de l'armée ils ne voulaient pas partir sans être payés de l'arriéré de leur solde; c'est alors qu'ils prirent pour chef un sergent nommé Dalouzy; celui-ci, il faut bien le dire, sut maintenir une discipline tellement exemplaire parmi ses compagnons que lorsque l'émeute cessa il ne fut inquiété aucunement pour son acte d'insubordination.

Après le licenciement complet de son corps d'armée, Rapp se retira en Argovie, et, lorsque le danger des réactions fut passé il revint, en 1817, à Paris. Une ordonnance royale du 22 juillet 1818 le mit en disponibilité; puis, créé pair de France le 5 mars 1819, il fut nommé quelque temps après Premier Chambellan et Maître de la Garde Robe.

La Cour était à Saint-Cloud, lorsqu'on y apprit la mort de Napoléon. Rapp, qui faisait près du Roi son service de Premier Chambellan, loin de déguiser l'af-

fliction qu'il en ressentit, se retira dans son appartement, en fondant en larmes. Louis XVIII, instruit de la cause de son absence, le fait appeler et lui dit : « Général, je connais le motif de votre chagrin, il vous honore à mes yeux. Loin de vous blâmer, vous acquérez de nouveaux droits à mon estime. — Sire, répond le général avec la plus vive émotion, — je ne suis point ingrat, je devais tout à l'Empereur Napoléon... Je lui dois jusqu'à l'honneur d'approcher Votre Majesté. — Général, je vous le répète, ajoute le Roi en lui tendant la main, je ne vous en estime et ne vous en aime que davantage. » Epuisé par les fatigues de la guerre et les nombreuses blessures dont son corps était criblé, Rapp ne survécut pas longtemps à Napoléon ; il mourut quelques mois après le grand capitaine, le 8 novembre 1821, en son château de Rheinviller dans le grand duché de Bade. On a du général Rapp, outre une *Relation du siège de Dantzig*, d'intéressants Mémoires qui ont été publiés pour la première fois en 1823.

Ces Mémoires n'étaient pas d'abord destinés à l'impression. C'était une esquisse, une série d'anecdotes que le général écrivait pour lui-même. Il cherchait à se consoler de nos malheurs ; il recueillait ses souvenirs. La reconnaissance acheva un travail entrepris par l'ennui. Une foule de braves qui avaient concouru à la défense de Dantzig demandaient qu'on rendît à leur courage la justice dont les événements les avaient privés. Le général résolut de le faire de la manière qui lui parut la plus propre à les venger de cet oubli. Il refondit ses Mémoires, et en fit en quelque sorte le personnel de ceux qui s'étaient le plus distingués par leur bravoure. Un écrit avait été livré à la li-

hrairie comme un don du général auquel on l'attribuait. Le rang de celui qui s'en disait le donataire avait dû en imposer à l'éditeur, qui l'imprimait sous le titre de Mémoires du général Rapp. Cette circonstance nous a déterminés à publier les véritables. Nous les livrons au public tels que le général les avait arrêtés.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL RAPP

CHAPITRE PREMIER

Je n'ai pas la prétention d'être un personnage historique : mais j'ai approché longtemps d'un homme dont on a indignement travesti le caractère, j'ai commandé à des braves dont les services sont méconnus ; l'un m'a comblé de biens, les autres m'eussent donné leur vie : je ne dois pas l'oublier.

Je servais depuis plusieurs années ; je donnais obscurément quelques coups de sabre, comme cela

se pratique quand on est subalterne. Je fus à la fin assez heureux pour être remarqué par le général Desaix. Notre avant-garde en désordre était vivement ramenée. J'accourus avec une centaine de hussards ; nous chargeâmes les Autrichiens, et nous réussîmes à les mettre en fuite. Nous étions presque tous couverts de blessures, mais nous en fûmes bien dédommagés par les éloges que nous reçûmes. Le général daigna m'engager à prendre soin de moi, et me fit délivrer l'attestation la plus flatteuse que jamais soldat ait obtenue. Je note cette circonstance, non parce qu'elle me valut les épaulettes, mais parce qu'elle me concilia l'amitié de ce grand homme, et qu'elle fut l'origine de ma fortune. L'attestation était ainsi conçue :

ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE

Au quartier général de Blostheim, le 30 fructidor, an 3 de la république française, une et indivisible[1].

« Je soussigné, général de division commandant » l'aile droite de ladite armée, certifie que le ci- » toyen Jean Rapp, lieutenant au dixième régiment » de chasseurs à cheval, a servi sous mes ordres » avec ledit régiment pendant les deux dernières

1. 16 septembre 1795.

» campagnes ; que, dans toutes les occasions, il a » donné des preuves d'une intelligence rare, d'un » sang-froid étonnant, et d'une bravoure digne » d'admiration ; qu'il a été blessé très grièvement » à trois reprises différentes, et que notamment le » 9 prairial de l'an 2, à la tête d'une compagnie » de chasseurs, il s'est précipité sur une colonne » de hussards ennemis, plus que quintuple, avec » un dévouement si intrépide, qu'il culbuta cette » masse redoutable, protégea la retraite d'une » partie de nos troupes, et remporta l'honneur de » la journée. On ne peut trop regretter que, vic- » time de son zèle, il ait été blessé très dangereu- » sement, et de manière à ne pouvoir se servir de » son bras. Il est trop digne de la reconnaissance » nationale pour ne pas mériter d'être honorable- » ment employé dans une place, si un service plus » actif n'est plus en son pouvoir. J'atteste que le » citoyen Rapp emporte avec lui l'amitié et l'es- » time de tous ceux qui le connaissent.

» Desaix. »

Devenu aide de camp du modeste vainqueur d'Offenbourg, je fis auprès de lui les campagnes d'Allemagne et d'Égypte. J'obtins successivement le grade de chef d'escadron à Sédiman [1], où j'eus

1. Bataille gagnée par le général Desaix le 7 octobre 1798.

le bonheur, à la tête de deux cents braves, d'enlever le reste de l'artillerie des Turcs ; et de colonel à Samanhout, sous les ruines de Thèbes. Je fus grièvement blessé dans cette dernière affaire, mais aussi je fus cité bien honorablement dans les relations du général en chef.

A la mort du brave Desaix, tué à Marengo[1] au moment où il décidait la victoire, le Premier Consul daigna m'attacher à sa personne ; j'héritai de sa bienveillance pour le conquérant de la haute Égypte. J'eus dès lors quelque consistance ; mes rapports devinrent plus étendus.

Du zèle, de la franchise, quelque aptitude aux armes, me méritèrent sa confiance. Il a souvent dit à ses alentours qu'il était plus difficile d'avoir plus de bon sens naturel et de discernement que Rapp. On me répétait ces éloges, et j'avoue que j'en étais flatté : si c'est une faiblesse, qu'on me la pardonne ; chacun a les siennes. Je me serais fait tuer pour lui prouver ma reconnaissance ; il le savait : aussi répétait-il fréquemment à mes amis que j'étais un frondeur, une mauvaise tête, mais que j'avais un bon cœur. Il me tutoyait, ainsi que Lannes ; quand il nous appelait *vous* ou *Monsieur le général*, nous étions inquiets, nous étions sûrs d'avoir été desservis. Il avait la faiblesse d'attacher de l'importance à une police de caquetage, qui ne lui fai-

1. 14 juin 1800.

sait la plupart du temps que de faux rapports. Cette méprisable police ! elle a empoisonné sa vie ; elle l'a souvent aigri contre ses amis, ses proches, contre sa propre épouse.

Napoléon faisait peu de cas de la bravoure, il la regardait comme une qualité ordinaire, commune à tous les Français : l'intrépidité seule était quelque chose à ses yeux ; aussi passait-il tout à un intrépide : c'était son expression. Quand quelqu'un sollicitait une grâce, soit aux audiences, soit aux revues, il ne manquait jamais de lui demander s'il avait été blessé. Il prétendait que chaque blessure était un quartier de noblesse. Il honorait, il récompensait cette espèce d'illustration : il savait pourquoi. Cependant il s'aperçut bientôt qu'elle n'allait plus aux antichambres, et les ouvrit à l'ancienne caste. Cette préférence nous déplut : il le remarqua, et nous en sut mauvais gré. « Je vois » bien, me dit-il un jour, que ces nobles que je » place dans ma Maison vous donnent de l'om» brage. » J'avais pourtant assez bien mérité du privilège. J'avais fait rayer de la liste des émigrés plusieurs gentilshommes ; j'avais procuré des places aux uns, donné de l'argent, fait des pensions aux autres : quelques-uns se le rappellent, la plupart l'ont oublié. A la bonne heure ; ma caisse est fermée depuis le retour du roi. Aussi bien n'était-ce pas de la reconnaissance que je cherchais. Je

voulais soulager l'infortune; mais je ne voulais pas que les émigrés vinssent s'interposer entre nous et le Grand homme que nous avions élevé sur le pavois.

J'avais oublié cette scène désagréable : mais Napoléon n'oubliait pas les choses pénibles qui lui échappaient ; il avait beau chercher à se montrer sévère, la nature était plus forte, sa bonté l'emportait toujours. Il me fit appeler ; il me parla de noblesse, d'émigration, et revenant tout à coup à la scène qu'il m'avait faite : « Vous croyez donc que j'ai de » la prédilection pour ces gens-là ! vous vous trom- » pez. Je m'en sers ; mais vous savez pourquoi : car » enfin suis-je noble moi, mauvais gentilhomme » corse ? — Ni moi, ni l'armée, lui répliquai-je, ne » nous sommes jamais informés de votre origine. » Vos actions nous suffisent. » Je rendis compte de cette conversation à plusieurs de mes amis, entre autres aux généraux Mouton et Lauriston.

La plupart de ces mêmes nobles prétendent cependant qu'ils ont cédé à la violence. Rien n'est plus faux. Je n'en connais que deux qui aient reçu des brevets de chambellans sans les avoir demandés. Quelques autres ont refusé des offres avantageuses; mais, à ces exceptions près, tous sollicitaient, priaient, importunaient. C'était un concert de zèle et d'abandon comme on n'a pas d'exemple. Le plus chétif emploi, les fonctions les plus humbles,

rien ne les rebutait ; on eût dit que c'était à la vie et à la mort. Si jamais quelque main infidèle se glisse dans les cartons de MM. Talleyrand, Montesquiou, Ségur, Duroc, etc., de quelles expressions brûlantes elle enrichira le langage du dévouement ! Ils rivalisent aujourd'hui de haines et d'invectives. La chose est bien naturelle : s'ils avaient en effet pour lui la haine profonde qu'ils témoignent, il faut convenir que, pendant quinze ans qu'ils furent à ses pieds, ils ont dû se faire une étrange violence. Et pourtant, toute l'Europe le sait, à l'aisance de leurs manières, à la continuité de leur sourire, à la souplesse de leurs révérences, on eût dit qu'ils y allaient de cœur et que cela leur coûtait bien peu.

CHAPITRE II

Beaucoup de gens dépeignent Napoléon comme un homme violent, dur et emporté : c'est qu'ils ne l'ont jamais approché. Sans doute, absorbé comme il l'était par les affaires, contrarié dans ses vues, entravé dans ses projets, il avait ses impatiences et ses inégalités. Cependant il était si bon, si généreux, qu'il se fût bientôt calmé : mais, loin de l'apaiser, les confidents de ses ennuis ne faisaient qu'exciter sa colère. « Votre Majesté a raison, lui » disaient-ils : un tel a mérité d'être fusillé ou des- » titué, renvoyé ou disgracié... Je savais depuis » longtemps qu'il était votre ennemi. Il faut des » exemples ; ils sont nécessaires au maintien de la » tranquillité. »

S'agissait-il de lever des contributions sur le pays ennemi, Napoléon demandait, je suppose, vingt millions: on lui conseillait d'en exiger dix de plus. Les contributions étaient-elles acquittées, « Il faut, lui disait-on, que Votre Majesté ménage » son trésor, qu'elle fasse vivre ses troupes aux dé- » pens des pays conquis, ou les laisse en subsis- » tance sur le territoire de la confédération. »

Était-il question de lever deux cent mille conscrits, on lui persuadait d'en demander trois cent mille; de liquider un créancier dont le droit était incontestable, on lui insinuait des doutes sur la légitimité de la créance, on lui faisait réduire à moitié, au tiers, souvent à rien, le montant de la réclamation.

Parlait-il de faire la guerre, on applaudissait à cette généreuse résolution : la guerre seule enrichissait la France; il fallait étonner le monde, et l'étonner d'une manière digne de la grande nation.

Voilà comment, en provoquant, en encourageant des vues, des entreprises encore incertaines, on l'a précipité dans des guerres continuelles. Voilà comment on est parvenu à imprimer à son règne un air de violence qui n'était point dans son caractère et dans ses habitudes: elles étaient tout à fait débonnaires. Jamais homme ne fut plus enclin à l'indulgence, et plus sensible à la voix de l'humanité.

Je pourrais en citer mille exemples : je me borne au suivant.

Georges et ses complices avaient été condamnés. Joséphine [1] intercéda pour MM. de Polignac, Murat pour M. de Rivière : ils réussirent l'un et l'autre. Le jour de l'exécution [2], le banquier Schérer accourut tout en pleurs à Saint-Cloud : il demanda à me parler. C'était pour que je sollicitasse la grâce de son beau-frère, M. de Russillon, ancien major suisse, qui se trouvait impliqué dans cette affaire. Il était accompagné de quelques-uns de ses compatriotes, tous parents du condamné. Ils savaient bien, me dirent-ils, que le major avait mérité la mort ; mais il était père de famille, il tenait aux premières maisons du canton de Berne. Je cédai, et n'eus pas lieu de m'en repentir.

Il était sept heures du matin ; Napoléon, déjà levé, était dans son cabinet avec Corvisart [3] ; je me fis annoncer. « Sire, lui dis-je, il n'y a pas long-» temps que Votre Majesté a donné sa médiation » aux Suisses. Elle sait que tous n'en ont pas été » également satisfaits, les Bernois surtout... Il se » présente une occasion de leur prouver que vous

1. L'Impératrice.

2. Georges Cadoudal convaincu d'avoir conspiré fut exécuté en place de Grève avec d'autres complices le 25 juin 1804.

3. Corvisart était médecin de Napoléon.

» êtes grand et généreux : un de leurs compatriotes » doit être exécuté aujourd'hui ; il tient à ce qu'il y » a de mieux dans le pays, et certes la grâce que » vous lui accorderez fera sensation, et vous y at- » tachera beaucoup de monde. — Quel est cet » homme ? Comment s'appelle-t-il ? — Russillon. » A ce nom il devint furieux. — « Il est plus dan- » gereux, plus coupable que Georges même. — Je » sais tout ce que Votre Majesté me fait l'honneur » de me dire ; mais les Suisses, mais sa famille, » mais ses enfants, vous béniront. Faites-lui grâce, » non pas pour lui, mais pour tant de braves gens » qui ont assez gémi de ses sottises. — Entendez-vous ? » dit-il en se tournant vers Corvisart. En même temps, il m'arrache la pétition, l'approuve ; et me la rendant avec la même impétuosité, « en- » voyez au plus vite un courrier pour qu'on sus- » pende l'exécution. » On peut aisément se figurer la joie de cette famille, qui me témoigna sa reconnaissance par la voie des papiers publics. Russillon fut enfermé avec ses complices, et obtint plus tard sa mise en liberté. Il a fait, depuis le retour du roi, plusieurs voyages à Paris, sans que je l'aie vu. Il a pensé que j'attachais assez peu d'importance à ce petit service ; il a eu raison.

CHAPITRE III

Personne n'était plus sensible, personne n'était plus constant dans ses affections que Napoléon. Il aimait tendrement sa mère, il adorait son épouse, il chérissait ses sœurs, ses frères, tous ses proches. Tous, excepté sa mère, l'ont abreuvé d'amertumes, il n'a cependant cessé de leur prodiguer les biens et les honneurs. Lucien [1] est celui qui s'est le plus opposé à ses vues, qui a le plus obstinément contrarié ses projets. Un jour dans une vive discussion qu'ils eurent, je ne sais à quel sujet, il tira sa montre, la jeta à terre avec violence, en lui adressant ces paroles remarquables : « Vous vous briserez comme

1. Frère de Napoléon.

» j'ai brisé cette montre, et un temps viendra où » votre famille et vos amis ne sauront où reposer » leur tête. » Il se maria quelques jours après, sans avoir obtenu son agrément, ni même lui avoir fait part de son dessein. Tout cela ne l'a pas empêché de l'accueillir en 1815 : à la vérité, il se fit presser ; Lucien fut obligé d'attendre à l'avant-dernière poste mais il ne tarda pas à être admis.

Napoléon ne se bornait pas à ses proches ; l'amitié, les services, tout avait part à ses bienfaits. Je puis en parler par expérience. Je suis revenu d'Égypte, alors aide de camp du brave général Desaix, avec deux cents louis d'épargnes ; c'était tout ce que je possédais. A l'époque de l'abdication, j'avais quatre cent mille francs de revenus, tant en dotations qu'appointements, gratifications, frais extraordinaires, etc. J'en ai perdu les cinq sixièmes ; je ne les regrette pas : ce qui me reste forme encore un assez beau contraste avec ma fortune primitive. Mais ce que je regrette, c'est ce long amas de gloire acquise au prix de tant de sang et de fatigues ; elle est à jamais perdue : voilà de quoi je suis inconsolable.

Je ne suis pas le seul qu'il ait comblé de biens. Mille autres ont été accablés de faveurs, sans que jamais les torts que plusieurs de nous ont eus envers lui aient pu nous faire perdre sa bienveillance. Quelque grands que fussent ces griefs, il les ou-

bliait toujours, dès qu'il était convaincu que le cœur n'y était pour rien. Je pourrais citer cent exemples de son indulgence à cet égard : je me borne aux suivants.

Lorsqu'il prit le titre d'Empereur, les changements qu'il fut obligé de faire dans sa Maison, qui jusque là n'avait été que militaire, déplurent à plusieurs d'entre nous; nous étions habitués à l'intimité de ce grand homme; la réserve que nous imposait la pourpre nous blessait.

Les généraux Reynier et Damas étaient alors en disgrâce [1] : j'étais lié avec l'un et l'autre, et je

1. Le général Reynier était parti avec Bonaparte pour l'Égypte où il se distingua d'une façon remarquable; mais il était constamment en rivalité avec Menou, et, lorsque ce dernier remplaça Bonaparte comme général en chef, tout concourut à les aigrir de plus en plus l'un contre l'autre; Menou prit même le parti de le renvoyer en France. Reynier, à son arrivée à Paris, éprouva de la disgrâce de la part du gouvernement consulaire qui le mit en non activité. Reynier publia alors un ouvrage sur l'Égypte dans lequel il traitait sans ménagement Menou et d'autres généraux. Le livre fut saisi par ordre du Premier Consul. Puis, à la suite d'une querelle qu'il eut avec le général Destaing et qu'il tua en duel, Reynier fut exilé de Paris. Plus tard il passa dans le royaume de Naples où il devint ministre de la guerre et de la marine ; il fit avec distinction les campagnes de 1810-1811 et de 1813, et il allait prendre part à la campagne de France, lorsqu'il mourut à Paris le 27 février 1814.

Le général Damas (François-Etienne), né à Paris en 1764, était général de division en Egpyte ; de même que Reynier

n'avais pas l'habitude d'abandonner mes amis malheureux. J'avais tout fait pour dissiper les préventions de Napoléon contre ces deux officiers généraux, sans pouvoir y réussir. Je revins un jour à la charge au sujet de Reynier ; Napoléon impatienté, prit de l'humeur, et me dit sèchement qu'il ne voulait plus entendre parler de lui. J'écrivis à ce brave général que toutes mes démarches avaient été infructueuses ; je l'exhortai à la patience, et j'ajoutai quelques phrases dictées par le dépit. J'eus l'imprudence de confier ma lettre à la poste ; elle fut ouverte et envoyée à l'Empereur. Il la lut trois ou quatre fois, se fit apporter de mon écriture pour comparer, et ne pouvait se persuader que je l'eusse écrite. Il se mit dans une colère affreuse, et m'envoya de Saint-Cloud un courrier aux Tuileries, où j'étais logé. Je crus être appelé pour une mission, et je partis sur-le-champ. Je trouvai Caulaincourt dans le salon de service avec Caffarelli : je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. Il connaissait déjà l'affaire ; il en paraissait peiné ; mais il ne m'en dit pas un mot. J'entrai chez Napoléon, qui, ma lettre à la main, sortait du cabinet comme un furieux. Il me regarda avec ces yeux étincelants

il fut maltraité dans les rapports de Menou envoyés à Boparte ; il resta cinq années sans emploi ; mais Murat lui fit donner un commandement. Il est mort en 1828 étant inspecteur général d'infanterie.

qui ont fait trembler tant de monde. « Connaissez-
» vous cette écriture ? — Oui, Sire. — Elle est de
» vous ? — Oui, Sire. — Vous êtes le dernier que
» j'aurais soupçonné. Pouvez-vous écrire de pareil-
» les horreurs à mes ennemis ? vous, que j'ai tou-
» jours si bien traité ! vous, pour qui j'ai tout fait !
» vous, le seul de mes aides de camp que j'ai
» logé aux Tuileries ! » La porte de son cabinet était entr'ouverte ; il s'en aperçut, et alla l'ouvrir tout à fait, afin que M. Méneval, un des secrétaires, entendît la scène qu'il me faisait. « Allez, me
» dit-il en me toisant du haut en bas, vous êtes un
» ingrat ! — Non, Sire; l'ingratitude n'est jamais
» entrée dans mon cœur. — Relisez cette lettre (il
» me la mit devant les yeux), et décidez. — Sire, de
» tous les reproches que vous pouvez me faire, ce-
» lui-là m'est le plus sensible. Puisque j'ai perdu
» votre confiance, je ne puis plus vous servir. —
» Oui, f....e, vous l'avez perdue. » Je le saluai respectueusement, et m'en allai.

J'étais décidé à me retirer en Alsace. Je fis mes préparatifs de départ. Joséphine m'envoya dire de revenir et de faire des excuses à Napoléon ; Louis [1] me donna un conseil tout opposé. J'eusse pu m'en passer, ma résolution était déjà prise. Deux jours se passèrent sans que j'eusse reçu de nouvelles de

1. Louis Bonaparte, frère de Napoléon.

Saint-Cloud. Quelques amis, au nombre desquels était le maréchal Bessières, vinrent me faire visite. « Vous avez eu tort, me dit-il, vous ne pou-» vez en disconvenir. Le respect, la reconnais-» sance que vous devez à l'Empereur, vous en im-» posent le devoir; faites-lui l'aveu de votre faute. » Je cédai. A peine Napoléon eut-il reçu ma lettre, qu'il me fit dire de monter à cheval avec lui. Il me bouda cependant quelque temps. Enfin, un jour, il me demanda de très bonne heure à Saint-Cloud. « Je ne suis plus fâché contre toi, me dit-il avec » bonté : tu as fait une lourde sottise; je n'y pense » plus, tout est oublié. Mais il faut que tu te ma-» ries. » Il me nomma deux jeunes personnes qu'il me dit me convenir. Le mariage se fit : malheureusement il ne fut pas heureux [1].

Bernadotte était en pleine disgrâce, et le méritait. Je le trouvai à Plombières, où on lui avait permis d'aller prendre les eaux avec sa femme et son fils, et où j'étais pour le même objet. J'ai toujours aimé son caractère affable et bon ; je le voyais souvent ; il me confia ses ennuis, et me pria de m'intéresser auprès de l'Empereur, qu'il n'avait jamais, disait-il, cessé d'admirer, et auprès de qui il avait été calomnié. J'appris à mon retour que ses

1. C'est en 1805 qu'il épousa mademoiselle Vanderberghe, fille d'un riche fournisseur.

amis, son beau-frère [1], madame Julie elle-même, avaient inutilement intercédé pour lui, Napoléon ne voulait rien entendre ; il était toujours plus irrité. Cependant j'avais promis, il fallait tenir parole. L'Empereur se disposait à se rendre à Villiers, où Murat lui donnait une fête : il était de bonne humeur ; je résolus de profiter de cette circonstance. Je fis part de mon projet au maréchal Bessières, avec lequel je l'accompagnais : il m'en dissuada. Il m'apprit que madame Julie était encore venue le matin même à la Malmaison, qu'elle était repartie tout en pleurs, qu'elle n'avait rien pu obtenir. Cette circonstance n'était pas propre à m'inspirer de la confiance ; je me hasardai néanmoins. Je dis à Napoléon que j'avais vu Bernadotte à Plombières, qu'il était triste et fort affecté de sa disgrâce. « Il proteste, ajoutai-je, qu'il n'a jamais » cessé de vous aimer et de vous être dévoué. — » Ne me parle pas de ce b... e-là ; il a mérité d'être » fusillé. » Et il partit au galop. Je trouvai chez Murat, Joseph et son épouse ; je leur fis part de ma mésaventure. Bernadotte l'apprit, et m'a toujours su gré de ma démarche. Tous les griefs de Napoléon contre ce prince ne l'empêchèrent pas de lui pardonner plus tard ; il le combla de biens et

1. Joseph Bonaparte. Julie Clary femme de Joseph Bonaparte. Bernadotte était leur beau-frère par son mariage avec Désirée Clary.

d'honneurs. Le prince royal est à la veille de monter sur le trône, et l'auteur, de sa fortune, exilé au milieu des mers[1].

1. Bernadotte devint prince royal de Suède le 27 août 1810 et fut proclamé roi le 5 février 1818 sous le nom de Charles XIV-Jean.

CHAPITRE IV

Il y en a qui prétendent que Napoléon n'a jamais été brave. Un homme qui de simple lieutenant d'artillerie est devenu chef d'une nation comme la nôtre ne peut être dépourvu d'aucune espèce de courage. Au surplus, le 18 brumaire, le 3 nivose, le complot d'Aréna, attestent s'il en manquait. Il savait combien il avait d'ennemis parmi les jacobins et les chouans : cependant presque tous les soirs il sortait à pied ; il se promenait dans les rues, se perdait au milieu des groupes, sans être jamais accompagné de plus de deux personnes. C'étaient ordinairement Lannes, Duroc, Bessières, ou quelques-uns de ses aides de camp, qui le suivaient dans ces courses nocturnes. Ce fait n'était ignoré de personne à Paris.

On n'a jamais bien connu dans le public l'affaire de la machine infernale. La police avait prévenu Napoléon qu'on cherchait à attenter à sa vie, et lui avait conseillé de ne pas sortir. Madame Bonaparte, mademoiselle Beauharnais [1], madame Murat, Lannes, Bessières, l'aide de camp de service, le lieutenant Lebrun, depuis duc de Plaisance, étaient au salon; le Premier consul travaillait dans son cabinet. On donnait ce jour-là l'Oratorio d'Haydn; les dames avaient grande envie de l'entendre, et nous le témoignèrent. On demanda le piquet d'escorte; et Lannes se chargea de proposer à Napoléon d'être de la partie. Ce prince y consentit; et, trouvant sa voiture prête, il prit avec lui Bessières et l'aide de camp de service. Je fus chargé d'accompagner les dames. Joséphine avait reçu de Constantinople un schall magnifique, qu'elle mettait pour la première fois. « Permettez, lui dis-je, que je vous en fasse » l'observation, votre schall n'est pas mis avec » cette grâce qui vous est habituelle. » Elle me pria, en riant, de le ployer à la manière des dames égyptiennes. Pendant cette singulière opération, on entendit Napoléon qui s'éloignait. « Dépêchez-vous, » ma sœur, dit madame Murat impatiente d'arriver » au spectacle; voilà Bonaparte qui s'en va. » Nous montâmes en voiture : celle du Premier consul était

1. Hortense de Beauharnais, fille de Joséphine de Beauharnais, femme de Napoléon.

déjà au milieu du Carrousel ; nous la suivîmes : mais nous étions à peine sur la place, que la machine fit explosion. Napoléon n'échappa que par un singulier bonheur. Saint-Réjant, ou son domestique François, s'était placé au milieu de la rue Nicaise. Un grenadier de l'escorte, qui les prit pour de véritables porteurs d'eau, leur appliqua plusieurs coups de plat de sabre, qui les éloignèrent ; il détourna la charrette, Bonaparte passa, et l'explosion se fit entre sa voiture et celle de Joséphine. A cette explosion terrible, les dames jetèrent les hauts cris ; les glaces furent brisées, et mademoiselle Beauharnais fut légèrement blessée à la main. Je descendis, et traversai la rue Nicaise au milieu des cadavres et des pans de murs que la détonation avait ébranlés [1]. Le Consul ni personne de sa suite n'avaient éprouvé d'accident fâcheux. Il était dans sa loge, calme, paisible, occupé à lorgner les spectateurs ; il avait Fouché à ses côtés. « Joséphine...! » dit-il dès qu'il m'aperçut. Elle entrait à l'instant même, il n'acheva pas sa question. « Ces coquins, ajouta-t-il avec le plus grand sang-

1. L'attentat du 3 nivose (24 décembre 1800) connu sous le nom d'affaire de la rue Saint-Nicaise. La rue Saint-Nicaise n'avait pas plus de quarante-cinq mètres de longueur ; elle commençait rue de Rivoli et finissait rue Saint Honoré. L'explosion eut lieu à l'entrée de la rue de La Loi. (Rue Richelieu.)

» froid, ont voulu me faire sauter. Faites-moi ap-
» porter un imprimé de l'Oratorio de Haydn. »

Les spectateurs apprirent bientôt à quel danger il avait échappé, et lui prodiguèrent les témoignages du plus vif intérêt. Voilà, je crois, des preuves de courage qui ne sont pas équivoques : ceux qui l'ont suivi sur le champ de bataille ne seraient pas embarrassés d'en citer d'autres.

CHAPITRE V

Napoléon, quoi qu'en disent ses détracteurs, n'était ni avantageux ni tenace dans ses opinions. Il provoquait les lumières; il recherchait les avis de tous ceux à qui il est permis d'en avoir. L'envie de lui plaire dominait quelquefois au conseil : quand il s'en apercevait, il ramenait aussitôt la discussion à sa sévérité naturelle. « Messieurs, disait-il à ses » lieutenants, ce n'est pas pour être de mon avis, » mais pour avoir le vôtre, que je vous ai appelés. » Exposez-moi vos vues : je verrai si ce que vous » proposez vaut mieux que ce que je pense. »

Pendant que nous étions à Boulogne, il donna une leçon de cette espèce au ministre de la marine. Il lui avait proposé quelques questions, aux-

quelles M. Decrès répondit par des flatteries. « Mon-
» sieur Decrès, lui écrivit Napoléon, je vous prie
» de m'envoyer dans la journée de demain un mé-
» moire sur cette question : *Dans la situation des*
» *choses, si l'amiral Villeneuve reste à Cadix, que*
» *faut-il faire* ? Elevez-vous à la hauteur des cir-
» constances et de la situation où se trouvent la
» France et l'Angleterre. Ne m'écrivez plus de let-
» tres comme celle que vous m'avez écrite ; cela
» ne signifie rien. Je n'ai qu'un besoin, celui de
» réussir.

» Sur ce, je prie Dieu, etc. »

La surveille de la bataille d'Austerlitz, une partie de l'armée était placée dans une position désavantageuse, et le général qui l'occupait en exagérait encore les inconvénients. Cependant, lorsque le conseil fut assemblé, il soutint qu'elle était tenable, et promettait de la défendre. « Qu'est ceci ?
» dit le grand-duc de Berg [1]. Que sont devenues,
» monsieur le maréchal, les inquiétudes que vous
» manifestiez tout à l'heure ? — Pourquoi flatter
» quand on délibère ? dit à son tour le maréchal
» Lannes. Nous devons exposer les choses telles
» qu'elles nous paraissent à l'Empereur, sauf à lui
» de faire ce que bon lui semble. — C'est juste,
» reprit Napoléon ; pour me faire plaisir il ne faut
» pas qu'on me trompe. »

1. Murat, grand-duc de Berg.

Mais, autant il recherchait les conseils de ceux qui peuvent en donner, autant il accueillait mal les observations des gens peu capables. Fesch [1] voulut un jour lui en faire au sujet de la guerre d'Espagne. Il n'avait pas dit deux paroles que Napoléon, le conduisant vers l'embrasure d'une fenêtre ; « Voyez-vous cette étoile ? » C'était en plein midi. — « Non, répondit l'archevêque. — Eh bien, tant » que je serai le seul qui l'aperçoive, j'irai mon » train et ne souffrirai pas d'observations. »

Au retour de la campagne de Russie, il déplorait, avec une vive émotion, la mort de tant de braves, moissonnés, non par le fer des Cosaques, mais par le froid et la faim. Un courtisan voulut placer son mot, et dit d'un ton de pénitent : « Nous avons fait » une bien grande perte ! — Oui, repartit Napoléon ; madame Barilli [2] est morte. »

Il mystifiait l'indiscrétion, mais il ne repoussait ni la plaisanterie ni la franchise.

Madame Bacciochi [3] amena un jour aux Tuileries M. d'A..., un de ses parents. Elle se retira après l'avoir introduit au salon de service, et le laissa seul avec moi. Cet homme avait, comme beaucoup de ses compatriotes, une mauvaise figure ; je me défiais

1. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon.
2. Célèbre cantatrice du théâtre Italien.
3. Élisa Bonaparte, une des sœurs de Napoléon qui avait épousé le prince Félix Bacciochi.

de lui. Je prévins néanmoins Napoléon, qui le fit entrer. Il avait sans doute des choses importantes à lui communiquer. Un mouvement de tête m'avertit de rentrer au salon. Je feignis de ne m'en être pas aperçu, et restai : je craignais pour sa personne. Il vint à moi, et me dit qu'ils désiraient être seuls. Je sortis, mais je laissai la porte entr'ouverte.

Quand Napoléon eut congédié M. d'A..., il me demanda pourquoi je voulais absolument rester. — « Vous savez, lui répondis-je, que je ne suis pas » indiscret ; mais, je vous l'avoue franchement, je » n'aime pas vos Corses. » Il raconta lui-même cette anecdote, qui déplut beaucoup à sa famille ; quant à lui, il prit très bien la chose : je suis persuadé cependant qu'il eût mieux aimé ne pas m'entendre parler ainsi de ses compatriotes.

Un soir, après la bataille de Wagram, nous étions à jouer au vingt-et-un. Napoléon aimait beaucoup ce jeu ; il s'amusait à y tromper, et riait de ses supercheries. Il avait devant lui une grande quantité d'or, qu'il étalait sur la table. — « N'est-ce pas, » Rapp, me dit-il, que les Allemands aiment bien » ces petits napoléons ? — Oui, Sire, bien plus » que le grand. — Voilà, répliqua-t-il, ce qu'on » peut appeler de la franchise germanique. »

CHAPITRE VI

J'étais au camp de Boulogne lorsque la troisième guerre d'Autriche éclata. Nous passâmes le Rhin. Coupée, battue, l'armée ennemie alla s'enfermer dans Ulm ; elle fut aussitôt sommée de mettre bas les armes. Le détail de cette négociation, conduite par M. de Ségur [1], peint trop bien le désordre et

1. Philippe-Paul de Ségur, second fils du comte de Ségur, Grand maître des Cérémonies, et petit-fils du maréchal, capitaine à l'état-major particulier de l'Empereur, chargé spécialement de la surveillance du quartier général; plus tard il parvint au grade de lieutenant-général. Ses qualités d'écrivain et d'historien le firent admettre en 1830 à l'Académie française où siégeait déjà son père depuis 1803.

l'anxiété du malheureux général pour ne pas trouver place ici. Voici en quels termes il en rendit compte :

« Hier, 24 vendémiaire (16 octobre 1805), l'Empereur m'a fait appeler dans son cabinet ; il m'a ordonné d'aller à Ulm, de décider Mack à se rendre dans cinq jours, et s'il en exigeait absolument six, de les lui accorder. Je n'ai pas reçu d'autres instructions. La nuit était noire ; un ouragan terrible venait de s'élever, il pleuvait à flots : il fallait passer par des chemins de traverse, et éviter des bourbiers où l'homme, le cheval et la mission pouvaient finir avant terme. J'ai été presque jusqu'aux portes de la ville sans trouver nos avant-postes ; il n'y en avait plus : factionnaires, vedettes, grandes-gardes, tout s'était mis à couvert ; les parcs d'artillerie même étaient abandonnés ; point de feux, point d'étoiles. Il a fallu errer pendant trois heures pour trouver un général. J'ai traversé plusieurs villages et questionné inutilement ceux qui les remplissaient.

» J'ai enfin trouvé un trompette d'artillerie à moitié noyé dans la boue, sous son caisson ; il était raide de froid. Nous nous sommes approchés des remparts d'Ulm. On nous attendait sans doute ; car, au premier appel, M. de Latour, officier parlant bien français, s'est présenté. Il m'a bandé les yeux, et m'a fait gravir par dessus les fortifications.

J'observai à mon conducteur que la nuit était si noire qu'elle rendait le bandeau inutile; mais il m'objecta l'usage. La course me paraissait longue. Je fis causer mon guide: mon but était de savoir quelles troupes renfermait la ville. Je lui demandai si nous étions encore loin de la demeure du général Mack[1] et de celle de l'archiduc. C'est tout près, me répondit mon guide. J'en conclus que nous tenions dans Ulm tout le reste de l'armée autrichienne. La suite de la conversation me confirma dans cette conjecture. Nous arrivâmes enfin dans l'auberge où le général en chef demeurait. Il m'a paru grand, âgé, pâle; l'expression de sa figure annonce une imagination vive. Ses traits étaient tourmentés par une anxiété qu'il cherchait à cacher. Après avoir échangé quelques compliments, je me nommai; puis, entrant en matière, je lui dis que je venais de la part de l'Empereur le sommer de se rendre, et régler avec lui les conditions de la capitulation. Ces expressions lui parurent insupportables, et il ne convint pas d'abord de la nécessité de les entendre. J'insistai, en lui observant qu'ayant été reçu, je devais supposer, ainsi que l'Empereur, qu'il avait apprécié sa position: mais il me répondit vivement qu'elle allait bien changer; que l'armée russe s'approchait pour le secourir, qu'elle nous

1. Le baron de Mack, un des principaux généraux de l'armée autrichienne.

mettrait entre deux feux, et que peut-être ce serait bientôt à nous de capituler. Je lui répliquai que, dans sa position, il n'était pas étonnant qu'il ignorât ce qui se passait en Allemagne ; qu'en conséquence, je devais lui apprendre que le maréchal Bernadotte occupait Ingolstadt et Munich, et qu'il avait ses avant-postes sur l'Inn, où les Russes ne s'étaient pas encore montrés. « Que je sois le plus « grand....., s'écria le général Mack tout en colère » si je ne sais pas, par des rapports certains, que » les Russes sont à Dachau! Croit-on m'abuser » ainsi? Me traite-t-on comme un enfant? Non, » monsieur de Ségur. Si dans huit jours je ne suis » pas secouru, je consens à rendre ma place, à ce » que mes soldats soient prisonniers de guerre, et » leurs officiers prisonniers sur parole. Alors on » aura eu le temps de me secourir, j'aurai satisfait à mon devoir: mais on me secourra, j'en suis » certain! — J'ai l'honneur de vous répéter, monsieur le général, que nous sommes non seulement maîtres de Dachau, mais de Munich: d'ailleurs, en supposant vraie votre erreur, si les » Russes sont à Dachau, cinq jours leur suffisent » pour venir nous attaquer, et Sa Majesté vous les » accorde. — Non, monsieur, reprit le maréchal; » je demande huit jours. Je ne puis entendre à aucune autre proposition; il me faut huit jours, ils » sont indispensables à ma responsabilité. — Ainsi

» repris-je, toute la difficulté consiste dans cette » différence de cinq à huit jours ! Mais je ne con- » çois pas l'importance que Votre Excellence y at- » tache, quand Sa Majesté est devant vous, à la » tête de plus de cent mille hommes, et quand les » corps du maréchal Bernadotte et du général » Marmont suffisent pour retarder de ces trois jours » la marche des Russes, même en les supposant où » ils sont encore bien loin d'être. — Ils sont » à Dachau, répéta le général Mack. — Eh bien ! » soit, monsieur le baron, et même à Augsbourg ; » nous en sommes d'autant plus pressés de ter- » miner avec vous : ne nous forcez donc pas d'em- » porter Ulm d'assaut ; car alors, au lieu de cinq » journées d'attente, l'Empereur y serait dans » une matinée. — Ah ! monsieur, répliqua le gé- » néral en chef, ne pensez pas que quinze mille » hommes se laissent forcer si facilement ; il vous » en coûterait cher ! — Quelques centaines d'hom- » mes lui répondis-je ; et à vous votre armée et la » destruction d'Ulm, que l'Allemagne vous reproche- » rait ; enfin tous les malheurs d'un assaut, que Sa » Majesté veut prévenir par la proposition qu'elle » m'a chargé de vous faire. — Dites, s'écria le ma- » réchal, qu'il vous en coûterait dix mille hommes ! » La réputation d'Ulm est assez connue. — Elle » consiste dans les hauteurs qui l'environnent, et » nous les occupons. — Allons donc, monsieur, il

» est impossible que vous ne connaissiez pas la » force d'Ulm ! — Sans doute, monsieur le maré- » chal, et d'autant mieux que nous voyons dedans. » — Eh bien ! monsieur, dit alors ce malheureux » général, vous y voyez des hommes prêts à se dé- » fendre jusqu'à la dernière extrémité, si votre » Empereur ne leur accorde pas huit jours. Je tien- » drai longtemps ici. Il y a dans Ulm trois mille » chevaux que nous mangerons, plutôt que de » nous rendre, avec autant de plaisir que vous le » feriez à notre place. — Trois mille chevaux ? » répliquai-je ; ah ! monsieur le maréchal, la di- » sette que vous devez éprouver est donc déjà bien » grande, puisque vous songez à une si triste res- » source ? »

» Le maréchal se dépêcha de m'assurer qu'il avait pour dix jours de vivres ; mais je n'en crus rien. Le jour commençait à poindre ; nous n'avancions pas. Je pouvais accorder six jours ; mais le général Mack tenait si obstinément à ses huit jours, que je jugeai cette concession d'un jour inutile ; je ne la risquai pas. Je me levai, en disant que mes instructions m'ordonnaient d'être revenu avant le jour, et, en cas de refus, de transmettre, en passant, au maréchal Ney l'ordre de commencer l'attaque. Ici le général Mack se plaignit de la violence de ce maréchal envers un de ses parlementaires, qu'il n'avait pas voulu écouter. Je profitai de cet

incident pour bien faire remarquer qu'en effet le caractère du maréchal était bouillant, impétueux, impossible à contenir; qu'il commandait le corps le plus nombreux et le plus rapproché; qu'il attendait avec impatience l'ordre de livrer l'assaut, et que c'était à lui que je devais le transmettre en sortant d'Ulm. Le vieux général ne s'est point laissé effrayer; il a insisté sur les huit jours, en me pressant d'en porter la proposition à l'Empereur.

» Ce malheureux général est prêt à signer la perte de l'Autriche et la sienne; et pourtant dans cette position désespérée, où tout en lui doit souffrir cruellement, il ne s'abandonne pas encore; son esprit conserve ses facultés, sa discussion est vive et tenace. Il défend la seule chose qui lui reste à défendre, le temps. Il cherche à retarder la chute de l'Autriche, dont il est cause; il veut lui donner quelques jours de plus pour s'y préparer : lui perdu, il dispute encore pour elle. Entraîné par son caractère plus politique que militaire, il veut encore jouer au plus fin contre le plus fort; sa tête s'égare dans une foule de conjectures.

» Le 25[1], vers neuf heures du matin, j'ai retrouvé l'Empereur à l'abbaye d'Elchingen, où je lui ai rendu compte de cette négociation; il en a paru satisfait : il m'a fait rappeler; et, comme je tardais, il a envoyé le maréchal Berthier me porter

1. 25 vendémiaire an 14 (17 octobre 1805).

par écrit les propositions nouvelles qu'il voulait que je fisse signer au général Mack sur-le-champ. L'Empereur accordait au général autrichien huit jours, mais à dater du 23, premier jour du blocus; ce qui les réduisait en effet aux six jours que j'avais pu d'abord proposer, et que je n'avais pas voulu concéder.

» Toutefois, en cas d'un refus obstiné, j'étais autorisé à dater ces huit jours du 25, et l'Empereur gagnait encore un jour à cette concession. Il tient à entrer promptement dans Ulm, pour augmenter la gloire de sa victoire par sa rapidité, pour arriver à Vienne avant que cette ville soit remise de sa stupeur et que l'armée russe ait pu se mettre en mesure, et enfin parce que les vivres commencent à nous manquer.

» Le major-général maréchal Berthier me prévint qu'il s'approcherait de la ville, et que, les conditions réglées, il serait bien aise que je l'y fisse pénétrer.

» Je suis rentré dans Ulm vers midi, toujours avec les mêmes précautions; mais cette fois j'ai trouvé le général Mack à la porte de la ville. Je lui ai remis l'ultimatum de l'Empereur ; il est allé le discuter avec plusieurs généraux, parmi lesquels je crus remarquer un prince de Lichtenstein, et les généraux Klénau et Giulay[1]. Un quart d'heure

1. De l'armée du prince Ferdinand.

après, il revint disputer encore avec moi sur la date. Un malentendu lui persuada qu'il obtenait les huit jours entiers à partir du 25. Alors, avec une émotion de joie bien singulière : « Monsieur de » Ségur ! mon cher monsieur de Ségur! s'écria- » t-il, je comptais sur la générosité de l'Empereur: » je ne me suis pas trompé... Dites au maréchal » Berthier que je le respecte... Dites à l'Empereur » que je n'ai plus que de légères observations à » faire ; que je signerai tout ce que vous m'apportez... » Mais dites à Sa Majesté que le général Ney m'a » traité bien durement ;... que ce n'est pas ainsi » qu'on traite... Répétez bien à l'Empereur que » je comptais sur sa générosité... » Puis, avec une effusion de cœur toujours croissante, il ajouta: « Monsieur de Ségur, je tiens à votre estime ;... » je tiens beaucoup à l'opinion que vous aurez de » moi ; je veux vous faire voir l'écrit que j'avais » signé ; car j'étais décidé. » En parlant ainsi, il déploya une feuille de papier où je lus ces mots : *Huit jours ou la mort !* signé *Mack.*

» Je restai frappé d'étonnement en voyant l'expression de bonheur qui brillait sur sa figure ; j'étais saisi et comme consterné de cette puérile joie pour une si vaine concession. Dans un naufrage si considérable, à quelle faible branche le malheureux général croyait-il donc pouvoir rattacher son honneur, celui de son armée et le salut de l'Autriche !

Il me prenait les mains, me les serrait, me permettait de sortir d'Ulm les yeux libres; il me laissait introduire le maréchal Berthier dans cette place sans formalités. Enfin il était heureux! Il y eut encore devant le maréchal Berthier une discussion sur les dates. J'expliquai le malentendu : on s'en remit à l'Empereur. Le général Mack m'avait assuré le matin qu'il lui restait pour dix jours de vivres; il en avait si peu, comme au reste j'en avais prévenu Sa Majesté, qu'il demanda devant moi la permission d'en faire entrer dès le jour même.

» Mack, se voyant tourné, s'est imaginé qu'en se jetant et restant dans Ulm, il attirerait l'Empereur devant ses remparts, l'y retiendrait, et favoriserait ainsi la fuite que tenteraient ses autres corps par différentes directions. Il pense s'être dévoué : c'est ce qui soutient son courage. Lorsque je négocie avec lui, il croit notre armée tout entière immobile, et comme en arrêt devant Ulm. Il en a fait sortir furtivement l'archiduc et Werneck. Une autre division avait tenté de s'évader vers Memmingen; une autre encore fuyait vers les montagnes du Tyrol : toutes sont ou vont être faites prisonnières.

» Aujourd'hui 27 le général Mack est venu voir l'Empereur à Elchingen. Toutes ses illusions se sont évanouies.

» Sa Majesté, pour le persuader de ne plus le re-

tenir inutilement devant Ulm, lui a fait envisager sa position et celle de l'Autriche dans toute son horreur. Il lui a appris nos succès sur tous les points; que le corps de Werneck, toute son artillerie et huit généraux capitulaient; que l'archiduc lui-même était atteint, et qu'on n'entendait pas parler des Russes. Tant de coups ont anéanti le général en chef; les forces lui ont manqué, il a été obligé de s'appuyer contre la muraille; il s'est affaissé sous le poids de son malheur. Il est convenu de sa détresse, et qu'il n'avait plus de vivres dans Ulm; qu'au lieu de quinze mille hommes, il s'y trouvait vingt-quatre mille combattants et trois mille blessés; qu'au reste la confusion était telle qu'à chaque instant on en découvrait davantage; qu'il voyait bien qu'il n'avait plus d'espoir, et qu'il consentait à rendre Ulm, dès le lendemain 28, à trois heures.

» En sortant de chez Sa Majesté, il nous vit, et je l'entendis dire : « Il est cruel d'être déshonoré » dans l'esprit de tant de braves officiers. J'ai pour- » tant dans ma poche mon opinion écrite et signée, » par laquelle je me refusais à ce qu'on disséminât » mon armée; mais je ne la commandais pas, l'ar- » chiduc Jean était là. » Il se peut qu'on n'ait obéi à Mack qu'avec répugnance.

» Aujourd'hui 28 — trente-trois mille Autrichiens se sont rendus prisonniers; ils ont défilé devant

l'Empereur. L'infanterie a jeté les armes sur le revers du fossé ; la cavalerie a mis pied à terre, s'est désarmée, et a livré ses chevaux à nos cavaliers à pied. Ces soldats, en se dépouillant de leurs armes, criaient : « Vive l'Empereur ! » Mack était là ; il répondait aux officiers qui s'adressaient à lui sans le connaître : « Vous voyez devant vous le malheu» reux Mack ! »

J'étais à Elchingen avec les généraux Mouton et Bertrand lorsqu'il vint rendre ses hommages à Napoléon. « Je me flatte, messieurs, nous dit-il en » traversant le salon de l'aide de camp de service, » que vous ne cessez pas de me regarder comme » un brave homme, quoique j'aie été obligé de ca» pituler avec des forces aussi considérables. Il était » difficile de résister aux manœuvres de votre Em» pereur ; ses combinaisons m'ont perdu. »

Napoléon, plein de joie d'une aussi bonne affaire, envoya le général Bertrand vérifier les états de situation de l'armée qui se trouvait dans Ulm. Il vint rendre compte qu'il y avait vingt et un mille hommes ; l'Empereur ne pouvait le croire. « Vous parlez » leur langue, me dit-il, allez voir ce qui en est. » J'allai, je questionnai les chefs de corps, les généraux, les soldats ; et je trouvai, d'après ces renseignements, que la place renfermait vingt-six mille combattants. Napoléon me répondit que j'étais un

fou, que cela ne se pouvait pas. Effectivement quand cette armée défila devant nous, elle comptait trente-trois mille hommes, comme le dit M. de Ségur, dix-neuf généraux, une cavalerie et une artillerie superbes.

CHAPITRE VII

Nous n'avions pas pu enfermer tous les Autrichiens dans Ulm. Werneck s'était échappé par Heydenheim, l'archiduc courait après ; tous deux fuyaient à tour de route. Mais le sort avait prononcé ; on n'appelle pas de ses décisions. Napoléon, prévenu au milieu de la nuit qu'ils gagnent Albeck, mande aussitôt le grand-duc [1]. « Une division, lui dit-il, est sortie de la place et menace nos derrières. Suivez, prenez, dissipez-la. Que pas un n'échappe. » La pluie tombait par torrents, les chemins étaient affreux : mais la victoire fait oublier les fatigues ! On allait, on courait, on ne son-

1. Murat, grand-duc de Berg.

geait qu'à vaincre. Murat joint l'ennemi, l'attaque et le culbute. Il le presse, le pousse dans sa fuite; pendant deux lieues il ne lui laisse pas reprendre haleine. Des masses occupaient Erbreetingen avec du canon. La nuit était close, nos chevaux exténués. Nous fîmes halte. Le 9e léger arriva sur les dix heures. Nous marchâmes en avant. L'attaque recommença; village, artillerie, caissons, tout fut enlevé. Le général O'Donnell cherchait à faire ferme avec son arrière-garde; un maréchal-des-logis l'aperçoit, le blesse et le prend. Il était minuit; la troupe tombait de lassitude; nous ne poussâmes pas plus loin nos succès.

L'ennemi fuyait en toute hâte sur Nordlingen, où nous avions de l'artillerie et des dépôts. Il était important de le prévenir. Murat détacha des partis, qui le harcelaient, l'inquiétaient dans sa marche, le forçaient à prendre position, c'est-à-dire à perdre du temps. D'un autre côté, le général Rivaud devait mettre le pont de Donawerth en sûreté, et se porter avec le surplus de ses forces sur la Wiesnitz. Tout passage était intercepté. Ces dispositions prises, le prince se mit en mouvement et atteignit l'archiduc, qui se déployait à Neresheim. Nous l'abordâmes avec cet élan que donne la victoire: le choc fut irrésistible; la cavalerie fuyait, l'infanterie mettait bas les armes; les pièces, les drapeaux, les soldats, se rendaient en masse. Tou

était dans un désordre affreux [1]. Klein, Fauconnet, Lanusse, les poussaient, les coupaient dans tous les sens, les chassaient dans toutes les directions. On somma Werneck de se rendre : il hésitait ; un concours de circonstances inouïes le décida. L'officier chargé d'escorter le parlementaire français cherchait son chef à travers champs. Il rencontra le prince de Hohenzollern, auquel il fit part de l'objet de sa mission. Celui-ci voulut l'accompagner, ne doutant pas que le feld-maréchal n'acceptât : ils se dirigèrent sur Nordlingen, qu'ils trouvèrent occupé, non par ce général, mais par les troupes françaises. D'un autre côté, le général Lasalle s'était porté sur Merking, et y avait enlevé un millier d'hommes; les fuyards vinrent jeter l'épouvante au quartier-général. Ces rapports ébranlèrent Werneck [2], il se montra disposé à traiter ; il retint l'officier français, et donna en otage le major du régiment de Kaunitz. Il remit cependant la négociation au lendemain ; il voulait tenter les chances de la nuit. Dès qu'elle fut close, il essaya de se rallier à l'archiduc, mais les troupes françaises interceptaient la route ; le général Rivaud culbutait Lichtenstein, et coupait le grand parc, que nos hussards pressaient en queue. Werneck n'osa passer outre ; il se crut enveloppé et négocia. Le gé-

1. Combat de Neresheim le 17 octobre 1805.
2. Le feld-maréchal-lieutenant comte de Werneck.

néral Belliard se rendit aux avant-postes : nos troupes occupèrent les hauteurs, afin d'être en mesure contre les supercheries. Mais la nuit approchait ; Hohenzollern, qui, la veille, avait trouvé la capitulation inévitable, profita des ténèbres pour l'éluder ; le général Miskiéry suivit son exemple : ils s'échappèrent avec la cavalerie et quelques fantassins ; ils faisaient partie du corps qui avait mis bas les armes. On pouvait croire qu'ils étaient liés par les actes de leur chef ; il n'en était rien cependant : ces messieurs le crurent du moins, puisqu'ils rejoignirent les débris de l'archiduc, avec lequel ils se jetèrent sur le territoire de Prusse. Nous les atteignîmes à Gunderhausen ; nous les sommâmes d'exécuter la convention. Le prince de Schwartzenberg alléguait des ordres, voulait éclaircir des doutes, écrire, s'expliquer, en un mot gagner du temps.

Les Prussiens à leur tour criaient à la neutralité ; ils demandaient que la ville ne fût pas attaquée, que la colonne ennemie pût l'évacuer. Un personnage à rabat vint, sous l'escorte des officiers de l'archiduc, nous menacer de la colère du roi Guillaume. Le général Klein n'était pas homme à se payer d'une mascarade : il envoya au grand-duc ce magistrat à livrée autrichienne, et fit sonner la charge. Le prince de Schwartzenberg accourut tout décontenancé : il ne croyait pas que le général fût

si proche. Il prétendit aussi que nous ne devions pas violer le territoire de la Prusse, proposa de le respecter et de ne pas occuper Gunderhausen. Klein lui répondit de prêcher d'exemple, qu'il l'imiterait. On avançait toujours, et cependant Schwartzenberg ne se décidait pas. Murat, fatigué d'être pris pour dupe, ordonna de cesser ces discussions et de marcher. L'arrière-garde ennemie prit alors le galop, et nous céda la place. Nous la poursuivîmes pendant quelques lieues, sans pouvoir l'atteindre. Il était nuit : nous prîmes position. Nous nous remîmes en marche à la pointe du jour ; mais l'archiduc avait tellement précipité sa fuite, que ce ne fut qu'à Nuremberg que nous atteignîmes la queue de ses équipages. Un piquet d'avant-garde les chargea, et fit mettre bas les armes au bataillon d'escorte. De là, il poussa en avant, et s'engagea dans un chemin boisé, à travers l'artillerie et les bagages, poussant, culbutant quelques centaines de dragons qui cherchaient vainement à se rallier. Le gros des Autrichiens nous attendait dans une position avantageuse. Nos chasseurs furent contraints de plier. Les hussards, les carabiniers accoururent : tout fut culbuté [1]. L'archiduc lui-même faillit être pris. Ce fut le coup de grâce du corps qui s'était échappé d'Ulm. En cinq jours, sept mille braves parcoururent un espace de quarante-cinq lieues, détruisi-

1. Combat de Nuremberg, 21 octobre 1805.

rent une armée de vingt-cinq mille hommes, lui enlevèrent sa caisse, ses équipages, s'emparèrent de cent vingt-huit pièces de canon, onze drapeaux, et firent douze à quinze mille prisonniers. De tout ce qu'avait ramené l'archiduc, à peine restait-il quelques milliers de malheureux dispersés dans les bois.

Cependant le général Klein persistait dans ses réclamations : Werneck lui-même insistait sur la foi jurée. Ils exigeaient que les officiers compris dans la capitulation vinssent se constituer prisonniers. Le général français adressa ses plaintes à l'archiduc, ou, en son absence, au général commandant l'armée autrichienne ; mais le désordre était tel, que le parlementaire fut obligé de courir jusqu'au fond de la Bohême pour trouver un officier qui pût recevoir ses dépêches. La réponse se fit longtemps attendre : elle arriva enfin. C'était une lettre du général Kollowrat, qui lui transmettait la correspondance qui suit :

Au Lieutenant-Général de Sa Majesté impériale et royale, comte de Hohenzollern.

« Monsieur le Lieutenant-Général,

» Vous m'avez soumis la lettre du lieutenant-
» général Werneck. Je vous répondrai que, selon

» les lois de la guerre et les droits des nations, je » trouve très illégales les prétentions du général » français.

» En conséquence, je déclare, que vous et les » troupes avec lesquelles vous êtes rentré ne pou- » vez être compris dans la capitulation. Je vous » ordonne donc, ainsi qu'à elles, de continuer à » servir comme auparavant. »

Signé : Ferdinand.

Et plus bas : Morvalh,
Major et aide de camp.

Égra, le 23 octobre 1805.

Au moyen de cette pièce, la capitulation n'était pas une capitulation. Hohenzollern fuyait sans forfaire à l'honneur. Il s'étonnait qu'on voulût lui faire rendre en masse des soldats qu'il perdait aussi bien en détail. Sa lettre était curieuse ; la voici :

A M. le Feld-Maréchal comte de Werneck.

« Mon très cher camarade,

« Je ne puis vous cacher ma surprise sur la pro- » position de me rendre avec la cavalerie qui était » de votre corps. Lorsque je vous ai quitté, vous

» aviez refusé toute capitulation, en ma présence ; » et pour moi, je pensais au moyen de ramener, » coûte que coûte, la cavalerie à l'armée, si vous, » avec l'infanterie, ne pouviez vous tirer d'affaire. J'ai essayé, j'ai réussi. Je ne conçois pas de » quel droit je pourrais être prisonnier de guerre, » n'ayant pas été présent à vos arrangements, auxquels jamais, par ma personne, je n'aurais pu » me prêter. Maintenant que depuis hier je suis » séparé de vous, il ne m'appartient plus de remplir vos ordres : je les reçois de Son Altesse Royale » notre général en chef.

» J'ai l'honneur d'être votre très humble et très » obéissant serviteur.

» *Signé :* le lieutenant-général DE HOHENZOLLERN, Conseiller intime. »

Napoléon était content de lui, de l'armée, de tout le monde. Il nous témoigna sa satisfaction par la proclamation qui suit [1] :

« SOLDATS DE LA GRANDE ARMÉE !

» En quinze jours nous avons fait une campagne. » Ce que nous nous proposions de faire est rempli :

1. Datée du quartier général impérial d'Elchingen le 21 octobre 1805.

» nous avons chassé de la Bavière les troupes de la » Maison d'Autriche, et rétabli notre allié dans la » souveraineté de ses Etats [1].

» Cette armée qui avec autant d'ostentation que » d'imprudence était venue se placer sur nos fron- » tières est anéantie.

» Mais qu'importe à l'Angleterre ! Son but est » rempli : nous ne sommes plus à Boulogne, et son » subside ne sera ni plus ni moins grand.

» De cent mille hommes qui composaient cette » armée, soixante mille sont prisonniers : ils vont » remplacer nos conscrits dans les travaux de la » campagne.

» Deux cents pièces de canon, tout le parc, qua- » tre-vingt-dix drapeaux, tous leurs généraux, sont » en notre pouvoir. Il ne s'est pas échappé de cette » armée quinze mille hommes.

» Soldats ! je vous avais annoncé une grande ba- » taille ; mais, grâce aux mauvaises combinaisons » de l'ennemi, j'ai pu obtenir les mêmes résultats » sans courir aucune chance ; et, ce qui est sans » exemple dans l'histoire des nations, un si grand » résultat ne nous affaiblit pas de plus de quinze » cents hommes hors de combat.

» Soldats ! ce succès est dû à votre confiance

1. Napoléon fit présent aux Bavarois de 20,000 fusils autrichiens pour l'armée et les milices ; et à l'Electeur de Wurtemberg de 6 canons autrichiens.

» sans bornes dans votre Empereur, à votre pa-
» tience à supporter les fatigues et les privations
» de toute espèce, à votre rare intrépidité.

» Mais nous ne nous arrêterons pas là. Vous êtes
» impatients de commencer une seconde campagne.

» Cette armée russe que l'or de l'Angleterre a
» transportée des extrémités de l'univers, nous al-
» lons lui faire éprouver le même sort.

» A ce combat est attaché plus spécialement
» l'honneur de l'infanterie française ; c'est là que
» va se décider, pour la seconde fois, cette question,
» qui l'a déjà été une fois en Suisse et en Hollande,
» si l'infanterie française est la première ou la se-
» conde de l'Europe.

» Il n'y a pas là de généraux contre lesquels je
» puisse avoir de la gloire à acquérir. Tout mon
» soin sera d'obtenir la victoire avec le moins
» d'effusion de sang possible : mes soldats sont
» mes enfants. »

CHAPITRE VIII

Les Autrichiens avaient fini, nous courûmes au-devant des Russes. Kutusof affectait de la résolution, nous le croyions disposé à combattre, nous nous félicitions de cette nouvelle occasion de gloire : mais toute cette contenance n'était qu'un simulacre ; il abandonna l'Inn, la Traun, l'Ems ; on ne le vit plus. Nous poussâmes sur Vienne ; nous avancions, nous allions, nous marchions à tour de route : jamais mouvement n'avait été si rapide. L'Empereur en fut inquiet, il craignait que cette précipitation ne compromît nos derrières, que les Russes ne nous prissent par le flanc. « Murat, me dit-il, court » comme un aveugle ; il va, il va, comme s'il ne » s'agissait que d'entrer à Vienne : l'ennemi n'a

» personne en face, il peut disposer de toutes ses » forces et écraser Mortier. Avertis Berthier qu'il » arrête les colonnes. » Berthier vint, le maréchal Soult eut ordre de rétrograder jusqu'à Mautern ; Davout prit position à l'embranchement des routes de Lilienfeldt et de Neustadt, et Bernadotte à Mœlck. Ces dispositions ne purent prévenir l'engagement dont Napoléon craignait l'issue. Quatre mille Français furent chargés par l'armée ennemie tout entière; mais l'habileté, le courage, la nécessité de vaincre, suppléèrent au nombre : les Russes furent culbutés. A la nouvelle de cette étonnante victoire, tout se remit en mouvement; l'Empereur pressa la marche avec encore plus de vivacité qu'il ne l'avait suspendue ; il voulait gagner les Autrichiens de vitesse, surprendre le passage du Danube; tourner, couper leurs alliés, les battre avant l'arrivée de nouvelles forces. Il expédiait, hâtait les ordres : hommes et chevaux, tout était en mouvement. « Le champ est ouvert, Murat peut » se livrer à toute son impétuosité ; mais il faut » qu'il agrandisse le terrain, il faut qu'il surprenne » le pont. » Et il lui écrivit sur-le-champ : « La » grande affaire, dans le moment actuel, est de » passer le Danube, afin de déloger les Russes de » Krems en se jetant sur leurs derrières : l'ennemi » coupera probablement le pont de Vienne; si ce- » pendant il y avait possibilité de l'avoir en entier,

» il faut tâcher de s'en emparer. Cette considéra-
» tion seule peut forcer l'Empereur à entrer dans
» Vienne ; et dans ce cas vous y ferez entrer une
» partie de votre cavalerie et les grenadiers seule-
» ment. Il faut que vous connaissiez la force des
» troupes bourgeoises qui sont armées à Vienne.
» L'Empereur imagine que vous avez fait placer
» quelques pièces de canon pour intercepter le pas-
» sage sur le Danube entre Krems et Vienne. Il doit
» y avoir des partis de cavalerie sur la rive droite
» du fleuve ; vous n'en parlez pas à l'Empereur. Sa
» Majesté trouve nécessaire de savoir à quoi s'en
» tenir, afin que s'il avait été possible d'intercepter
» le Danube au-dessous de Vienne, on eût pu le
» faire. La division du général Suchet restera avec
» une partie de votre cavalerie sur la grande route
» de Vienne à Bukersdorf, à moins que vous ne
» soyez maître du pont sur le Danube, s'il n'a pas
» été brûlé ; et, dans ce cas, cette division s'y
» porterait, afin de pouvoir passer le fleuve avec
» votre cavalerie et vos grenadiers, et se mettre
» le plus tôt possible en marche pour tomber
» sur les communications des Russes. Je pense
» que l'Empereur restera toute la journée à Saint-
» Polten.

» Sa Majesté vous recommande, prince, de lui
» rendre compte fréquemment.

» Quand vous serez à Vienne, tâchez d'avoir les

» meilleures cartes qui s'y trouvent des environs » de Vienne et de la Basse-Autriche.

» Si M. le général comte de Giulay se présente, » ou toute autre personne, pour parler à l'Empe- » reur, envoyez-le en toute hâte ici.

» La garde bourgeoise qui fait le service à » Vienne doit avoir tout au plus cinq cents fusils.

» Il vous sera facile, une fois à Vienne, d'avoir » des nouvelles sur l'arrivée des autres colonnes » russes, ainsi que sur le projet des autres, en se » cantonnant à Krems.

» Vous aurez, pour tourner les Russes et pour » tomber sur leurs derrières, votre cavalerie, le » corps du maréchal Lannes et celui du maréchal » Davout. Quant aux corps des maréchaux Berna- » dotte et Soult, ils ne peuvent être disponibles que » lorsqu'on saura définitivement le parti qu'auront » pris les Russes.

» Passé dix heures du matin vous pourrez donc » entrer à Vienne; tâchez d'y surprendre le pont » du Danube, et, s'il est rompu, avisez à trouver » les plus prompts moyens de passage : c'est la » seule grande affaire dans ce moment. Si cepen- » dant, avant dix heures, M. de Giulay[1] se présen- » tait pour apporter des propositions de négocia- » tions, et qu'il vous engageât à suspendre votre

1. Le feld-maréchal comte de Giulay, quartier-maître-général de l'armée du prince Ferdinand.

» marche, vous suspendriez votre mouvement sur » Vienne, mais vous ne vous occuperiez pas moins » de trouver tous les moyens de passer le Danube » à Klosterbourg ou à tout autre endroit favorable.

» L'Empereur ordonne que, depuis Seghartz- » Kirchen jusqu'à Vienne, vous placiez de deux en » deux lieues de France un poste de cavalerie de » dix hommes, dont les chevaux serviront à relayer » les officiers que vous enverrez pour rendre compte » de ce qui se passera. Les hommes du même » poste pourront porter les dépêches de Seghartz- » Kirchen à Saint-Polten. Le maréchal Bessières » fera placer des postes de la Garde de l'Empe- » reur. »

CHAPITRE IX

Nous étions à Saint-Polten. Napoléon se promenait à cheval sur la route de Vienne, lorsqu'il vit arriver une voiture ouverte où se trouvaient un prêtre et une dame tout en pleurs. Il était, comme à son ordinaire, en costume de colonel de chasseurs de la Garde. Elle ne le reconnut pas. Il s'informa de la cause de ses larmes et du lieu où elle dirigeait sa course. « Monsieur, lui dit-elle, j'ai été pil-» lée dans une campagne à deux lieues d'ici par » des soldats qui ont tué mon jardinier. Je vais de-» mander une sauvegarde à votre Empereur, qui » a beaucoup connu ma famille, à laquelle il a de » grandes obligations. — Votre nom ? — De Bunny ; » je suis la fille de M. de Marbœuf, autrefois gou-

» verneur en Corse [1]. — Je suis charmé, madame, » répliqua Napoléon avec beaucoup d'amabilité, de » trouver une occasion de vous être agréable. C'est » moi qui suis l'Empereur. » Elle fut tout interdite; Napoléon la rassura et lui dit d'aller l'attendre à son quartier général. Il la traita à merveille, lui donna un piquet de chasseurs de sa Garde, et la renvoya heureuse et satisfaite.

Napoléon avait reçu un rapport, qu'il lisait avec satisfaction; j'entrai dans son cabinet. « Eh bien, » Rapp, sais-tu que nous avons des partis jusqu'au » fond de la Bohême? — Oui, Sire. — Sais-tu quelle » cavalerie a battu les houlans, enlevé des postes, » pris des magasins? — Non, Sire. — Nos fantassins » perchés sur des chevaux de trait! — Comment » cela? » Il me donna le rapport. Des détachements qui avaient pénétré en Bohême s'étaient tout à coup trouvés dans un pays découvert: ils n'avaient qu'une vingtaine de dragons; ils ne voulaient pas rétrograder, ils n'osaient pénétrer plus avant. Dans cette perplexité, le chef imagine un expédient: il réunit les chevaux des bagages, monte ses fantassins, et les lance ainsi équipés à travers les épaisses forêts qui avoisinent Égra. Des partis de cava-

1. M. de Marbœuf étant lieutenant-général gouverneur de la Corse, protégeait beaucoup la famille Bonaparte. Napoléon n'oublia jamais la famille de Marbœuf et lui donna en mainte occasion des preuves de sa reconnaissance.

lerie vinrent à leur rencontre et furent culbutés; nous prîmes des hommes, des chevaux, et principalement des approvisionnements qui furent livrés aux flammes. Je rendais le rapport : « Eh bien, » que te semble de cette nouvelle espèce de cavale- » rie? — Admirable, Sire. — C'est que quand on a » du sang français dans les veines, on fait toujours » entrer la mort dans les rangs ennemis. »

Nous marchions à la suite de l'arrière-garde. Il nous eût été facile de l'enlever; nous n'eûmes garde de le faire: nous voulions endormir sa vigilance. Nous ne la poussions pas, nous répandions des bruits de paix; nous laissions échapper des troupes, des bagages: mais quelques hommes de plus n'étaient pas une affaire; la conservation des ponts était d'une bien autre importance. Rompus, il fallait reprendre sous œuvre une question déjà résolue. L'Autriche assemblait de nouvelles forces, la Prusse levait le masque, et la Russie se présentait sur le champ de bataille avec tous les moyens de ces deux puissances. La possession des ponts était une victoire; et il n'y avait que la surprise qui pût nous la faire remporter. Nous prîmes nos mesures en conséquence. On défendit aux troupes échelonnées sur la route de faire aucune démonstration capable de donner l'éveil, on ne permit à personne d'entrer à Vienne. Quand tout fut bien vu, bien examiné, le grand-duc prit possession de

cette capitale, et chargea Lanusse et Bertrand de faire sans délai une reconnaissance sur le fleuve. Ces deux officiers étaient suivis du 10e hussards. Ils trouvèrent aux portes du faubourg un poste de cavalerie autrichienne. On ne se battait plus depuis trois jours ; il y avait une espèce de suspension d'armes. Ils abordent le commandant, lient conversation avec lui, s'attachent à ses pas, ne l'abandonnent plus. Arrivés sur les bords du fleuve, ils s'obstinent encore à le suivre malgré lui ; l'Autrichien s'emporte, les Français demandent à communiquer avec le général qui commande les troupes stationnées sur la rive gauche : il y consent, mais il ne souffre pas que nos hussards les accompagnent ; le 10e est obligé de prendre position. Cependant nos troupes arrivaient, conduites par le grand-duc et le maréchal Lannes. Le pont était encore intact, mais les conducteurs étaient établis, les canonniers tenaient leurs mèches : le moindre signe qui eut léelé le projet de passer de force eût fait avorter 'entreprise. Il fallait jouer de ruse ; la bonhomie les Autrichiens s'y prêtait. Les deux maréchaux nirent pied à terre, la colonne fit halte, il n'y eut qu'un petit détachement qui se porta sur le pont t s'y établit. Le général Belliard s'avança en se promenant les mains derrière le dos avec deux officiers d'état-major. Lannes le joignit avec d'autres ; ls allaient, venaient, causaient, et arrivèrent ainsi

jusqu'au milieu des Autrichiens. L'officier du poste ne voulait pas d'abord les recevoir, mais il finit par céder, et la conversation s'établit. On lui répéta les propos qu'avait déjà tenus le général Bertrand, que les négociations avançaient, que la guerre était finie, qu'on ne se battrait, qu'on ne se déchirerait plus. « Pourquoi, lui dit le maréchal, tenez-vous encore » vos canons braqués sur nous ? N'est-ce pas assez » de sang, de combats ? Voulez-vous nous attaquer, » prolonger des malheurs qui vous pèsent plus qu'à » nous ? Allons, plus de provocations : tournez vos » pièces. » Moitié subjugué, moitié convaincu, le commandant obéit. L'artillerie fut dirigée sur les troupes autrichiennes, et les armes mises en faisceau. Pendant ces pourparlers, le peloton d'avant-garde avançait lentement, mais enfin il avançait masquant des sapeurs, des canonniers, qui jetaient dans le fleuve les matières combustibles, répandaient de l'eau sur les poudres, et coupaient les conducteurs. L'Autrichien, trop peu familier avec notre langue pour s'intéresser beaucoup à la conversation, s'aperçut que la troupe gagnait du terrain, et s'efforçait de faire comprendre que cela ne devait pas être, qu'il ne le souffrirait pas. Le maréchal Lannes, le général Belliard, tâchèrent de le rassurer ; ils lui dirent que le froid était vif, que nos soldats marquaient le pas, qu'ils cherchaient à s'échauffer en se donnant du mouvement. Mais le

colonne approchait toujours, elle était déjà aux trois quarts du pont; il perdit patience et commanda le feu. Toute la troupe courut aux armes, les artilleurs apprêtaient leurs pièces, la position était terrible : un peu moins de présence d'esprit, le pont était en l'air, nos soldats dans les flots, et la campagne compromise. Mais l'Autrichien avait affaire à des hommes qui n'étaient pas faciles à déconcerter. Le maréchal Lannes le saisit d'un côté, le général Belliard de l'autre; ils le secouent, le menacent, crient, empêchent qu'on ne l'entende. Arrive sur ces entrefaites le prince d'Hohsberg, accompagné du général Bertrand. Un officier court rendre compte au grand-duc de l'état des choses, transmet à la troupe, en passant, l'ordre d'allonger le pas et d'arriver. Le maréchal s'avance au-devant du prince, se plaint du chef du poste, demande qu'il soit remplacé, puni, éloigné d'une arrière-garde où il peut troubler les négociations. Hohsberg donne dans le piège. Il discute, approuve, contredit, se perd dans une conversation inutile. Nos troupes mettent le temps à profit ; elles arrivent, débouchent, et le pont est emporté. Des reconnaissances sont aussitôt dirigées dans tous les sens, et le général Belliard porte nos colonnes sur la route de Stokrau, où elles prennent position. Hohsberg, confus de sa loquacité intempestive, se rend auprès du grand-duc, qui, après un court entre-

tien, l'adresse à Napoléon et passe aussi le fleuve.

Le piquet autrichien veillait toujours à la garde du pont. Nous bivouaquions pêle-mêle. Les troupes étaient confondues à Stokrau comme sur les bords du fleuve. Napoléon trouva ce mélange inutile. Il envoya les houlans à Vienne, où ils furent désarmés.

Nous arrivâmes à Austerlitz[1]. Les Russes avaient des forces supérieures aux nôtres ; ils avaient replié nos avant-gardes et nous croyaient déjà vaincus. L'action s'engagea ; mais, au lieu de ces succès faciles que leur Garde seule devait obtenir, ils trouvèrent partout une résistance opiniâtre. Il était déjà une heure, et la bataille était loin de se décider pour eux. Ils résolurent de tenter au centre un dernier effort. La Garde impériale se déploya ; infanterie, cavalerie, artillerie, marchèrent sur le pont sans que Napoléon aperçût ce mouvement, que lui dérobaient les accidents du terrain. Un feu de mousqueterie se fit bientôt entendre ; c'était une brigade commandée par le général Schinner que les Russes enfonçaient. Napoléon m'ordonna de prendre les Mamelouks, deux escadrons de chasseurs, un de grenadiers de la Garde, et de me porter en avant pour connaître l'état des choses. Je partis au galop, et n'étais pas à une portée de

1. Bataille d'Austerlitz, 2 décembre 1805.

canon, que j'aperçus le désastre. La cavalerie était au milieu de nos carrés, et sabrait nos soldats.

En carré.

Un peu en arrière nous discernions les masses à pied et à cheval qui formaient la réserve. L'ennemi lâcha prise et accourut à ma rencontre. Quatre pièces d'artillerie arrivèrent au galop et se mirent en batterie. Je m'avançai en bon ordre; j'avais à ma gauche le brave colonel Morland, et le général Dalmagne à ma droite. « Voyez-vous, dis-je à ma troupe, nos frères, nos amis qu'on foule aux pieds: vengeons-les, vengeons nos drapeaux. » Nous nous précipitâmes sur l'artillerie, qui fut enlevée.

La cavalerie nous attendit de pied ferme et fut culbutée du même choc ; elle s'enfuit en désordre, passant, ainsi, que nous, sur le corps de nos carrés enfoncés. Les soldats qui n'étaient pas blessés se rallièrent. Un escadron de grenadiers à cheval vint me renfoncer, je fus à même de recevoir les réserves qui arrivaient au secours de la Garde russe. Nous recommençâmes. La charge fut terrible ; l'infanterie n'osait hasarder son feu ; tout était pêle-mêle, nous combattions corps à corps. Enfin l'intrépidité de nos troupes triomphe de tous les obstacles ; les Russes fuient et se débandent. Alexandre et l'Empereur d'Autriche furent témoins de la défaite ; placés sur une élévation à peu de distance du champ de bataille, ils virent cette Garde, qui devait fixer la victoire, taillée en pièces par une poignée de braves. Les canons, le bagage, le prince Repnin [1], étaient dans nos mains ; malheureusement nous avions un bon nombre d'hommes hors de combat, le colonel Morland [2] n'était plus, et j'avais moi-même un coup de pointe dans la tête. J'allai rendre compte de cette affaire à l'Empereur. Mon sabre à moitié cassé, ma blessure, le sang dont j'étais couvert, un avantage décisif remporté avec aussi peu de monde sur l'élite des troupes

1. Commandant des chevaliers-gardes de Russie.

2. Le colonel Morland commandait le régiment des chasseurs de la Garde.

ennemies, lui inspirèrent l'idée du tableau qui fut exécuté par Gérard.

Les Russes, comme je l'ai dit, se flattaient de nous battre avec leur Garde seule. Cette jactance avait blessé Napoléon, il s'en est rappelé longtemps.

Après la bataille d'Austerlitz, Napoléon me nomma général de division, et m'envoya au château d'Austerlitz pour soigner ma blessure, qui n'était pas dangereuse. Il daigna me faire plusieurs visites, une entre autres le jour de l'entrevue qu'il accorda à l'Empereur d'Autriche. Il me remit deux lettres que les avant-postes avaient interceptées; l'une était du prince Charles, l'autre d'un prince Lichtenstein. Elles se trouvèrent assez importantes: je les fis traduire. Le soir Napoléon vint en prendre lecture à son retour. Il me parla beaucoup de François II, de ses plaintes, de ses regrets. Il me dit à ce sujet des choses fort curieuses.

Nous partîmes pour Schœnbrunn. Il y avait à peine quinze jours que nous y étions lorsque Napoléon me fit demander. « Êtes-vous en état de » voyager ? — Oui, Sire. — En ce cas, allez ra» conter les détails de la bataille d'Austerlitz à » Marmont, afin de le faire enrager de n'y être pas » venu [1] et voyez l'effet qu'elle a produit sur les » Italiens. Voici vos instructions.

1. Marmont commandait le 2e corps qui faisait partie de l'aile gauche.

» Monsieur le général Rapp,

» Vous vous rendrez à Gratz. Vous y resterez le » temps nécessaire pour faire connaître au général » Marmont les détails de la bataille d'Austerlitz ; » que des négociations sont ouvertes, mais que » rien n'est fini ; qu'il doit donc se tenir prêt à tout » événement et en mesure ; et pour prendre con- » naissance de la situation dans laquelle se trouve » le général Marmont et du nombre d'ennemis » qu'il a devant lui. Vous lui direz que je désire » qu'il envoie des espions en Hongrie et qu'il » m'instruise de tout ce qu'il apprendra. Vous » poursuivrez votre route jusqu'à Laybach, où vous » verrez le corps du maréchal Masséna, qui forme » le huitième corps de l'armée ; vous m'en enver- » rez l'état exact. Vous lui ferez connaître que si les » négociations se rompaient, comme cela est pos- » sible, il serait appelé sur Vienne. Vous m'ins- » truirez du nombre de troupes ennemies que le » maréchal Massséna a devant lui, et de la situa- » tion des siennes sous tous les points de vue. » Vous vous rendrez à Palmanova, après avoir » beaucoup pressé le maréchal Masséna de bien » armer et approvisionner cette place, et vous me » ferez connaître dans quel état elle se trouve. De » là, vous vous rendrez devant Venise, vous y ver- » rez les postes que nous y occupons et la situation

» de nos troupes. Vous irez de là à l'armée du gé-
» néral Saint-Cyr, qui marche sur Naples ; vous
» verrez sa composition et sa force. Vous revien-
» drez par Klagenfurth, où vous verrez le maré-
» chal Ney ; et vous me rejoindrez. Ayez soin de
» m'écrire de chaque lieu où vous vous arrêterez :
» expédiez-moi des estafettes de Gratz, Laybach,
» Palmanova, Venise, et du lieu où se trouvera
» l'armée de Naples, sur ce, je prie Dieu qu'il
» vous ait en sa sainte garde.

» NAPOLÉON.

» Shœnbrunn, le 25 frimaire an 14. » (16 décembre 1805.)

Je rejoignis Napoléon à Munich, où il se trouvait pour le mariage du prince Eugène, qui vint d'Italie, et que j'accompagnai [1]. Pendant mon absence, la paix s'était faite à Vienne. L'Empereur eut une entrevue avec le prince Charles : il lui destinait une épée magnifique ; mais il fut mécontent de l'archiduc, l'épée ne fut pas remise.

Nous partîmes pour Paris [2]. Ce fut partout des cris de joie : jamais Napoléon n'avait été reçu avec autant d'enthousiasme.

1. Le prince Eugène de Beauharnais, fils de l'impératrice Joséphine, enfant adoptif de Napoléon, épousa la princesse Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière Maximilien-Joseph. Le mariage eut lieu à Munich le 14 janvier 1806.

2. 20 janvier 1806.

CHAPITRE X

Pendant que nous étions à Ulm, les Prussiens s'étaient tout à coup avisés qu'ils avaient l'héritage d'une longue gloire à défendre : les têtes s'échauffèrent, on courut aux armes. Haugwitz vint nous signifier cette réminiscence inopinée. Mais la bataille d'Austerlitz eut lieu dans l'intervalle. Quand le ministre arriva, il ne fut plus question que d'alliance et de dévouement. Napoléon ne fut pas dupe de ces protestations diplomatiques : il savait les intrigues, les scènes de chevalerie qu'on avait employées pour agiter la multitude. Déjà avant l'action il avait dit : « Si je suis battu, ils marcheront » sur mes derrières ; si je suis vainqueur, ils di- » ront qu'ils voulaient être pour moi. » Ils ne su-

rent opter ni pour la paix ni pour la guerre ; ils épièrent les événements. Cette politique tortueuse porta son fruit ; elle leur coûta le pays d'Anspach, Baireuth, une partie du grand-duché de Berg, et les possessions qu'ils avaient en Westphalie : ils étaient furieux. Je fus envoyé dans le Hanovre, que nous leur avions abandonné. Le motif apparent de mon voyage était la remise de la forteresse de Hameln ; le véritable, de m'assurer de la situation des esprits. J'étais chargé de voir comment ils étaient vus dans le pays, si l'on y parlait de guerre, si les militaires la désiraient, enfin d'acheter à Hambourg tout ce que je pourrais de pamphlets contre Napoléon et contre la France.

Ma mission n'était pas difficile à remplir. Les Prussiens étaient exaspérés et insolents : les Hanovriens les détestaient. Cependant le nord de l'Allemagne comptait encore sur cette puissance, qui s'était jusque là maintenue intacte. Le cómte de Schulemburg était gouverneur de la nouvelle acquisition du roi Guillaume ; il me reçut assez mal. Nos succès d'Ulm et d'Austerlitz lui paraissaient médiocres ; cette dernière bataille même avait été indécise ; elle ressemblait à celle de Zorndorf, livrée autrefois par le grand Frédéric aux Russes, et à laquelle il avait assisté. « Comment les lui faut-il donc ? » me dit Napoléon lorsque je lui racontai cette anecdote.

J'allai de là à Hambourg, où je trouvai Bourrienne ; on me fit beaucoup d'accueil : je savais pourquoi.

Je retournai en France. Je passai à Munster, où était le général Blücher, que j'avais vu quelques années auparavant. Je lui fis une visite ; il était indisposé contre nous : il me reçut néanmoins avec beaucoup d'égards.

Je m'arrêtai huit jours à Francfort, chez Augereau, pour voir et pour entendre : c'étaient mes instructions. Napoléon venait de demander des contributions à cette ville ; elle craignait d'être obligée d'en payer encore.

Nous occupions le pays de Darmstadt. Le maréchal..., qui avait son quartier-général dans la capitale de cette principauté, n'était pas plus aimé de la Cour que des habitants ; son état-major encore moins. Madame la grande duchesse me fit inviter par Augereau, qui paraissait affectionner ce pays ; je refusai, je n'avais pas d'ordre. Elle le chargea de me transmettre ses plaintes ; elles étaient amères.

Je partis pour Wesel. Je devais examiner les dispositions du pays. Nos troupes l'occupaient déjà.

A mon retour, je rendis compte à Napoléon de ce que j'avais vu et entendu. Je ne lui cachai rien. Je lui parlai surtout en faveur du pauvre pays de Darmstadt ; mais il était outré contre la duchesse.

Elle avait écrit au roi de Bavière une lettre terrible, au sujet de sa nièce Auguste avec le prince Eugène. Entre autres expressions outrageantes se trouvait celle d'*horrible mariage*. L'Empereur, qui croyait que la gloire d'avoir fait de grandes choses valait bien l'avantage de descendre de ceux qui peut-être n'en avaient pas fait, ne lui pardonnait pas ses préventions féodales. Il fut sur le point de lui ôter ses États ; mais Maximilien intercéda pour elle : elle en fut quitte pour une occupation de quelques mois, c'est-à-dire que son peuple expia les torts de sa vanité.

Il n'y avait pas quinze jours que j'étais rentré. La Cour était à Saint-Cloud, et Napoléon assistait au spectacle : au milieu de la pièce, il reçut une dépêche du grand-duché de Berg. Il l'ouvrit. C'étaient des détachements prussiens qui avaient attaqué nos troupes. « Je vois bien, me dit-il, qu'ils » veulent absolument en tâter. Montez à cheval, et » allez chercher le grand-duc à Neuilly. » Murat connaissait déjà l'affaire ; il vint aussitôt. Napoléon s'entretint un moment avec lui, et me donna ordre le lendemain d'aller prendre le commandement de la division militaire à Strasbourg [1], d'y organiser des bataillons, des escadrons de marche, de les diriger au fur et à mesure sur Mayence, et d'y ex-

1. 20 août 1806.

pédier beaucoup d'artillerie. L'infanterie s'embarquait sur le Rhin pour arriver plus tôt.

Je correspondais directement avec Napoléon. J'employais les courriers, les télégraphes, tout ce qui allait plus vite. Je ne devais pas mettre cent hommes en mouvement, déplacer un canon, remuer un fusil, sans l'en prévenir. J'étais depuis deux mois occupé de ces apprêts, lorsqu'il arriva à Mayence[1], d'où il m'écrivit d'aller le rejoindre à Wurtzbourg. Il m'envoya une lettre pour le grand-duc de Bade, et me chargea de la porter moi-même à ce prince. C'était pour l'engager d'envoyer à l'armée son petit-fils, le grand-duc actuel. Je trouvai ce respectable vieillard dans son ancien château de Bade ; il parut très affecté de l'invitation ; il se résigna néanmoins, et donna des ordres pour les préparatifs de départ. Il me fit l'honneur de me recommander d'une manière fort touchante le jeune prince, qui se mit en route deux jours plus tard, et nous rejoignit à Wurtzbourg. Le roi de Wurtemberg y était déjà ; il venait d'arrêter le mariage de sa fille avec Jérôme[2]. Napoléon était d'une humeur charmante. Cette alliance lui souriait. Il n'était pas moins satisfait du grand-duc. Murat l'avait singulièrement disposé en faveur de ce

1. 1er octobre 1806.

2. Jérôme, le plus jeune des frères de Napoléon, épousa la duchesse Catherine.

prince. « Je me suis rendu, lui avait-il écrit quel-
» ques jours auparavant, chez le grand-duc de
» Wurtzbourg, que la lettre et ensuite la nouvelle
» que je lui ai donnée, que le traité qui l'admet
» dans la confédération a été signé à Paris, ont
» tiré de la plus grande inquiétude, tant il crai-
» gnait de ne pas y être reçu. Les sentiments de
» bienveillance que je lui ai annoncés de la part
» de Votre Majesté ont surtout paru le toucher vi-
» vement. Il montre la meilleure volonté pour tout
» ce qui concerne le service de l'armée. Aujour-
» d'hui on a proclamé son admission dans la con-
» fédération du Rhin. On a tout préparé pour re-
» cevoir Votre Majesté au château, où il paraît
» qu'on ne néglige rien pour tâcher de lui en ren-
» dre le séjour commode et agréable. »

Nous n'avions encore aucune donnée précise au sujet des Prussiens; nous ne savions s'ils étaient sur la route de Magdebourg, en Saxe, à Gotha, ni quel était leur nombre. Nous avions pourtant assez de monde en campagne. Les gentilshommes ne manquent pas plus au delà du Rhin qu'ailleurs ; mais les rapports étaient si contradictoires qu'on ne pouvait asseoir aucune idée. Tantôt l'avant-garde ennemie était à Hoff, Cobourg et Memmingen étaient occupés ; les Prussiens dédaignaient toute action partielle, ils voulaient tenter la fortune en bataille rangée, ils ne voulaient point d'affaire

de détail : tantôt Hohenlohe s'avançait sur Schleitz, Rüchel avait fait sa jonction, la reine s'était rendue à Erfurt ; ce n'était plus à Hoff, c'était à Nauenbourg que les troupes se réunissaient. Cette disposition n'était pas en harmonie avec la nature des lieux ; elle semblait inconcevable. Nous étions aussi incertains sur la masse des forces ennemies que sur leur ligne d'opérations.

Au milieu de cette incertitude, nous apprîmes que Cronach était occupé. Le grand-duc manda qu'on travaillait à réparer cette citadelle, qu'elle serait bientôt en état. Napoléon fut étonné que les Prussiens ne s'en fussent pas rendus maîtres. « Quel motif les arrêtait, puisqu'ils voulaient absolument la guerre? Les difficultés ! il n'y avait » ni approvisionnements ni artillerie ; l'entreprise » n'était pas au-dessus de leur courage. Ne la jugeaient-ils pas assez importante pour l'essayer ? » Ce fort commande trois grands débouchés ; mais » ces messieurs se soucient peu des positions, ils » se réservent pour les grands coups ; nous les » servirons à souhait. »

Il recevait à chaque instant des nouvelles de l'armée prussienne. Rüchel, Blücher, le duc de Brunswich, étaient impatients de commencer la guerre, et le prince Louis encore plus. Il hâtait, il pressait les hostilités ; il craignait de laisser échapper l'occasion. C'était, du reste, un homme

plein de courage et de capacité ; tous les rapports s'accordaient à cet égard. Napoléon, à qui cette pétulance ne déplaisait pas, s'entretenait un soir avec nous des généraux ennemis. Quelqu'un prononça le nom du prince. « Quant à celui-là, dit-» il, je lui prédis qu'il sera tué cette campagne. » Qui aurait cru que la prédiction dût se vérifier si vite [1] ?

La Prusse s'était enfin expliquée. Elle exigeait que nous abandonnassions nos conquêtes, et nous menaçait de toute sa colère si nous persistions à ne pas évacuer l'Allemagne, si nous ne repassions pas le Rhin. La prétention était modeste et bien digne de ceux qui l'élevaient. Napoléon n'acheva pas, il jeta la pièce, de dédain : « Se croit-il en » Champagne ? Veut-il reproduire son manifeste ? » Quoi ! par journées d'étapes ! Vraiment, j'ai pi-» tié de la Prusse, je plains Guillaume. Il ne sait » pas quelles rapsodies on lui fait écrire. C'est par » trop ridicule. Il ne le sait pas. Berthier, on nous » donne pour le 8 un rendez-vous d'honneur ; une » belle reine veut être spectatrice du combat : allons, marchons, soyons courtois, n'arrêtons pas

1. Le prince Louis de Prusse fut tué d'un coup de sabre 10 octobre 1806 au combat de Saafeld par le maréchal es logis Guindé du 10e de hussards. Guindé mourut glorieu-ement à la bataille de Hanau en 1813 ; il était alors capi-ine et officier de la Légion d'honneur.

» que nous ne soyons en Saxe. » Se tournant ensuite vers son secrétaire, il lui dicta tout d'une haleine la proclamation suivante [1] :

« Soldats !

« L'ordre pour votre rentrée en France était
» parti; vous vous en étiez déjà rapprochés de plu-
» sieurs marches. Des fêtes triomphales vous at-
» tendaient, et les préparatifs pour vous recevoir
» étaient commencés dans la capitale. Mais lorsque
» nous nous abandonnions à cette trop confiante
» sécurité, de nouvelles trames s'ourdissaient sous
» le masque de l'amitié et de l'alliance. Des cris
» de guerre se sont fait entendre à Berlin; depuis
» deux mois nous sommes provoqués avec une au-
» dace qui demande vengeance.

» La même faction, le même esprit de vertige
» qui, à la faveur de nos dissensions intestines, con-
» duisit, il y a quatorze ans, les Prussiens au mi-
» lieu des plaines de la Champagne, domine en-
» core dans leurs conseils. Si ce n'est plus Pari
» qu'ils veulent brûler et renverser jusque dan
» ses fondements, c'est aujourd'hui leurs drapeau
» qu'ils se vantent de planter dans la capitale d

1. Datée du quartier impérial de Bamberg le 6 octobr
1806.

nos alliés; c'est la Saxe qu'ils veulent obliger à renoncer, par une transaction honteuse, à son indépendance, en la rangeant au nombre de leurs provinces; c'est enfin vos lauriers qu'ils veulent arracher de votre front. Ils veulent que nous évacuions l'Allemagne à l'aspect de leur armée. Les insensés! Qu'ils sachent donc qu'il serait mille fois plus facile de détruire la grande capitale que de flétrir l'honneur des enfants du grand peuple et de ses alliés. Leurs projets furent confondus alors; ils trouvèrent dans les plaines de Champagne la défaite, la mort et la honte: mais les leçons de l'expérience s'effacent, et il est des hommes chez lesquels le sentiment de la haine et de la jalousie ne meurt jamais.

» Soldats, il n'est aucun de vous qui veuille retourner en France par un autre chemin que celui de l'honneur. Nous ne devons y rentrer que sous des arcs de triomphe.

» Eh quoi! nous n'aurions donc bravé les saisons, les mers, les déserts, vaincu l'Europe plusieurs fois coalisée contre nous, porté notre gloire de l'orient à l'occident, que pour retourner aujourd'hui dans notre patrie comme des transfuges, après avoir abandonné nos alliés, et pour entendre dire que l'aigle française a fui épouvantée devant des armées prussiennes!...

» Mais déjà ils sont arrivés sur nos avant-postes...

» Marchons donc, puisque la modération n'a pu les » faire sortir de cette étonnante ivresse. Que l'ar- » mée prussienne éprouve le même sort qu'elle » éprouva il y a quatorze ans. Qu'ils apprennent » que, s'il est facile d'acquérir un accroissement » de domaines et de puissance avec l'amitié du » grand peuple, son inimitié (qu'on ne peut provo- » quer que par l'abandon de tout esprit de sagesse » et de raison) est plus terrible que les tempêtes » de l'Océan. »

Les soldats ne demandaient qu'à combattre. Les Prussiens occupaient Saalfeld et Schleitz; nous les chargeâmes, nous les culbutâmes, nous leur fîmes un millier de prisonniers [1]. Ce furent les deux premiers engagements que nous eûmes avec eux. Je quittai Murat, que j'avais eu ordre de suivre, et allai rendre compte de l'affaire de Schleitz à Napoléon, qui avait son quartier général à quelques lieues en arrière, chez une princesse de Reus-Lobenstein. Il travaillait avec Berthier. Je lui appris les succès du grand-duc et la déroute de Tauenzien. « Tauenzien ! reprit Napoléon, un des faiseurs » prussiens ! C'était bien la peine de tant pousser » à la guerre ! » Il me dit que je pouvais me coucher, que dans quelques heures on m'éveillerait

1. Combat les 9 et 10 octobre 1806.

pour aller en mission. J'ignorais où ce pouvait être. Je fus effectivement appelé vers les cinq heures. L'Empereur me remit une lettre pour le roi Guillaume, qui avait alors, je crois, son quartier général à Sondershausen. « Vous irez, me dit-il, » courir après le roi de Prusse; vous lui remettrez » cette lettre de ma part. Je lui demande encore » une fois la paix, quoique les hostilités soient déjà » commencées. Vous ferez bien sentir à ce souverain le danger de sa position et les suites funestes » qu'elle peut avoir. Vous reviendrez sur-le-champ » m'apporter sa réponse. Je marche sur Géra. » Nos » équipages étaient encore en arrière, je n'avais pas de voiture; j'en empruntai une des remises de la princesse, je la fis atteler de quatre bons chevaux, et me mis en route vers les six heures. Je n'avais pas fait une lieue que Napoléon fit courir après moi. Je montai dans son cabinet, où il avait travaillé toute la nuit. Il me dit de remettre la lettre à Berthier : « Toute réflexion faite, je ne veux pas » qu'un de mes aides de camp soit chargé d'un » semblable message. Vous êtes des personnages » trop importants pour que je vous expose à être » mal reçus. » Elle fut envoyée deux jours plus tard par M. de Montesquiou. Il partit, je crois, de Géra. On sait le traitement qu'il essuya. Il fut arrêté par le prince de Hohenlohe, alors commandant de l'armée prussienne, qui le fit assister à la bataille

d'Iéna, et n'expédia, à ce qu'on assure, la lettre qu'après l'affaire.

Plusieurs personnes de la suite de Napoléon ont prétendu que si j'eusse achevé la mission dont j'étais d'abord chargé, je serais arrivé chez le roi de Prusse, et que peut-être la guerre n'eût pas eu lieu. Je ne le pense pas. Le gant était jeté, il fallait le ramasser. Je ne crois pas même que Napoléon fût plus enclin à la paix que le roi Guillaume.

CHAPITRE XI

Quoi qu'il en soit, nous étions maîtres du cours
le la Saale et en mesure de tourner l'armée enne-
nic; le duc de Brunswick était bien déchu. Il avait
maginé de nous aller chercher sur le Mein, d'oc-
uper nos ailes par des corps détachés, et de nous
ompre au centre avant que nous fussions réunis.
avait encore tous les fils de ce vaste système d'es-
ionnage qui pesait sur la France depuis l'émigra-
on : il connaissait la force et l'itinéraire de divers
orps qui partaient de Meudon. Il ne doutait pas
e nous prévenir. Napoléon se plaisait à nourrir
tte illusion; il faisait des apprêts, des reconnais-
nces sur toute cette ligne. Le duc ne douta plus
e nous avoir pénétrés : nous devions déboucher

par Kœnigshoften; il le certifiait, il en était convaincu. Nos mouvements sur son centre n'étaient qu'un piège, une ruse de guerre; nous voulions lui donner le change, empêcher qu'il ne débouchât par les forêts de la Thuringe, tandis que nous nous porterions vers Cobourg, Memmingen, dans des pays boisés, montueux, où sa cavalerie perdrait l'occasion d'agir ou tout au moins sa supériorité. Il était urgent de nous prévenir, il courut sur Kœnigshoften.

L'ennemi était engagé dans les bois; Napoléon se porta sur Schleitz, à soixante lieues du point d'attaque présumé. Le troisième corps [1] couchait paisiblement le 10 à Nauenbourg, sur les derrières du duc de Brunsvick. Les hostilités ne dataient que de deux jours, et ce prince, déjà débordé sur sa gauche, était à la veille d'être tout à fait coupé; ses communications avec l'Elbe étaient compromises; il allait essuyer les mêmes disgrâces que Mack contre lequel il avait tant invectivé. Son avant-garde arrivée sur le Mein n'y trouva personne. Cette circonstance lui parut inouïe, sans néanmoins lui faire soupçonner le danger où il était: la déroute de Saalfed put seule le tirer de sa sécurité. Il rebroussa en toute hâte; Weimar, Hohenlohe, eurent ordre d'accourir, et l'armée de réserve de

1. Commandé par le maréchal Davout.

forcer de marche : mais les uns s'égarèrent, les autres ne firent pas assez de diligence ; une partie des troupes ne put prendre part à la bataille. Le

Le matin du 13 octobre.

duc, déconcerté par un système de mouvements si nouveaux pour lui, ne savait quel parti prendre : ces marches, ces dispositions, qui se pressaient, se succédaient l'une à l'autre, formaient un imbroglio dont il ne saisissait ni la combinaison ni le but. L'occupation de Nauenbourg le tira de cet état d'anxiété ; il vit que son aile gauche allait être tournée ou tout au moins débordée ; il ne voulut pas

attendre, il courut rallier l'armée de réserve qui avançait sur Halle, et laissa Hohenlohe au camp de Capellendorf pour masquer le mouvement rétrograde. Ses troupes, qui n'avaient pas partagé les disgrâces de Saalfeld et de Schleitz, persiflaient les corps battus ; elles criaient vive le roi, la reine, tout le monde : elles allaient venger l'affront fait aux armes prussiennes ; il n'y avait pas assez de Français pour elles. Le duc lui-même avait repris toute sa confiance. Il ne trouva sur la chaussée d'Auerstaedt qu'une trentaine de chasseurs. Ses communications étaient libres ; il était impossible qu'elles fussent interceptées. Un manœuvrier comme lui n'était pas facile à surprendre. Les Prussiens de Hohenlohe campaient derrière les hauteurs d'Iéna : il y en avait à perte de vue ; ils se prolongeaient par delà Weimar. Napoléon les reconnut dans la soirée du 13 octobre, et fixa l'attaque au lendemain ; il expédia dans la nuit les ordres de mouvements pour les divers corps. « Quant » à Davout, il faut qu'il marche sur Apolda, afin » de tomber sur les derrières de cette armée ; qu'il » tienne la route qui lui conviendra, je le laisse le » maître, pourvu qu'il prenne part à la bataille. » Si Bernadotte est à portée, il faut qu'il l'appuie. » Berthier, donnez des instructions en consé» quence. » Il était dix heures du soir ; toutes les dispositions étaient faites, et cependant le général

ennemi se flattait encore que nous ne pourrions déboucher ; mais la pioche fit justice des obstacles, on creusa le roc, on ouvrit des tranchées : l'armée s'écoula par toutes les issues. L'action commença ; de la droite à la gauche, la mêlée devint terrible. Davout surtout se trouvait dans une position sous laquelle un homme moins tenace eût succombé. Bernadotte refusa de le soutenir ; il défendit même à deux divisions de la cavalerie de réserve, qui pourtant n'était pas sous ses ordres, de prendre part à l'action[1]. Il paradait autour d'Apolda, pendant que vingt-six mille Français étaient aux prises avec soixante-dix mille hommes d'élite commandés par le duc de Brunswick et le roi de Prusse. Au reste, cette circonstance ne fit que rehausser la gloire de celui qu'elle aurait dû perdre. Le maréchal fit des dispositions si bien entendues, ses généraux, ses soldats déployèrent tant d'habileté et de courage, que Blücher avec ses douze mille chevaux n'eut pas même la satisfaction d'entamer une compagnie[2]. Le roi, les Gardes, toute l'armée, se précipitaient sur nos troupes sans obtenir plus de succès.

1. Il existait alors entre ces deux maréchaux une mésintelligence qui prenait sa source dans la jalousie de métier et surtout la déférence que l'Empereur montrait constamment pour les talents de Davout.

2. Il s'agit du combat d'Auerstaedt qui eut lieu le même jour de la bataille d'Iéna, le 14 octobre.

Au milieu de ce déluge de feu, elles conservaient toute la gaieté nationale. Un soldat que ses camarades appelaient l'Empereur s'impatiente de l'obstination des Prussiens: « A moi, grenadiers! en » avant, s'écrie-t-il; allons, suivez l'Empereur! » Il se jette au plus épais de la mêlée: la troupe le suit et les Gardes sont enfoncés. Il fut fait caporal; ses amis remarquaient qu'il ne lui manquait plus que le protectorat.

A Iéna, la victoire n'avait pas été moins brillante. La déroute était entière, était générale. Tout fuyait, tout était dans la confusion [1].

Je fus chargé vers le soir de poursuivre avec le grand-duc les débris de l'armée prussienne. Nous prîmes quelques bataillons saxons. Nous entrâmes pêle-mêle avec eux dans Weimar. Nous plaçâmes nos postes en avant de la ville; nous envoyâmes de la cavalerie sur la route d'Erfurt; et nous nous présentâmes au château. M. de Papenheim, que je me rappelai avoir vu à Paris, vint au devant de nous: il était tout effrayé; nous le rassurâmes. La

1. Les résultats de la journée d'Iéna étaient trente à quarante mille prisonniers; soixante drapeaux, trois cents pièces de canon; des magasins immenses de subsistances. Parmi les prisonniers se trouvaient plus de vingt généraux, dont plusieurs lieutenants-généraux. Le nombre des morts dans l'armée prussienne était de plus de vingt mille. Le feld-maréchal Moellendorf fut blessé; le duc de Brunswick et le général Rüchel y furent tués et le prince Henri de Prusse grièvement blessé.

Cour entière, à l'exception du grand duc et de sa famille, était à Weimar. La duchesse nous reçut parfaitement. Je connaissais plusieurs dames de sa suite, dont une est devenue depuis ma belle-sœur. Je les calmai : chacun reprit courage. Il y eut bien quelques petits désordres, mais ce fut peu de chose.

Murat s'établit au château. J'allai rejoindre Napoléon à Iéna, afin de lui rendre compte des événements de la soirée. Il ne croyait pas qu'on dépasserait Weimar. Il fut extrêmement satisfait. Le courage de la duchesse l'étonna. Il n'imaginait pas que cette Cour osât l'attendre. Il ne l'aimait pas, il le répétait souvent. La nuit était fort avancée; il venait de recevoir des nouvelles du troisième corps. « Davout, me dit-il, a eu une affaire terri-» ble. Il avait devant lui Guillaume et le duc de » Brunswick. Les Prussiens se sont battus avec » beaucoup d'acharnement : il en a fait une bou-» cherie affreuse. Le duc a été dangereusement » blessé[1], et toute cette armée paraît être dans un » désordre épouvantable. Bernadotte s'est mal con-» duit : il aurait été enchanté que Davout manquât » cette affaire, qui lui fait le plus grand honneur,

1. Le duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick-Lunebourg fut transporté à Plakenbourg, puis à Brunswick, et de là à Altona où il mourut le 12 novembre suivant (1806). Il était né le 7 octobre 1735.

» d'autant plus que Bernardotte avait rendu sa po-
» sition difficile. Ce Gascon n'en fera jamais d'au-
» tres[1]. »

La bataille était perdue : les Prussiens n'étaient plus à la guerre ; ils demandaient, ils invoquaient la paix ; ils ne voulaient plus d'une lutte qui leur réussissait si mal. A force de désirer une suspension d'armes, ils s'étaient imaginé qu'elle avait été consentie. Kalkreuth annonçait, Blücher jurait qu'elle était conclue; qui pouvait refuser d'y croire? Soult, cependant, ne donna pas dans le piège. L'imprudente générosité d'Austerlitz ne l'avait pas disposé à la confiance. Il refusa de livrer passage aux troupes qu'il avait coupées. « La convention
» dont vous parlez, dit-il au feld-maréchal, est im-
» possible. Posez les armes ; je prendrai les ordres
» de l'Empereur ; vous vous retirerez s'il le per-
» met. » Kalkreuth ne voulut pas d'un expédient de cette espèce. Il échappe toujours quelque chose d'une défaite. Il aima mieux l'essuyer. D'autres colonnes furent plus heureuses ; mais ce n'était que partie remise. Elles furent obligées de rendre les armes quelques lieues plus loin. Ce n'était pas la peine de recourir à la supercherie.

Le roi lui-même était rebuté de ses disgrâces.

1. Bernadotte était de Pau. Lorsque Napoléon apprit la conduite de Bernadotte, il entra dans une violente colère, et, dans son indignation, il parlait de le faire fusiller.

Nos hussards ne lui donnaient ni trêve ni repos. Il se rappela tout ce que Napoléon avait fait pour éviter les hostilités : il lui écrivit. C'était un peu tard pour répondre à des ouvertures qui avaient été si mal accueillies. « Il eût mieux valu s'expliquer deux » jours plus tôt ; mais n'importe, je veux arrêter » l'effusion du sang. Je suis disposé à me prêter » à tout ce qui est compatible avec la dignité et » les intérêts de la nation. J'enverrai Duroc au roi » de Prusse. Mais il y a quelque chose d'encore plus » pressé : Duroc, partez de suite ; allez à Nauen- » bourg, à Dessau, partout où il y a des blessés. » Assurez-vous qu'il ne leur manque rien, voyez- » les, visitez-les de ma part, chacun en particulier. » Donnez-leur toutes les consolations dont ils peu- » vent avoir besoin. Dites-leur, dites au maréchal » que lui, que ses généraux, que ses troupes, ont » acquis pour jamais des droits à ma reconnais- » sance. »

Il ne se contenta pas de ce message, il écrivit à Davout combien il était charmé de sa conduite. Sa lettre fut mise à l'ordre du jour, elle enivra les soldats ; les blessés mêmes étaient dans le délire.

L'Empereur porta son quartier général à Weimar [1]. Il eut tous les égards possibles pour la du-

1. Le 15 octobre.

chesse, à laquelle il trouva de l'amabilité, de l'esprit, de grandes manières.

Cependant l'ennemi se ralliait sur Magdebourg. Les débris d'Iéna, l'armée de réserve, les troupes de la vieille et de la nouvelle Prusse, accouraient sur cette place. Le duc de Wurtemberg prenait déjà position à Hall ; Bernadotte y marcha. Son corps n'avait pas combattu à Auerstaedt ; il ne demandait qu'à se dédommager de la part de gloire dont il avait été privé. Il aborda les Prussiens à la baïonnette, renversa, culbuta tout ce qui se présenta sur son passage. Le carnage fut affreux[1]. Le lendemain Napoléon visita le champ de bataille. Il fut frappé à la vue des monceaux de cadavres qui entouraient ceux de quelques-uns de nos soldats ; il s'approcha, et reconnut les numéros du 32e. « J'en ai tant fait tuer, dit-il, de ce régiment-là » en Italie, en Egypte et partout, qu'il ne devrait » plus en être question. »

Il se dirigea sur Dessau et traita à merveille le vieux duc, qui y était resté avec son fils. Il y avait quelques mois qu'un M. de Gussau, attaché à la Cour de Bade, m'avait dit à Paris : « Vous aurez » sans doute la guerre avec les Prussiens. Si cela » arrive et que vous pénétriez, cette campagne, » jusqu'à Dessau, je vous recommande mon respec-

1. Combat et prise de Hall le 17 octobre.

» table souverain, qui est le père de ses sujets. » M. de Gussau dut être bien étonné de voir que les Français, au lieu d'aller jusqu'à Dessau, pénétrèrent jusqu'au Niémen, et plus tard à vingt lieues au delà de Moscou.

CHAPITRE XII

Les Prussiens fuyaient à toutes jambes ; mais plus la fuite était précipitée, plus la poursuite était ardente. Culbutés à la vue de Magdebourg, ils se réfugièrent derrière des retranchements informes, où ils furent bientôt forcés et contraints de mettre bas les armes. La place fut investie ; et Guillaume, qui s'y trouvait, fut trop heureux d'échapper [1]. Tout, autour de lui, avait plié sous l'orage. Ce n'était

1. Vingt mille hommes se trouvaient enfermés dans la place sous le commandement du général Kleist. Investie le 19 octobre, la place de Magdebourg se rendit par capitulation le 8 novembre ; on prit 58 drapeaux ou étendards, près de 800 pièces d'artillerie, des approvisionnements considérables en poudre et en boulets, un matériel de pont et un matériel immense d'artillerie.

plus cette nation fameuse qui devait nous refouler sur le Rhin. Un revers l'avait abattue, un seul coup avait suffi pour la coucher dans la poussière. Elle courait au-devant de la défaite, elle s'abandonnait, elle se livrait elle-même : jamais nation n'était tombée plus à plat. Sa chute allait se consommer ; tous les corps étaient en marche sur la capitale, et se disposaient à en prendre possession. Napoléon réserva cet honneur à celui qui avait le plus contribué à la victoire ; c'était celui de Davout. Voici les instructions qu'il adressa au maréchal :

ORDRE A M. LE MARÉCHAL DAVOUT

Wittemberg, le 23 octobre 1806.

« Si les partis de troupes légères, monsieur le » maréchal, que vous n'aurez pas manqué d'en- » voyer sur la route de Dresde et la Sprée, vous » assurent que vous n'avez pas d'ennemis sur vos » flancs, vous dirigerez votre marche de manière » à pouvoir faire votre entrée à Berlin le 25 de ce » mois à midi. Vous ferez reconnaître le général » de brigade Hullin pour commandant de la place » de Berlin ; vous laisserez dans la ville un régiment » à votre choix pour faire le service ; vous enver- » rez des partis de cavalerie légère sur les routes

» de Custrin, de Langsberg et de Francfort-sur-
» l'Oder. Vous placerez votre corps d'armée à une
» lieue, une lieue et demie de Berlin, la droite
» appuyée à la Sprée, et la gauche à la route de
» Langsberg. Vous choisirez un quartier général
» sur la route de Custrin, dans une maison de cam-
» pagne, en arrière de votre armée. Comme l'in-
» tention de l'Empereur est de laisser ses troupes
» quelques jours en repos, vous ferez faire des ba-
» raques avec de la paille et du bois. Généraux, of-
» ficiers d'état major, colonels, et autres, logeront
» en arrière de leurs divisions dans les villages,
» personne à Berlin; l'artillerie sera placée dans
» des positions qui protègent le camp; les chevaux
» d'artillerie aux piquets, et tout dans l'ordre le
» plus militaire.

» Vous ferez couper, c'est-à-dire intercepter le
» plus tôt qu'il vous sera possible la navigation de
» la Sprée par un fort parti, afin d'arrêter tous les
» bateaux qui de Berlin évacueraient sur l'Oder.

» Le quartier général sera demain à Potsdam ;
» envoyez un de vos aides de camp qui me fasse
» connaître où vous serez dans la nuit du 23 au
» 24, et dans celle du 24 au 25.

» Si le prince Ferdinand se trouve à Berlin, fai-
» tes-le complimenter, et accordez-lui une garde
» avec une entière exemption de logements.

» Faites publier sur-le-champ l'ordre de désar-

» ment, laissant seulement six cents hommes » de milice pour la police de la ville. On fera trans- » porter les armes des bourgeois dans un lieu dé- » signé, pour être à la disposition de l'armée.

» Faites connaître à votre corps d'armée que » l'Empereur, en le faisant entrer le premier à » Berlin, lui donne une preuve de sa satisfaction » sur la belle conduite qu'il a tenue à la bataille » d'Iéna.

» Ayez soin que tous les bagages, et surtout » ceux qui sont si vilains à voir à la suite des di- » visions, s'arrêtent à deux lieues de Berlin, et re- » joignent le camp sans traverser la capitale, mais » en s'y rendant par un autre chemin sur la droite. » Enfin, monsieur le maréchal, faites votre entrée » dans le plus grand ordre et par division, chaque » division ayant son artillerie et marchant à une » heure de distance l'une de l'autre.

» Les soldats ayant une fois formé le camp, ayez » soin qu'ils n'aillent en ville que par tiers, de » manière qu'il y en ait toujours deux tiers pré- » sents au camp. Comme Sa Majesté pense faire » son entrée à Berlin, vous pouvez provisoirement » recevoir les clefs, en faisant connaître aux ma- » gistrats qu'ils ne les remettront pas moins à » l'Empereur quand il fera son entrée. Mais vous » devez toujours exiger que les magistrats et no- » bles viennent vous recevoir aux portes de la ville

» avec toutes les formes convenables ; que tous
» vos officiers soient dans la meilleure tenue, au-
» tant que les circonstances peuvent le permettre.
» L'intention de l'Empereur est que votre entrée se
» fasse par la chaussée de Dresde.

» L'Empereur ira vraisemblablement loger au
» palais de Charlottenbourg : donnez des ordres
» afin que tout y soit préparé.

» Il y a un petit ruisseau qui se jette dans la
» Sprée, à une lieue et demie ou deux de Berlin,
» et qui coupe le chemin d'Eu. »

CHAPITRE XIII

Nous partîmes pour Potsdam. L'orage nous surprit : il était si violent et la pluie si abondante, que nous nous réfugiâmes dans une maison voisine. Napoléon, enveloppé dans sa capote grise, fut bien étonné de voir une jeune femme que sa présence faisait tressaillir : c'était une Égyptienne, qui avait conservé pour lui cette vénération religieuse que lui portaient les Arabes. Veuve d'un officier de l'armée d'Orient, la destinée l'avait conduite en Saxe dans cette même maison, où elle avait été accueillie. L'Empereur lui donna une pension de douze cents francs, et se chargea de l'éducation de son fils, seul héritage que lui eût laissé son mari : « C'est la première fois, nous dit Napo-

» léon, que je mets pied à terre pour éviter un » orage. J'avais le pressentiment qu'une bonne » action m'attendait là[1]. »

Potsdam était intact ; la Cour avait fui avec tant de précipitation qu'elle n'avait rien enlevé. L'épée du grand Frédéric, sa ceinture, le grand cordon de ses Ordres y étaient encore. Napoléon s'en empara. « Je préfère ces trophées, nous dit-il avec enthou- » siasme, à tous les trésors du roi de Prusse. Je » les enverrai à mes vieux soldats du Hanovre ; je » les donnerai au gouverneur des Invalides, qui » les gardera comme témoignage des victoires de » la Grande Armée et de la vengeance qu'elle a » tirée des désastres de Rosbach[2]. »

Nous étions à peine à Potsdam que nous fûmes assiégés de députations ; il en vint de Saxe, de Weimar, de partout : Napoléon les accueillit avec bonté. L'envoyé du duc de Brunswick, qui recommandait ses sujets à la générosité française, fut

1. 24 octobre 1806.

2. Ce fut le 17 mai 1807, alors que Napoléon était encore en Pologne à la tête de ses armées victorieuses, que sur ses ordres formels le prince Cambacérès, accompagné des maréchaux, des grands officiers de la Couronne et de la Légion d'honneur, se rendit en grande pompe à l'Hôtel des Invalides, faisant porter devant lui, par le maréchal Moncey, l'épée et les décorations du grand Frédéric ainsi que 280 drapeaux conquis dans les batailles et combats de la campagne de Prusse et de Pologne.

reçu avec moins de bienveillance : « Si je faisais » démolir la ville de Brunswick, si je n'y laissais » pas pierre sur pierre, que dirait votre prince ? » La loi du talion ne m'autorise-t-elle pas à faire à » Brunswick ce qu'il voulait faire dans ma capi- » tale ? Annoncer le projet de démolir des villes » peut être d'un insensé ; mais vouloir ôter l'hon- » neur à toute une armée de braves gens, lui » proposer de quitter l'Allemagne par journées » d'étape, à la seule sommation de l'armée prus- » sienne, voilà ce que la postérité aura peine à » croire. Le duc n'aurait pas dû se permettre un » semblable outrage. Lorsqu'on a blanchi sous les » armes, on doit respecter l'honneur militaire. Ce » n'est pas d'ailleurs dans les plaines de Champa- » gne que ce général a acquis le droit de traiter » les drapeaux français avec tant de mépris. Une pareille sommation ne déshonore que celui qui l'a faite. Ce n'est pas au roi de Prusse qu'en restera la honte, c'est au chef de son conseil de guerre, c'est au général à qui il avait remis, dans ces circonstances difficiles, le soin de ses affaires ; c'est enfin le duc de Brunswick que la France et la Prusse accuseront des calamités de la guerre. La frénésie dont ce vieux général a donné l'exemple a autorisé une jeunesse turbulente, et entraîné le roi contre sa propre pensée et son intime conviction. Toutefois, monsieur,

» dites aux habitants du pays de Brunswick qu'ils » trouveront dans les Français des ennemis géné- » reux ; que je désire adoucir à leur égard les ri- » gueurs de la guerre, et que le mal que pourrait » occasionner le passage des troupes est contre » mon intention. Dites au général Brunswick qu'il » sera traité avec tous les égards dus à un officier » ennemi, mais que je ne puis reconnaître un sou- » verain dans un des généraux du roi de Prusse. » S'il arrive que la maison de Brunswick perde la » souveraineté de ses ancêtres, elle ne pourra s'en » prendre qu'à l'auteur des deux guerres, qui, » dans l'une, voulait saper jusque dans ses fon- » dements la grande capitale ; qui, dans l'autre, » prétendit déshonorer deux cent mille braves, » qu'on parviendrait peut-être à vaincre, mais » qu'on ne surprendra jamais hors du chemin de » l'honneur et de la gloire. Beaucoup de sang a » été versé en peu de jours ; de grands désastres » pèsent sur la monarchie prussienne. Qu'il est » digne de blâme cet homme qui, d'un mot, pou- » vait les prévenir, si, comme Nestor, élevant la » voix au milieu des conseils, il avait dit :

» Jeunesse inconsidérée, taisez-vous ; femmes, » retournez à vos fuseaux et rentrez dans l'inté- » rieur de vos ménages. Et vous, sire, croyez-en » le compagnon du plus illustre de vos prédéces- » seurs : puisque l'Empereur Napoléon ne veut pas

» la guerre, ne le placez pas entre la guerre et le » déshonneur ; ne vous engagez pas dans une lutte » dangereuse avec une armée qui s'honore de » quinze ans de travaux glorieux, et que la vic- » toire a accoutumée à tout soumettre.

» Au lieu de tenir ce langage, qui convenait si » bien à la prudence de son âge et à l'expérience » de sa longue carrière, il a été le premier à crier » aux armes ; il a méconnu jusqu'aux liens du sang » en armant un fils (le prince Eugène de Wurtem- » berg) contre son père ; il a menacé de planter » ses drapeaux sur le palais de Stuttgart ; et, ac- » compagnant ses démarches d'imprécations contre » la France, il s'est déclaré l'auteur de ce mani- » feste insensé qu'il avait désavoué pendant qua- » torze ans, quoiqu'il n'osât pas nier de l'avoir re- » vêtu de sa signature. »

Spandau venait de se rendre au maréchal Lannes [1]. Napoléon la visita en détail, et m'envoya à Berlin, où Davout était entré, complimenter de sa part le vieux Ferdinand et son épouse. Le prince était triste et abattu, il venait de perdre son fils ; la princesse paraissait plus calme et plus résignée. J'allai également complimenter la princesse Henry, et la sœur de Sa Majesté prussienne, la princesse de Hesse. La première parut fort sensible à la pré-

1. 25 octobre 1806.

venance de Napoléon ; la seconde était retirée dans une aile du château, où elle vivait tranquille avec ses petits-enfants. La position de cette princesse m'inspira beaucoup d'intérêt et de vénération. Elle parut rassurée. Elle me pria néanmoins de la recommander à Napoléon, qui alla lui rendre visite aussitôt qu'il fut arrivé. Elle lui inspira les mêmes sentiments.

L'Empereur porta son quartier général à Charlottenbourg le 26 octobre. Il fit son entrée le lendemain dans Berlin la capitale [1], et adressa à l'armée la proclamation qui suit.

« Soldats !

» Vous avez justifié mon attente et répondu di-
» gnement à la confiance du peuple français. Vous
» avez supporté les privations et les fatigues avec
» autant de courage que vous avez montré d'intré-
» pidité et de sang-froid au milieu des combats.
» Vous êtes les dignes défenseurs de l'honneur de

1. Napoléon était accompagné de sa Garde, et entouré des maréchaux Berthier, Davout, Augereau, Bessières et Lefebvre. Quatre-vingts grenadiers, portant chacun un des drapeaux pris sur les ennemis ouvraient la marche. Une grande députation composée des plus grands notables de Berlin, sous laprésidence du prince de Hatzfeld, gouverneur civil, vint à la rencontre de l'Empereur pour lui offrir les clefs de la ville.

» ma couronne et de la gloire du grand peuple.
» Tant que vous serez animés de cet esprit, rien
» ne pourra vous résister. Je ne sais désormais à
» quelle arme donner la préférence... Vous êtes
» tous de bons soldats. Voici le résultat de nos tra-
» vaux :

» Une des premières puissances de l'Europe qui
» osa naguère nous proposer une honteuse capitu-
» lation, est anéantie. Les forêts, les défilés de la
» Franconie, la Saale, l'Elbe, que nos pères n'eus-
» sent pas traversés en sept ans, nous les avons
» traversés en sept jours, et livré dans l'intervalle
» quatre combats et une grande bataille. Nous
» avons précédé à Potsdam, à Berlin, la renommée
» de nos victoires. Nous avons fait soixante mille
» prisonniers, pris soixante-cinq drapeaux, parmi
» lesquels ceux des Gardes du roi de Prusse, six
» cents pièces de canon, trois forteresses, plus de
» vingt généraux ; cependant plus de la moitié de
» vous regrettent de n'avoir pas tiré un coup de
» fusil. Toutes les provinces de la monarchie prus-
» sienne jusqu'à l'Oder sont en notre pouvoir.

» Soldats, les Russes se vantent de venir à
nous ; nous marcherons à leur rencontre, nous
leur épargnerons la moitié du chemin ; ils retrou-
veront Austerlitz au milieu de la Prusse. Une
nation qui a aussitôt oublié la générosité dont
nous avons usé envers elle, après cette bataille

» où son Empereur, sa Cour, les débris de son ar-
» mée, n'ont dû leur salut qu'à la capitulation que
» nous leur avons accordée, est une nation qui ne
» saurait lutter avec succès contre nous.

» Cependant, tandis que nous marchons au de-
» vant des Russes, de nouvelles armées, formées
» dans l'intérieur de l'empire, viennent prendre
» notre place pour garder nos conquêtes. Mon
» peuple tout entier s'est levé, honteux de la hon-
» teuse capitulation que les ministres prussiens,
» dans leur délire, nous ont proposée. Nos routes
» et nos villes frontières sont remplies de conscrits
» qui brûlent de marcher sur vos traces. Nous ne
» serons plus désormais les jouets d'une paix trai-
» tresse, et nous ne poserons plus les armes que
» nous n'ayons obligé les Anglais, ces éternels en-
» nemis de notre nation, à renoncer au projet de
» troubler le continent, et à la tyrannie des mers.

» Soldats, je ne puis mieux vous exprimer les
» sentiments que j'éprouve pour vous qu'en disant
» que je porte dans mon cœur l'amour que vous
» me montrez tous les jours. »

CHAPITRE XIV

Napoléon se rendit ensuite au camp, et passa la revue du troisième corps [1]; tous ceux qui s'étaient spécialement distingués reçurent des grades ou des décorations. Les généraux, les officiers, sous-officiers, furent appelés autour de sa personne. « J'ai » voulu vous réunir, leur dit-il, pour vous témoi- » gner toute la satisfaction que m'inspire la belle » conduite que vous avez tenue à la bataille du 14. » J'ai perdu des braves ; ils étaient mes enfants, » je les regrette ; mais enfin ils sont morts au » champ d'honneur, ils sont morts comme de vrais » soldats ! Vous m'avez rendu un service signalé » dans cette circonstance mémorable : c'est surtout

1. Celui du maréchal Davout.

» à la brillante conduite du troisième corps que » sont dus les grands résultats que nous avons ob- » tenus. Dites à vos soldats que j'ai été satisfait de » leur courage. Généraux, officiers, sous-officiers » et soldats, vous avez tous acquis pour jamais des » droits à ma reconnaissance et à mes bienfaits. » Le maréchal lui répondit que le troisième corps serait toujours digne de sa confiance, qu'il serait constamment pour lui ce que la dixième légion avait été pour César [1].

M. Denon [2] assistait à cette scène d'émotion ; peut-être son pinceau en consacrera-t-il le souvenir : mais, quel que soit son talent, il ne peindra jamais l'air de satisfaction et de bonté répandu dans les traits du souverain, ni le dévouement, la reconnaissance dessinés sur toutes les figures, depuis celle du maréchal jusqu'à celle du dernier des soldats.

La proclamation que Napoléon avait adressée

1. L'Empereur, pour récompenser le maréchal Davout de son beau fait d'armes contre le roi de Prusse, dans la journée du 14, lui conféra le titre de duc d'Auerstaedt.

2. Denon (Dominique-Vivant) était un savant et un artiste distingué; il suivit Napoléon dans ses campagnes d'Egypte, d'Autriche, d'Espagne et de Pologne, et dessina sous ses yeux les plus beaux faits d'armes de nos grandes guerres. Il fut membre de l'Institut, directeur des Musées et organisa à Paris, l'admirable collection qui devint le plus riche trésor artistique que l'on puisse voir en Europe. Il est mort à Paris en 1825.

aux troupes les avait remplies d'une nouvelle ardeur; elles se précipitaient à la suite des débris de Hall et d'Iéna. Le prince de Hohenlohe en avait rallié une masse considérable, avec laquelle il eût pu nous échapper : il ne fit pas assez de diligence, il perdit du temps. Ces retards nous rendirent l'espérance de le voir coupé : Napoléon l'attendait impatiemment. « Bernadotte, me dit-il, pendant que » nous nous installions au palais, doit être à cette » heure à Cremen. Il aura sûrement débordé les » Prussiens; Murat les poussera avec son impétuo- » sité ordinaire : ils ont à eux deux plus de monde » qu'il n'en faut pour les prendre. J'aurai, d'ici » à quelques jours, le prince de Hohenlohe avec » tout son corps, et bientôt après ce qui leur reste » d'artillerie et d'équipages; mais il faut de l'en- » semble : il n'est pas présumable qu'ils se lais- » sent prendre sans se battre. »

Tout se passa comme Napoléon l'annonçait : les Prussiens, ébranlés, par la cavalerie et la mitraille, furent sommés par le général Belliard, et mirent bas les armes. Vingt-cinq mille hommes d'élite, quarante-cinq drapeaux, soixante-quatorze pièces d'artillerie, défilèrent devant la cavalerie française: c'était une deuxième journée d'Ulm. L'Empereur fut charmé d'un si beau résultat : « C'est bien, dit- » il; mais il reste encore ce Blücher si habile à » improviser des armistices; il faut qu'il vienne

» aussi. » Et il écrivit de suite à Murat : « Il n'y a » rien de fait tant qu'il reste à faire : vous avez » débordé la cavalerie du général Blücher ; que » j'apprenne bientôt que ces troupes ont éprouvé le » sort de celles de Hohenlohe. » Berthier lui écrivit aussi pour lui recommander le duc de Weimar : « Indépendamment des petites colonnes égarées, il » y en a trois principales : celle du prince Hohenlohe, que vous avez prise à Prentzlow ; celle de » Blücher, qui, le 28 à la pointe du jour, a quitté » Weissemberg, et que vous aurez sûrement rencontrée aujourd'hui à Paselwalch ; enfin, une troisième, du duc de Weimar, qui a surpris à M. le » maréchal Soult le passage de l'Elbe, qu'elle a » passé, à ce qu'il paraît, du côté de Saudon et » d'Havelsberg, le 26, d'où elle s'est dirigée par » Wursterhausen, Newrupin, Gransée ou par Furstemberg. Or, d'Havelsberg à Furstemberg, il y » a vingt-cinq lieues ; le duc de Weimar ne peut » donc pas être à Furstemberg le 28 : mais, de » Furstemberg à Paselwalch, il y a vingt lieues ; » et si la colonne ennemie prend cette route, vous » la rencontrerez sûrement à Paselwalch dans la » journée du 30 et du 31. Ainsi il est à présumer » que rien n'échappera entre vous, les maréchaux » Lannes et Bernadotte. Tels sont les renseignements que je puis vous donner d'après les rapports parvenus à l'Empereur. »

Mais le duc se lassa de partager les disgrâces des armées prussiennes; il négocia et remit ses troupes à Blücher, qui, tout occupé de fuir, ne s'inquiétait pas trop de savoir où il allait : son itinéraire déconcertait Napoléon. « Que se propose-t-il? où » va-t-il? Je ne le conçois pas de se jeter dans le » Holstein : que fera-t-il, une fois dans ce cul-de- » sac? Il ne veut pas repasser l'Elbe; il serait ac- » culé, noyé : il ne songe pas à une semblable » tentative. Il sera bientôt ici. » Il mit en effet bas les armes quelques jours après. Il avait couru toute la Prusse, violé le territoire danois, pour rendre quelques jours plus tard vingt à vingt-cinq mille hommes, les drapeaux et les derniers attelages de l'armée prussienne[1]. Avec un peu de capacité, il eût tiré meilleur parti de son obstination. « A la » bonne heure, dit Napoléon en apprenant ce suc- » cès. Les voilà en avance avec les Autrichiens : ils » seront plus réservés à l'avenir; ils ne parleront » plus d'Ulm : en trois semaines ils l'ont renouvelé » quatre fois. Il faut envoyer Blücher en France, » à Dijon. Il y forgera à loisir des suspensions d'ar- » mes. Écrivez au général Belliard : »

1. C'est le 7 novembre près de Schwartau que Blücher, le prince Frédéric-Guillaume de Brunswick-Œle et ses généraux capitulèrent devant l'armée française.

Berlin, le 13 novembre 1806.

M. le général Belliard, chef de l'état major général de la réserve de cavalerie.

« L'intention de l'Empereur, général, est que » l'on porte le plus grand soin à ce que tous les » prisonniers provenant de la colonne du général » Blücher et du duc de Weimar se rendent comme » prisonniers en France. Sa Majesté veut que tous » les généraux et officiers se rendent également » en France ; M. le général Blücher sera conduit » par un officier à Dijon : le jeune prince de Bruns- » wick sera aussi conduit par un officier à Châ- » lons-sur-Marne. Tous les autres officiers seront » dirigés sur les différents points de la France dé- » signés par le ministre Dejean pour les prison- » niers de guerre. »

Nous laissâmes dicter la dépêche. Quand elle fut écrite, nous cherchâmes à l'adoucir en faveur de cet officier. Nous lui représentâmes qu'il avait mis bas les armes, qu'il n'était pas dangereux, qu'il fallait donner quelque chose à ses habitudes de hussard : il en convint, et Blücher se retira à Hambourg.

CHAPITRE XV

Le prince Hatzfeld était venu à Potsdam, comme député de la ville de Berlin, et avait été bien reçu. Il rendit compte de sa mission, autant que je puis me rappeler, au comte de Hohenlohe, et lui donna des détails sur les troupes, les pièces, les munitions qui se trouvaient dans la capitale, ou qu'il avait rencontrées sur la route; sa lettre fut interceptée. Napoléon me la remit, avec ordre de le faire arrêter sur-le-champ, et de l'envoyer au quartier général du maréchal Davout, qui était à deux lieues de là. Berthier, Duroc, Caulaincourt et moi cherchâmes vainement à le calmer; il ne voulait rien entendre. M. de Hatzfeld transmettait des détails, des renseignements militaires, qui n'avaient rien de

commun avec sa mission : c'était évidemment un délit d'espionnage. Savary, qui, en sa qualité de commandant de la gendarmerie, était ordinairement chargé de ces sortes d'affaires, était en mission. Je fus obligé de suppléer à son absence. J'ordonnai l'arrestation du prince ; mais, au lieu de le faire conduire chez le maréchal, je le plaçai dans la chambre de l'officier de garde du palais, que je chargeai de le traiter avec les plus grands égards.

Caulaincourt et Duroc quittèrent l'appartement. Napoléon, resté seul avec Berthier, lui dit de s'asseoir pour écrire l'ordre en vertu duquel M. de Hatzfeld devait être traduit devant une commission militaire. Le major général essaya quelques représentations. « Votre Majesté ne peut pas faire fusil-» ler un homme qui appartient aux premières fa-» milles de Berlin, pour aussi peu de chose ; la » supposition est impossible, vous ne le voulez » pas. » L'Empereur s'emporta davantage. Neuchâtel insista ; Napoléon perdit patience ; Berthier sortit. Je fus appelé : j'avais entendu la scène qui venait d'avoir lieu ; je me gardai bien de hasarder la moindre réflexion. j'étais au supplice : outre le désagrément d'écrire un ordre aussi sévère, il fallait aller aussi vite que la parole, et j'avoue que je n'ai jamais eu ce talent-là ; il me dicta littéralement ce qui suit :

« Notre cousin le maréchal Davout nommera une » commission militaire composée de sept colonels » de son corps d'armée, dont il sera président, afin » de faire juger, comme convaincu de trahison et » d'espionnage, le prince de Hatzfeld.

» Le jugement sera rendu et exécuté avant six heures du soir. »

Il était environ midi. Napoléon m'ordonna d'expédier sur-le-champ cet ordre, en y joignant la lettre du prince de Hatzfeld ; je n'en fis rien. J'étais néanmoins dans une transe mortelle ; je tremblais pour le prince, je tremblais pour moi, puisqu'au lieu de l'envoyer au quartier général je l'avais laissé au palais.

Napoléon demanda ses chevaux pour aller faire visite au prince et à la princesse Ferdinand. Comme je sortais pour donner ses ordres, on m'annonça que la princesse de Hatzfeld était tombée évanouie dans l'antichambre, qu'elle désirait me parler. J'allai à elle, et ne lui dissimulai pas la colère de Napoléon. Je lui dis que nous allions monter à cheval, et lui conseillai de nous devancer chez le prince Ferdinand, pour l'intéresser au sort de son mari. J'ignore si elle eut recours à lui ; mais elle se trouva dans un des corridors de son palais, et se jeta tout éplorée aux pieds de l'Empereur, à qui je déclinai son nom.

Elle était enceinte. Napoléon parut touché de sa situation, et lui dit de se rendre au château; en même temps il me chargea d'écrire à Davout de suspendre le jugement; il croyait M. de Hatzfeld parti.

Napoléon rentra au palais, où madame de Hatzfeld l'attendait; il la fit entrer dans le salon, où je restai. « Votre mari, lui dit-il avec bonté, s'est » mis dans un cas fâcheux : d'après nos lois il a » mérité la mort. Général Rapp, donnez-moi sa » lettre. Voyez, lisez, madame. » Elle était toute tremblante. Napoléon reprend aussitôt la lettre, la déchire, la jette au feu. « Je n'ai plus de preuve, » madame, votre mari a sa grâce[1]. » Il me donna ordre de le faire revenir sur-le-champ du quartier général ; je lui avouai que je ne l'y avais pas envoyé ; il ne me fit pas de reproche, il parut même en être satisfait.

Berthier, Duroc et Caulaincourt se conduisirent dans cette circonstance comme à leur ordinaire, c'est-à-dire comme de braves gens, Berthier sur tout.

A peine le prince de Hatzfeld fut-il de retour dans sa famille qu'il sut tout ce qui s'était passé

1. Plus tard lorsque le prince de Hatzfeld habita Bruxelles, on voyait dans un de ses salons un superbe tableau représentant cette entrevue de la princesse avec Napoléon.

Il m'écrivit une lettre qui peint sa reconnaissance et les émotions dont il était agité. La voici.

« Mon général,

» Au milieu des sentiments de toute espèce que » j'ai éprouvés dans la journée d'hier, les marques » de votre sensibilité, de votre intérêt, n'ont pas » échappé à ma reconnaissance ; mais hier au soir » j'appartenais tout entier au bonheur de ma fa- » mille, et je ne puis m'acquitter qu'aujourd'hui » envers vous.

» Croyez au reste, mon général, qu'il est des » moments dans la vie dont le souvenir est ineffa- » çable ; et si la profonde reconnaissance, l'estime » d'un homme de bien peuvent être de quelque » prix à vos yeux, vous devez être récompensé de » l'intérêt que vous m'avez montré.

» Agréez l'assurance de ma haute considération » et de tous les sentiments qui m'attachent à vo- » tre souvenir.

» J'ai l'honneur d'être,

» Mon général,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» Le prince de Hatzfeld. »

Berlin, le 30 octobre 1806.

On vit bientôt arriver à Berlin des envoyés de presque toutes les Cours d'Allemagne, qui venaient réclamer pour leurs princes la bienveillance de Napoléon. La duchesse de Weimar nous députa un certain M. de Muller qui demandait une déduction d'impôt et le retour du duc, qui était, je crois, à Hambourg. L'Empereur ne fut pas content des formes du diplomate; il le trouva ennuyeux et me le renvoya. « J'ai, me dit-il, chargé Talleyrand de » t'adresser ce monsieur-là, pour que tu arranges » les petites affaires de la Cour de Weimar. » Il ne voulut pas entendre parler du duc, contre lequel il était aussi courroucé qu'il était bien disposé en faveur de la duchesse. Il se calma néanmoins et traita celle-ci de cousine, ce qui était alors quelque chose. Son Altesse reçut l'autorisation de rentrer dans ses États. Il demanda à son passage d'être présenté à Napoléon, mais ce jour-là même nous partîmes pour la Pologne . Il me fit l'honneur de m'écrire pour me remercier de ce que j'avais fait pour sa famille. Je crois que lui avais effectivement rendu quelques services. Je lui en rendis encore quelque temps après, comme on le verra plus tard. Au reste, voici sa lettre : je cite ces sortes de pièces autant parce qu'elles peignent l'époque que parce qu'elles sont honorables pour celui qui les a reçues.

« Monsieur,

» Pénétré de la plus vive reconnaissance pour » toutes les bontés que vous avez bien voulu mar- » quer à ma famille, pour les sentiments d'un inté- » rêt noble que vous avez prouvés à celle-ci, j'étais » très empressé de vous en protester de vive voix » le témoignage, et de vous dire en même temps, » monsieur le général, que la duchesse m'avait » chargé tout particulièrement de vous dire com- » bien grande est l'estime qu'elle vous a vouée. » Malheureusement le départ précipité de Sa Majesté » l'Empereur et Roi m'empêche de vous présenter » aujourd'hui mes hommages personnellement ; » mais j'ose me flatter que l'époque ne sera pas » éloignée où je jouirai de l'avantage de vous assu- » rer de bouche que la considération toute particu- » lière que je vous porte est inaltérable, et que je » ne cesserai d'être avec ce sentiment,

» Monsieur.

» Votre très humble et très obéissant serviteur

» Duc de Weimar. »

Berlin, le 24 novembre 1806.

CHAPITRE XVI

L'Electeur de Hesse voulait aussi traiter; mais l'Empereur était si courroucé contre ce prince qu'il ne reçut pas son envoyé. « Quant à celui-là, dit-il » il a fini de régner. »

Magdebourg [1] ouvrit ses portes au maréchal Ney: on apporta avec les clefs une petite cassette qui renfermait des objets précieux appartenant, disait-on, à cet Electeur. Ils avaient été trouvés dans la place.

Colberg, Custrin, Stettin, capitulèrent. Le grand-duc avait détaché la cavalerie légère de Prentzlow; elle se présente inopinément devant la place. Le

1. Capitulation de cette place le 8 novembre 1806, (v. *note* p. 92.)

jour baissait. Le général Lasalle annonce que des troupes le suivent, que l'armée prussienne a capitulé. Il somme, menace, intimide le gouverneur; il l'amène à des ouvertures. Le général Belliard arrive, brusque la négociation, et déclare que si dans une heure la place n'est pas rendue, il l'inonde de projectiles. Les Prussiens prennent l'alarme; ils imaginent que l'armée, que le parc, que tout est prêt à les foudroyer, et livrent leurs murailles à nos hussards. Custrin fit encore mieux. Nos troupes faisaient leur mouvement pour franchir l'Oder; elles rencontrent, chemin faisant, quelques centaines de Prussiens qu'elles dispersent. La place tire sur elles, des boulets tombent dans nos rangs. Le général Gudin lui signifie que si elle ne cesse pas un feu inutile, elle sera incendiée sur l'heure. Le gouverneur effrayé propose des arrangements; on refuse, on répond qu'il n'y en a point à faire: il insiste; mais le général avait continué sa marche, il n'y avait personne pour le recevoir. On court avertir le général Petit, qui se trouvait à une assez grande distance: le parlementaire s'obstinait toujours à faire des arrangements. « A quels » arrangements voulez-vous que j'entende? lui ré» pondit gravement le général: mes instructions » sont précises; si la place n'est pas rendue dans » deux heures, j'ai ordre de la foudroyer. On pré» pare les batteries; quatre-vingts mortiers ou

» obusiers vont tout à l'heure vomir le fer et la » flamme sur vos remparts. Voici le colonel d'artil- » lerie (c'était au contraire celui du quatre-vingt- » cinquième de ligne qui arrivait) ! vous allez voir » si j'exagère. — Vos pièces sont-elles placées, colo- » nel, vos dispositions achevées ? — Tout est prêt, » général ; je n'attends que vos ordres. — Suspen- » dez un instant, monsieur apporte des paroles de » paix. Vous le voyez, dit-il à l'officier prussien, » votre ville touche à sa ruine ; évitez-lui des mal- » heurs qui ne changeront pas la face des affaires. » Abattue ou debout, nous n'en pousserons pas » moins nos avantages : la capitulation ou le siège, » peu m'importe ; choisissez, mais choisissez vite. » Je ne veux, du reste, traiter qu'avec le gouver- » neur. » Celui-ci parut bientôt sur l'Oder.

Le général Gauthier alla recevoir le gouverneur et le conduisit dans une maison voisine ; le général Petit les joignit, et la capitulation fut signée[1]. Quatre mille Prussiens, qui regorgeaient de vivres et de munitions, mirent bas les armes devant un régiment d'infanterie qui ne les sommait pas, qui ne pouvait aller à eux. De tels hommes avaient droit de nous demander de repasser le Rhin : notre voisinage était trop dangereux.

Napoléon envoya Duroc au roi de Prusse ; mais personne ne croyait à la paix.

1. Capitulation de Custrin, 1er novembre 1806.

Comme nous nous promenions, Caulaincourt et moi, dans la cour du château, nous vîmes arriver à nous un grand jeune homme blond, très simplement vêtu ; il nous salua : c'était le prince Paul de Wurtemberg. Il venait de quitter l'armée prussienne, où il avait servi contre la volonté de son père, avec lequel il était fort mal, ainsi qu'avec Napoléon. « Que vient faire ici Votre Altesse ? » lui demanda Caulaincourt. Il répondit qu'il désirait rentrer dans les bonnes grâces de l'Empereur, et pria ce général de l'annoncer. Le duc de Vicence y consentit ; mais Napoléon ne voulut pas recevoir le prince : il le fit arrêter et conduire par un officier de gendarmerie dans les États du roi son père, où il fut détenu pendant plusieurs années. Caulaincourt fit tout au monde pour adoucir sa captivité.

Le quartier général fut transféré à Posen ; l'insurrection qui s'était manifestée dès que nos troupes avaient paru éclata avec une nouvelle force. Kalisch avait désarmé la garnison prussienne ; une foule de places suivaient cet exemple ; ce n'était qu'imprécations contre les auteurs du partage. Les villes, les villages, Varsovie même, quoique occupée par les Russes, envoyaient des députations, demandaient que l'indépendance de la Pologne fût proclamée. « Je le voudrais bien, me dit Napoléon ; mais la mèche une fois allumée, qui sait où s'arrêtera l'incendie ? Mon premier devoir est

» envers la France ; je ne dois pas la sacrifier à l
» Pologne : il faut s'en remettre au souverain qu
» régit tout, au temps ; lui seul nous apprendra c
» que nous aurons à faire. »

Duroc nous rejoignit à Posen. Nous partîme
pour Varsovie : le grand maréchal[1] versa dans c
trajet et se cassa la clavicule. Napoléon en fut tri
affecté. Duroc a toujours été pour lui un homm
presque indispensable ; il a constamment joui d
la plus haute faveur et de la plus grande confianc
Il le méritait à tous égards : il était difficile d'a
voir plus de tact, d'esprit de conduite, d'habilet
et en même temps plus de modestie ; son dévou
ment était illimité ; il avait le cœur droit, il éta
honnête homme : on ne pouvait lui reprocher qu
la crainte de déplaire, et une excessive timidit

Nous arrivâmes enfin dans la capitale de la P
logne ; le roi de Naples nous y avait précédés
en avait chassé les Russes. Napoléon fut reçu av
enthousiasme ; la nation croyait toucher au m
ment où elle allait renaître ; elle était au comb
de ses vœux ; il est difficile de peindre la joie d
Polonais et le respect qu'ils avaient pour nous. N
soldats étaient moins satisfaits ; ils montraient su
tout une vive répugnance à passer la Vistule. I

1. Duroc, grand maréchal du Palais impérial et qui a
compagnait toujours Napoléon. Il fut tué par un boulet
22 mai 1813.

misère, l'hiver, le mauvais temps, leur avaient inspiré pour ce pays une extrême aversion : c'étaient des plaisanteries continuelles sur la nation, les épigrammes ne tarissaient pas. Ils n'en battirent pas moins les Russes dans les boues de Nasielsk, à Golymin, à Pultusk, et plus tard à Eylau.

A une revue où les Polonais se pressaient sur nos troupes, un soldat se mit à jurer tout haut contre le pays et le mauvais temps. « Vous avez bien tort, » lui dit une demoiselle, de ne pas aimer notre » pays, car nous vous aimons beaucoup. — Vous » êtes fort aimable, lui répliqua le soldat ; mais si » vous voulez que je vous croie, vous nous ferez » faire un bon dîner à mon camarade et à moi. » Les parents de la jeune personne emmenèrent effectivement les deux soldats, et les traitèrent.

C'était surtout au spectacle que la troupe se donnait beau jeu. Le toile tardait un soir à se lever ; un grenadier perdit patience : « Commencez donc, » messieurs les Polonais, cria-t-il du fond du par» terre ; commencez donc, ou je ne passe pas la » Vistule. »

M. de Talleyrand s'embourba avec sa voiture à quelque distance de Varsovie, et resta une douzaine d'heures avant de pouvoir s'en tirer. Les soldats, d'assez mauvaise humeur, demandèrent qui c'était. « Le ministre des relations extérieures, »

répondit quelqu'un de sa suite. « Que diable aussi » vient-il faire de la diplomatie dans un pays de » cette espèce ? »

Quatre mots constituaient, pour eux, tout l'idiome polonais : *Kleba ? niema ; vota ? sara :* du pain ? Il n'y en a pas ; de l'eau ? on va en apporter. C'était là toute la Pologne.

Napoléon traversait un jour une colonne d'infanterie aux environs de Nasielsk, où la troupe éprouvait de grandes privations à cause des boues qui empêchaient les arrivages : « Papa, kleba ? » lui cria un soldat. « Niema, » répondit l'Empereur. Toute la colonne partit d'un éclat de rire ; personne ne demanda plus rien.

Je rapporte ces anecdotes parce qu'elles font voir quel esprit animait nos soldats. Ces respectables vétérans méritaient plus de reconnaissance qu'ils n'en ont obtenu.

Napoléon s'amusait de ces plaisanteries, et riait quand on lui parlait de la répugnance de l'armée à passer la Vistule. Quelques généraux auguraient mal de sa situation morale, et se plaignaient de voir le dégoût succéder à l'enthousiasme. « Leur avez-vous parlé de l'ennemi ? Sont-elles sans élan quand elles l'aperçoivent ? Ces gens-là, me dit-il ensuite, ne sont pas faits pour apprécier mes troupes ; ils ne savent pas qu'elles bouillent dès qu'il est question de Russes, de victoire : je vais les ré-

veiller. » Il appela un secrétaire et lui dicta la proclamation suivante [1] :

« Soldats !

» Il y a aujourd'hui un an, à cette heure même, » que vous étiez sur le champ mémorable d'Auster- » litz : les bataillons russes épouvantés fuyaient en » désordre, ou, enveloppés, rendaient les armes à » leurs vainqueurs. Le lendemain ils firent enten- » dre des paroles de paix ; mais elles étaient trom- » peuses : à peine échappés, par l'effet d'une gé- » nérosité peut-être condamnable, aux désastres de » la troisième coalition, ils en ont ourdi une qua- » trième ; mais l'allié sur la tactique duquel ils » fondaient leur principale espérance n'est déjà » plus : ses places fortes, ses capitales, ses maga- » sins, ses arsenaux, deux cent quatre-vingts dra- » peaux, sept cents pièces de bataille, cinq grandes » places de guerre, sont en notre pouvoir. L'Oder, » la Wartha, les déserts de la Pologne, les mau- » vais temps de la saison, n'ont pu vous arrêter un » moment ; vous avez tout bravé, tout surmonté ; » tout a fui à votre approche. C'est en vain que » les Russes ont voulu défendre la capitale de » cette ancienne et illustre Pologne ; l'aigle fran-

1. Datée de Posen le 2 décembre 1806.

» çaise plane sur la Vistule. Le brave et infor
» tuné Polonais, en vous voyant, croit revoir les
» légions de Sobieski de retour de leur mémora
» ble expédition.

» Soldats ! nous ne déposerons pas les armes que
» la paix générale n'ait affermi et assuré la puis
» sance de nos alliés, n'ait restitué à notre com
» merce sa liberté et ses colonies. Nous avons con
» quis sur l'Elbe et l'Oder Pondichéry, nos établis
» sements des Indes, le cap de Bonne-Espérance
» et les colonies espagnoles. Qui donnerait le droit
» aux Russes de balancer les destins ? Qui leur
» donnerait le droit de renverser de si justes des
» seins ? Eux et nous, ne sommes-nous plus les
» soldats d'Austerlitz ? »

Les troupes furent réunies sur la place de Saxe : c'était l'anniversaire du couronnement ; les Russes occupaient le faubourg de Prague. Ces circonstances, ces souvenirs, cette perspective de gloire, furent accueillis par de longues acclamations : on ne songea plus qu'à vaincre ; toutes les préventions disparurent. L'ennemi couvrait la rive gauche, il avait remorqué tous les bâtiments ; un maréchal des logis brava les lances des Cosaques, et réussit à s'emparer d'un bateau. C'en fut assez, l'armée opposée leva son camp pendant la nuit ; nous passâmes sans obstacle. Le Bug nous offrit plus de dif-

ficultés; sa rive gauche est plate, marécageuse, disposée pour la défense ; mais Benningsen[1] ne sut pas profiter de ses avantages. Nous le menaçâmes sur ses ailes, nous remîmes à flot les bateaux qu'il avait submergés ; il hésita, le fleuve fut franchi. Les Russes revinrent à la charge, ils essayèrent d'enlever la tête du pont que nous avions élevé à Okuniew ; mais tout avait été prévu : Davout était en mesure ; l'ennemi fut culbuté, battu, obligé de repasser le Wkra.

1. Le comte de Benningsen, né dans le Hanovre en 1745, entra fort jeune au service de la Russie: il devint brigadier des armées, général de cavalerie. Lorsque le général Kaminski fut rappelé, Benningsen fut nommé général en chef de l'armée russe et dirigea en cette qualité les opérations à Pultusk.

CHAPITRE XVII

Cependant le vieux Kaminski avait pris le commandement de l'armée russe, il avait porté son quartier général à Pultusk. Ses généraux se concentraient, tout annonçait le projet de se porter en deçà du fleuve. Napoléon accourut pour les déloger ; il visita le camp retranché d'Okuniew, reconnut la rivière, la position des Russes, et la plaine qu'il fallait franchir pour arriver à eux. Couverte de bois, d'abatis, de marécages, elle était presque aussi difficile à emporter que les redoutes derrière lesquelles s'abritaient les Cosaques. L'Empereur l'examina longtemps et à plusieurs reprises : des bouquets de bois lui masquaient la vue ; il se fit apporter une échelle, monta sur le faîte d'une chau-

mière, observa la disposition des lieux, les mouvements qui s'opéraient à l'autre rive. « C'est bien, » nous allons passer ; faites venir un officier. » Le sous-chef d'état major du 3e corps se présenta, et écrivit sous sa dictée les dispositions suivantes :

« La première division passera dans l'île, et se » formera le plus loin possible de l'ennemi.

» Tout ce qui appartient à la 3e division restera » dans la tête du pont ; ne devant participer en rien » à l'attaque, elle demeurera en réserve.

» On formera des bataillons avec les huit com» pagnies de voltigeurs, ce qui, avec le bataillon » du 13e léger, formera trois colonnes ; ces trois » colonnes se porteront dans le plus grand silence » sur les trois extrémités du canal, et s'arrêteront » au milieu de l'île, de manière à être hors de » portée de la fusillade ; elles auront chacune der» rière elles trois pièces de canon.

» Chaque colonne détachera ses pièces, escor» tées par une compagnie de voltigeurs ; ces com» pagnies commenceront la fusillade, se couvrant » par les haies. Pendant ce temps les officiers d'ar» tillerie placeront leurs batteries, et tireront à » mitraille sur les bataillons et les troupes que » l'ennemi ne manquera pas d'opposer au passage.

» On jettera les ponts sous la protection de cette » artillerie.

» Les trois colonnes passeront ; et du moment où

» elles seront placées de l'autre côté, trois piquets » de chasseurs à cheval, chacun de soixante hommes, passeront pour charger l'ennemi, le gagner » de vitesse, et faire des prisonniers.

» Le 17e régiment passera immédiatement après, » se mettra en bataille, laissant entre chaque bataillon un intervalle de vingt-cinq toises, en arrière desquelles seront placés trois escadrons de » cavalerie légère; le reste de la division passera » après et se formera en arrière. »

Nous nous portâmes sur les hauteurs qu'occupait l'ennemi; nous l'attaquâmes par la droite, nous l'attaquâmes par la gauche: il ne put supporter le choc, tout fut culbuté. Les troupes avaient déployé une valeur sans exemple; Napoléon applaudit à leur courage. Il fit appeler les généraux Morand et Petit, auxquels il dit les choses les plus flatteuses; il voulut que les corps qui venaient de combattre prissent quelque repos, et détacha la division Friant à la poursuite de Russes. Nos voltigeurs les atteignent à Nasielsk, se jettent sur leur gauche, les coupent, les culbutent, leur prennent trois pièces de canon[1]. Ils les suivent au milieu des bois, la fusillade s'engage, nous éprouvons une vive résistance; nous n'avions pas d'artillerie, nous ne pouvions débusquer des colonnes que les lieux et la

1. 24 décembre 1806.

mitraille protégeaient. A défaut de pièces, on recourt à l'audace ; la charge bat ; le 48e, conduit par l'intrépide Barbanègre [1], se jette tête baissée sur les masses ennemies, et les renverse. La nuit approchait, elle les déroba à nos baïonnettes. Nous ramassâmes une multitude de pièces embourbées sur la route.

Nous avions en vue des masses formidables, mais elles n'osaient nous attendre ; elles fuyaient l'une vers Golymin, l'autre vers Pultusk. Je suivis la première avec la division de dragons que l'Empereur m'avait confiée; le maréchal détacha Daultanne [2] pour couvrir les derrières du 3e corps, qu'il savait s'être porté sur Pultusk. Le dégel était complet depuis deux jours, ce qui, dans la saison, est rare en Pologne. Le terrain que nous parcourions est un fond d'argile entrecoupé de marécages ; les chemins étaient affreux ; cavalerie, infanterie, artillerie, se perdaient dans ces fondrières; personne ne pouvait s'en tirer qu'avec des peines inouïes ; il fallait deux heures pour faire une petite

1. Barbanègre (Jean-Baptiste); né le 22 août 1772, à Pontacq, dans le Béarn. Devenu général de brigade en 1807, c'est lui qui dans la célèbre défense d'Huningue résista du 27 juin au 27 août 1815, avec une poignée d'hommes à 30,0000 Autrichiens.

2. Daultanne, général de division, gouverneur de Varsovie après le traité de Tilsitt, en juillet 1807. Né en 1759 à Valréas (Vaucluse), il est mort en 1828.

lieue. Des officiers, des soldats restèrent enfoncé dans la boue pendant tout le temps que dura l bataille de Pultusk [1]. Ils servaient de point de mir à l'ennemi.

La 3e division avait à peine débouché du villag qu'elle fut prévenue par ses éclaireurs qu'une mass considérable de cavalerie couvrait à quelque dis tance une colonne d'artillerie et d'équipages. L général Friant les fit observer par des détache ments de troupes à cheval, bien convaincu qu cette nuée de Cosaques se dissiperait dès qu'ell verrait paraître l'infanterie. En effet, ils s'enfuirent nous prîmes de l'artillerie, des munitions, des voi tures, des caissons de toute espèce. Le général, sa tisfait de ces avantages, allait asseoir sa position d nuit, lorsqu'une canonnade terrible se fit enten dre ; c'était le maréchal Lannes qui chassait le Russes de Pultusk. Nous eûmes notre tour le len demain [2] ; ils occupaient un bois, nous voulions le en déloger : nos colonnes s'avancèrent, les volti geurs étaient en tête, et l'infanterie disposée der rière par échelons. L'ennemi opposait une viv résistance; il nous aborda, nous chargea à la baïon

1. 26 décembre 1806.

2. Il s'agit ici du combat de Golymin qui eut lieu l même jour de la bataille de Pultusk, c'est-à-dire le 26 dé cembre. C'est donc par erreur que Rapp en reporte la date au lendemain.

nette; mais nos bataillons le refoulèrent sur ses masses. Nous restâmes maîtres du champ de bataille ; il était couvert de cadavres et de sacs ; les Russes les avaient jetés pour être plus alertes. L'infanterie était débusquée, la cavalerie s'avançait ; j'allai à sa rencontre et la culbutai : mais les voltigeurs répandus dans les marais nous accablaient de balles; j'eus le bras gauche fracassé.

J'avais été blessé quatre fois dans nos premières campagnes aux armées du Rhin, sous Custine, Pichegru, Moreau, Desaix ; deux fois sous les ruines de Memphis, et dans la haute Egypte sous les murs de Thèbes ; à la bataille d'Austerlitz et à Golymin : je le fus encore quatre fois, comme on le verra par la suite, à la Moskowa.

De Golymin je fus transporté à Varsovie. Napoléon y entra le 1er janvier ; il me fit l'honneur de venir me voir. « Eh bien, Rapp, tu es encore blessé, » et toujours au mauvais bras. » C'était la neuvième blessure que j'avais reçue à ce bras seulement, qu'il appelait le bras malheureux. « Cela » n'est pas étonnant, Sire ; toujours des batailles ? » — « Nous finirons, répliqua-t-il, quand nous aurons quatre-vingts ans. »

MM. Boyer et Yvan[1] me pansèrent en sa présence. Quand il vit que la fracture était réelle, il dit à ces messieurs : « Il faut lui couper le bras; il est déjà

1. Chirurgiens de l'Empereur.

» trop malade; il pourrait en mourir. » M. Boyer lui répondit en riant : « Votre Majesté veut aller » trop vite en besogne ; le général est jeune, il est » vigoureux, nous le guérirons. » — J'espère bien, » lui répliquai-je, que ce n'est pas la dernière fois » que vous me martyriserez. »

Napoléon partit bientôt de Varsovie pour la bataille d'Eylau, et établit son quartier général à Osterode ; c'est là que je reçus l'ordre d'aller prendre le commandement du gouvernement de Thorn, pour achever de me rétablir. J'expédiai des vivres, de l'artillerie, des munitions pour presser le siège de Dantzig.

J'étais alors la providence des généraux prussiens. Ils m'écrivaient, ils me priaient d'intercéder pour eux. Blücher lui-même ne dédaignait pas de solliciter la *grâce* de Sa Majesté l'Empereur et Roi d'Italie. Il devait d'abord être conduit à Dijon comme on l'a vu ; mais il avait mis bas les armes ; qu'importait qu'il fût à Dijon ou ailleurs ? On lui permit de se retirer à Hambourg, il s'y ennuya bientôt, et demanda à se rapprocher de Berlin. Voici sa lettre :

« Monsieur le général,

» Votre Excellence se rappellera peut-être que » j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, il

» y a quelques années, à votre passage à Munster; » et les témoignages d'attention que vous avez » bien voulu me donner alors me font espérer que » la situation malheureuse dans laquelle je me » trouve actuellement ne vous sera pas absolument » indifférente. J'ose ainsi m'adresser à Votre Ex- » cellence pour vous demander votre intervention » près de Sa Majesté l'Empereur des Français, Roi » d'Italie, afin qu'elle ait la grâce de me faire dé- » livrer des passe-ports pour moi, mes deux fils » officiers, et le reste de ma famille, pour pouvoir » nous retirer dans les environs de Berlin ou dans » la Poméranie, sur une de mes terres. Ayant » perdu tout par le sort des armes, il m'est im- » possible de faire face aux dépenses que le séjour » d'une ville où tout est aussi énormément cher » qu'à Hambourg exige. D'ailleurs je suis malade, » et je sens que ce ne sera que dans le sein de ma » famille, et menant une vie très retirée, que je » pourrai rétablir ma santé.

» Ces raisons et la générosité de Sa Majesté l'Em- » pereur me font espérer qu'elle daignera bien » soulager mon sort pénible en me permettant de » choisir mon séjour; et la protection que Votre Excellence voudra bien m'accorder à ce sujet join- dra les sentiments de la plus vive reconnaissance à ceux de la plus haute considération, avec les- quels j'ai l'honneur d'être

» De Votre Excellence

» Le très humble et très obéissant serviteur

» Blücher, lieutenant-général. »

Hambourg, le 15 novembre 1806.

L'Empereur refusa : mais le général doit se rappeler la manière dont je le traitai; il peut dire si les Français savent respecter le malheur.

A la reddition de Dantzig, je fus nommé gouverneur, avec le rang de général en chef[1].

Napoléon arriva dans cette place le 29 mai 1807 ; il y passa deux jours. Il comptait en tirer des ressources immenses, en argent surtout. Je reçus les ordres les plus sévères de faire rentrer les contributions, qui s'élevaient à vingt millions, et qui fu-

1. Après la victoire d'Eylau, le maréchal Lefebvre s'était porté sur Dantzig avec son corps d'armée composé de 16,000 hommes pour en faire le siège. La ville, entourée de fortifications, était défendue par une garnison de 18 000 Prussiens, 3,000 Russss et une nombreuse milice bourgeoise. Après avoir soutenu un siège de deux mois et demi, et cinquante et un jours de tranchée ouverte, le général prussien Kalkreuth capitula le 24 mai 1807. Toute l'artillerie de la place, composée de 800 pièces, les magasins et le matériel restèrent à l'armée française qui prit possession de la place le 26, et le 28, l'Empereur conféra au maréchal Lefebvre, le titre de duc de Dantzig, avec une dotation de 100,000 francs.

rent portées à une trentaine en denrées par le traité que je fis avec cette ville quelque temps plus tard. J'avais carte blanche; j'étais autorisé à tout pour effectuer ce recouvrement : mais il était impossible; il m'a causé bien des ennuis. Tantôt c'était une mesure de sévérité, tantôt une autre. La population, les citoyens les plus riches et les plus influents étaient tour à tour menacés. J'ai constamment éludé ces ordres violents; j'ai évité aux Dantzickois toutes sortes de déboires. A la paix, ils devaient encore dix-sept millions.

Napoléon assista aux batailles d'Heilsberg, de Friedland [1]. Huit jours après son départ il m'écrivit :

« M. de Talleyrand se rendra à Dantzig; il y » restera avec vous pendant quelque temps. Vous » le recevrez et vous le traiterez en prince. Vous » connaissez toute l'estime et tout l'attachement » que j'ai pour ce ministre, etc. »

Il eût évité bien des malheurs s'il ne se fût jamais brouillé avec ce diplomate.

Après le traité de Tilsit [2], Napoléon m'envoya des instructions particulières. Il m'annonça la paix, et m'ordonna d'exercer une surveillance sévère sur

1. 14 juin 1807.

2. Entre la France et la Russie le 7 juillet 1807.

la Prusse et la famille royale. Il était toujours courroucé contre Guillaume et ses sujets. Je cherchais pourquoi, je ne pouvais le deviner ; Berthier me l'expliqua : la cause ne me parut pas très juste. Le prince était venu à Dantzig me transmettre de nouveaux ordres, et me renouveler celui d'avoir toujours l'œil ouvert sur les menées qui se faisaient autour de moi. Je devais rester dans cette place jusqu'à la cessation des hostilités. Les Russes étaient pour nous. Nous avions beau jeu avec les Anglais ; avant deux ans ces insulaires devaient être obligés de demander la paix.

Enfin, je restai à Dantzig. Je correspondais directement avec Napoléon ; presque toutes ses lettres respiraient une humeur extraordinaire, et j'avoue que je l'ai moi-même partagée longtemps.

Les propos, la conduite de quelques officiers prussiens, contribuaient à entretenir cette prévention. Je sévissais contre eux, la moindre faute était sévèrement punie ; mais aussi je leur faisais rendre justice, je ne souffrais pas qu'on les molestât. Tout se calma cependant. On mit de part et d'autre le fiel de côté, la confiance se rétablit. Je les voyais, je les recevais, et je puis dire que, dès la première année de mon commandement, tous les rapports que j'envoyais à Paris étaient marqués au coin de la modération et de la vérité. Je représentais à

Napoléon qu'il était difficile aux Prussiens d'oublier si vite leur grandeur passée ; que les esprits se calmaient ; que le roi, les ministres, la famille royale, ne cessaient d'inviter la nation à cette résignation que le malheur rend indispensable.

J'ai toujours écrit dans le même sens. Je n'avais à me plaindre de personne ; de mon côté j'étais très bien avec les autorités civiles et militaires. Je les voyais : et toutes, j'ose le dire, avaient en moi la plus grande confiance : elles étaient sensibles à mes bons procédés.

Mais tous les commandants n'y mettaient pas la même bienveillance. Leurs rapports, les désastres de Baylen [1], donnèrent à Napoléon de nouveaux doutes sur la conduite de la Prusse. Il me chargea de redoubler de surveillance. « Ne passez rien aux Prussiens, me disait-il dans une lettre ; je ne veux pas qu'ils lèvent la tête. »

La nouvelle des revers que nous avions éprouvés dans la péninsule se répandit de suite en Allemagne ; elle éveilla de nouvelles espérances ; toutes les têtes étaient en fermentation. J'en rendis compte à Napoléon ; mais il n'aimait pas qu'on lui rappelât des souvenirs pénibles, encore moins qu'on lui montrât un avenir malheureux. Il me

1. Ville d'Espagne où le général Dupont fut défait le 19 juillet 1808 par le général Castanos et dut capituler.

répondit : « Les Allemands ne sont pas des Esp
» gnols ; le caractère flegmatique d'un Allema
» n'a rien de commun avec celui des féroces Cat
» lans. »

CHAPITRE XVIII

L'entrevue d'Erfurt eut lieu [1]. Napoléon partit pour l'Espagne [2] : il battit, il dissipa tout ce qui lui fut opposé : l'armée anglaise était perdue s'il avait pu lui-même la poursuivre ; mais la quatrième guerre d'Autriche avait éclaté, il fut obligé d'accourir au secours de la Bavière. Le prince Berthier m'envoya l'ordre de rejoindre l'armée ; l'Empereur y était déjà : je le trouvai à Landshut, qui

1. Le 27 septembre 1808 avec le roi de Saxe et l'empereur de Russie, l'ambassadeur d'Autriche, le roi de Wurtemberg, le roi de Bavière.

2. L'Empereur resta en Espagne du 4 novembre 1808 au 17 janvier 1809; dans l'intervalle eurent lieu, la prise de Burgos, les batailles d'Espinosa, de Tudela, de Somo-Sierra, l'entrée à Madrid, etc., etc.

venait de remporter la victoire de Ratisbonne[1] ; je ne fus pas content de sa réception. Il me demanda d'un air assez sec : « Comment se portent vos Prus- » siens et vos Dantzickois ? Vous auriez dû faire » payer à ces derniers ce qu'ils me doivent. Vous » le voyez, nous ne sommes pas tous morts en » Espagne ; il me reste encore assez de monde » pour battre les Autrichiens. » Je sentis l'allu- » sion.

Nous marchâmes sur Vienne. L'Empereur s'adoucit et me traitait avec plus de bienveillance. L'affaire d'Essling eut lieu : une foule de braves avaient perdu la vie ; le maréchal Lannes était hors de combat[2] ; la cavalerie, l'artillerie, étaient détruites ; et le village d'Essling, le point le plus important qui nous restait à défendre, inondé par vingt bataillons de grenadiers hongrois : nous ne pouvions plus nous y maintenir ; déjà ils pénétraient dans la maison carrée que Napoléon avait fait fortifier la veille. Le comte Lobau[3] s'avança

1. 23 avril 1809.

2. Le 22 mai 1809, à la deuxième journée de la bataille d'Essling au moment où la victoire allait être décisive, Lannes fut atteint d'un boulet qui lui emporta la jambe droite entière et lui fracassa la gauche au-dessus de la cheville. Il mourut neuf jours après, le 31 mai.

3. Le général Mouton se couvrit de gloire à Essling. Dans la retraite sur l'île Lobau il eut la main droite traversée par une balle. Napoléon, pour récompenser son courage et

à leur rencontre et les arrêta ; mais ils reçurent tout de suite des renforts. L'Empereur s'en aperçut : je fus chargé de prendre deux autres bataillons de la jeune Garde et de voler au secours des nôtres ; je devais les dégager, faire retraite avec eux, et prendre position entre le village et le reste de la Garde, sur les bords du Danube, près du pont qui avait été rompu. Les colonnes autrichiennes s'avançaient de tous les côtés sur ce point ; la position devenait terrible : à notre gauche, Masséna occupait encore Gross-Asperu ; il avait perdu beaucoup de monde, mais enfin il se maintenait. Je me mis à la tête de mes deux bataillons et j'entrai dans le village : je disposai mes troupes en arrière du général Mouton, et fus lui porter les ordres de l'Empereur : mais toute la réserve ennemie, conduite par l'archiduc Charles, se déployait à quelques pas. « Vous avez, dis-je au comte de Lobau, étonné ces masses par votre résistance ; abordons-les à la baïonnette, rejetons-les sur les colonnes qui s'avancent : si nous réussissons, l'Empereur et l'armée nous sauront gré du succès ; si nous sommes malheureux, la responsabilité pèsera

un dévouement, le créa comte de Lobau « pour avoir repoussé l'ennemi, et par là assuré la gloire de nos armes. » Tels sont les termes du décret impérial qui lui assurait en même temps une dotation de 15,000 francs ; Napoléon disait fièrement de ce général : *mon Mouton c'est un lion* !

» sur moi. — Sur tous les deux, reprend le géné-
» ral. » Nos cinq bataillons s'ébranlent, culbutent, dispersent tout à coups de baïonnettes : nous sommes maîtres du village. L'archiduc cherche en vain à le reprendre : cinq fois il ramène ses troupes à la charge, cinq fois il est défait ; nous lui fîmes éprouver une perte immense. Nous en avions essuyé aussi une considérable : le général Mouton, le général Gros, étaient blessés ; beaucoup d'autres officiers avaient perdu la vie. Napoléon fut enchanté de cette affaire ; il me dit des choses flatteuses, et ajouta : « Si jamais tu as bien fait de ne pas exé-
» cuter mes ordres, c'est aujourd'hui ; car le salut
» de l'armée dépendait de la prise d'Essling. »

Napoléon trouvait les Viennois plus exaltés que dans nos campagnes précédentes ; il m'en fit la remarque, je lui répondis que le désespoir y était pour beaucoup ; que partout l'on était fatigué de nous et de nos victoires. Il n'aimait pas ces sortes de réflexions.

Schill [1] courait alors la Saxe ; il l'apprit et en

1. Ferdinand de Schill, né en 1773, à Sothol, près de Pless, en Silésie, était un audacieux chef de partisans qui, à la tête d'un millier de cavaliers, tenta plus d'une fois des coups de force pendant les campagnes de 1806, 1807, 1809 ; c'est le 31 mai de cette dernière année qu'il fut tué d'un coup de feu en combattant dans les rues de Stralsund, après que lui-même eut tué le général hollandais Carteret. Chose curieuse, le cadavre de Schill fut enterré à Stralsund ;

fut inquiet : c'était une manière de sonder l'opinion. La Prusse préludait à cette guerre d'insurrection qu'elle nous fit plus tard : j'avoue que je ne le croyais pas ; j'avais une trop haute idée de la loyauté germanique. Je cherchai à dissiper les préventions de l'Empereur ; mais ses soupçons étaient plus forts que tout ce que je pouvais lui dire. Une autre circonstance contribuait à le rendre défiant : la marche des Russes n'était pas plus franche que celle des Prussiens ; ils tergiversaient. Ce manque de foi le rendit furieux. Il résolut d'en tirer vengeance : mais il lui fallait du temps.

La bataille de Wagram eut lieu [1], je n'y assistai pas. Trois jours auparavant j'accompagnais Napoléon à l'île Lobau : j'étais dans une de ses voitures avec le général Lauriston ; nous versâmes : j'eus une épaule démise et trois côtes fracassées.

L'Empereur poussa jusqu'à Znaim et revint s'établir à Schœnbrunn ; il y apprit enfin la défaite et la mort de Schill : il en fut satisfait : il eût cependant mieux aimé que ce partisan eût été pris.

Il y eut, pendant les négociations, diverses

mais on en sépara la tête, qui, conservée dans de l'esprit de vin, fut donnée au célèbre Brugmann de Leyde, quoique Jérôme Napoléon, alors roi de Westphalie en eût offert 10,000 francs. A la mort de Brugmann, cette tête passa au musée anatomique de Leyde, qui, en 1837, la donna à la ville de Brunswick.

1. 5 et 6 juillet 1809.

émeutes à Vienne. Plusieurs personnes, convaincues d'y avoir trempé, furent condamnées à mort: deux bourgeois et un juif allaient être exécutés; je fus assez heureux pour obtenir leur grâce.

Napoléon était assez constamment de bonne humeur ; cependant les rapports que lui faisait la police venaient de temps à autre troubler sa gaieté. Ses ennemis avaient répandu le bruit ridicule d'une aliénation mentale: il en fut blessé. « C'est, dit-il, » le faubourg Saint-Germain qui imagine ces bel- » les choses; ils en feront tant que je finirai par » envoyer ce monde-là dans la Champagne pouil- » leuse. »

Un jour je lui demandai de l'avancement pour deux officiers. « Je ne veux plus, me dit-il, en » donner tant ; ce diable de Berthier m'en a trop » fait faire. » Puis se tournant vers Lauriston: « N'est-ce pas, Lauriston, que de notre temps on » n'allait pas si vite? Je suis resté bien des années » lieutenant, moi ! — Cela se peut, Sire, mais de- » puis vous avez bien rattrapé le temps perdu. » Il rit beaucoup de ma repartie, et m'accorda ce que je sollicitais.

CHAPITRE XIX

Cependant la paix traînait en longueur : les négociations n'avançaient pas ; et l'Allemagne souffrait toujours. Un jeune homme, égaré par un amour aveugle de la patrie, forma le dessein de la délivrer de celui qu'il regardait comme la cause de ses maux. Il se présenta à Schœnbrunn le 23 octobre, pendant que les troupes défilaient : j'étais de service ; Napoléon était placé entre le prince de Neuchâtel et moi. Ce jeune homme, nommé St...[1], s'avança vers l'Empereur ; Berthier, s'imaginant

1. Il y a une erreur de date — c'est le 13 octobre 1809 non le 23 que Frédéric Stapss tenta d'assassiner Napoléon, et c'est le 17 qu'il fut fusillé. Napoléon n'était plus à Schœnbrunn depuis le 16 à midi.

qu'il venait présenter une pétition, se mit au-d
vant et lui dit de me la remettre; il répond
qu'il voulait parler à Napoléon: on lui dit enco
que, s'il avait quelques communications à faire,
fallait qu'il s'adressât à l'aide de camp de servic
Il se retira quelques pas en arrière, en répéta
qu'il ne voulait parler qu'à Napoléon. Il s'avan
de nouveau et s'approcha de très près: je l'élo
gnai, et lui dis en allemand qu'il eût à se retire
que, s'il avait quelque chose à demander, on l'
couterait après la parade. Il avait la main droi
enfoncée dans la poche de côté, sous sa redingot
il tenait un papier dont l'extrémité était en é
dence. Il me regarda avec des yeux qui me fra
pèrent; son air décidé me donna des soupçon
j'appelai un officier de gendarmerie qui se trouva
là; je le fis arrêter et conduire au château. Tout
monde était occupé de la parade; personne ne s'
aperçut. On vint bientôt m'annoncer qu'on ava
trouvé un énorme couteau de cuisine sur St...:
prévins Duroc; nous nous rendîmes tous deux
lieu où il avait été conduit. Il était assis sur un
où il avait étalé le portrait d'une jeune femme, s
portefeuille, et une bourse qui contenait quelqu
vieux louis d'or. Je lui demandai son nom. — «
» ne puis le dire qu'à Napoléon. — Quel usa
» vouliez-vous faire de ce couteau? — Je ne pu
» le dire qu'à Napoléon. — Vouliez-vous vous ens

vir pour attenter à sa vie? — Oui, monsieur. — Pourquoi? — Je ne puis le dire qu'à lui seul. »

J'allai prévenir l'Empereur de cet étrange événement ; il me dit de faire amener ce jeune homme dans son cabinet: je transmis ses ordres et je remontai. Il était avec Bernadotte, Berthier, Savary et Duroc. Deux gendarmes amenèrent St... les mains liées derrière le dos : il était calme ; la présence de Napoléon ne lui fit pas la moindre impression ; il le salua cependant d'une manière respectueuse. L'Empereur lui demanda s'il parlait français ; il répondit avec assurance : « Très peu. » Napoléon me chargea de lui faire en son nom les questions suivantes:

« D'où êtes-vous ? — De Naumbourg. — Qu'est votre père ? — Ministre protestant. — Quel âge avez-vous ? — Dix-huit ans. — Que vouliez-vous faire de votre couteau ? — Vous tuer. — Vous êtes fou, jeune homme ; vous êtes illuminé. — Je ne suis pas fou ; je ne sais ce que c'est qu'illuminé. — Vous êtes donc malade ? — Je ne suis pas malade, je me porte bien. — Pourquoi vouliez-vous me tuer? Parce que vous faites le malheur de mon pays. — Vous ai-je fait quelque mal ? — Comme à tous les Allemands. — Par qui êtes-vous envoyé ? qui vous pousse à ce crime ? — Personne ; c'est l'intime conviction qu'en vous tuant je rendrai le plus grand service à mon pays et à l'Europe qui m'a

» mis les armes à la main. — Est-ce la première
» fois que vous me voyez ? — Je vous ai vu à Er-
» furt lors de l'entrevue. — N'avez-vous pas eu l'in-
» tention de me tuer alors ? — Non, je croyais que
» vous ne feriez plus la guerre à l'Allemagne ; j'é-
» tais un de vos plus grands admirateurs. — De-
» puis quand êtes-vous à Vienne ? — Depuis dix
» jours. — Pourquoi avez-vous attendu si long-
» temps pour exécuter votre projet ? — Je suis
» venu à Schœnbrunn il y a huit jours avec l'in-
» tention de vous tuer ; mais la parade venait de
» finir, j'avais remis l'exécution de mon dessein à
» aujourd'hui. — Vous êtes fou, vous dis-je, ou
» vous êtes malade. — Ni l'un ni l'autre. — Qu'on
» fasse venir Corvisart[1]. — Qu'est-ce que Corvi-
» sart ? — C'est un médecin, lui répondis-je. —
» Je n'en ai pas besoin. » Nous restâmes sans rien
dire jusqu'à l'arrivée du docteur ; St... était im-
passible. Corvisart arriva ; Napoléon lui dit de tâter
le pouls du jeune homme, il le fit. « N'est-ce pas,
» monsieur, que je ne suis point malade ? — Mon-
» sieur se porte bien, répondit le docteur en s'a-
» dressant à l'Empereur. — Je vous l'avais bien
» dit, reprit St... avec une sorte de satisfaction. »

Napoléon, embarrassé de tant d'assurance, re-
commença ses questions.

1. Corvisart, depuis le Consulat, était le premier méde-
cin de Napoléon.

« Vous avez une tête exaltée, vous ferez la perte » de votre famille. Je vous accorderai la vie, si » vous demandez pardon du crime que vous avez » voulu commettre, et dont vous devez être fâché. » — Je ne veux pas de pardon. J'éprouve le plus » vif regret de n'avoir pu réussir. — Diable ! il pa- » raît qu'un crime n'est rien pour vous ? — Vous » tuer n'est pas un crime, c'est un devoir. — Quel » est ce portrait qu'on a trouvé sur vous ? — Ce- » lui d'une jeune personne que j'aime. — Elle sera » affligée de votre aventure ! — Elle sera bien af- » fligée de ce que je n'ai pas réussi ; elle vous ab- » horre autant que moi. — Mais enfin si je vous fais » grâce, m'en saurez-vous gré ? — Je ne vous en » tuerai pas moins. »

Napoléon fut stupéfait. Il donna ordre d'emmener le prisonnier. Il s'entretint quelque temps avec nous, et parla beaucoup d'illuminés. Le soir il me fit demander et me dit : « Savez-vous que l'événement » d'aujourd'hui est extraordinaire. Il y a dans tout » cela des menées de Berlin et de Weimar. » Je repoussai ces soupçons. « Mais les femmes sont ca- » pables de tout. — Ni hommes ni femmes de ces » deux Cours ne concevront jamais de projet aussi » atroce. — Voyez leur affaire de Schill. — Elle » n'a rien de commun avec un pareil crime. — » Vous avez beau dire, monsieur le général, on ne » m'aime ni à Berlin ni à Weimar. — Cela n'est

» pas douteux ; mais pouvez-vous prétendre qu'on » vous aime dans ces deux Cours ? et parce qu'on » ne vous aime pas, faut-il vous assassiner ? » Il communiqua les mêmes soupçons à...

Napoléon me donna l'ordre d'écrire au général Lauer[1] d'interroger St..., afin d'en tirer quelque révélation. Il n'en fit point. Il soutint que c'était de son propre mouvement et sans aucune suggestion étrangère qu'il avait conçu son dessein.

Le départ de Schœnbrunn était fixé au 27 octobre[2]. Napoléon se leva à cinq heures du matin et me fit appeler. Nous allâmes à pied sur la grande route voir passer la Garde impériale, qui partait pour la France. Nous étions seuls. Napoléon me parla encore de St.... « Il n'y a pas d'exemple qu'un jeune » homme de cet âge, Allemand, protestant, et » bien élevé, ait voulu commettre un pareil crime. » Sachez comment il est mort. »

1. Le général Lauer commandait la force publique attachée à la Grande Armée.

2. Voir la note page 147.

CHAPITRE XX

Une pluie abondante nous fit rentrer. J'écrivis au général Lauer de nous donner des détails à ce sujet. Il me répondit que St... avait été exécuté à sept heures du matin, 27[1], sans avoir rien pris depuis le jeudi 24; qu'on lui avait offert à manger; qu'il avait refusé, attendu, disait-il, qu'il lui restait encore assez de force pour marcher au supplice. On lui annonça que la paix était faite; cette nouvelle le fit tressaillir. Son dernier cri fut : *Vive la liberté ! vive l'Allemagne ! mort à son tyran !* Je remis ce rapport à Napoléon. Il me chargea de garder le couteau, que j'ai chez moi.

1. Il faut lire le 17 et le 14.

Napoléon me dit que les préliminaires de la paix n'étaient pas encore signés, mais que les articles en étaient arrêtés, et qu'il la ratifierait à Munich, où nous devions nous arrêter. Nous arrivâmes à Nymphembourg : la Cour de Bavière s'y trouvait. Je n'avais pas eu l'honneur de voir le roi depuis la campagne d'Austerlitz. Il me logea dans son palais. Il me témoigna beaucoup de confiance et de bonté. Il me dépeignit la triste situation de ses sujets, et ajouta que si cet état de choses ne cessait bientôt, il serait obligé de mettre la clef sous la porte et de s'en aller. Ce furent ses expressions.

Je conservai le souvenir de ce dernier propos. J'étais bien décidé à le rendre, non pour lui nuire, mais pour prouver à Napoléon que toutes les indemnités qu'il accordait à ses alliés étaient loin de les satisfaire et de compenser les charges que la guerre leur imposait.

La paix fut effectivement ratifiée. Nous quittâmes Nymphembourg, et nous arrivâmes à Stuttgart [1]. Napoléon fut reçu avec magnificence et logé au palais, ainsi que toute sa suite. Le roi faisait construire un grand jardin, et employait à ces travaux des hommes condamnés aux galères. L'Empereur lui demanda ce que c'était que ces hommes enchaînés. Il répondit que c'étaient, la plupart, des rebelles de ses nouvelles possessions. Nous nous

1. 23 octobre 1809.

remîmes en route le lendemain. Chemin faisant, Napoléon revint sur ces malheureux et me dit : « C'est un homme bien dur que le roi de Wurtem- » berg, mais aussi bien loyal. C'est le souverain » de l'Europe qui a le plus d'esprit. » Nous nous arrêtâmes une heure à Rastadt, où les princes de Bade et la princesse Stéphanie étaient venus lui faire leur cour. Le grand-duc et la grande-duchesse l'accompagnèrent jusqu'à Strasbourg. Il reçut à son arrivée dans cette ville des dépêches qui l'indisposèrent de nouveau contre le faubourg Saint-Germain. Nous nous rendîmes à Fontainebleau ; aucun préparatif n'était fait, il n'y avait pas même de service; mais peu après toute la Cour arriva, ainsi que la famille de Napoléon.

L'Empereur eut de longues conférences avec le ministre de la police ; il se plaignait du faubourg Saint-Germain. Ce contraste de souplesse et d'audace, que sa livrée déployait tour à tour dans ses antichambres et les salons, le déconcertait ; il ne concevait pas qu'on fût si bas et si perfide, qu'on déchirât d'une main tandis qu'on sollicitait de l'autre. Il paraissait disposé à sévir ; Fouché l'en dissuada. « C'est de tradition, lui dit-il ; la Seine coule, » le faubourg intrigue, demande, consomme, et » calomnie : c'est dans l'ordre, chacun a ses attri- » butions. » Napoléon se rendit, il ne se vengeait que des hommes. On lui proposa une entrée solen-

nelle dans la capitale, il la refusa : le vainqueur du monde était bien au-dessus de ces triomphes dont s'enivraient les Romains. Le lendemain la Cour quitta Fontainebleau. L'Empereur fit le trajet à franc étrier ; toute son escorte resta en arrière, un chasseur de la Garde seul put le suivre ; c'est ainsi qu'il arriva aux Tuileries.

Napoléon touchait à l'une des époques les plus importantes de sa vie.

CHAPITRE XXI

Il était question de divorce [1] ; on en parlait hautement dans Paris, mais on n'était pas d'accord sur le choix de cet homme extraordinaire. On désignait les princesses de Russie, de Saxe, l'archiduchesse. Il fut d'abord effectivement question de la première. M. de Metternich l'apprit et fit des ouvertures ; elles furent acceptées. Cependant tous les membres de la famille impériale étaient opposés à cette alliance ; ils redoutaient l'astuce autrichienne ; ils prévoyaient que cette Cour consentirait, se prêterait à tout ce qu'il lui demanderait jusqu'à ce que l'occasion devînt favorable ; qu'a-

1. Divorce avec Joséphine et mariage avec l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise (2 avril 1810).

lors elle lèverait le masque, et serait la première à provoquer sa perte : mais le mariage était conclu, les représentations furent inutiles. Je fus désigné pour assister à la cérémonie; c'était une espèce de faveur, puisqu'une grande partie de la Cour était confondue dans la foule. Je n'avais cependant pas, je l'avoue, le droit d'y prétendre ; je m'étais permis quelques réflexions sur le divorce du chef de l'Etat, et elles lui avaient été rapportées. Je plaignais l'impératrice Joséphine, qui avait toujours été bonne, simple et sans prétentions. Elle était reléguée à la Malmaison ; j'allais la voir souvent. Elle me confiait ses peines, ses ennuis ; je l'ai vue pleurer des heures entières; elle parlait de son attachement pour Bonaparte, c'est ainsi qu'elle l'appelait parmi nous; elle regrettait le beau rôle qu'elle avait joué : ce regret était bien naturel.

Le lendemain du mariage nous reçûmes l'ordre d'aller faire les trois révérences devant le couple impérial assis sur le trône. Je ne pus y aller, je fus retenu par une migraine que j'ai assez régulièrement toutes les semaines; j'en prévins le grand maréchal. Napoléon ne crut pas à mon indisposition; il s'imagina que je n'avais pas voulu me soumettre à l'étiquette, et m'en sut mauvais gré. Il me fit donner l'ordre de repartir pour Dantzig. Le duc de Feltre me rencontra sur les boulevards, et me communiqua les intentions de l'Empereur. Je de-

mandai des instructions : Napoléon me répondit sèchement que je n'avais qu'à surveiller la Prusse, à traiter avec égard les Russes, et à rendre compte de ce qui se passerait dans les ports de la Baltique ; que je pouvais me dispenser de passer par Berlin. Je m'arrêtai quelques jours à Strasbourg, à Francfort, et j'arrivai le 10 juin à Dantzig.

Je fus très bien reçu des troupes et des habitants. On se plaignait beaucoup du général Grabowski : les Dantzickois ne l'aimaient pas ; ils avaient tort, c'était un excellent homme.

La garnison ne tarda pas à s'augmenter ; elle reçut des Saxons, des Badois, des Wurtembergeois, des Westphaliens, des Hessois ; c'était une armée. Ce surcroît de forces me déplaisait parce qu'il surchargeait la bourgeoisie ; car pour moi je n'avais pas à me plaindre. Les sentiments des troupes n'étaient pas équivoques, et les souverains dont elles dépendaient daignaient presque tous saisir cette occasion pour m'assurer de leur bienveillance ; je ne citerai que la lettre du roi de Bavière.

Munich, le 15 avril 1811.

« Vous allez avoir mon 14e régiment d'infante-
» rie sous vos ordres, mon cher Rapp ; je le recom-
» mande à vos bontés et à vos soins. Le colonel
» est un brave homme qui fera son devoir. Le lieu-

» tenant-colonel et les deux majors sont bons ; le » corps des officiers de même, et les soldats beaux » et parfaits. Je les trouve bien heureux, mon cher » général, d'être sous un chef tel que vous : *und* » *noch dazu ein Elsasser*.

» Adressez-vous à moi directement toutes les » fois qu'il s'agira du bien-être de ma troupe, ou » que vous trouverez des défauts, ou qu'elle ser- » vira mal, chose qui, j'espère, n'arrivera pas. Je » saisis avec empressement cette occasion, mon » cher Rapp, pour vous réitérer l'assurance de ma » constante amitié.

» MAXIMILIEN-JOSEPH. »

On m'envoya des instructions pour fermer le port de la place, et surveiller ceux de la Prusse. Davout vint prendre le commandement de Hambourg : je n'étais pas sous ses ordres ; mais je devais correspondre avec lui et M. de Saint-Marsan. Je ne connaissais pas ce dernier, cependant je l'estimais beaucoup ; ses lettres prouvaient qu'il était homme de bien, qu'il désirait voir la bonne harmonie renaître entre les deux nations. Je le désirais aussi, nous étions parfaitement d'accord. D.... m'écrivait souvent de me défier de ce diplomate, que c'était un traître vendu au roi Guillaume et à ses ministres. Sans doute qu'il en écrivait autant à Na-

poléon. Heureusement quand ce prince avait une fois son opinion fixée sur un homme, il faisait peu de cas des rapports qu'on lui adressait : à moins, comme il le disait, de le prendre la main dans le sac, il ne lui retirait pas sa confiance.

Ma position cependant devenait pénible : d'un côté, les Dantzickois se plaignaient de nourrir des troupes, de supporter des charges, et d'être sans commerce ; de l'autre, les ministres me pressaient de faire rentrer les contributions, afin de couvrir les dépenses d'une expédition secrète et du développement des fortifications. Les fournisseurs menaçaient de suspendre les livraisons ; je ne savais que devenir. Je retirais bien quelque argent des impositions frappées sur la Prusse ; mais ces sommes étaient insuffisantes. A force cependant de persévérance et de représentations, je réussis à obtenir les fonds nécessaires pour acquitter les fournitures, et peu à peu la place fut déchargée de ce service.

On m'assigna des ressources pour les fortifications, et des valeurs pour les préparatifs de l'expédition secrète, qui n'était plus un secret.

Les ministres proposèrent un jour à Napoléon de faire entretenir la garnison par le gouvernement prussien. On m'écrivit pour avoir mon avis. Je répondis que si jamais semblable décision m'arrivait, je quitterais sur-le-champ Dantzig, sans qu'au-

cune considération fût capable de me retenir. Je dois rendre justice au maréchal Davout, qui fut également consulté ; il fit voir que cette mesure était dangereuse et inexécutable. Le projet fut abandonné.

Je ne passerai pas sous silence un différend bizarre que j'eus à Dantzig.

Je donnais à dîner. J'avais entre autres les résidents de Prusse et de Russie ; je plaçai l'un à ma droite et l'autre à ma gauche. Celui-ci se formalisa d'une disposition semblable. Il s'imagina que j'avais voulu molester lui, sa Cour, et tout ce qu'il y avait de Russes au monde. Il se plaignit ; sa plainte fut transmise de Saint-Pétersbourg à M. de Champagny [1], qui la communiqua à Napoléon. Je reçus des reproches : j'avais manqué d'égards au résident d'une grande nation, j'avais donné la place d'honneur à celui de Prusse ; j'étais invité à réparer cette faute. J'avoue que je fus piqué. Je répondis au ministre que je ne donnais pas de dîners diplomatiques ; que les consuls étrangers n'étaient pas accrédités auprès du gouverneur, mais auprès du sénat ; que je pouvais mettre à côté de moi à ma table qui bon me semblait ; que les plaintes du résident étaient ridicules ; que je ne le recevrai plus : j'ai tenu parole,

1. Ministre des affaires étrangères.

et cette affaire n'a pas eu plus de suite. J'ai cru devoir rapporter cette anecdote parce qu'elle prouve combien on cherchait encore à cette époque à ménager la Russie.

CHAPITRE XXII

Il ne pouvait arriver rien de plus fâcheux aux Dantzickois que d'avoir chez eux des douaniers français. Depuis longtemps il était question de les y établir ; je les repoussais de toutes mes forces. Leur présence devait donner le coup de grâce au peu de commerce que je tolérais encore malgré les cris de Napoléon.

Elle ne devait pas être moins à charge à tout le littoral de la Baltique, que je ne surveillais pas, je l'avoue franchement, avec la sévérité qui m'était prescrite : aussi les dénonciations pleuvaient-elles contre moi ; mais je savais d'où elles partaient, je ne m'en inquiétais pas. Cependant Napoléon était outré de mon indulgence ; il m'en fit des reproches.

« Laisser faire du commerce aux Prussiens et aux » Dantzickois, me manda-t-il, c'est me trahir. » D... écrivait dans le même sens et envoyait des espions partout. Napoléon était fatigué de rapports et de dénonciations. Il chargea Bertrand de me faire connaître combien il était mécontent. « L'Em- » pereur, mon cher Rapp, m'écrivit ce général, sait » que tu laisses faire la contrebande en Prusse et » à Dantzig; je te préviens qu'il est fâché contre » toi, etc. » On cria, je laissai crier, et continuai d'user du pouvoir avec modération. La douane fut installée. On sait combien elle était sévère, dans les pays conquis surtout. La direction de Dantzig singeait l'indépendance : elle prétendait ne recevoir d'ordre que du ministre Suey; elle citait en preuve celle de Hambourg. Je tranchai la question. J'envoyai le directeur à Weichselmunde : six jours de prison firent justice de ses prétentions. Un tel acte de sévérité était alors sans exemple; il fut regardé comme un crime de lèse-majesté. Le ministre s'en plaignit; mais, à sa grande surprise, Napoléon lui répliqua que si j'avais puni, c'est que j'avais des motifs. « D'ailleurs Dantzig est en état » de siège, et dans ce cas un gouverneur est tout- » puissant. » Les douaniers comprirent qu'ils avaient trop présumé de leur crédit; ils furent plus circonspects, et s'en conduisirent d'autant mieux avec les Dantzickois. Le commerce fut ras-

suré. Il le fut encore plus quand il me vit relâcher diverses prises faites par nos corsaires. On dénonça encore, mais toujours avec aussi peu de succès.

Je reçus l'ordre de livrer aux flammes les marchandises anglaises : cette mesure était désastreuse ; je l'éludai, et, malgré la présence des douaniers, Dantzig n'en perdit pas pour plus de trois cents francs, et Kœnigsberg encore moins.

Le système continental et les mesures de rigueur qu'employait Napoléon dans le nord de l'Allemagne indisposaient de plus en plus. La population était exaspérée. On me demandait fréquemment des rapports sur sa situation morale : je la dépeignais telle qu'elle était en effet, accablée, ruinée, poussée à bout. Je signalai ces sociétés secrètes où la nation s'initiait tout entière, où la haine préparait la vengeance, où le désespoir rassemblait, combinait ses moyens. Mais Napoléon trouvait ces associations ridicules. Il connaissait peu les Allemands. Il ne leur supposait ni force ni énergie ; il les comparait avec leurs pamphlets « à ces petits chiens » qui aboient et n'osent pas mordre. » Il éprouva plus tard de quoi ils étaient capables.

On me demandait souvent aussi des rapports sur ce qui se passait en Russie, sur l'armée qui s'assemblait à Wilna. On désirait connaître mon opinion sur ce que ferait la nation, sur ce que ferait l'Allemagne, dans le cas où une expédition au delà

du Niémen serait malheureuse ou viendrait à échouer tout à fait. Je répondis mot pour mot (on croira avec peine à une prédiction qui s'est malheureusement si bien vérifiée) :

« Si Votre Majesté éprouvait des revers, elle » peut être assurée que Russes et Allemands, tous » se lèveraient en masse pour secouer le joug : ce » serait une croisade ; tous vos alliés vous aban- » donneraient. Le roi de Bavière, sur lequel vous » comptez tant, se joindrait lui-même à la coali- » tion. Je n'excepte que le roi de Saxe ; peut-être » il vous resterait fidèle, mais ses sujets le force- » raient de faire cause commune avec vos enne- » mis. »

Napoléon, comme on peut le croire, ne fut pas content de ce rapport : il l'envoya au maréchal Davout afin qu'il en prît lecture, et le chargea de m'écrire qu'il était bien étonné qu'un de ses aides de camp se fût permis de lui adresser une lettre de cette espèce ; que mes rapports ressemblaient aux pamphlets d'outre-Rhin, que je paraissais lire avec plaisir ; qu'au reste, les Allemands ne seraient jamais des Espagnols. Le maréchal fit sa commission ; Napoléon resta longtemps indisposé. L'expérience a prouvé si je voyais juste ; je me suis permis d'en faire la remarque à ce prince, comme je le dirai plus tard.

Lorsqu'il obligea le roi de Prusse à faire conduire

à Magdebourg les marchandises prohibées qu avaient été confisquées à Kœnigsberg, je lui adres sai les observations les plus vives ; je lui repré sentai combien cette mesure était propre à soulever à exaspérer la nation. M. de Clérambault, qui était consul général, écrivit dans le même sens ; nou ne pûmes rien obtenir.

La guerre avec la Russie était à la veille d'écla ter ; Napoléon songeait au rôle qu'il devait donne à la Prusse. S'allier au roi Guillaume, il conservai ses doutes et ses préventions ; le détrôner, la me sure était violente : c'était pourtant ce que lu conseillaient plusieurs personnes que je ne nomme rai pas ; elles voulaient qu'il envahît les États d ce prince et s'en emparât. Peut-être Guillaum n'a-t-il jamais été bien au fait du danger qu'i avait couru : j'en connaissais toute l'étendue, e j'en ressentais des peines bien vives ; je plaignai le souverain, je plaignais la nation : je détourna ce projet de toutes mes forces.

Des instructions avaient été déjà expédiées à D... Ce général s'attendait à marcher incessamment. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu de l'ordre d'envahir la Prusse, il reçut la nouvelle du traité d'alliance ! elle me parvint de suite ; j'en éprouvai une satisfaction.

CHAPITRE XXIII

La Grande Armée était déjà sur la Vistule. Napoléon quitta Paris[1], se rendit dans la capitale de la Saxe, et de là à Dantzig. Il avait été précédé par le roi de Naples, qui avait sollicité la permission d'aller à Dresde, et n'avait pu l'obtenir. Ce refus l'avait singulièrement choqué : il me fit part des chagrins et des tribulations que Napoléon lui causait ; il le disait du moins. Nous fûmes les premiers que l'Empereur reçut ; il débuta avec moi par une question qui était assez plaisante. « Qu'est-ce que » les Dantzickois font de leur argent, de celui qu'ils

1. Napoléon quitta Paris le 8 mai 1812 et était à Dresde le 16.

» gagnent, de celui que je dépense chez eux ? Je lui répondis que leur situation était loin d'êt prospère ; qu'ils souffraient, qu'ils étaient a abois. « Cela changera, répliqua-t-il ; c'est u » chose convenue, je les garde maintenant po » moi. »

Il était fatigué : nous nous retirâmes, le roi Naples et moi. Je fus rappelé un instant après j'assistai seul à sa toilette : il me fit diverses que tions sur le service de la place. Quand il fut habill son valet de chambre sortit. « Eh bien, monsie » le général Rapp, me dit-il, voilà les Prussie » qui sont nos alliés ; les Autrichiens le sero » bientôt. — Malheureusement, Sire, nous faiso » beaucoup de mal comme alliés ; je reçois de to » côtés des plaintes contre nos troupes. — C'est » torrent momentané : je verrai si Alexandre ve » véritablement la guerre ; je l'éviterai si je » puis. » Et changeant tout à coup de convers tion : « Avez-vous remarqué comme Murat a ma » vaise mine ? il paraît malade. — Malade ? no » Sire, mais il a du chagrin. — Pourquoi du ch » grin ? Est-ce qu'il n'est pas content d'être roi » — Il prétend qu'il ne l'est pas. — Pourquoi fai » il des sottises dans son royaume ? Il doit êt » Français et non pas Napolitain. »

Le soir, j'eus l'honneur de souper avec Napoléo le roi de Naples et le prince de Neuchâtel. Ava

e se mettre à table, on causa de la guerre avec la ussie ; nous étions dans le salon. L'Empereur perçut tout à coup un buste en marbre, placé sur console. « Quelle est cette femme ? — Sire, c'est la reine de Prusse. — Ah ! monsieur le général Rapp, vous avez le buste de la belle reine chez vous ! Cette femme-là ne m'aimait pas. — Sire, lui répondis-je, il est permis d'avoir chez soi le buste d'une jolie femme ; elle était d'ailleurs l'épouse d'un roi aujourd'hui votre allié. »

Le lendemain nous montâmes à cheval ; Napoon visita la place, et paraissait content des traaux, lorsqu'il aperçut je ne sais quel objet qui lui éplut ; il s'emporta et me dit, devant un assez grand nombre de personnes, « qu'il n'entendait pas que ses gouverneurs tranchassent du souverain, qu'il voulait que les règlements fussent exécutés. » La contravention était réelle, mais assi peu importante ; elle ne méritait pas tant de luit. « Ne vous affectez pas de ces reproches, me dit tout bas le roi de Naples ; l'Empereur est contrarié, il a reçu ce matin des lettres qui l'ont mis de mauvaise humeur. » Nous continuâmes notre course, et nous rentrâmes. Napoléon reçut les géraux et officiers sous mes ordres, ainsi que les atorités civiles ; il adressa à celles-ci diverses questions sur le commerce et les finances ; elles déploraient leur position : « Elle changera, leur dit-il,

» je vous garde pour moi, c'est une chose convenue
» il n'y a que les grandes familles qui prospèrent. »
Il aperçut M. de Franzins aîné. « Quant à vous
» monsieur de Franzins, vous ne vous plaignez pas
» vos affaires sont en assez bon état ; vous avez au
» moins dix millions de fortune. »

Le soir, j'eus l'honneur de souper encore avec Napoléon, le roi de Naples et le prince de Neuchâtel. Napoléon garda le silence assez longtemps ; et prenant tout à coup la parole, il me demanda combien il y avait de Dantzig à Cadix. — « Il y a » trop loin, Sire. — Ah ! je vous comprends, mon- » sieur le général ; nous en serons pourtant bien » plus loin d'ici à quelques mois. — Tant pis. » Le roi de Naples, le prince de Neuchâtel, ne dirent pas un mot. « Je vois bien, messieurs, reprit Na- » poléon, que vous n'avez plus envie de faire la » guerre : le roi de Naples ne veut plus sortir de » son beau royaume, Berthier voudrait chasser à » Grois-Bois [1], et Rapp habiter son superbe hôtel à » Paris. — J'en conviens, Sire. Votre Majesté ne

1. Magnifique château, près de Boissy-Saint-Léger, à 22 kilomètres de Paris. Au siècle dernier, le comte de Provence fut propriétaire de ce domaine et le réunit à celui de Brunoy. Séparé de Brunoy lors de la Révolution, Gros-Bois appartint successivement à Barras, au général Moreau, et à Berthier, dont les descendants en sont restés possesseurs. Napoléon y chassait chaque fois qu'il était à Paris.

» m'a jamais gâté ; je connais fort peu les plaisirs » de la capitale. »

Murat et Berthier continuèrent à garder le plus profond silence : ils avaient l'air piqué. Après dîner ils me dirent que j'avais bien fait de parler ainsi à Napoléon. « A la bonne heure ; mais vous » n'auriez pas dû, leur répondis-je, me laisser » parler tout seul. »

CHAPITRE XXIV

Napoléon quitta Dantzig [1] et se rendit à Kœnigsberg ; Murat l'avait accompagné, le général Belliard s'y trouvait aussi. Il leur parla beaucoup de l'Espagne et de son frère [2], dont il n'était pas content. Le général Flahaut [3] revenait d'une mis-

1. 10 mai 1812.

2. Le roi Joseph.

3. Colonel et aide de camp du maréchal Berthier, il combattit avec distinction en Portugal, en Allemagne, en Espagnie, en Russie. Il fut promu général de brigade en 1813, devint aide de camp de Napoléon, se signala à la bataille de Dresde où il gagna son grade de général de division (24 octobre 1813). Le général Flahaut fut créé comte par Napoléon, et plus tard il siégea à la Chambre des Pairs. Madame de Flahaut, dont les romans ont obtenu tant de

sion dont il avait été chargé auprès de Schwartzenberg ; il rendit compte du dévouement du prince, et de l'impatience où il était de culbuter les Russes : l'Empereur n'avait pas trop l'air d'y croire ; cependant il se laissa persuader : il pensa qu'à la longue les protestations peuvent devenir sincères, et les bienfaits inspirer aussi quelque reconnaissance. Il exposa son plan et ses projets : « Si » Alexandre, dit-il, persiste à ne pas exécuter les » conventions que nous avons faites, s'il ne veut » pas accéder aux dernières propositions que je lui » ai soumises, je passe le Niémen, je bats son armée et m'empare de la Pologne russe ; je la » réunis au grand-duché, j'en fais un royaume, » où je laisserai cinquante mille hommes que le » pays entretiendra. Les habitants désirent se reconstituer en corps de nation ; ils sont belliqueux, » ils se formeront, ils auront bientôt des troupes » nombreuses et aguerries : la Pologne manque » d'armes, je lui en fournirai ; elle bridera les » Russes ; ce sera une barrière contre l'irruption » des Cosaques. Mais je suis embarrassé ; je ne » sais quel parti prendre à l'égard de la Galicie ; » l'Empereur d'Autriche ou plutôt son Conseil ne

succès et qui épousa en secondes noces M. de Souza, était la mère du général et fut la grand'mère du duc de Morny. Le père du général Flahaut fut guillotiné en 1793 à Arras, par ordre de Joseph Le Bon.

» veut pas s'en dessaisir : j'ai offert d'amples com-
» pensations, elles ont été refusées... Il faut s'en
» remettre aux événements, eux seuls nous ap-
» prendront ce qu'il convient de faire. La Polo-
» gne, bien organisée, peut fournir cinquante
» mille hommes de cavalerie : qu'en dites-vous,
» monsieur le général Belliard ? — Je le crois,
» Sire, répliqua le général : si Votre Majesté la
» mettait à cheval, l'infanterie de la Vistule ferait
» une excellente cavalerie légère, qu'on pourrait
» opposer avec succès à cette nuée de Cosaques
» dont les Russes se font précéder. — Nous ver-
» rons cela plus tard. Vous retournez avec Murat,
» vous quittez vos Suisses ; que pensez-vous des
» Suisses ? — Ils iront, Sire, ils se battront : ils
» ont beaucoup gagné ; depuis six semaines, ils
» ne sont pas connaissables. J'irai les voir demain.
» — Allons, bien ; rejoignez Murat et voyez avec
» lui toute la cavalerie. »

Les propositions dont parlait l'Empereur ne furent pas accueillies : les Russes se plaignaient de nos forces, de nos mesures commerciales ; ils exigeaient que nous évacuassions l'Allemagne. Nous marchâmes en avant, nous arrivâmes au Niémen : cinq ans auparavant il avait été témoin de nos victoires : l'armée ne l'aperçut qu'avec des cris de joie. Napoléon se rendit aux avant-postes, se déguisa en chasseur et reconnut les bords du fleuve

avec le général Haxo [1]. Il s'entretint ensuite quelques instants avec le roi de Naples : il lui indiqua l'endroit où il convenait de jeter les ponts, et lui ordonna de concentrer ses troupes, afin que le passage fût rapidement effectué. La cavalerie était à cheval, l'infanterie avait pris les armes : jamais spectacle ne fut plus magnifique. Éblé [2] se mit à l'ouvrage ; les pontons furent placés à minuit : à une heure, nous étions sur la rive droite et le général Pajol à Kowsno ; Bagowouth l'avait évacué, nous l'occupâmes sans coup férir. Nous continuâmes le mouvement ; nous marchions sans relâche : nous n'apercevions que quelques pulks de Cosaques qui se perdaient à l'horizon. Nous arrivâmes à Wilna ; ses immenses magasins étaient en feu : nous l'éteignîmes ; la plus grande partie des subsistances fut sauvée.

1. 24 juin 1812. Passage par la Grande Armée les 24 et 25. Le général Haxo était aide de camp de l'Empereur. Sa belle conduite au combat de Mohilow, le 23 juillet, lui valut d'être promu général de division. En 1813 il eut le commandement du génie de la Garde Impériale. Il mourut en 1838 après avoir été inspecteur général de son arme, pair de France et conseiller d'Etat.

2. Le général Eblé était commandant en chef des équipages de pont de la Grande Armée en Russie. Ce fut lui qui, pendant la retraite, sauva l'armée à la Bérésina. Il mourut à Kœnigsberg le 21 décembre, presque en même temps que le général La Riboisière, qui commandait en chef l'artillerie de la Grande Armée.

CHAPITRE XXV

Cet incendie, cette terre qu'avaient tant de fois foulée les légions polonaises au retour de leurs glorieuses expéditions, nous remplirent d'une nouvelle ardeur : l'armée s'abandonnait à la puissance des souvenirs. Nous nous précipitâmes à la suite de l'ennemi ; mais la pluie tombait par torrents, le froid était devenu sévère ; c'étaient les boues, les fondrières de Pultusk : nous n'avions ni abri ni aliments. Si du moins les Russes eussent osé nous attendre ; mais ils gagnaient le Borysthène, ils se jetaient sur la Dwina, ils fuyaient, dévastaient : ce n'était pas une guerre, c'était une lutte à la course. Ils n'avaient plus ni ensemble ni communications ; nous avions perdu l'espérance d'une ba-

taille. A force de vitesse, l'armée ennemie parvint cependant à se rallier ; elle se réfugia dans les ouvrages qu'elle avait élevés à Drissa [1] ; mais elle se vit bientôt menacée dans ses retranchements et sa retraite : elle n'osa courir cette double chance et s'éloigna. Elle était perdue si elle eût tardé quelques heures ; toutes les dispositions étaient faites pour la prendre en flanc et lui intercepter la route : un coup de main la sauva. Des corps avancés ne se gardaient pas avec assez de vigilance ; Wittgenstein les surprit : Napoléon crut que les Russes marchaient à nous ; il arrêta ses colonnes : ce retard les sauva ; ils avaient fait leur mouvement quand nous arrivâmes à Beszenkowiczi. Le roi de Naples les suivit ; il les atteignit, les culbuta à Ostrowno [2], les chargea encore à quelques lieues plus loin, et dispersa toute l'arrière-garde. Au reste, voici son rapport : je l'insère parce qu'il peint la manière de ce prince, qui ne méritait pas de mourir ailleurs que sur le champ de bataille [3].

« Je mis en mouvement le premier corps de la » réserve de la cavalerie et deux bataillons d'in- » fanterie légère : la division Delzons suivit le

1. Combat le 13 juillet 1812.
2. 25 et 26 juillet 1812.
3. Murat fut fusillé au Pizzo dans la Calabre.

» mouvement. Nous rencontrâmes l'arrière-garde
» ennemie à environ deux lieues d'Ostrowno ; elle
» était avantageusement placée derrière un ravin
» escarpé ; elle avait une nombreuse artillerie, son
» front et ses flancs étaient couverts par des bois
» touffus ; on échangea quelques coups de canon,
» on envoya les bataillons pour arrêter l'infanterie
» qui faisait rétrograder nos hussards. La division
» Delzons arriva ; le rôle de la cavalerie était fini.
» Le vice-roi fit ses dispositions, on marcha à l'en-
» nemi ; on passa le ravin : la brigade de cavale-
» rie étrangère qui longeait la Dwina protégeait
» notre gauche et débouchait dans la plaine ; le
» reste des troupes légères marchait sur la chaussée
» à mesure que l'infanterie ennemie rétrogradait.
» Les cuirassiers furent laissés en réserve en ar-
» rière du ravin et les canons mis en batterie. Ma
» droite était protégée par des bois immenses, et
» éclairée par de nombreux partis. L'ennemi fut
» poussé jusqu'à la deuxième position en arrière
» du ravin où était la réserve ; il nous ramena à
» son tour sur le ravin ; il en fut de nouveau re-
» poussé : il nous ramenait pour la seconde fois ;
» déjà il était sur le point d'enlever nos pièces,
» embarrassées dans un défilé qu'elles traversaient
» pour aller prendre position sur les hauteurs ;
» notre gauche était culbutée, et l'ennemi faisait
» un grand mouvement sur la droite : la brigade

» étrangère allait être dispersée. Dans cet état de » choses, il n'y avait qu'une charge de cavalerie » qui pût rétablir les affaires ; je la tentai. Nous » nous portâmes sur cette infanterie qui s'avançait » audacieusement dans la plaine ; les braves Po- » lonais s'élancèrent sur les bataillons russes : pas » un homme n'échappa, pas un ne fut fait prison- » nier ; tout fut tué, tout périt ; le bois même ne » put dérober personne au tranchant du sabre. En » même temps les carrés s'ébranlaient au pas de » charge ; le général Girardin, qui conduisait les » bataillons de gauche, faisait un changement à » droite, et se portait par la grande chaussée sur » les derrières de l'ennemi ; les troupes qui se » trouvaient à droite exécutaient la même manœu- » vre. Le général Piré les soutenait ; il chargea » à la tête du 8e de hussards : l'ennemi fut cul- » buté ; il ne dut son salut qu'aux bois et aux » ravins qui retardaient la marche. Toute la divi- » sion suivait le mouvement ; l'infanterie s'avan- » çait par la chaussée, la cavalerie débouchait sur » les hauteurs : je faisais canonner les cinq à six » régiments à cheval qu'elle avait en face. Ce fut » dans cette position que me trouva Votre Majesté ; » elle me fit poursuivre l'ennemi, je le poussai » jusqu'à une lieue et demie de Witepsk. Voilà, » Sire, le récit de l'affaire que nous venons d'avoir » avec les Russes : elle leur coûte environ trois

» mille morts et un grand nombre de blessés ;
» nous n'avons presque perdu personne. Ce résul-
» tat est en grande partie l'ouvrage du comte Bel-
» liard, qui a donné dans cette journée de nou-
» velles preuves de dévouement et de courage.
» C'est à lui qu'on doit la conservation de l'artil-
» lerie de la division Delzons. »

Tout fatigue à la longue ; la lassitude même inspire du courage. Barclay l'éprouva : deux ou trois fois il eut le dessein de tenter le sort des armes ; mais je ne sais quel pressentiment de défaite l'agitait à la vue de nos soldats : à peine il les voyait paraître qu'il précipitait sa fuite ; ses magasins, ses pièces, ses ouvrages, tombaient dans nos mains sans l'émouvoir. Il n'avait qu'un but, qu'un objet ; c'était d'être toujours quelques lieues en avance. Bagration[1] imitait cet exemple, mais montrait parfois de la résolution ; il eut divers engagements avec notre avant-garde. Le maréchal Davout le poussait vivement ; mais le roi de Vestphalie[2] marchait avec mollesse, Vandamme discutait avec ce souverain, les ordres ne s'exécutaient pas. Cette mésintelligence sauva le prince russe ; il nous gagna de vitesse, atteignit Mohilow, il fut

1. Bagration, général russe.
2. Jérôme Napoléon, frère de l'Empereur.

attu [1] : il fût bien arrivé pis sans ces contestations, ue Napoléon ne devait pas prévoir. Les Russes, parpillés sur les bords du Niémen, se trouvaient éunis sur ceux du Borysthène : ils se préparaient défendre Smolensk, et nous à l'emporter.

1. Combat de Mohilow, 23 juillet 1812.

CHAPITRE XXVI

J'avais quitté Dantzig et traversais la Lithuanie ; ce pays était agreste, c'étaient des bois, des steppes ; un tableau indéfini de misère et de désolation. Nous étions à cette époque de l'année où la nature étale ses richesses : cependant la végétation était faible, languissante : tout, dans ces fatales contrées, peignait le deuil, tout présageait les désastres qui devaient nous accabler.

La pluie n'arrêtait pas ; les routes étaient défoncées, impraticables ; on se perdait dans la vase, on succombait de lassitude et d'inanition : dix mille chevaux gisaient sans vie sur un espace que nous avions parcouru en deux jours ; jamais mortalité aussi effrayante n'avait signalé le début d'une cam-

pagne. Nos soldats, chancelants sur ces terres argileuses, s'épuisaient en vains efforts; la plupart ne pouvaient suivre, ils traînaient ; les troupes alliées surtout avaient un nombre d'hommes prodigieux sur nos derrières. Il était facile de pressentir que l'issue de la guerre serait malheureuse : nous avions pour nous la force et le courage, mais la nature prenait parti pour eux ; à la longue nous devions succomber. Quoi qu'il en soit, j'arrivai à Wilna ; j'y trouvai le duc de Bassano, dont les pronostics étaient moins sombres ; le général Hogendorp, aide de camp de Napoléon, que je ne connaissais pas encore ; et ce général Jomini [1] qui, depuis, déserta nos drapeaux. Les uns et les autres

1. Jomini était colonel chef d'état-major du maréchal Ney pendant les campagnes de 1806 et 1807, ce qui lui valut le titre de baron. En 1808 il suivit le maréchal Ney en Espagne. En 1810 il fut promu général de brigade et nommé historiographe de l'Empereur; c'est en cette qualité qu'il reçut au commencement de la campagne de 1812, la mission d'écrire l'histoire de la Grande Armée; gouverneur de Wilna et de Smolensk, il déploya la plus grande activité pendant la retraite de Russie ; puis, après la bataille de Lutzen, il rentra dans l'état-major du maréchal Ney. Mis en non activité par Napoléon, et aigri par cette mesure, Jomini après l'armistice de Plesswitz, quitta secrètement le drapeau français, passa du côté des alliés, et fut attaché à l'Empereur Alexandre qui le nomma lieutenant général. Jomini était Suisse de naissance; il était âgé de 90 ans lorsqu'il mourut à Passy le 24 mars 1869 dans une villa qu'il habitait depuis son retour en France, en 1855.

auguraient mieux que moi de la lutte qui s'éta
engagée. Elle se présentait en effet sous des au
pices spécieux : la Pologne entière était en mo
vement : hommes, femmes, paysans, bourgeoi
gentilshommes, tous étaient animés du plus nob
enthousiasme; les troupes s'organisaient, les a
ministrations se formaient, on assemblait des re
sources, et on se disposait à refouler l'oppressio
par delà le Borysthène. La diète de Varsovie éta
ouverte [1], cette nation, si longtemps battue par l'
rage, croyait enfin toucher au port : aucun sacrifi
ne lui coûtait. Le discours du président ava
excité des acclamations générales, partout il avai
été reçu avec transport. Je fus curieux de le lire
M. de Bassano me le communiqua : « Il pourra
» être mieux, me dit-il, mais enfin il est passable.
L'Empereur eût désiré qu'il fût plus fort de chose
et renfermât des phrases moins savantes. C'étai
l'élan du patriote et non les mouvements compas
sés de l'orateur qu'il fallait dans une si grave ci
constance ; néanmoins il a produit son effet.

« Longtemps avait existé dans le centre de l'Eu
» rope une nation célèbre, maîtresse d'une contré
» étendue et féconde, brillante du double éclat d
» la guerre et des arts, protégeant depuis des siè

1. 29 juin 1812.

» eles, d'un bras infatigable, les barrières de l'Eu-
» rope contre les barbares qui frémissaient autour
» de son enceinte. Un peuple nombreux prospérait
» sur cette terre. La nature répondait avec libéra-
» lité à ses travaux. Souvent ses rois avaient pris
» place dans l'histoire à côté de ceux qui ont le plus
» honoré le rang suprême.

» Mais cette terre c'est la Pologne, le peuple c'est
» vous : que sont-ils devenus ? comment s'est opéré
» le déchirement de notre patrie ? comment cette
» grande famille, qui même en se divisant ne se
» séparait pas, qui avait su rester unie à travers
» des siècles de divisions ; comment cette puissante
» famille s'est-elle vue démembrée ? quels ont été
» ses crimes et ses juges ? de quel droit a-t-elle été
» attaquée, envahie, effacée de la liste des États et
» des peuples ? d'où lui sont venus des oppresseurs,
» des fers ?... L'univers indigné nous répondrait...
» chaque État, chaque peuple nous dirait qu'il a cru
» voir son tombeau s'entr'ouvrir à côté de celui de
» la Pologne ; que, dans l'audacieuse profanation
» des lois sur lesquelles reposent également toutes
» les sociétés, dans l'insultant mépris qu'on en a
» fait pour nous perdre, le monde a pu se croire
» livré au seul empire des convenances, et que
» bientôt, pour lui, il n'y aura plus d'autre maître.
» L'Europe effrayée, menacée, indiquerait surtout
» à notre juste ressentiment cet empire qui, en

» nous caressant, se préparait à peser sur elle d'un » poids nouveau. C'est la Russie qui est l'auteur de » tous nos maux. Depuis un siècle elle s'avance à » pas de géant vers des peuples qui ignoraient jus- » qu'à son nom.

» La Pologne ressentit aussitôt les premiers effets » de cet accroissement de la puissance russe. Pla- » cée au premier rang de son voisinage, elle a reçu » ses premiers comme ses derniers coups. Qui pour- » rait les compter depuis qu'en 1717 la Russie es- » saya son influence par le licenciement de l'ar- » mée polonaise ? Depuis cette époque quel instant » a été exempt de son influence ou de ses outrages ?

» Si cette puissance astucieuse s'unit à la Polo- » gne, c'est pour lui imposer, comme en 1764, cette » funeste garantie qui attachait l'intégrité de nos » frontières à la perpétuité de l'anarchie ; pour faire » de cette anarchie le moyen de remplir ses des- » seins ambitieux. Le monde sait ce qu'ils ont été de- » puis cette funeste époque. C'est depuis elle que, de » partage en partage, on a vu la Pologne disparaître » entièrement sans crime comme sans vengeance ; » c'est depuis elle que les Polonais ont entendu en » frémissant le langage insultant des Repnin, des » Sivers ; c'est depuis elle que le soldat russe s'est » baigné dans le sang de leurs concitoyens, en pré- » ludant à ce jour à jamais exécrable (faut-il le » rappeler !) dans lequel, au milieu des hurlements

» d'un vainqueur farouche, Varsovie entendit les » cris de la population de Prague, qui s'éteignait » dans le meurtre et l'incendie. Polonais, car il est » temps de faire retentir à vos oreilles ce nom que » nous n'aurions jamais dû perdre, voilà les rou- » tes odieuses par lesquelles la Russie est parvenue » à s'approprier nos plus belles provinces, voilà les » titres, les seuls titres qu'elle exerce sur nous. » La force seule a pu nous enchaîner, la force peut » aussi briser les fers qu'elle seule a forgés. Ces » fers seront brisés. La Pologne existera donc ; que » disons-nous ? elle existe déjà, ou plutôt elle n'a » pas cessé d'exister. Que font à ses droits la perfi- » die, les complots, les violences sous lesquelles elle » a succombé ? Oui, nous sommes encore la Polo- » gne, nous le sommes aux titres que nous tenons » de la nature, de la société, de nos ancêtres ; à ces » titres sacrés que reconnaît l'univers et dont le » genre humain fait sa sauvegarde. »

Je fus entraîné. J'avais tant vu les braves légions polonaises en Italie, en Egypte et ailleurs ! Ils avaient véritablement raison ; ils étaient encore la Pologne. « En fait de courage, dis-je au duc, rien » ne me surprendrait de la part de cette vaillante » nation ; mais j'avoue que je ne la soupçonnais pas » de ce talent. — Vous êtes bon ! reprit M. de Bas- » sano ; ils ont bien autre chose à faire que des

» harangues ! — Qui tient donc la plume ? — L'abbé
» — Quel abbé ? — Croyez-vous que l'Empereu
» ait de la prédilection pour les rabats ? — Non
» mais enfin ? — Au temps où nous sommes, ce n'es
» pas sans des considérations puissantes qu'o
» confie une ambassade à un prêtre. — C'est l'ar
» chevêque ? — Lui-même ; nous l'avons envoy
» à Varsovie pour enivrer les Polonais de son élo
» quence [1]. Je ne le crois pas fort habile en af
» faires : mais il est tout dévoué à l'Empereur ; c'es
» le principal. Ses ennemis l'accusent d'être ambi
» tieux, inquiet, sans consistance dans ses idées, d
» chanter blanc, de chanter noir, d'être tout c
» que les circonstances exigent. Je crois ce portrai
» chargé. Je suis même persuadé que si les événe
» ments compromettaient la gloire de nos armes
» on ne le verrait pas dans les rangs de nos détrac
» teurs. — Je le crois bien ; il a trop maltraité le
» Cosaques pour devenir jamais leur patriarche.

La députation de la diète était encore à Wilna
Je connaissais quelques-uns de ceux qui la compo
saient. Je les vis, ils me parlèrent de leurs espé
rances, de leurs moyens et de leurs droits. Ces
idées me frappèrent ; j'en rendis compte au duc

1. Il s'agit de l'abbé de Pradt archevêque de Malines, que Napoléon envoya en qualité de ministre plénipotentiaire de France à Varsovie.

« Vous êtes admirable! me dit-il. Quoi! vous ne » reconnaissez pas l'archevêque? vous ne voyez » pas avec quel art il se trahit? Et ces réminis- » cences bibliques, à qui voulez-vous qu'elles vien- » nent, si ce n'est à un prêtre? Au reste, je vais » vous passer la pièce. »

« Sire, la diète du grand-duché de Varsovie, réu- » nie à l'approche des puissantes armées de Votre » Majesté, a reconnu d'abord qu'elle avait des droits » à réclamer et des devoirs à remplir; d'une voix » unanime, elle s'est constituée en confédération » générale de la Pologne; elle a déclaré le royaume » de Pologne rétabli dans ses droits, et en même » temps que les actes usurpateurs et arbitraires » par lesquels on avait détruit son existence étaient » nuls et de nulle valeur.

» Sire, Votre Majesté travaille pour la postérité » et pour l'histoire. Si l'Europe ne peut méconnaî- » tre nos droits, elle peut encore bien moins mé- » connaître nos devoirs. Nation libre et indépen- » dante depuis les temps les plus reculés, nous n'a- » vons perdu notre territoire et notre indépendance » ni par des traités ni par des conquêtes, mais par » la perfidie et par la trahison. La trahison n'a ja- » mais constitué des droits. Nous avons vu notre » dernier roi traîné à Saint-Pétersbourg, où il péri, » et notre nation déchirée en lambeaux par des

» princes avec qui nous n'avions point de guerre » et qui ne nous ont point conquis.

» Nos droits paraissent donc évidents aux yeux » de Dieu et des hommes. Nous, Polonais, nous » avons le droit de rétablir le trône des Jagellons » et des Sobieski, de ressaisir notre indépendence » nationale, de rassembler nos membres divisés » de nous armer nous-mêmes pour notre pays na- » tal, et de prouver en nous battant pour lui que » nous sommes de dignes descendants de nos ancê- » tres.

» Votre Majesté peut-elle nous désavouer ou nous » blâmer, pour avoir fait ce que notre devoir, comme » Polonais, exigeait de nous, et pour avoir repris » nos droits? Oui, Sire, la Pologne est proclamée » de ce jour; elle existe par les lois de l'équité, » mais elle doit exister par le fait; le droit et la » justice légitiment notre résolution, mais elle doit » être soutenue de notre côté. Dieu n'a-t-il pas as- » sez puni la Pologne de ses divisions? veut-il per- » pétuer nos malheurs? et les Polonais, après avoir » nourri l'amour de leur patrie, devaient-ils des- » cendre au tombeau malheureux et sans espoir? » Non, Sire. Vous avez été envoyé par la provi- » dence; le pouvoir est remis dans les mains de » Votre Majesté, et l'existence du grand-duché est » due à la puissance de vos armes.

» Dites, Sire, que le royaume de Pologne existe;

» et ce décret sera, pour le monde, équivalent à la » réalité. Nous sommes seize millions de Polonais, » parmi lesquels il n'y en a pas un dont le sang, » les bras, la fortune, ne soient dévoués à Votre » Majesté. Chaque sacrifice nous paraîtra léger, » s'il a pour objet le rétablissement de notre pays » natal. De la Dwina au Dniester, du Borysthène » à l'Oder, un seul mot de Votre Majesté lui dé- » vouera tous les bras, tous les efforts, tous les » cœurs. Cette guerre sans exemple que la Russie » a osé déclarer, nonobstant les souvenirs d'Auster- » litz, de Pultusk, d'Eylau, de Friedland, malgré » les serments reçus à Tilsit et à Erfurt, est, » nous n'en doutons pas, un effet de la providence, » qui, touchée des infortunes de notre nation, a ré- » solu d'y mettre fin La seconde guerre de Pologne » vient seulement de commencer, et déjà nous ap- » portons nos hommages à Votre Majesté dans la » capitale des Jagellons. Déjà les aigles de Votre » Majesté sont sur la Dwina; et les armées de la Rus- » sie séparées, divisées, coupées, errent incertai- » nes, et cherchent en vain à se réunir et à se for- » mer, etc. »

« C'est bien. — Oui, sans doute; mais il est si » charmé du chef-d'œuvre, qu'il croirait manquer » à sa gloire s'il ne publiait partout que son génie » protège la Pologne. Vingt fois par jour je suis

» obligé de modérer ces excès d'amour-propre. Ce » matin encore je lui ai fait sentir l'inconvenance » de ses mouvements de vanité. — Il ossianise : » vous rappelez-vous le mot? — Il le peint à mer- » veille. Au reste, si sa prose va bien, l'ambassade » ne va guère. Sans Duroc, qui le couvre de son » ombre, je l'aurais déjà renvoyé à ses ouailles. » Que diable l'aumônerie a-t-elle de commun avec » les ambassades? C'était bien la peine de se don- » ner tant de mouvement pour ne rien faire qui » vaille ! »

CHAPITRE XXVII

Je me remis en route : c'étaient des bois, des steppes, tout ce que la nature a de plus sauvage ; mais je rencontrais à chaque pas des officiers qui allaient en mission ; ils me donnaient des nouvelles de mes amis, de l'armée : j'oubliais les lieux que je parcourais ; je discourais sur les chances probables de la guerre ; ils me parlaient de la valeur des troupes, de la prodigieuse activité de l'Empereur. Elle était en effet inconcevable : les mouvements, l'administration, les mesures de sûreté et de prévoyance, il embrassait tout, il suffisait à tout. Les instructions données à M. d'Hautpoul [1]

1. Hautpoul (Marie-Constant d') était officier d'ordonnance de Napoléon.

en sont un exemple ; elles méritent d'être conservées.

« L'officier d'ordonnance d'Hautpoul se rendra » à Ostrowno, et de là à Beszenkowiczi. Il verra à » Ostrowno, si le village est réhabité et s'il a un » commandant de place pour le réorganiser. Il » verra à Beszenkowiczi si les ponts sont faits, et si » on a substitué un pont de radeaux au pont de » chevalet qui ne résisterait pas aux premières » crues de la rivière ; il verra si on travaille à la » tête du pont ; il verra l'hôpital, la manutention, » les magasins, et enfin si le pays commence à se » réorganiser. Il me rendra compte des troupes » qu'il rencontrera, soit cavalerie, soit artillerie, » soit infanterie, soit équipages militaires. Il verra » à Beszenkowiczi le quatrième régiment des chas- » seurs de la Garde et le bataillon de Hesse- » Darmstadt, auxquels j'ai ordonné de rester là en » position jusqu'à nouvel ordre : il doit y avoir » aussi plusieurs pièces d'artillerie ; il faudra avoir » soin que tout cela soit en position, et qu'on tra- » vaille à la tête du pont, afin de la terminer. Il » s'informera si on a des nouvelles des Cosaques ; » et, s'il est nécessaire, il restera un jour à Beszen- » kowiczi, afin de tout voir et de faire sa dépêche. » Il m'écrira de cet endroit, en ayant soin de re- » mettre sa lettre à la première estafette qui pas-

» sera à Beszenkowiczi. Il continuera sa route sur » Polotsk, d'où il m'expédiera sa seconde dépêche : » il verra les fonctionnaires de la ville, l'hôpital et » la manutention. Il me fera connaître combien de » prisonniers a faits le duc de Reggio [1] à ces diffé- » rentes affaires qui viennent d'avoir lieu, combien » de blessés; tout ce qu'il pourra apprendre sur » cette affaire et sur la situation du corps du duc de » Reggio. Le duc de Tarente [2] ayant pris Düna- » burg, l'officier d'ordonnance d'Hautpoul s'infor- » formera si la communication entre les deux corps » s'est opérée. Il prendra toutes les informations » qui pourront me faire connaître la nature des » forces opposées au duc de Reggio; il restera avec » ce maréchal, auquel il remettra la lettre ci-jointe, » jusqu'à ce que celui-ci ait attaqué l'ennemi, » éclairci la rive droite, et opéré sa communication » avec Dünaburg.

» Napoléon. »

Mais toute cette vigilance ne remédiait pas au mal. Les traînards se multipliaient à vue d'œil; ils encombraient nos derrières. Je rendis compte à l'Empereur, que je rejoignis au bivouac à trois lieues en deçà de Smolensk, du triste tableau que

1. Maréchal Oudinot.
2. Maréchal Macdonald.

je n'avais cessé d'avoir sous les yeux dans mon voyage. « C'est la suite des longues marches ; je » frapperai un grand coup et tout le monde se » ralliera. Vous venez de Wilna : que fait Hogen- » dorp ? il se berce dans son indolence ? Il n'a pas » de femme avec lui ? » Je n'en savais rien, je ne pus rien répondre. Napoléon reprit : « S'il a sa » femme, il faut qu'elle rentre en France, ou du » moins qu'il la renvoie en Allemagne, sur les der- » rières. Berthier va lui écrire. » On apporta des papiers qu'on venait de traduire : les uns étaient les récits de ces victoires où quelques poignées de Cosaques nous avaient tous battus ; les autres, des proclamations, des adresses où l'on nous signalait comme une troupe de missionnaires. « Voyez, me » dit Napoléon ; vous ne vous doutiez pas que nous » fussions des apôtres : voilà pourtant que nous ve- » nons damner les Russes. Ces pauvres Cosaques, » ils vont devenir idolâtres. Mais en voici bien » d'une autre ! tenez, lisez ; c'est du russe tout » pur. Le pauvre Platow[1] ! Tout est de même force » dans ces tristes climats. » Je lus : c'était un long amphigouri dont le patriarche assaisonnait une re- lique de saint Serge qu'il offrait à l'Empereur Alexan- dre. Il le terminait par ce paragraphe : « La ville » de Moscou, la première capitale de l'empire, la » nouvelle Jérusalem, reçoit son Christ, comme

1. L'hetman des Cosaques.

» une mère, dans les bras de ses fils zélés; et, à
» travers le brouillard qui s'élève, prévoyant la
» gloire brillante de sa puissance, elle chante
» dans ses transports : Hosanna, béni soit celui qui
» arrive! Que l'arrogant, l'effronté Goliath apporte
» des limites de la France l'effroi mortel aux con-
» fins de la Russie ; la pacifique religion, cette
» fronde du David russe, abattra soudain la tête
» de son sanguinaire orgueil. Cette image de saint
» Serge, antique défenseur du bonheur de notre
» patrie, est offerte à Votre Majesté Impériale. »

CHAPITRE XXVIII

L'affaire de Smolensk [1] eut lieu. On se battit, on se canonna avec violence. Les Russes, pris d'écharpe et d'enfilade, furent défaits. Ils ne purent défendre ces murs tant de fois témoins de leurs victoires, et les évacuèrent ; mais les ponts, les édifices publics, étaient la proie des flammes. Les églises surtout exhalaient des torrents de feu et de fumée. Les dômes, les flèches, et cette multitude de tourelles qui dominaient l'incendie, ajoutaient encore au tableau, et produisaient ces émotions mal définies qu'on ne trouve que sur le champ de bataille. Nous entrâmes dans la place. Elle était à moitié consumée, d'un aspect sauvage, encombrée de cadavres et de blessés qu'atteignent déjà les flam-

1. 17 août 1812.

mes. Le spectacle était affreux. Quel cortège que celui de la gloire !

Nous avions besoin de détourner, nos regards de ces scènes de carnage. Les Russes fuyaient, la cavalerie s'élança sur leurs traces; elle atteignit bientôt l'arrière-garde. Korff voulut tenir, il fut accablé. Barclay [1] accourut avec ses masses, nous reçûmes des renforts; l'action devint terrible. Ney attaquait en tête, Junot par le flanc; l'armée ennemie était coupée, si le duc se fût porté en avant. Fatigué de ne pas le voir paraître, Murat courut à lui : « Que fais-tu? que n'avances-tu? Mes West- » phaliens chancellent. — Je vais leur donner l'élan. » Le roi de Naples se jette à la tête de quelques escadrons, charge, culbute tout ce qui s'oppose à son passage. « Voilà ton bâton de maréchal » à moitié gagné; achève, les Russes sont perdus. » Junot n'acheva pas ; soit lassitude, soit défiance, le brave des braves sommeilla au bruit du canon ; et l'ennemi, qui accourait pour maintenir ses derrières, se reporta sur la ligne. La mêlée devint affreuse ; le brave Gudin perdit la vie, et l'armée russe nous échappa. Napoléon visita les lieux où l'on avait combattu. « Ce n'était pas au pont, c'est » là, c'est au village où devait déboucher le hui- » tième corps, qu'était la bataille. Que faisait Ju-

1. Barclay de Tolly commandait la première russe.

» not ? » Le roi de Naples chercha à atténuer sa faute. Les troupes, les obstacles, tous les lieux communs d'usage furent employés. Berthier, qui avait toujours aimé le duc, s'intéressa pour lui ; Caulaincourt en fit autant. Chacun plaida de son mieux en faveur d'un brave à qui on ne pouvait reprocher qu'un instant d'oubli. Mais nous avions perdu de trop grands avantages. Napoléon me fit appeler : « Junot vient de manquer pour toujours son » bâton de maréchal. Je vous donne le commandement du corps westphalien : vous parlez leur » langue, vous leur donnerez l'exemple, vous les ferez battre. » Je fus flatté de cette marque de confiance et le lui témoignai ; mais Junot était couvert de blessures ; il s'était signalé en Syrie, en Égypte, partout ; je priai l'Empereur d'oublier un moment d'absence en faveur de vingt ans de courage et de dévouement. « Il est cause que l'armée » russe n'a pas mis bas les armes : cette affaire » m'empêchera peut-être d'aller à Moscou. Mettez-» vous à la tête des Westphaliens. » Le ton dont il prononça ces dernières paroles était déjà bien radouci. Les services de l'ancien aide de camp atténuaient l'inaction du huitième corps. Je repris : « Votre Majesté vient de me parler de Moscou. » L'armée ne s'attend pas à cette expédition. — » Le vin est versé, il faut le boire. Je viens de » recevoir de bonnes nouvelles : Schwartzenberg

» est en Wolhynie ; la Pologne s'organise, j'aurai » toute espèce de secours. »

Je quittai Napoléon pour faire part au prince de Neuchâtel et au duc de Vicence de la disgrâce dont Junot était menacé. « Je souffre, me dit le » prince, de lui voir ôter ses troupes ; mais je ne » puis disconvenir qu'il n'ait fait manquer la plus » belle opération de la campagne. Voilà à quoi » tiennent les succès de la guerre, à un oubli, une » absence d'un instant : vous ne saisissez pas l'oc- » casion à la volée ; elle disparaît et ne revient » plus. Personne n'a plus de courage, de capacité. » Il joint aux qualités du militaire les connaissan- » ces les plus étendues ; il est intrépide, spirituel, » aimable et bon. Il s'est oublié pendant une heure ; » il s'est préparé bien des ennemis. Au reste, je » verrai avec Caulaincourt. » Ils agirent si bien l'un et l'autre, que Junot conserva son commandement ; j'en fus fort aise, d'abord parce que cela lui évitait un affront, et qu'ensuite je ne me souciais guère de ses soldats. Malheureusement la fatigue avait succédé à l'impétuosité du jeune âge. Il ne montra pas à la bataille de Moskowa cet élan, cette énergie dont il avait tant de fois donné l'exemple ; et l'affaire de Veréia mit le comble au mécontentement de Napoléon.

Nous apprîmes, quelques jours après, l'irruption de Tormasow. Nous étions inquiets, nous dis-

courions de ces longues pointes, des dangers auxquels on s'expose en s'éloignant outre mesure de sa ligne d'opérations. Sans doute Napoléon nous entendit. Il vint à nous, parla beaucoup de la manière dont il avait assuré ses derrières, des corps qui formaient nos ailes, et de cette chaîne de postes, qui se liaient depuis le Niémen jusqu'aux lieux où nous nous trouvions. « Tormasow, nous dit-il, a » mis tous les enfants de Varsovie en l'air. Ils le » voyaient déjà fonctionnant à Prague ! mais le » voilà renvoyé plus vite qu'il n'était venu. » Il rentra dans son cabinet ; et se mit à dicter avec indifférence, mais assez haut pour que nous n'en perdissions pas un mot, des instructions pour le duc de Bellune [1].

Napoléon au major-général.

Dorogobuj, le 26 août 1812.

« Mon cousin, écrivez au duc de Bellune de se » rendre de sa personne à Wilna, afin d'y voir le » duc de Bassano et d'y prendre connaissance des » affaires et de l'état des choses; que je serai après- » demain à Wjaezma, c'est-à-dire à cinq marches » de Moscou; qu'il est possible que, dans cet état

1. Maréchal Victor.

» de choses, les communications viennent à être in-
» terceptées ; qu'il faut donc que quelqu'un prenne
» alors le commandement et agisse selon les cir-
» constances ; que j'ai ordonné qu'on dirigeât sur
» Minsk le 129e régiment, le régiment illyrien, le
» régiment westphalien, qui était à Kœnigsberg, et
» les deux régiments saxons ; que j'ai en outre placé
» entre Minsk et Mohilow la division Dombrowski [1],
» forte de douze bataillons et d'une brigade de ca-
» valerie légère ; qu'il est important que son corps
» s'approche de Wilna, et qu'il se dirige selon les
» circonstances, afin d'être à même de soutenir,
» Smolensk, Witepsk, Mohilow et Minsk ; que la
» division Dombrowski doit être suffisante pour
» maintenir les communications de Minsk par Orsza
» jusqu'à Smolensk, puisqu'elle n'a à contenir que
» la division russe du général Heztel qui est à
» Mozyr, forte de six à huit mille hommes, la plu-
» part recrues, et contre laquelle, d'ailleurs, le gé-
» rals Schwartzenberg peut opérer ; que les nou-
» veaux renforts que j'envoie à Minsk pourront

1. Jean Dombrowski, célèbre général polonais au service de la France depuis 1792. Pendant la campagne de 1812, il commandait une des trois divisions du 5e corps polonais ; il se montrait de tous côtés, poussant ses partisans dans toutes les directions avec une admirable activité. C'est cet infatigable général qui, avec les débris du corps de Poniatowski, contribua avec succès à couvrir les ponts de la Bérésina.

» aussi subvenir à tous les inconvénients ; et dans
» tous les cas, le mouvement du duc de Bellune
» sur Minsk et Orsza, et de là sur Smolensk, me
» paraît propre à maintenir tous les derrières ; que
» j'ai quatre mille hommes de garnison à Witepsk
» et autant à Smolensk ; que le duc de Bellune,
» prenant ainsi position entre le Dnieper et la
» Dwina, sera en communication facile avec moi,
» pourra promptement recevoir mes ordres, et se
» trouvera en mesure de protéger les communica-
» tions de Minsk et de Witepsk, ainsi que celles de
» Smolensk sur Moscou ; que je suppose que le gé-
» néral Gouvion Saint-Cyr a suffisamment des deu-
» xième et sixième corps pour tenir en échec Witt-
» genstein, et n'en avoir rien à craindre ; que le
» duc de Tarente peut se porter sur Riga pour
» investir la place ; enfin, que j'ordonne aux quatre
» demi-brigades de marche, formant neuf mille
» hommes, qui faisaient partie de la division La-
» grange, de se diriger sur Kowno : qu'ainsi ce ne
» serait que dans le cas où le général Gouvion Saint-
» Cyr serait battu par le général Wittgenstein et
» obligé de repasser la Dwina que le duc de Bel-
» lune devrait marcher à son secours d'abord ; que,
» ce cas excepté, il doit suivre sa direction sur
» Smolensk.

» Sur ce, etc.

» *Signé* NAPOLÉON. »

CHAPITRE XXIX

L'armée continuait son mouvement, poussant toujours devant elle les troupes qu'elle avait battues à Valoutina. On chantait bien des *Te Deum* en Russie; on en chante pour tout dans cet heureux pays : mais les victoires à la façon de Tolly ne calmaient pas l'anxiété de la nation; elle sentait que cette manière de vaincre la refoulerait bientôt en Sibérie: elle résolut de mettre ses destinées en d'autres mains. Kutusow puisait aux pieds des images ses inspirations militaires ; il jeûnait, priait, flattait les prêtres et la noblesse; le ciel ne pouvait lui refuser son assistance : il fut nommé. Admirables dans les cours, les pasquinades ne suffisent pas sur le champ de bataille; toutes les mo-

meries religieuses ne tiennent pas devant un bonne disposition : il l'éprouva. Le roi de Naples qui n'avait pour les amulettes que le mépris d'u soldat, fond sur lui et le taille en pièces. Il veu faire ferme à Chevarino ; mais la cavalerie s'ébranl la charge bat ; on le culbute, on se jette dans se retranchements : le courage l'emporte sur les saint de la Russie.

Ce début n'était pas de bon augure ; le ciel répon dait froidement au zèle des Cosaques. On redoubl de supplications : Kutusow déploya ses images on défila devant la vierge de Smolensk, dont nou voulions déposséder la dévote nation : on fit de prières, des vœux, des offrandes ; et les orateur des Kalmouks débitèrent l'homélie qui suit :

« Frères !

» Vous voyez devant vous, dans cette image, ob » jet de votre piété, un appel adressé au ciel pou » qu'il s'unisse aux hommes contre le tyran qu » trouble l'univers. Non content de détruire de » millions de créatures, images de Dieu, cet ar » chi-rebelle à toutes les lois divines et humaines » pénètre à main armée dans nos sanctuaires, les » souille de sang, renverse vos autels, et expos » l'arche même du Seigneur, consacrée dans cett » sainte image de notre église, aux profanations

» des accidents, des éléments et des mains sacrilè-
» ges. Ne craignez donc pas que ce Dieu, dont les
» autels ont été ainsi insultés par ce vermisseau
» que sa toute-puissance a tiré de la poussière, ne
» soit point avec vous; ne craignez pas qu'il refuse
» d'étendre son bouclier sur vos rangs, et de com-
» battre son ennemi avec l'épée de saint Michel.

» C'est dans cette croyance que je veux combat-
» tre, vaincre et mourir, certain que mes yeux
» mourants verront la victoire. Soldats, remplis-
» sez votre devoir; songez au sacrifice de vos cités
» en flammes et à vos enfants qui implorent votre
» protection ; songez à votre Empereur, votre sei-
» gneur, qui vous considère comme le nerf de sa
» force; et demain, avant que le soleil n'ait dis-
» paru, vous aurez tracé votre foi et votre fidélité
» sur le sol de votre patrie, avec le sang de l'a-
» gresseur et de ses guerriers. »

L'épée de saint Michel est sans doute une épée redoutable; mais des soldats dispos valent encore mieux : aussi Kutusow n'épargnait-il pas les libations; il accroissait d'autant la ferveur des Cosaques. Quant à nous, nous n'avions ni inspirés, ni prédicants, ni même de subsistances ; mais nous portions l'héritage d'une longue gloire ; nous allions décider qui, des Tartares ou de nous, devait donner la loi au monde ; nous étions aux confins

de l'Asie, plus loin que n'était jamais allée armée européenne. Le succès n'était pas douteux : aussi Napoléon aperçut-il avec la joie la plus vive les processions de Kutusow. « Bon, me dit-il, les voilà » occupés de pasquinades; ils n'échapperont plus. » Il fit des reconnaissances, expédia des ordres de mouvement, et se prépara à la journée du lendemain. Le roi de Naples jugeait ces dispositions superflues : il s'était emparé de la principale redoute, la gauche de la position était débordée; il ne pensait pas que les Russes voulussent accepter la bataille; il croyait qu'ils se retireraient pendant la nuit : ce n'était pas leur projet ; ils creusaient, ils remuaient la terre, ils asseyaient leur position. Le lendemain nous les aperçûmes qui étaient tous à l'ouvrage : il était onze heures, Napoléon m'envoya faire une reconnaissance ; j'étais chargé d'approcher le plus près possible de la ligne ennemie. Je me débarrassai de mes plumes blanches, je mis une capote de soldat, et examinai tout avec le plus de soin qu'il me fut possible : je n'étais suivi que d'un chasseur de la Garde. Dans plusieurs endroits je dépassai les vedettes russes : le village de Borodino n'était séparé de nos postes que par un ravin étroit et profond : je m'avançai trop, on me tira deux coups de canon à mitraille; je m'éloignai; je rentrai vers les deux heures, et vins rendre compte de tout ce que j'avais vu. Napoléon s'entretenait avec le roi de

Naples et le prince de Neuchâtel ; Murat avait bien changé d'opinion : surpris de voir, à la pointe du jour, la ligne ennemie encore tendue, il avait jugé l'action imminente et s'y était préparé. D'autres généraux soutenaient cependant encore que les Russes n'oseraient en courir la chance : quant à moi, je prétendais le contraire; j'observais qu'ils avaient beaucoup de monde, une assez bonne position; j'étais convaincu qu'ils nous attaqueraient si nous ne les prévenions. Napoléon me fit l'honneur d'être de mon avis, qui était aussi celui de Berthier : il demanda ses chevaux; et fit en personne la même reconnaissance [1]. Il fut reçu comme je l'avais été devant Borodino ; la mitraille l'obligea de s'éloigner : ce qu'il aperçut acheva de le convaincre qu'il ne s'était pas trompé; il donna en rentrant des ordres en conséquence.

La nuit arriva. J'étais de service ; je couchai dans la tente de Napoléon. L'endroit où il reposait était ordinairement séparé par une cloison en toile de celui qui était réservé à l'aide de camp de service. Ce prince dormit fort peu. Je l'éveillai plusieurs fois pour lui remettre des rapports d'avant-postes, qui tous lui prouvaient que les Russes attendaient à être attaqués. A trois heures du matin il appela un valet de chambre, et se fit apporter

1. 6 septembre 1812.

du punch ; j'eus l'honneur d'en prendre avec lui. Il me demanda si j'avais bien dormi, je lui répondis que les nuits étaient déjà fraîches, que j'avais souvent été réveillé. Il me dit : « Nous aurons à » faire aujourd'hui à ce fameux Kutusow. Vous vous » rappelez sans doute que c'était lui qui commandait à Braunau lors de la campagne d'Austerlitz. » Il est resté trois semaines dans cette place sans » sortir une seule fois de sa chambre ; il n'est pas » seulement monté à cheval pour voir les fortifications. Le général Bennigsen, quoique aussi vieux, » est un gaillard plus vigoureux que lui. Je ne sais » pas pourquoi Alexandre n'a pas envoyé cet Hanovrien pour remplacer Barclay. » Il prit un verre de punch, lut quelques rapports, et ajouta :

« Eh bien ! Rapp, crois-tu que nous ferons de » bonnes affaires aujourd'hui ? — Il n'y a pas de » doute, Sire ; nous avons épuisé toutes nos ressources, nous sommes forcés de vaincre. » Napoléon continua sa lecture et reprit : « La fortune est » une franche courtisane ; je l'ai souvent dit, et je » commence à l'éprouver. — Votre Majesté se rappelle qu'elle m'a fait l'honneur de me dire à » Smolensk que le vin était versé, qu'il fallait le » boire. C'est maintenant le cas plus que jamais ; » il n'est plus temps de reculer. L'armée connaît » d'ailleurs sa position : elle sait qu'elle ne trouvera de subsistances qu'à Moscou et qu'elle n

» plus que trente lieues à faire. — Cette pauvre ar-
» mée, elle est bien réduite : mais ce qui reste est
» bon ; ma Garde est d'ailleurs intacte. » Il manda le prince Berthier, et travailla jusqu'à cinq heures et demie. Nous montâmes à cheval. Les trompettes sonnaient, les tambours battaient ; dès que les troupes l'aperçurent, ce ne fut qu'acclamations. « C'est l'enthousiasme d'Austerlitz. Faites lire la » proclamation. [1] »

« Soldats !

» Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Dé-
» sormais la victoire dépend de vous ; elle nous
» est nécessaire ; elle nous donnera l'abondance,
» de bons quartiers d'hiver et un prompt retour
» dans la patrie. Conduisez-vous comme à Auster-
» litz, à Friedland, à Witepsk, à Smolensk, et que
» la postérité la plus reculée cite votre conduite
» dans cette journée ; que l'on dise de vous : Il
» était à cette grande bataille sous les murs de
» Moscou. »

Les acclamations redoublèrent, les troupes ne demandaient qu'à combattre, l'action fut bientôt engagée.

1. Datée du camp impérial, sur les hauteurs de Borodino, le 7 septembre, à deux heures du matin.

CHAPITRE XXX

Les Italiens et les Polonais tenaient les ailes. Napoléon opérait sur la gauche des masses ennemies. Du reste, nous n'avions aucun renseignement précis ; femmes, enfants, vieillards, bestiaux, tout avait disparu ; il ne restait personne qui pût nous donner la moindre indication. Ney marcha à l'ennemi et l'enfonça avec cette vigueur, cette impétuosité dont il a donné tant d'exemples. Nous emportâmes les trois redoutes qui l'appuyaient. Il accourut avec des troupes fraîches : le désordre se mit dans nos rangs, nous évacuâmes deux de ces ouvrages ; le dernier même était compromis. Les Russes couronnaient déjà la crête des fossés. Le roi de Naples voit le danger, vole, met pied à terre,

ntre, monte sur le parapet ; il appelle, anime les oldats. La redoute se garnit, le feu devient terrible, les assaillants n'osent tenter l'assaut. Quelques escadrons paraissent ; Murat monte à cheval, charge, culbute les colonnes dispersées dans la plaine. Nous reprenons les retranchements, nous nous y établissons pour ne les plus quitter. Ce trait d'audace décida de la journée.

Le général Compans venait d'être blessé ; j'allai rendre le commandement de sa division. Elle faisait partie du corps d'armée du maréchal Davout. Elle avait enlevé une des positions retranchées de l'ennemi ; elle avait déjà beaucoup souffert. Je me concertai en arrivant avec le maréchal Ney, dont je tenais la droite. Nos troupes étaient pêle-mêle ; nous les ralliâmes, nous nous précipitâmes sur les russes, nous leur fîmes expier leur succès. La canonnade, la fusillade, n'arrêtaient pas. Infanterie, cavalerie, se chargeaient avec fureur d'une extrémité de la ligne à l'autre. Je n'avais pas encore vu de semblable carnage.

Nous avions trop appuyé sur la droite ; le roi de Naples restait seul exposé aux ravages des batteries de Seminskoé. Il n'avait que des troupes à cheval ; un ravin profond le séparait du village, qu'il n'était pas facile de l'emporter : il le fallait cependant sous peine d'être écrasé par la mitraille. Le général Belliard, qui n'aperçoit qu'un rideau de

cavalerie légère, conçoit le dessein de la refouler au loin et de se porter par un à gauche sur la redoute. « Cours à Latour-Maubourg[1], lui répond Mu-» rat, dis-lui de prendre une brigade de cuirassiers » français et saxons, de passer le ravin, de tout » sabrer, d'arriver au galop sur le revers de la » redoute et d'enclouer les pièces. S'il ne réussit » pas, qu'il revienne dans la même direction. Tu » disposeras une batterie de quarante pièces et une » partie de la réserve pour protéger la retraite. » Latour-Maubourg se mit en mouvement, culbuta, dispersa les Russes et s'empara des ouvrages. Friant vint les occuper. Toute la réserve passa et s'établit à la gauche du village. Restait un dernier retranchement qui nous prenait en flanc et nous accablait. Elle venait d'en enlever un, elle pensa qu'elle pouvait en emporter un autre. Caulaincourt s'avança, sema au loin le désordre et la mort. Il se rabattit tout à coup sur la redoute et s'en rendit maître. Un soldat caché dans une embrasure l'étendit roide mort. Il s'endormit du sommeil des braves; il ne fut pas témoin de nos désastres[2].

Tout fuyait, le feu avait cessé, le carnage faisait

1. Général de division de cavalerie.

2. Bataille de la Moskova, le 7 septembre 1812. Avec Caulaincourt, les généraux Montbrun, Tharreau, Compère, Huart, Marion, Marchand, Lanabère, Dumas, Romeuf, furent tués dans cette journée.

ıalte. Le général Belliard alla reconnaître un bois
)lacé à quelque distance. Il aperçut la route qui
:onvergeait sur nous ; elle était couverte de trou-
)es et de convois qui s'éloignaient. Si on l'inter-
eptait, toute la droite de l'armée ennemie était
)rise dans le segment où elle se trouvait. Il vint en
)révenir Murat, « Cours en rendre compte à l'Em-
pereur, lui dit ce prince. » Il y fut, mais Napo-
:on ne crut pas le moment venu. « Je n'y vois pas
encore assez clair sur mon échiquier. J'attends
des nouvelles de Poniatowski [1]. Retournez, exa-
minez, et revenez. » Le général retourna en
ffet, mais il n'était plus temps. La Garde russe
avançait ; infanterie, cavalerie, tout arrivait pour
enouveler l'attaque. Le général n'eut que le temps
e rassembler quelques pièces. De la mitraille, et
e la mitraille, et toujours de la mitraille, dit-il
ux artilleurs. Le feu s'ouvrit, l'effet en fut terri-
le; en un instant la terre se couvrit de morts; la
)lonne écrasée se dissipa comme une ombre. Elle
avait pas tiré un coup de fusil. Son artillerie ar-
va quelques instants après ; nous nous en empa-
ämes.

1. Poniatowski, neveu du dernier roi de Pologne, com-
ttait dans les rangs de l'armée française. Sa brillante
nduite à la bataille de Wachau, le 16 octobre 1813 lui va-
lt d'être élevé à la dignité de maréchal de France ; mais
)is jours après, lors de la bataille de Leipzig, il fut en-
)uti, lui et sa monture en voulant traverser l'Elster.

La bataille était gagnée, mais le feu était toujours terrible. Les balles, les obus, pleuvaient à mes côtés. Dans l'intervalle d'une heure je fus touché quatre fois, d'abord de deux coups de feu assez légèrement, ensuite d'un boulet au bras gauche, qui m'enleva le drap de la manche de mon habit et la chemise jusqu'à la chair. J'étais alors à la tête du 61e régiment, que j'avais connu dans la haute Egypte. Il comptait encore quelques officiers de cette époque : il était assez singulier de se retrouver ici. Je reçus bientôt une quatrième blessure ; un biscaïen me frappa à la hanche gauche et me jeta à bas de mon cheval : c'était la vingt-deuxième. Je fus obligé de quitter le champ de bataille : j'en fis prévenir le maréchal Ney, dont les troupes étaient mêlées avec les miennes.

Le général Dessaix[1] le seul général de cette division qui ne fût pas blessé, me remplaça ; un moment après il eut le bras cassé. Friant fut atteint plus tard.

Je fus pansé par le chirurgien de Napoléon, qui vint lui-même me faire visite. « C'est donc toujours » ton tour ? Comment vont les affaires ? — Sire, » je crois que vous serez obligé de faire donner votre » Garde. — Je m'en garderai bien ; je ne veux pas

1. Dessaix, né à Thonon en 1764 dans la Savoie, général de division d'un grand mérite, mort en 1834. On l'avait surnommé le *Bayard de la Savoie*.

» la faire démolir. Je suis sûr de gagner la bataille » sans qu'elle y prenne part. » Elle ne donna pas en effet, à l'exception d'une trentaine de pièces qui irent des merveilles.

La journée finit ; cinquante mille hommes gi- aient sur le champ de bataille. Une foule de géné- aux étaient tués ou blessés : nous en avions une uarantaine hors de combat .

Nous avions fait des prisonniers, enlevé quelques ièces de canon : ce résultat ne compensait pas les ertes qu'il nous coûtait.

CHAPITRE XXXI

L'armée russe se retirait sur sa capitale : elle fit encore quelque résistance à Mojaïsk [1] et gagna Moscou. Nous occupâmes cette ville sans coup férir. Murat y entra à la suite des Cosaques, s'entretint avec leurs chefs et donna même sa montre à l'un d'eux. Ils lui témoignaient l'admiration que leur causait son courage, l'abattement qu'entraînent les longues disgrâces, lorsque des coups de fusil se firent entendre : c'était un ramassis de bourgeoisie qui avait pris les armes. Ils firent eux-mêmes cesser ce feu inutile et continuèrent leur retraite.

Napoléon fit son entrée le lendemain. Il s'établit

1. Combat, le 10 septembre 1812.

au Kremlin avec une partie de sa Garde et les personnes de sa Maison ; mais nous étions si mal que je fus obligé de prendre un autre logement. Je m'installai à quelque distance dans une maison qui appartenait à un des membres de la famille Nareschkin. J'étais arrivé à quatre heures du soir. La ville était encore intacte : la douane seule était la proie des flammes, qui la dévoraient déjà avant qu'aucun Français parût ; mais la nuit vint, ce fut le signal de l'incendie ; à gauche, à droite, partout il éclatait.

Les édifices publics, les temples, les propriétés particulières, tout était en feu. La conflagration était générale, rien ne devait échapper. Le vent soufflait avec violence; l'embrasement fit des progrès rapides. A minuit le foyer était si effrayant, que mes aides de camp me réveillèrent ; ils me soutinrent, je gagnai une fenêtre d'où je contemplai ce spectacle, qui devenait affreux. L'incendie s'avançait sur nous; à quatre heures on me prévint qu'il fallait déloger. Je sortis ; quelques instants après la maison fut réduite en cendres. Je me fis conduire du côté du Kremlin ; tout y était en alarmes. Je rétrogradai et me rendis au quartier des Allemands. On m'y avait arrêté l'hôtel d'un général russe : j'espérais m'y remettre de mes blessures ; mais quand j'arrivai, des bouffées de feu et de fumée s'en échappaient déjà. Je n'entrai pas ; je

retournai encore au Kremlin. Chemin faisant j'a perçus des soldats, des artisans russes qui se ré pandaient dans les maisons et les incendiaient. No patrouilles en tuèrent quelques-uns en ma présenc et en arrêtèrent un assez grand nombre. Je ren contrai le maréchal Mortier. « Où allez-vous ? m » dit-il. — Le feu me chasse, quelque part que j » me loge ; je vais décidément au Kremlin. – » Tout y est en désordre, l'incendie gagne partout » éloignez-vous plutôt. — Où se retirer ? — A mo » hôtel; mon aide de camp vous conduira. » Je l suivis. La maison était près de l'hospice des en fants-trouvés. Nous y étions à peine, qu'elle éta déjà embrasée. Je me déterminai de nouveau à a ler au Kremlin. Je passai la Moskowa pour m'éta blir vis-à-vis le palais, qui était encore intact. J rencontrai en route le général La Riboisière, a compagné de son fils, malade[1]; Talhoüet se joign à nous ; nous nous logeâmes tous dans des maiso

1. La victoire de la Moskowa fut un jour de deuil po le général de La Riboisière ; son jeune fils y fut blessé mort en chargeant l'ennemi. Plein du chagrin que lui ca sait la perte de son fils et épuisé de fatigue, le génér tomba malade à Wilna, et mourut à Kœnigsberg le 21 d cembre 1812. Son corps repose dans l'église des Invalide et sur son cercueil, on lit cette inscription : J.-Ambroi Baston, comte de La Riboisière, général de division, cor mandant en chef l'artillerie de la Grande Armée, gra officier de la Légion d'honneur, né à Fougères en 17 mort à Kœnigsberg le 21 décembre 1812.

placées sur la rivière. Mon propriétaire était un brave chapelier, qui apprécia ma position et me prodigua tous les soins possibles. J'étais à peine installé chez cet honnête artisan, que le feu se manifesta de toutes parts. Je quittai à la hâte : les quais sont étroits ; si j'eusse tardé, je n'eusse pu échapper avec ma voiture. Nous repassâmes l'eau et nous vînmes nous établir en plein air, derrière les murs du Kremlin ; c'était l'unique moyen de trouver quelque repos. Le vent soufflait avec une violence toujours croissante et alimentait l'incendie. Je me déplaçai encore une fois, mais ce fut la dernière. Je me retirai près d'une barrière : les maisons étaient isolées, éparses ; le feu ne put les atteindre. Celle que j'occupai était petite, commode, et appartenait à un prince Gallitzin. J'y ai nourri pendant quinze jours au moins cent cinquante habitants réfugiés.

Napoléon fut à son tour obligé de se retirer devant les flammes. Il quitta le Kremlin et porta son quartier général hors de la ville, dans une maison impériale, où il s'établit [1]. Il n'y resta pas longtemps ; il rentra au palais des czars dès que l'incendie fut tout à fait éteint. Il envoyait presque tous les matins le général Narbonne [2] savoir de mes nou-

1. Au château de Petroskoïe, appartenant au prince Gallitzin.

2. Le général de division, comte de Narbonne, ancien

velles. Ce général, comme beaucoup de monde, étai fort inquiet. Il me disait souvent que l'Empereu avait tort de compter sur la paix, que nous n'étion pas à même de dicter des conditions, que les Rus ses ne s'étaient pas résignés au sacrifice de leur ca pitale pour accepter des traités désavantageux « Ils nous amusent pour prendre leur revanche e » avoir plus beau jeu. »

ministre de la guerre, était un des aides de camp de Napo léon pendant la campagne de Russie; il fut ambassadeur à Vienne, puis commandant de Torgau où il mourut le 17 no vembre 1813.

CHAPITRE XXXII

Moscou était détruit ; l'occupation de ses décombres n'était ni sûre ni profitable ; nous étions trop éloignés de nos ailes, nous ne pouvions nous procurer de subsistances, et nous n'avions aucun intérêt à garder des ruines. Chacun était d'avis qu'il ne fallait pas séjourner ; mais on n'était pas d'accord sur ce qu'il convenait de faire. Le roi de Naples proposait de marcher sur Kaluga, d'y détruire les seuls établissements que possède la Russie, et de revenir cantonner sur le Borysthène. On ne pouvait pas suivre les Cosaques au bout du monde ; la plus longue fuite doit avoir son terme : nous étions prêts à combattre ; mais nous ne voulions plus courir. Tel était le sens de la proclamation qu'il conseil-

lait avant de se mettre en mouvement. Le vice-roi[1] pensait au contraire qu'il fallait marcher aux Russes, les battre, pousser sur Pétersbourg, et se diriger ensuite sur Riga : on eût rallié Macdonald ; après quoi on se fut établi sur la Dwina. D'autres présentaient d'autres plans : tous étaient bons, tous étaient praticables ; mais l'Empereur avait des données particulières : il voyait juste si on n'eût reçu les inspirations de l'Angleterre. On s'est beaucoup appesanti sur ce séjour : c'est une faute puisque les événements l'ont condamné ; mais ceux qui se récrient n'avaient ni le secret des affaires ni celui des négociations ; ils peuvent, sans trop de modestie, croire que la sagacité de ce grand homme n'était pas au-dessous de celle que la nature leur a départie. Il s'est trompé ; nous en avons senti les conséquences : on saura peut-être un jour quelles combinaisons l'ont égaré. Quoi qu'il en soit, on resta, on négocia, on batailla, on ne décida rien. L'armée de Moldavie faisait son mouvement ; elle s'avançait, mais on ne savait encore sur quelle ligne elle allait agir : les uns prétendaient qu'elle se rallierait à Kutusow ; les autres craignaient qu'elle ne se portât sur nos derrières. On était dans l'attente de ce qui se préparait : l'Empereur n'était pas lui-même sans inquiétude ; mais il sa-

1. Le prince Eugène de Beauharnais.

vait, jusqu'au dernier homme, ce qu'il avait de troupes échelonnées depuis le Rhin jusqu'à Moscou ; il se croyait en mesure ; il se borna à expédier des instructions : celles qu'il adressa au duc de Bellune méritent d'être citées ; elles prouvent de quelle nature était ce sommeil qu'on lui reproche.

Napoléon au Major général.

« Mon cousin, faites connaître au duc de Bellune » que je ne lui ai pas encore donné d'ordres pour » son mouvement parce que cela dépend du mou- » vement de l'ennemi ; que l'armée russe de Mol- » davie, forte de trois divisions ou de vingt mille » hommes, infanterie, cavalerie et artillerie com- » prises, a passé le Dniéper dans les premiers jours » de septembre ; qu'elle peut se diriger sur Mos- » cou pour renforcer l'armée que commande le » général Kutusow, ou sur la Wolhinie pour ren- » forcer celle de Tormassow ; que l'armée du gé- » néral Kutusow, battue à la bataille de la Moskowa, » est aujourd'hui sur Kaluga, ce qui pourrait faire » penser qu'elle attend des renforts qui lui vien- » draient de la Moldavie par la route de Kiew ; que, » dans cette hypothèse, le duc de Bellune recevrait » ordre de se joindre à la Grande Armée, soit par

» la route d'Ielnia et de Kaluga, soit par toute au-
» tre ; que si au contraire les vingt mille hommes
» de la Moldavie s'étaient portés au secours de Tor-
» massow, ce renfort porterait Tormassow à qua-
» rante mille hommes ; mais que notre droite, que
» commande le prince de Schwartzenberg [1], serait
» encore d'égale force, puisque ce prince, avec les
» Autrichiens, les Polonais, et les Saxons, a environ
» quarante mille hommes ; que d'ailleurs j'ai de-
» mandé à l'Empereur d'Autriche que le corps que
» commande le général autrichien Reuss à Lemberg
» fît un mouvement, et que le prince de Schwart-
» zenberg reçût un renfort de dix mille hommes ;
» que, d'un autre côté, l'Empereur Alexandre ren-
» force tant qu'il peut la garnison de Riga et le
» corps de Wittgenstein, afin de pouvoir déposter
» le maréchal Saint-Cyr de Polotsk, et le duc de
» Tarente de Riga et de Dünaburg ; que des lettres
» qui arrivent du prince de Schwartzenberg, en date

1. Le prince de Schwartzenberg était ministre d'Etat et feld-maréchal autrichien, il avait combattu contre nous à Ulm, à Austerlitz, à Wagram ; à la paix il fut chargé de conduire les négociations relatives au mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise ; puis, en 1812, il reçut le commandement du corps de 30,000 hommes mis par l'Autriche à la disposition de Napoléon ; mais, lorsque l'Autriche rompit avec la France, Schwartzenberg commanda alors les armées qui combattirent avec les alliés pendant les campagnes de 1813, 1814 et 1815.

» du 24, tendraient à prouver que l'armée de Mol-
» davie, au lieu de venir sur Moscou, s'est rendue,
» à l'armée de Tormassow et l'a renforcée ; qu'il
» est donc nécessaire de savoir ce qui se passera ;
» que dans cet état de choses, je désire que le duc
» de Bellune cantonne son corps de Smolensk à
» Orsza ; qu'il entretienne une correspondance
» exacte par toutes les estafettes avec le duc de
» Bassano, afin que ce ministre lui écrive et lui
» donne toutes les nouvelles qu'il aurait des diffé-
» rents points ; qu'il envoie un officier sage, discret
» et intelligent auprès du général Schwartzenberg
» et du général Reynier ; que cet officier apprendra
» du général Schwartzenberg ce qui se passe, et
» du général Reynier le véritable état des choses ;
» qu'il se mette en correspondance réglée avec le
» gouverneur de Minsk, et qu'enfin il envoie des
» agents dans différentes directions pour savoir ce
» qui se passe ; que la division Gérard sera placée
» du côté d'Orsza, où elle se trouvera à quatre ou
» cinq marches de Polotsk ; que l'autre division, qui
» sera entre Orsza et Smolensk, pourra l'appuyer
» rapidement, et qu'enfin la troisième division
» sera auprès de Smolensk ; que, par ce moyen,
» son corps d'armée se reposera et pourra se nour-
» rir facilement ; qu'il faut le placer au haut de la
» route, afin de laisser la grande communication
» pour les troupes qui arrivent ; que dans cette po-

» sition, il sera également à même de se porte
» sur Minsk et Wilna, si le centre de nos commu
» nications et de nos dépôts était menacé, et si l
» maréchal Saint-Cyr était repoussé de Polotsk
» ou d'exécuter l'ordre qu'il recevrait de reveni
» à Moscou par la route d'Ielnia et de Kaluga, s
» la prise de Moscou et le nouvel état de chose
» avaient décidé l'ennemi à se renforcer d'un
» portion des troupes de Moldavie ; qu'ainsi le du
» de Bellune formera la réserve générale pour s
» porter, soit au secours du prince de Schwart
» zenberg et couvrir Minsk, soit au secours du ma
» réchal Saint-Cyr et couvrir Wilna, soit enfin
» Moscou pour renforcer la Grande Armée ; que l
» général Dombrowski, qui a une division de hui
» mille hommes d'infanterie et douze cents che
» vaux polonais, est sous ses ordres, ce qui porter
» son corps d'armée à quatre divisions ; que l
» brigade de réserve de Wilna, composée de quatr
» régiments westphaliens, de deux bataillons d
» Hesse-Darmstadt qui, vers la fin de ce mois, a
» rivent de la Poméranie suédoise, et de hu
» pièces de canon, sera aussi sous ses ordres ; qu'e
» fin, dans le courant de novembre, deux nouvell
» divisions se réunissent, l'une à Varsovie, c'est l
» trente-deuxième division, qui sera augmenté
» de trois bataillons de Würtzbourg et restera com
» mandée par le général Durutte ; l'autre à Kœnig

» berg, c'est la trente-quatrième division, qui était
» en Poméranie sous les ordres du général Morand,
» et qui, augmentée également, de quelques ba-
» taillons, sera sous les ordres du général Loison ;
» ainsi, soit qu'il faille marcher au secours du
» prince de Schwartzenberg ou au secours du ma-
» réchal Saint-Cyr, le duc de Bellune pourra tou-
» jours réunir une masse de quarante mille hommes ;
» que comme la correspondance de l'estafette est
» prompte, je serai toujours à même de donner
» mes ordres, et que ce ne serait que dans le cas
» où Minsk ou Wilna seraient menacés que le duc
» de Bellune devrait se mettre en marche de son
» autorité pour couvrir ces deux grands dépôts de
» l'armée ; que le duc de Bellune, ayant le com-
» mandement général sur toute la Lithuanie et
» sur les gouvernements de Smolensk et de Wi-
» tepsk, doit partout activer la marche de l'admi-
» nistration et surtout prendre des mesures efficaces
» pour que les réquisitions de blé et de fourrage
» aient lieu ; qu'il y a des fours à Mohilow, à Orsza,
» à Rasasna, à Dubrowna ; qu'il doit faire faire
» beaucoup de biscuit, et se mettre en situation
» d'avoir trente jours de vivres assurés pour son
» corps, sans prendre rien ni sur les transports mi-
» litaires, ni sur les convois qui viendraient de
» l'armée. Le duc de Bellune aura soin d'avoir
» aussi une correspondance à Witepsk : il est maître

» d'y envoyer des troupes pour soutenir ce point » et s'y maintenir ; il pourra, de sa personne, se » porter à Mohilow, à Witepsk, à Smolensk, pour » connaître le terrain et faire marcher l'adminis- » tration. Si, par accident quelconque, la commu- » nication avec Moscou venait à être interceptée, il » aurait soin d'envoyer de la cavalerie et de l'in- » fanterie pour la rouvrir. »

Nous n'avions plus ni vivres ni fourrages ; hommes et chevaux étaient également exténués : la retraite devenait indispensable. On s'occupa des moyens d'évacuer les blessés. Je commençais à marcher, j'allai le 13 au château ; Napoléon me demanda avec bonté en quel état se trouvaient mes blessures, comment j'allais ; il me fit voir le portrait du roi de Rome, qu'il avait reçu au moment d'engager la bataille de la Moskowa. Il l'avait montré à la plupart des généraux : j'étais à porter des ordres ; l'affaire commença, nous eûmes autre chose à faire. Il voulut me dédommager ; il chercha le médaillon, et me dit avec une satisfaction que ses yeux ne cachaient pas : « Mon fils est » le plus bel enfant de France. »

On apporta un instant après, un mémoire de l'intendant général, qui demandait quarante-cinq jours pour évacuer les blessés. « Quarante-cinq » jours ! il se trompe. Si on ne faisait rien, partie

» guériraient, partie mourraient ; il n'y aurait que » le surplus à évacuer ; et l'expérience prouve que » trois mois après une bataille, il ne reste que le » sixième des blessés : je veux les faire évacuer ; » je ne veux pas qu'ils restent exposés aux bruta- » lités des Russes. »

Nous apercevions, du salon, les ouvriers qui travaillaient à enlever la croix du grand Ivan. « Voyez quelle nuée de corbeaux voltigent autour » de cette ferraille ! Veulent-ils aussi nous empê- » cher de l'emmener ? J'enverrai cette croix à » Paris ; je la ferai placer sur le dôme des Invali- » des. »

Nous étions au 18 octobre ; le départ fut fixé au 19. Ma blessure n'était pas tout à fait fermée ; je montai à cheval pour voir si j'en supporterais le mouvement.

CHAPITRE XXXIII

Le lendemain, je me rendis de bonne heure au Kremlin; à peine arrivais-je au palais, que Napoléon en sortait pour quitter à jamais Moscou; il m'aperçut : « J'espère que vous ne me suivrez pas » à cheval; vous n'êtes pas en état de le faire : » vous pouvez vous mettre dans une de mes voitures. »

Je le remerciai, et lui répondis que je croyais être à même de l'accompagner. Nous quittâmes cette capitale, et nous prîmes la route de Kaluga; lorsque nous fûmes à environ trois lieues, l'Empereur s'arrêta pour attendre des nouvelles de Mortier, qui avait ordre de faire sauter le Kremlin en évacuant la place. Il se promenait dans un champ

avec M. Daru[1]; celui-ci le quitta : je fus appelé. « Eh bien, Rapp, nous allons nous retirer sur les » frontières de la Pologne, par la route de Kaluga; » je prendrai de bons quartiers d'hiver : j'espère » qu'Alexandre fera la paix. — Vous avez attendu » bien longtemps, Sire ; les habitants prédisent un » hiver rigoureux. — Bah ! bah ! avec vos habi- » tants ! Nous avons aujourd'hui le 19 octobre, » voyez comme il fait beau ; est-ce que vous ne » reconnaissez pas mon étoile ? Je ne pouvais, » d'ailleurs, partir avant d'avoir mis en route tout » ce qu'il y avait de malades et de blessés ; je ne » devais pas les abandonner à la fureur des Russes.

1. Le comte Daru était intendant général de la Grande Armée. Après la bataille de Smolensk, Daru consulté par l'Empereur, était d'avis que l'armée s'arrêtât, se fortifiât dans cette ville ; il ne la voyait pas sans crainte s'enfoncer au sein de la vieille Russie, en s'acharnant à la poursuite d'un ennemi qui se dérobait devant elle par une fuite calculée. L'incendie de Moscou justifia les craintes de Daru : « Que faire ? disait l'Empereur à Daru, en jetant les yeux sur les ruines fumantes de la cité sainte. — Rester ici, répondit Daru, nous loger dans ce qui reste de maisons, dans les caves ; recueillir les vivres qu'on pourra encore trouver dans cette ville immense ; presser les arrivages de Wilna, faire de ces décombres un grand camp retranché ; rendre inattaquables nos communications avec les provinces lithuaniennes, avec l'Allemagne, avec la Prusse, et recommencer au printemps prochain. « — C'est un conseil de lion, s'écria l'Empereur. » Le conseil du lion ne fut pas suivi ; Napoléon quitta Moscou.

» — Je crois, Sire, que vous eussiez mieux fait de » les laisser à Moscou ; les Russes ne leur auraient » pas fait de mal ; tandis qu'ils sont exposés, faute » de secours, à mourir sur les grandes routes. » Napoléon n'en convenait pas, mais tout ce qu'il me disait de rassurant ne le séduisait pas lui-même ; sa figure portait l'empreinte de l'inquiétude.

Arriva enfin un officier qu'avait dépêché le maréchal : c'était mon aide de camp Turkheim, qui nous apprit que Moscou était tranquille ; que quelques pulks de Cosaques avaient paru dans les faubourgs, mais qu'ils n'avaient eu garde d'approcher ni du Kremlin ni des quartiers qu'occupaient encore les troupes françaises.

Nous nous remîmes en route. Le soir nous arrivâmes à Krasno-Pachra. La physionomie du pays ne souriait pas à Napoléon : l'aspect hideux, l'air sauvage de ces esclaves révoltait des yeux accoutumés à d'autres climats. « Je voudrais ne pas y » laisser un homme ; je donnerais tous les trésors » de la Russie pour ne pas lui abandonner un » blessé. Il faut prendre les chevaux, les fourgons, » les voitures, tout, pour les transporter. Fais-moi » venir un secrétaire. » Le secrétaire vint, c'était pour écrire à Mortier ce qu'il venait de me dire. Il n'est pas inutile de citer la dépêche : ces instructions ne sont pas indignes d'être connues ; ceux

qui ont tant déclamé contre son indifférence pourront les méditer.

Au Major général.

« Faites connaître au duc de Trévise qu'aussitôt » que son opération de Moscou sera finie, c'est-à-» dire le 23, à trois heures du matin, il se mettra » en marche, et arrivera le 24 à Kubinskoé ; que, » de ce point, au lieu de se rendre à Mojaïsk, il » ait à se diriger sur Veréia, où il arrivera le 25 : » il servira ainsi d'intermédiaire entre Mojaïsk, où » est le duc d'Abrantès, et Borowsk, où sera l'ar-» mée. Il sera convenable qu'il envoie des officiers » sur Fominskoé, pour nous instruire de sa mar-» che; il mènera avec lui l'adjudant-commandant » Bourmont[1] les Bavarois et les Espagnols qui sont » à la maison Gallitzin. Tous les Westphaliens de

1. Le comte de Bourmont était adjudant commandant attaché à l'armée du prince Eugène. — Il devint général de brigade en 1813 général de division en 1814, et ministre de la guerre en 1829. Ce fut lui qui, en 1830, commanda l'expédition d'Afrique, mais ses agissements politiques après le départ de Charles X en cherchant à rallumer la guerre civile en Vendée puis en allant mettre ses talents militaires au service de don Miguel, en Portugal, autorisèrent le gouvernement à lui appliquer les dispositions du Code concernant les Français qui servent en pays étrangers sans autorisation et M. de Bourmont cessa d'être français.

» la première poste et de la deuxième, et tout ce
» qu'il trouvera de Westphaliens, il les réunira et
» les dirigera sur Mojaïsk ; s'ils n'étaient pas en
» nombre suffisant, il ferait protéger leur passage
» par de la cavalerie. Le duc de Trévise instruira
» le duc d'Abrantès de tout ce qui sera relatif à
» l'évacuation de Moscou. Il est nécessaire qu'il
» nous écrive demain 22, non plus par la route de
» Dessna, mais par celle de Karapowo et Fomins-
» koé ; le 23, il nous écrira par la route de Mojaïsk :
» son officier quittera la route à Kubinskoé, pour
» venir sur Fominskoé, le quartier général devant
» être probablement le 23 à Borowsk ou à Fomins-
» koé. Soit que le duc de Trévise fasse son opé-
» ration demain 22 à trois heures du matin, soit
» qu'il la fasse le 23 à la même heure, comme je
» lui ai fait dire depuis, il doit prendre ces mêmes
» dispositions ; par ce moyen, le duc de Trévise
» pourra être considéré comme l'arrière-garde de
» l'armée. Je ne saurais trop lui recommander de
» charger sur les voitures de la jeune Garde, sur
» celles de la cavalerie à pied, et sur toutes celles
» qu'on trouvera, les hommes qui restent encore
» aux hôpitaux. Les Romains donnaient des cou-
» ronnes civiques à ceux qui sauvaient des ci-
» toyens ; le duc en méritera autant qu'il sauvera
» de soldats. Il faut qu'il les fasse monter sur ses
» chevaux et sur ceux de tout son monde. C'est

ainsi que l'Empereur a fait au siège de Saint-Jean d'Acre. Il doit d'autant plus prendre cette mesure, qu'à peine ce convoi aura rejoint l'armée, qu'on lui donnera les chevaux et les voitures que la consommation aura rendus inutiles. L'Empereur espère qu'il aura sa satisfaction à témoigner au duc de Trévise pour lui avoir sauvé cinq cents hommes. Il doit, comme de raison, commencer par les officiers, ensuite les sous-officiers, et préférer les Français. Il faut qu'il assemble tous les généraux et officiers sous ses ordres, pour leur faire sentir l'importance de cette mesure, et combien ils mériteront de l'Empereur en lui sauvant cinq cents hommes. »

Nous nous dirigeâmes sur Borowsk, nous arrivâmes dans cette ville le quatrième jour : elle était abandonnée. Cependant Kutusow s'occupait tranquillement à faire ses proclamations : il était paisible dans son camp de Tarentino ; il n'éclairait ni son front ni ses ailes ; il ne se doutait pas du mouvement que nous faisions. Il apprit enfin que nous marchions sur Kaluga ; il leva aussitôt ses cantonnements et parut à Malojaroslawitz[1] en même temps que nos colonnes. L'action s'engagea : nous entendions de Borowsk une canonnade lointaine. Je souffrais beaucoup de ma blessure ; mais je ne

1. A 20 l. sud de Moscou, bataille le 24 octobre 1812.

voulais pas quitter Napoléon : nous montâmes à cheval. Nous arrivâmes vers le soir à la vue du champ de bataille : on se battait encore ; mais bientôt le feu cessa. Le prince Eugène avait enlevé une position qui eût dû être défendue à outrance : nos troupes s'étaient couvertes de gloire. C'est une journée que l'armée d'Italie doit inscrire dans ses fastes. Napoléon bivouaqua à une demi-lieue de là : le lendemain nous montâmes à cheval à sept heures et demie pour visiter le terrain où l'on avait combattu ; l'Empereur était placé entre le duc de Vicence[1], le prince de Neuchâtel et moi. Nous avions à peine quitté les chaumières où nous avions passé la nuit, que nous aperçûmes une nuée de Cosaques ; ils sortaient d'un bois en avant sur la droite : ils étaient assez bien pelotonnés ; nous les prîmes pour de la cavalerie française.

Le duc de Vicence fut le premier qui les reconnut. « Sire, ce sont les Cosaques. — Cela n'est » pas possible, » répondit Napoléon. Ils fondaient sur nous en criant à tue-tête. Je saisis son cheval par la bride ; je le tournai moi-même. « Mais ce » sont les nôtres ? — Ce sont les Cosaques ; hâtez-» vous. — Ce sont bien eux, dit Berthier. — Sans » aucun doute, ajouta Mouton. » Napoléon donna

1. Il s'agit ici d'Armand Caulaincourt, duc de Vicence qui avait été ambassadeur à Saint-Pétersbourg ; il était frère du général Caulaincourt tué à la Moskowa.

uelques ordres et s'éloigna : je m'avançai à la tête
e l'escadron de service ; nous fûmes culbutés :
ion cheval reçut un coup de lance de six pouces
e profondeur ; il se renversa sur moi : nous fû-
ies foulés aux pieds par ces barbares. Ils aperçu-
ent heureusement à quelque distance un parc
artillerie ; ils y coururent : le maréchal Bessiè-
es eut le temps d'arriver avec les grenadiers à
ieval de la Garde ; il les chargea et leur reprit
s fourgons et les pièces qu'ils emmenaient. Je me
dressai sur mes jambes, on me replaça sur ma
lle, et je m'acheminai jusqu'au bivouac. Quand
apoléon vit mon cheval couvert de sang, il crai-
nit que je n'eusse été de nouveau atteint ; il me
emanda si j'étais blessé : je lui répondis que j'en
ais été quitte pour quelques contusions ; alors
ise prit à rire de notre aventure, que je ne trou-
vis cependant pas amusante.

Je fus bien dédommagé par la relation qu'il pu-
l a sur cette affaire ; il me combla d'éloges : je n'ai
jnais goûté de satisfaction comparable à celle
ue j'éprouvai en lisant les choses flatteuses qu'il
lait de moi. « Le général Rapp, portait le bulle-
in, a eu un cheval tué sous lui dans cette charge.
»L'intrépidité dont cet officier général a donné
»ant de preuves se montre dans toutes les oc-
»asions. » Je répète avec orgueil les éloges de ce
rand homme : je ne les oublierai jamais.

Nous retournâmes sur le champ de bataille : Napoléon voulait visiter les lieux qui avaient été le théâtre de la gloire du prince Eugène. Il trouva la position des Russes excellente ; il s'étonna qu'ils se fussent laissé forcer ; il reconnut à l'aspect des cadavres que les milices étaient confondues avec les troupes de ligne, et que, si elles ne se battaient pas avec intelligence, elles y allaient du moins avec courage. L'armée ennemie se retira à quelques lieues sur la route de Kaluga, et prit position.

La retraite était interceptée : nous nous jetâmes à droite sur Veréia ; nous y arrivâmes le lendemain de bonne heure, nous y couchâmes ; c'est dans cette ville que Napoléon apprit que le Kremlin était sauté. Le général Wintzengerode n'avait pas assez contenu son impatience ; il s'était aventuré dans cette capitale avant que nos troupes l'eussent évacuée : elles le coupèrent ; il essaya de leur faire croire qu'il venait parlementer ; il était né sur le territoire de la confédération, il ne se souciait pas d'être fait prisonnier : il le fut cependant en dépit du mouchoir blanc qu'il agitait, Napoléon le fit venir, et s'emporta avec violence ; il le traita avec mépris, le flétrit du nom de traître, et le menaça de lui en faire infliger le supplice ; il me dit même qu'il fallait faire nommer une commission pour instruire le procès de *monsieur* sur-le-champ : il le fit emmener par des gendarmes d'élite, et

donna ordre de le mettre au secret. Wintzengerode chercha plusieurs fois à se disculper ; mais Napoléon ne voulut pas l'entendre. On a prétendu dans l'armée russe que ce général avait parlé avec courage et dit des choses très fortes à l'Empereur : cela n'est pas ; l'anxiété était peinte sur sa figure ; tout en lui exprimait le désordre d'esprit où l'avait jeté la colère de Napoléon. Chacun de nous s'efforça de calmer ce prince ; le roi de Naples, le duc de Vicence surtout, lui firent sentir combien, dans la situation des choses, la violence envers un homme qui cachait son origine sous la qualité de général russe serait fâcheuse : il n'y eut pas de conseil de guerre, et l'affaire en resta là. Quant à nous, Wintzengerode ne dut pas se plaindre du traitement que nous lui fîmes; sa position nous inspirait à tous de l'intérêt. Son aide de camp fut traité avec beaucoup de bienveillance. Napoléon lui demanda son nom : « Nareschkin, répondit le » jeune officier. — Nareschkin ! Quand on s'ap» pelle ainsi, on n'est pas fait pour être l'aide de » camp d'un transfuge. » Nous fûmes navrés de ce manque d'égards ; nous cherchâmes tous les moyens imaginables de le faire oublier au général.

CHAPITRE XXXIV

Nous partîmes le lendemain, et nous gagnâme la grande route de Moscou par Mojaïsk.

Le froid, les privations étaient extrêmes ; l'heur des désastres était sonnée. Nous retrouvâmes no blessés morts sur la route, et les Russes qui nou attendaient à Viasma. A la vue de ces colonnes, l soldat recueillit un reste d'énergie, fondit sur elle et les défit[1]. Mais nous étions harcelés par des trou pes qu'excitaient l'abondance et l'espoir du pillage à chaque pas nous étions obligés de prendre posi tion, de combattre ; nous ralentissions notre mar che sur un sol dévasté qu'il eût fallu franchir à tir

1. Combat de Viasma, 3 novembre 1812.

d'aile. La température, la faim, les Cosaques, tout

Les Cosaques.

ce qu'il y a de fléaux était déchaîné sur nous. L'armée s'affaissait sous le poids de ses maux ; sa route était dessinée par les cadavres ; ce qu'elle souffrait passe l'imagination. Combien j'ai rencontré, dans cette terrible retraite, de généraux malades ou blessés que je croyais ne jamais revoir ! De ce nombre étaient le général Friant, dont les blessures étaient encore ouvertes ; le général Durosnel, qui fit le trajet avec une fièvre nerveuse, presque constamment

dans le délire; et le brave général Belliard, atteint d'un coup de feu à la bataille de la Moskowa. Il avait autrefois pénétré jusqu'en Éthiopie; il avait porté nos couleurs plus loin que n'avait jamais été l'aigle romaine : il devait trouver de la différence entre les deux climats.

Nous marchâmes sur Smolensk; elle devait être le terme de nos misères; nous devions y trouver des subsistances et des vêtements, de quoi nous garantir des fléaux qui nous dévoraient : nous n'en étions plus qu'à dix-huit lieues. Napoléon logea dans un de ces blockaus qu'on avait construits pour recevoir des postes de cinquante à soixante hommes, chargés de protéger la correspondance et les communications. J'étais de service : il y avait déjà quelque temps qu'il n'était venu d'estafettes; il en arriva une, je la remis à l'Empereur. Il ouvrit le paquet avec précipitation; un *Moniteur* lui tomba sous la main, il le parcourut : le premier article qui se présenta à ses yeux fut l'entreprise de Malet [1]; il n'avait pas lu les dépêches, il ne savait ce

1. En 1807, le général Malet s'étant occupé déjà de propagande républicaine fut enfermé à la prison de la Force où il resta dix mois. Des démarches compromettantes le firent arrêter de nouveau, et, de sa prison, il ourdit en 180 une conspiration qu'un de ses codétenus révéla au mo ment où elle allait être mise à exécution. En juin 1812, obtint d'être transféré à la maison de santé de la rue d faubourg Saint-Antoine, et, là, organisa avec un petit nom

que c'était. « Qu'est-ce que cela! quoi! des com-
» plots! des conspirations! » Il ouvrit ses lettres; elles contenaient le détail de la tentative : il fut stupéfait. Cette police qui sait tout, qui devine tout, s'était laissée prendre au dépourvu; il n'en pouvait pas revenir. « Savary à la Force! le ministre de
» la police arrêté, conduit, enfermé dans une pri-
» son! » J'allais transmettre quelques ordres. L'aventure avait déjà transpiré; la surprise, l'étonnement, étaient peints sur toutes les figures; on faisait des rapprochements qui jusque-là avaient échappé.

bre d'affidés un nouveau complot. Dans la nuit du 22 au 23 octobre, il s'évade de la maison de santé et, accompagné de Rateau, caporal à la Garde de Paris, et d'un étudiant nommé Boutreux, il parcourt divers postes auxquels il annonce la mort de l'Empereur et la nomination d'un gouvernement provisoire, délivre de la prison de la Force les généraux Lahorie et Guidal, tire un coup de pistolet sur le général Hulin, commandant la place de Paris; mais à ce moment Malet est arrêté par deux officiers de l'état-major de la place, Laborde et Doucet. D'un autre côté Lahorie et Guidal avaient fait conduire à la Force le général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police et M. Pasquier, préfet de police; mais, à leur tour Lahorie et Guidal furent arrêtés, et cette audacieuse conspiration était avortée. Le 28, Malet et vingt-quatre autres complices furent traduits devant une commission militaire; le lendemain 29, la commission condamna à mort Malet, Lahorie, Guidal, et avec eux onze officiers ou sous-officiers convaincus d'avoir favorisé la conspiration. Les condamnés furent fusillés le même jour à quatre heures de l'après-midi dans la plaine de Grenelle.

L'imprévoyance des suppôts de la police était manifeste ; ils ne sont alertes que parce qu'on croit à leur vigilance. Napoléon ne s'étonnait pas que ces misérables qui peuplent les salons et les tavernes, qui obstruent tout, qui s'insinuent partout, n'eussent pas pénétré la trame ; mais il ne concevait pas la faiblesse de Rovigo. « Comment ne » s'est-il pas fait tuer plutôt que de se laisser ar» rêter ; Doucet et Hulin ont montré bien plus de » courage. »

Nous nous remîmes en route ; nous passâmes le Borysthène. L'Empereur établit son quartier général dans un château dévasté, à une douzaine de lieues en avant de Smolensk, et à une et demie derrière le fleuve. Les rives en sont fort escarpées dans cet endroit ; elles étaient couvertes de verglas. Napoléon craignant que l'artillerie ne pût les franchir, il me chargea de joindre Ney, qui commandait l'arrière-garde, et de rester avec lui jusqu'à ce que tout fût en sûreté. Je trouvai le maréchal occupé à donner la chasse aux Cosaques ; je lui communiquai les ordres que j'avais à lui transmettre, et nous nous retirâmes à un blockaus qui devait assurer le passage, et où le quartier général fut établi.

Une partie de l'infanterie passa ; l'autre bivouaqua dans un petit bois, sur la rive où nous étions. Nous fûmes occupés toute la nuit à faire passer les pièces ; la dernière montait la rampe quand l'ennemi

parut. Il attaqua sur-le-champ avec des masses considérables ; nous reçûmes ses charges sans nous ébranler : mais notre but était atteint ; le combat n'avait plus d'objet ; nous nous éloignâmes. Nous abandonnions quelques centaines d'hommes que l'inanition et les blessures avaient mis hors d'état de suivre. Les malheureux ! ils se plaignaient, gémissaient, demandaient la mort ; c'était un spectacle déchirant : mais que pouvions-nous faire ? Chacun pliait sous le faix de la vie ; on se soutenait à peine ; personne n'avait assez de forces pour les partager. Les Russes nous suivirent ; ils voulaient passer de vive force. Ney les reçut avec cette vigueur, cette impétuosité qu'il mettait dans ses attaques ; ils furent repoussés, et le pont devint la proie des flammes. Le feu cessa ; nous nous retirâmes pendant la nuit. Je rejoignis le surlendemain soir Napoléon à Smolensk. Il savait qu'une balle m'avait effleuré la tête, qu'une autre avait abattu mon cheval ; il me dit : « Tu peux être tranquille » maintenant ; tu ne seras pas tué cette campagne. » — Je désire que Votre Majesté ne se trompe pas ; » mais vous avez souvent donné la même assu» rance au pauvre Lannes, qui a pourtant fini par » y passer. — Non, non, tu ne seras pas tué. — » Je le crois, mais je pourrais bien être gelé. » L'Empereur se répandit alors en éloges sur le maréchal Ney. « Quel homme !... quel soldat !... quel

» vigoureux gaillard !... » Il ne parlait que par exclamations ; il ne trouvait pas de mot pour rendre l'admiration que lui inspirait cet intrépide maréchal. Le prince de Neuchâtel entra ; il fut de nouveau question de Malet et de Savary. Napoléon s'égayait aux dépens du duc ; sa surprise, son arrestation, étaient le sujet de mille plaisanteries, dont le refrain était toujours qu'il aurait dû se faire tuer plutôt que de se laisser prendre.

CHAPITRE XXXV

La retraite avait été cruelle. Tout ce que la na-
ıre a de fléaux nous l'avions éprouvé; mais cha-
ue jour nous rapprochait de Smolensk : nous de-
ions trouver dans cette ville le repos et l'abon-
ance. Nous marchions ; l'espérance nous soutenait :
lle-même allait nous abandonner ; nos malheurs
evaient être inouïs comme nos victoires. Le qua-
ième corps perdit ses pièces ; la brigade Auge-
au[1] fut détruite, et Witepsk enlevé. Nous n'avions

1. Augereau (Jean-Pierre), né à Paris, en 1772, frère du
aréchal, s'était engagé en 1792, dans le 8e bataillon des
olontaires nationaux de Paris. Il devint général de brigade
8 mai 1804, et baron de l'Empire en 1810. Le 10 novem-
e 1812, en se dirigeant de Smolensk sur Kaluga, il

plus ni munitions ni subsistances; nous étions dans une position affreuse : il fallut se résigner. Nous nous remîmes en marche. Nous arrivâmes le lendemain à Krasnoï. Kutusow, qui se portait sur nous avec toutes ses forces, y avait déjà une avant-garde ; elle se replia à la vue de nos soldats, et s'établit à une lieue plus loin. Elle bivouaquait à gauche, sur la lisière d'une forêt qu'elle couvrait de feux. Napoléon me fit appeler, et me dit : « Nous » avons tout près d'ici de l'infanterie russe : c'est » la première fois qu'elle montre tant d'audace. Je » vous charge de l'attaquer à la baïonnette vers le » milieu de la nuit. Surprenez-la ; faites-lui passer » l'envie d'approcher si près de mon quartier gé- » néral. Je mets à votre disposition tout ce qui » reste de la jeune Garde. » J'avais fait mes apprêts; j'attendais près d'un feu de bivouac polonais que l'heure fût venue, quand le général Narbonne arriva. « Remettez vos troupes au duc de » Trévise, me dit-il; Sa Majesté ne veut pas vous » faire tuer dans cette affaire, elle vous réserve » une autre destination. » Je reçus ce contre-ordre avec plaisir, je ne le cache pas. J'étais exténué de fatigues, de souffrances et de froid. Je ne tenais

tomba au milieu d'un corps russe et fut fait prisonnier avec sa brigade. Rentré en France, après l'abdication de Napoléon, il fut nommé lieutenant-général honoraire. Retraité en 1824, il est mort à Paris en 1836.

pas à marcher à l'ennemi; du reste, ses Cosaques lui avaient déjà donné l'éveil, il était en mesure, il nous reçut de son mieux. Il fut néanmoins rompu et rejeté sur ses masses. Celles-ci étaient en position parallèlement à la route; elles s'étendaient pour ainsi dire de Smolensk à Krasnoï; elles nous prenaient en flanc, elles eussent pu nous accabler. Heureusement le prestige durait encore : nous étions protégés par le souvenir de nos victoires. Kutusow voyait de loin nos colonnes qui défilaient sur la route, et n'osait les aborder. Il se décidait enfin à courir la fortune; mais un paysan lui rapporta que Napoléon était à Krasnoï, que la Garde en occupait tous les alentours. Cette nouvelle glaça son courage ; il révoqua les ordres qu'il avait expédiés.

Nous avions depuis longtemps la mesure de sa capacité, nous la portions en ligne de compte ; c'était un de nos moyens. Il pouvait néanmoins se raviser, courir aux armes et nous anéantir : nous le sentions tous ; mais nous n'avions pas de nouvelles d'Eugène[1]; Davout et Ney étaient en arrière ; nous ne pouvions les abandonner. La température devenait d'ailleurs chaque jour plus âpre ; les Russes souffraient; ils avaient sommeillé jusque là, ils pouvaient sommeiller encore. Napoléon résolut d'en courir la chance ; il attendit. Tout réussit

1. Le prince Eugène.

comme il l'avait prévu. Milloradowitz voulut i
tercepter le quatrième corps ; mais il ne put y pa
venir : cinq mille hommes d'infanterie, qui n'
vaient ni chevaux pour s'éclairer, ni pièces po
se défendre, repoussèrent constamment les flots
soldats qui se précipitaient sur eux, firent tête
toute cette avant-garde, et se dégagèrent. Davo
suivait : l'ennemi se flattait de prendre sa revа
che sur ce maréchal ; mais l'Empereur y pourvu
Il se déploya à la gauche de Krasnoï, engag
quelques troupes, et fit ouvrir un feu d'artiller
assez bien nourri. Kutusow, effrayé à la vue
quatorze à quinze mille hommes qui couraient a
armes, rappela ses corps détachés : le maréch
passa et vint prendre part à l'action. Le but éta
atteint ; le feu se ralentit, et la retraite commenç
L'ennemi voulut la troubler ; mais le 1er de volt
geurs de la Garde repoussa toutes ses attaques :
cavalerie, l'infanterie, ni la mitraille, ne purer
l'ébranler ; il périt sur place. Cette héroïque résis
tance atterra les Russes ; ils cessèrent la poursuit

Dès que nous étions hors d'un embarras, nou
tombions dans un autre : nous avions osé, quator
à quinze mille que nous étions, nous mettre en l
gne devant les cent vingt mille hommes de Kutu
sow ; nous étions sortis sans échec d'une position o
nous eussions dû tous être enlevés ; mais nos subsi
tances, nos derrières n'étaient plus à nous : Mins

vait été surpris, l'armée de Moldavie couvrait la
érésina ; Ney était encore en arrière : jamais notre
tuation n'avait été plus terrible. Napoléon, que
tte complication des circonstances malheureuses
onnait, expédia l'ordre de reprendre l'offensive et
enlever Polotsk : le succès lui paraissait facile.
Pour peu que le duc de Bellune y mette de l'é-
lan, l'entreprise est immanquable ; la qualité des
troupes qu'il commande la garantit. C'est Ney
qui m'inquiète ; que va-t-il devenir ? » Ce maré-
al était en effet dans une position sans exemple ;
fallait toute la valeur, le sang-froid et la persé-
rance de cet intrépide guerrier pour en sortir ; il
ait reçu dans la nuit du 16 au 17 la nouvelle
combat d'Eugène et du départ de Davout :
double événement ne put l'ébranler. « Tous ces
Cosaques de la Russie, dit-il en l'apprenant, ne
m'empêcheraient pas d'exécuter mes instruc-
ions ; je ne romprai pas d'une semelle qu'elles
ne soient remplies. » Il acheva ses dispositions
se mit en marche : six mille hommes d'infan-
rie, trois cents chevaux et douze pièces de canon
mposaient toutes ses forces ; il était harcelé par
troupes légères de l'ennemi qui voltigeaient
ses flancs ; il marchait serré, prêt à recevoir
ut ce qui se présenterait. A trois heures, son
ant-garde atteignit Katowa, et fit halte à la vue
corps de Milloradowitz. Le temps était brumeux ;

on n'apercevait de part ni d'autre quelles for
on avait en tête : Ney franchit un ravin qui le
parait des troupes ennemies, enfonce la premi
ligne, culbute la seconde, et eût renversé l'
mée entière si les ravages de l'artillerie ne l'e
sent arrêté. Il fut contraint de sonner la retrai
mais son attaque avait été si impétueuse qu
n'osa le suivre. Il alluma des feux de bivou
comme s'il eût eu dessein de s'arrêter la nuit :
Russes l'imitèrent. Dès qu'il eut pris quelque
pos, il s'éloigna, résolu de mettre le Borysth
entre lui et des troupes trop nombreuses pour q
pût les forcer; il s'élança dans l'eau, sur la gl
et gagna la rive opposée : mais de nouveaux pé
l'y attendaient.

Les Cosaques couvraient la plaine, ils nous cl
geaient, nous mitraillaient avec fureur. Ney,
ne pouvait répondre à cette canonnade meurtri
précipitait sa marche, dispersant, culbutant, tou
qui osait l'attendre. Il gagnait un bois qui n'
pas éloigné ; il allait l'atteindre, lorsqu'une ba
rie se démasque et désorganise sa colonne. Le
dat chancelle, jette ses armes ; mais le maré
lui rend bientôt son énergie : ses paroles, sa v
son exemple, enflamment les plus timides ; on
lance, les pièces fuient, nous sommes maîtres
bois. Mais ce taillis n'avait ni routes ni frayés
était coupé de tant de ravins, semé de tant d'

:les, qu'on n'en sortit qu'avec des peines infinies : esque tout le matériel y resta. Les Cosaques en vinrent plus pressans; pendant deux jours ils ne ssèrent de renouveler leurs attaques : mais eux-èmes avaient été obligés de faire un détour, leurs :ces étaient en arrière, ils n'avaient pas d'artil-ie ; quelques voltigeurs en faisaient justice.

Ney touchait à Orsza ; la nuit était avancée; il rchait en silence, il se flattait d'être enfin dé-gé : tout à coup il aperçoit des feux de bivouac, découvre le camp d'une armée nombreuse. Il ne rait s'il devait se réjouir ou craindre, s'il voyait s Français ou des Russes, lorsque la fusillade le e de son anxiété : les reconnaissances sont ac-illies à coups de fusil ; les détonations, les cris, tambours, se mêlent, se confondent ; on eût dit e nous allions avoir affaire à toute la Russie. Fu-ux de voir le danger renaître au moment où il it en sortir, le maréchal veut s'ouvrir un pas-ge ; il se précipite sur ces feux... mais le camp est sert ; c'est une ruse, un stratagème. Platow nous ait apparemment pris pour les siens ; il avait it nous effrayer avec des ombres. Le duc dédai-gna de suivre quelques Cosaques qui avaient servi à cette fantasmagorie ; il poursuivit sa route, et at-teignit le quatrième corps trois lieues plus loin.

CHAPITRE XXXVI

Pendant que tout ceci se passait, nous avio
quitté Krasnoï, Napoléon marchait à pied à la tê
de sa Garde, et parlait souvent de Ney : il rappela
ce coup d'œil si juste et si sûr, ce courage à tou
épreuve, enfin tout ce qui le rendait si brillant s
le champ de bataille. « Il est perdu. » Eh bien ! j'
300 millions aux Tuileries, je les donnerais po
qu'il me fût rendu. » Il établit son quartier gén
ral à Dubrowna. Nous logeâmes chez une dam
russe qui avait eu le courage de ne pas abandonn
sa maison. J'étais de service ce jour-là : l'Empere
me fit appeler vers une heure du matin ; il éta
très abattu : il était difficile qu'il ne le fût pa
tant le tableau était affreux. Il me dit : « Mes affa

res vont bien mal; ces pauvres soldats me déchirent le cœur : je ne puis cependant y porter remède. » On cria aux armes, des coups de feu se rent entendre, tout était en rumeur. « Allez voir ce que c'est, me dit Napoléon avec le plus grand sang-froid. Je suis sûr que ce sont quelques mauvais Cosaques qui veulent nous empêcher de dormir. » C'était effectivement une fausse alerte. n'était pas content de certains personnages que m'abstiens de nommer. « Quels rois de théâtre ! sans énergie, sans courage, sans force morale ! Ai-je pu me méprendre à ce point ! A quels hommes je me suis confié ! Pauvre Ney, avec qui t'avais-je appareillé ! »

Nous partîmes pour Orsza [1], nous logeâmes chez es Jésuites. Napoléon désespérait de revoir l'arère-garde. Nous n'apercevions plus d'infanterie isse; il était probable qu'elle avait pris position : le ne devait rien laisser échapper. Le lendemain ous poussâmes à deux lieues plus loin; nous fîmes lte dans un mauvais hameau. C'est là que l'Empereur apprit vers le soir l'arrivée de Ney, et sa nction avec le quatrième corps. On peut facilement faire une idée de la joie qu'il éprouva, et de ccueil qu'il fit le lendemain au maréchal. Nous rivâmes à Borisow : Oudinot avait battu Lam-

1. Le 19 novembre.

bert ; les fuyards s'étaient ralliés à Tchitschacof, et couvraient la rive droite de la Bérésina. Napoléon devait être inquiet : nous n'avions ni équipages de pont ni subsistances. La Grande Armée avançait, Wittgenstein approchait, et les troupes de Moldavie nous fermaient le passage ; nous étions cernés sur tous les points : la position était affreuse, et n'avait peut-être pas d'exemple. Il ne fallait rien moins que la tête et le grand caractère de l'Empereur pour nous tirer d'un si mauvais pas : aucun Français, pas même Napoléon, n'eût dû échapper.

Ce prince s'arrêta un instant à Borisow, donna des ordres pour la fausse attaque qui nous sauva, et s'achemina vers le quartier général d'Oudinot, qui était à quelques lieues plus loin. Nous couchâmes un peu en deçà, dans une campagne qui appartenait à un prince Radziwill ; nous passâmes la nuit, le général Mouton et moi, sur une poignée de paille ; nous pensions à la journée du lendemain, nos réflexions n'étaient pas gaies. Nous nous remîmes en route à quatre heures ; nous étions dans une des calèches de l'Empereur. Nous apercevions les feux des Russes, ils couvraient la rive opposée ; les bois, les marais en étaient remplis ; il y en avait à perte de vue. La rivière était profonde, vaseuse, toute couverte de glaçons ; c'était là qu'il fallait la franchir, c'était là qu'il fallait passer ou se rendre ; nous augurions mal du

ıccès. Le général s'expliquait avec franchise ; il ıvait souvent fait devant Napoléon, qui le trai- it de frondeur, et qui néanmoins l'aimait beau- oup.

Nous arrivâmes au quartier général d'Oudinot ; le jur commençait à poindre. L'Empereur s'entre- nt un moment avec ce maréchal, mangea un orceau et donna des ordres. Ney me prit en par- ticulier, nous sortîmes ; il me dit en allemand : «Notre position est inouïe ; si Napoléon se tire d'affaire aujourd'hui, il faut qu'il ait le diable au corps. » Nous étions fort inquiets, et il y ıvait de quoi. Le roi de Naples vint à nous, et n'était pas moins soucieux. « J'ai proposé à Napo- léon, nous dit-il, de sauver sa personne, de passer la rivière à quelques lieues d'ici ; j'ai des Polonais qui me répondraient de lui, et le con- duiraient à Wilna : mais il repousse cette idée, et ne veut pas en entendre parler. Quant à moi, je ne pense pas que nous puissions échapper. » Nous étions tous les trois du même avis ; Murat ıprit : « Nous y passerons tous; il n'est pas ques- tion de se rendre. »

Tout en causant, nous aperçûmes l'ennemi qui fait ; ses masses avaient disparu, les feux étaient éteints ; on ne voyait plus que la queue des colon- ıs qui se perdait dans les bois, et cinq à six cents Cosaques épars dans la plaine. Nous examinâmes

avec la lorgnette, nous nous convainquîmes que le camp était levé. J'entrai chez Napoléon, qui s'entretenait avec le maréchal Oudinot. « Sire, l'ennemi a quitté sa position. — Cela n'est pas possible. » Le roi de Naples, le maréchal Ney, arrivèrent et confirmèrent ce que j'annonçais. L'Empereur sortit de sa baraque, jeta un coup d'œil sur l'autre côté de la rivière. « J'ai mis dedans l'amiral (il ne pouvait prononcer le nom de Tchitschacof) ; il me croit sur le point où j'ai ordonné la fausse attaque, il court à Borisow. » Ses yeux étincellent de joie et d'impatience ; il fait presser l'établissement des ponts, mettre une vingtaine de pièces en batterie. Celles-ci étaient commandées par un brave officier à jambe de bois, nommé Brechtel ; un boulet la lui emporta pendant l'action, et le renversa. « Cherche-moi, dit-il à un de ses canonniers, une autre jambe dans le fourgon n° 5. » Il se l'ajusta, et continua son feu.

L'Empereur fit passer à la nage une soixantaine d'hommes, sous la conduite du colonel Jacqueminot. Ils s'aventurèrent mal à propos à la suite des Cosaques ; un d'entre eux fut pris, questionné et fit connaître aux Russes sur quel point se trouvait Napoléon. Tchitschacof rebroussa chemin ; mais il n'était plus temps ; Napoléon, sa Garde, Ney, Oudinot, et tout ce que ces deux maréchaux conservaient de troupes, avaient passé. L'amiral

confus d'avoir pris le change, oublia les marais de Lemblin. Le pont qui court pendant cinq quarts de lieue sur ce terrain fangeux était notre seule issue ; s'il l'eût détruit, il tenait encore nos destinées dans ses mains : mais Wittgenstein ouvrait le feu sur la rive gauche ; il occupait la droite, ses soldats nageaient dans l'abondance ; une poignée d'hommes, qui succombaient sous le faix de la vie, devaient être foulés aux pieds. Il négligea le défilé ; Eugène courut s'en emparer ; nous étions sûrs de nos derrières, nous attendîmes Tchitschacof.

Nous n'étions pas huit mille, haletant de fatigue et de faim ; il avait toute l'armée de Moldavie : l'issue du combat ne lui paraissait pas douteuse. Il s'avance avec l'élan de la victoire ; on se mêle, on se confond ; la terre est jonchée de morts. Ney dirige, anime les charges : partout les Russes sont enfoncés. Ils se rallient, ils appellent de nouvelles forces : mais Berckeim[1] arrive ; les cuirassiers se précipitent sur ces colonnes, tout est taillé en pièces.

Napoléon était entouré de sa Garde, qu'il avait mise en bataille à l'entrée de la forêt ; elle était encore belle et imposante ; deux mille prisonniers défilaient devant elle ; nous étions enivrés d'un si beau résultat : notre joie fut courte, le récit de quelques Russes la calma. Partouneaux avait été

1. Devenu général de division, commanda longtemps le 1er de cuirassiers.

pris [1], toute sa division avait mis bas les armes; un aide de camp du maréchal Victor vint confirmer cette triste nouvelle. Napoléon fut vivement affecté d'un malheur inattendu. « Faut-il, après avoir » échappé comme par miracle, après avoir com- » plètement battu les Russes, que cette défection » vienne tout gâter! »

Le combat était toujours très vif sur la rive gauche; quatre à cinq mille hommes opposaient à l'armée ennemie une résistance opiniâtre. « Allez voir » quel est l'état des affaires; gravissez la rive » droite, examinez ce qui se passe sur la gauche, » et vous viendrez m'en rendre compte. » J'allai, je vis des charges d'infanterie et de cavalerie très brillantes; celles que conduisait le général Fournier surtout étaient remarquables par leur ensemble et leur impétuosité. Mais la disproportion était immense; il fallut céder; les horreurs du pont commencèrent; il est inutile de reproduire cette scène de désolation.

Nous quittâmes les tristes rivages de la Bérésina, où nous avions acquis tant de gloire, et es-

1. L'attitude et les efforts du général Partouneaux dans cette malheureuse affaire du 28 novembre, n'offraient rien que d'honorable pour la gloire de nos armes; il opéra une heureuse diversion et favorisa le passage des restes de la Grande Armée sur les ponts établis à Studzianka, en empêchant l'ennemi de porter son attention sur ce point

uyé tant de malheurs ; nous nous dirigeâmes sur Vilna. On ne s'entretenait, on ne s'occupait alors ue de l'arrivée des Autrichiens ; le moindre sol- at ne rêvait que de Schwartzenberg. Où est-il? ue fait-il? pourquoi ne paraît-il pas ? Je ne me ermettrai aucune réflexion sur les mouvements e ce prince, alors notre allié.

Depuis longtemps nous n'avions pas de nouvel- s de France, nous ne savions pas même ce qui se assait dans le grand-duché ; nous l'apprîmes à alotechno. Napoléon reçut dix-neuf estafettes à fois. C'est là, je crois, qu'il arrêta le projet de uitter l'armée, mais il ne l'exécuta qu'à Smor- oni[1], à dix-huit lieues en avant de Wilna. Nous y rrivâmes. L'Empereur me fit demander vers les eux heures ; il ferma soigneusement les portes e la pièce qu'il occupait, et me dit : « Eh ! bien, Rapp, je pars cette nuit pour Paris ; ma présence y est nécessaire pour le bien de la France, et même pour celui de cette malheureuse armée. J'en donne le commandement au roi de Naples. » e n'étais pas préparé à cette confidence : car j'a- oue franchement que je n'étais pas dans le secret u voyage. « Sire, lui répondis-je, votre départ fera une fâcheuse sensation parmi les troupes, elles ne s'y attendent pas. — Mon retour est in-

1. 5 décembre 1812.

» dispensable ; il faut que je surveille l'Autriche, » et que je contienne la Prusse. — J'ignore ce que » feront les Autrichiens ; leur souverain est votre » beau-père : mais pour les Prussiens, vous ne les » retiendrez pas, nos désastres sont trop grands ; » ils en profiteront. » Napoléon se promenait les mains derrière le dos ; il garda un instant le silence, et reprit : « Quand ils me sauront à Paris, » qu'ils me verront à la tête de la nation, et de » douze cent mille hommes que j'organiserai, ils » y regarderont à deux fois avant de me faire la » guerre. Duroc, Caulaincourt et Mouton partiront » avec moi, Lauriston ira à Varsovie, et toi tu re- » tourneras à Dantzig ; tu verras Ney à Wilna, » tu t'arrêteras avec lui pendant au moins quatre » jours ; Murat vous joindra, vous tâcherez de ral- » lier l'armée le mieux qu'il vous sera possible. » Les magasins sont pleins, vous trouverez tout en » abondance. Vous arrêterez les Russes ; tu feras » le coup de sabre avec Ney, s'il est nécessaire. » Il doit avoir actuellement la division Loison, qui » compte au moins dix-huit mille hommes de trou- » pes fraîches ; Wrède [1] lui amène aussi dix mille » Bavarois ; d'autres renforts sont en marche. Vous

1. Le prince de Wrède, feld-maréchal bavarois, se distingua dans les rangs de la Grande Armée pendant les campagnes de 1805 à 1809. Il commandait avec Deroi, pendant la campagne de Russie, le corps auxiliaire bavarois.

» prendrez des cantonnements. » Napoléon partit. Je reçus des ordres du major général, qui me dit dans une lettre ce que l'Empereur m'avait déjà dit de vive voix; il me remit en même temps une lettre particulière de ce prince, où il me répétait: « Fais tout avec Ney pour rallier l'armée à Wilna, » restez-y quatre jours au moins ; tu te rendras » ensuite à Dantzig. »

Je partis le lendemain : le froid était si vif que, quand j'arrivai à Wilna, j'avais le nez, une oreille et deux doigts gelés. Je descendis chez le général Hogendorp[1] et me rendis de suite au logement du maréchal Ney; je lui fis part des ordres de Napoléon et de la conversation que j'avais eue avec ce prince au moment de son départ. Le maréchal fut bien étonné des forces qu'il lui supposait, il me dit : « J'ai fait tout à l'heure battre la générale, je n'ai » pu réunir cinq cents hommes : tout le monde est » gelé, fatigué, découragé ; personne n'en veut plus. » Vous avez l'air souffrant ; allez vous reposer, de- » main nous verrons. » Le lendemain je me rendis chez lui : le roi de Naples venait d'arriver avec

1. Hogendorp (Dyrk de), d'abord ambassadeur de Hollande à Saint-Pétersbourg, puis ministre de la guerre en 1806 sous Louis Bonaparte, alors roi de Hollande. L'Empereur, auquel il était sincèrement dévoué, le nomma, en 1811, général de division, puis en 1812, son aide de camp. Il fut successivement gouverneur de Kœnigsberg, de Wilna et de Hambourg.

la Garde ; nous causâmes beaucoup de notre situation. Ney opinait pour la retraite ; il la jugeait indispensable. « Elle est forcée ; il n'y a pas » moyen de tenir un jour de plus. » Il n'avait pas achevé, que le canon se fit entendre : les Russes arrivaient en forces ; on se battait à une demi-lieue de là. Tout à coup, nous vîmes les Bavarois qui rentraient en désordre ; ils étaient pêle-mêle avec nos traînards : la confusion était au comble ; ainsi que le disait Ney, il était impossible de rien faire avec nos troupes. Le roi de Naples vint à nous : il se flattait encore d'opposer quelque résistance ; mais les rapports qu'il reçut des hauteurs de Wilna le détrompèrent. Il ordonna sur-le-champ le mouvement rétrograde, et se porta sur le Niémen. « Je » vous conseille, me dit ce prince, de partir sans » délai pour Dantzig, où votre présence va deve- » nir nécessaire. Le plus léger retard peut vous » faire tomber dans les mains des Cosaques : ce » serait un accident fâcheux qui ne serait profita- » ble ni à l'armée ni à l'Empereur. »

Je suivis ce conseil ; je louai deux juifs, qui me conduisirent jusqu'au Niémen. Mes équipages, qui avaient heureusement échappé aux désastres, étaient déjà partis.

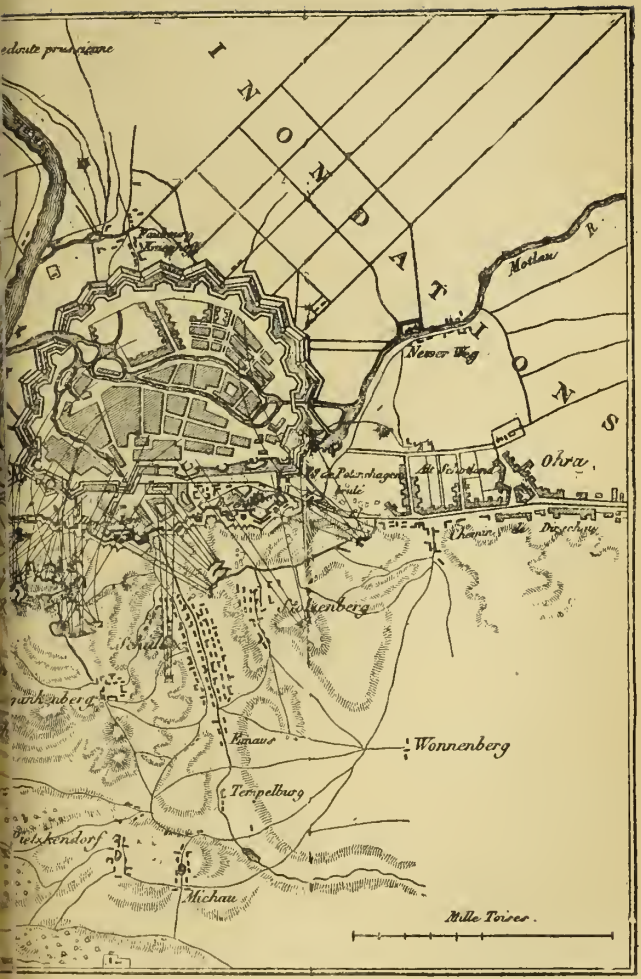
Nous arrivâmes bientôt à cette funeste hauteur où fut abandonné ce qui nous restait de matériel. Il nous fut impossible de la monter : nos chevaux

'épuisaient en vains efforts, nous les aidions, nous
es excitions; mais le terrain était si glissant, si
apide, que nous fûmes obligés de renoncer à l'en-
reprise. Je délibérais avec mon aide de camp sur
e parti qu'il convenait de prendre. Mes Israélites
ne proposèrent de suivre un chemin de traverse,
ui avait d'ailleurs l'avantage d'être plus court ; ils
ne dirent que je devais m'en rapporter à eux,
u'ils répondaient de moi. Je les crus; nous par-
îmes, et le lendemain au soir nous étions au delà
u Niémen. Je souffrais horriblement ; mes doigts,
non nez, mon oreille, commençaient à me donner
e l'inquiétude, lorsqu'un barbier polonais m'indi-
ua un remède un peu désagréable, mais qui me
éussit. J'arrivai enfin à Dantzig : le roi de Naples
ne suivit à quelques jours de distance; Macdonald,
ue les Prussiens avaient si indignement trahi,
enait après. « Ce n'est que par miracle, me
manda-t-il, que moi, mon état-major et la sep-
tième division, n'avons pas été détruits : nous
étions livrés, nos jambes nous ont sauvés. » Il
ne remit ses troupes, qui furent incorporées avec
elles que j'avais sous mes ordres. Les Russes pa-
urent presque immédiatement. Le général Bache-
et eut avec eux un engagement des plus vifs. Ils
e répandirent autour de la place, et le blocus com-
nença.

CHAPITRE XXXVII

Dantzig semble destinée à être une place forte : baignée au nord par la Vistule, protégée au sud-ouest par une chaîne de hauteurs escarpées, elle est défendue dans le reste de son pourtour par une inondation qui s'étend au moyen de deux rivières qui la traversent, la Radaune et la Mottlau. Frappé des avantages d'une position si belle, Napoléon avait résolu de la rendre inexpugnable ; il avait fait ouvrir des travaux immenses. Des têtes de pont, des forts, des camps retranchés, devaient la mettre à l'abri d'insultes et dominer le cours du fleuve ; mais le temps avait manqué, et la plupart des ouvrages étaient ou imparfaits ou à peine ébauchés : aucun magasin n'était à l'épreuve de la bombe ;

PLAN
DU SIÈGE
de
DANTZIG.
Communication du Pont
Neubude
ILE DE NEHRUN
Fte de Weichselmunde
Entrée des petites barques
Camp de Neufahrwasser
ILE de HOLM
Entrée des Vaisseaux
Lac de Stuper
Petite Tordoir
Tordoir
RADE
Schell-muhl
Bresen
Rothhof
Neu Scotland
Lang.
Nord
Strusen
Chemin d'Oliva


Wonnenberg
Tempelburg
Michau
Mille Toises.
Okra
Neuer Weg

aucun abri assez solide pour que la garnison pût y être avec sécurité; les casemates étaient inhabitables, les logements en ruines et les parapets dégradés. Le froid, toujours plus sévère, avait solidifié les eaux; et Dantzig, dont l'assiette est naturellement si heureuse et si forte, n'était plus qu'une place ouverte sur tous les points.

La garnison n'était pas dans un meilleur état; elle se composait d'un ramas confus de soldats de toutes armes et de toutes nations : il y avait des Français, des Allemands, des Polonais, des Africains, des Espagnols, des Hollandais, des Italiens. La plupart épuisés, malades, s'étaient jetés à Dantzig faute de pouvoir continuer leur route : ils s'étaient flattés d'y trouver quelque soulagement; mais, dépourvu de médicaments, de viande, de légumes, sans spiritueux, sans fourrages, j'étais obligé de renvoyer ceux qui n'étaient pas absolument incapables d'évacuer la place. Néanmoins il m'en resta encore plus de trente-cinq mille, qui ne fournissaient pas au delà de huit à dix mille combattants; encore étaient-ce presque tous des recrues qui n'avaient ni expérience ni discipline. Cette circonstance à la vérité m'inquiétait peu; je connaissais nos soldats; je savais que, pour bien faire, ils n'ont besoin que de l'exemple; j'étais résolu de ne pas m'épargner.

Tel était l'état déplorable où se trouvaient la

place et les troupes chargées de la défendre. Il fallait d'abord pourvoir au plus pressé, et nous mettre à l'abri d'insultes ; la chose n'était pas aisée : la neige encombrait les fortifications ; elle obstruait tous les chemins couverts, toutes les avenues ; le froid était extrême ; le thermomètre marquait au-delà de vingt degrés, et la glace avait déjà plusieurs pieds d'épaisseur. Néanmoins il n'y avait pas à balancer ; il fallait se résoudre à être enlevé de vive force, ou se soumettre à de nouvelles fatigues presque aussi excessives que celles que nous avions essuyées. Je me concertai avec deux hommes dont le dévouement égalait les lumières : c'étaient le colonel Richemont et le général Campredon, tous deux attachés au génie, dont le dernier avait le commandement. Je donnai l'ordre d'élever de nouveaux ouvrages et de dégager les eaux de la Vistule. Cette entreprise semblait inexécutable par une saison aussi rigoureuse ; néanmoins les troupes s'y portèrent avec leur zèle accoutumé ; malgré le froid qui les accablait, elles ne laissaient échapper ni plaintes ni murmures. Elles exécutaient les travaux qui leur étaient prescrits avec un dévouement, une constance au-dessus de tout éloge. Enfin, après des peines inouïes, elles triomphèrent de tous les obstacles ; la glace, détachée à coups de hache, et poussée avec des leviers vers la mer, dont le courant augmentait encore l'impulsion, laissa voir au

milieu du fleuve un canal de seize à dix-sept mètres de large, dans une étendue de deux lieues et demie. Mais nous étions destinés à voir les difficultés renaître à mesure qu'elles étaient vaincues : à peine un succès inespéré avait-il couronné nos efforts, que le froid se fit sentir avec plus de violence; en une seule nuit, la Vistule, les fossés, furent couverts d'une couche de glace presque aussi épaisse que celle que nous avions rompue. En vain des bateaux circulaient sans relâche pour entretenir la fluidité des eaux; ni ces soins, ni la rapidité du fleuve, ne purent les préserver : il fallut reprendre ces travaux qui nous avaient tant coûté, et qu'un instant avait détruits. Appliqués jour et nuit à rompre la glace, nous ne pûmes cependant l'empêcher de se tendre une troisième fois; mais, plus opiniâtres encore que les éléments déchaînés contre nous, nos soldats se roidissaient contre les obstacles, et parvinrent enfin à triompher.

Sur tout le reste du front de la place, c'étaient même zèle et mêmes difficultés; la terre, gelée à plusieurs pieds de profondeur, repoussait la bêche et bravait les efforts du pionnier; rien ne pouvait désunir cette masse compacte, la hache même rebondissait. Il fallut recourir au feu pour l'amollir; de grands amas de bois, disposés de distance en distance, et alimentés longtemps, furent les seuls moyens qui permirent de faire les terrassements,

d'élever les palissades nécessaires. A force de travail et de persévérance, nous eûmes encore la satisfaction de voir en état de défense des ouvrages à peine ébauchés. Le Holm, Weichselmunde, le camp retranché de Neufahrwasser, et cette multitude de forts qui protègent les avenues de Dantzig, furent mis à même d'opposer une noble résistance; et si cette ville ne reçut pas le degré de force dont elle est susceptible, elle fut du moins capable de soutenir un siège dont la durée et les épisodes ne sont pas ce qui honore le plus les armées étrangères.

Ces fatigues étaient au-dessus des forces humaines : le bivouac, les privations, un service continuel, les aggravaient encore ; aussi les maladies ne tardèrent pas à paraître. Dès les premiers jours de janvier, chaque soleil nous emportait cinquante hommes : à la fin du mois suivant, nous en perdions jusqu'à cent trente, et nous comptions plus de quinze mille malades. Des troupes, l'épidémie était passée aux habitants ; elle faisait parmi eux les plus affreux ravages ; ni l'âge ni le sexe n'étaient épargnés : ceux qu'assiège la misère, ceux que l'aisance, que le luxe environnent, sont également sa proie. Tout succombe, tout périt, et le jeune homme qui essaie la vie, et le vieillard qui achève sa carrière : le deuil règne dans toutes les familles, la consternation est dans tous les cœurs. Dantzig, autrefois si animé, plongé maintenant dans un

morne silence, n'offre partout à l'œil attristé que les pompes, que des chars funèbres. Le son des cloches, ces catafalques, ces images de la mort, reproduites sous toutes les formes, aggravaient encore une situation déjà si déplorable. L'imagination des troupes commençait à s'ébranler : je me hâtai de couper le mal à sa racine ; j'interdis ces funérailles solennelles que la piété de ceux qui vivent consacre à ceux qui ne sont plus.

Je n'avais pas attendu que l'épidémie fût dans toute sa force pour la combattre. Dès qu'on en eut remarqué les premiers symptômes, j'avais fait ouvrir des hôpitaux, acheter des médicaments, des lits et tout ce qui est nécessaire pour cette partie du service : une nourriture saine et abondante eût été bien plus efficace ; mais nous étions si mal approvisionnés, qu'à peine pouvions-nous fournir à une distribution journalière de deux onces de viande fraîche. Un peu de viande salée, quelques légumes secs, composaient tout ce qu'il m'était permis d'offrir à des hommes épuisés par de longues privations. Cet état de choses était cruel ; je n'y pouvais cependant apporter aucun remède. J'avais inutilement expédié un bâtiment pour Stralsund, afin de tirer de la Poméranie suédoise, que nous possédions encore, des vivres et des médicaments ; l'aviso chargé de mes dépêches, assailli par une violente tempête, fut rejeté sur la côte. Nous touchions

à l'équinoxe, la Baltique était déjà soulevée p
les orages ; il ne fut pas possible de faire une
conde tentative.

Il ne nous restait de ressources que celles
courage : ce n'était plus qu'à la pointe de l'é
que nous pouvions obtenir des subsistances ; m
quel que fut le dévouement des troupes, la p
dence ne permettait pas de les conduire à l'enne
consumées comme elles étaient par les malad
et la misère. Il fallut se résigner à son étoile,
attendre patiemment que la douce influence d
belle saison vînt réparer leurs forces : ce terme
paraissait pas éloigné, tous les signes qui l'ann
cent se manifestaient déjà ; la température s'ét
adoucie, les glaces commençaient à fondre, la
bâcle était prochaine ; et l'on se flattait que l'in
dation apporterait enfin quelque relâche aux fa
gues qu'on essuyait : mais ce qui devait soula
nos maux était toujours ce qui les portait au co
ble.

La Vistule se dégagea avec violence ; depuis 17
on n'avait pas eu d'exemple d'une telle impétuosi
La plus belle partie de Dantzig, ses magasins,
chantiers, devinrent la proie des eaux : la camp
gne en était couverte ; elle ne présentait, dans
étendue de plusieurs lieues, que l'affligeant sp
tacle d'arbres déracinés, de maisons détruit
d'hommes, d'animaux sans vie, flottant pêle-me

u milieu des glaçons. Notre perte semblait iné-
itable : tous nos ouvrages étaient détruits ; nos
alissades emportées, nos écluses rompues, nos
)rts entr'ouverts et minés par les flots, nous lais-
aient sans défense devant un ennemi nombreux.
Tous ne communiquions plus avec le Holm, posi-
ion si importante et dont les fortifications étaient
resque anéanties. L'île d'Heubude était dans un
tat déplorable : nos postes du Werder, ceux du
Verhung, avaient été submergés. Pour comble de
naux, nous étions menacés, quand la Vistule re-
rendrait son cours, de voir tarir l'inondation qui
ouvre habituellement la place.

CHAPITRE XXXVIII

Mais les alliés secondèrent mal les éléments q
combattaient pour eux. Au lieu de venir à nou
ils se consumaient en intrigues misérables: c'éta
proclamations sur proclamations; il y en avait po
la magistrature, pour les habitants, pour les so
dats. Les uns étaient excités à la révolte, les a
tres à la désertion; les braves Polonais, les Wes
phaliens, les Bavarois, étaient tour à tour sollicité
pressés, menacés. Cette guerre de plume m'i
quiéta peu; je connaissais la loyauté de mes tro
pes, j'avais en elles la plus entière confiance.
leur en donnai la preuve: dès que les proclamatio
nous arrivaient, je les faisais lire à la tête des r
giments. Cette manière franche leur plut, ils n'

içurent que plus de mépris pour un ennemi qui promettait d'avoir meilleur marché de leur ineur que de leur courage, et souvent ils m'ap-taient eux-mêmes, sans les avoir lues, ces belles ductions du génie russe.

es assiégeants persistaient à se tenir les bras risés devant la place; je les tirais de temps à re de la léthargie où ils étaient plongés. Ces ssieurs nous menaçaient hautement d'un assaut; savaient même, sur la fin de janvier, commandé grand nombre d'échelles dans les villages du Veder. Je résolus de leur faire sentir que nous n'étions pas encore là: le 29, je mis quelques ps en mouvement dans la direction de Brentau; énéral Grandjean[1] déboucha de Stries avec qua-bataillons, un peloton de cavalerie, et deux ces de campagne: il dispersa dans sa tournée partis de Baskirs et de Cosaques. Il préludait ne action plus sérieuse.

savais que des troupes fraîches étaient arri devant la place, qu'elles s'étaient répandues le Nerhung, et occupaient en forces Bohnsack

[1] Grandjean (Charles-Louis-Dieudonné), volontaire de 79 fit avec la plus grande distinction les campagnes de publique et de la Grande Armée. Général de division février 1804, sa participation glorieuse à la bataille de Varam lui valut de l'Empereur le titre de baron de l'Em-ire.

et Stries; je les fis reconnaître. Le général Destrée fut chargé de cette expédition. Il culbuta d'abor tout ce qui se présenta sur son passage; mais s tirailleurs s'abandonnèrent trop à la poursuite,

Une alerte.

faillirent être victimes de leur témérité: une nu de Cosaques fondit sur eux, et les eût taillés pièces si le colonel Farine ne les eût dégagés. No fûmes moins heureux sur un autre point; nos ava postes avaient ordre de se tenir sous les arm d'observer les mouvements de l'ennemi, mais ne pas engager d'action. Le colonel de Heerin, qui commandait à Stolzenberg, ne put se conten

i descendit mal à propos dans la plaine, poussa ls Cosaques avec une impétuosité irréfléchie : ses toupes, surprises dans un défilé, ne purent résis- tr au choc de la cavalerie, et furent enfoncées. (tte imprudence nous coûta deux cent cinquante lmmes. L'ennemi s'échauffa : ce petit succès lui ait donné de la confiance. Vers les trois heures l'après-midi, ses colonnes se présentèrent devant Ingfuhr, et parvinrent à s'y établir. Trente hom- es postés en avant de ce village furent faits pri- sniers ; ils s'étaient jetés dans une maison, et aaient opposé une longue résistance ; la terre était jachée de morts, mais, ne se voyant point se- cirus, ils furent contraints de mettre bas les ar- nes, faute de munitions. Je donnai aussitôt l'ordre d reprendre cette position ; le général Grandjean s mit en marche avec huit bataillons, quatre piè- c d'artillerie, et quelques troupes à cheval : l'at- tque eut un plein succès, les Russes furent cul- btés et mis en fuite. Ils tentèrent de revenir à la cirge ; mais, toujours rompus, toujours écrasés p notre cavalerie, ils parurent enfin se décider à a retraite. Nous ne tardâmes pas à suivre leur e mple ; le champ de bataille était presque évacué, lsque les Napolitains, laissés à Langfuhr, furent t t à coup assaillis par des nuées de Cosaques que s tenait une infanterie nombreuse. Le général Hsson, le commandant Szembeck, accourent en

toute hâte avec un bataillon polonais, chargent l'ennemi à la baïonnette, et en font une boucherie affreuse.

Cet échec calma la pétulance des alliés: il ne fut plus question d'échelles ni d'assaut. De mon côté je les laissai tranquilles: je n'étais pas à même de leur donner des alertes bien fréquentes; mes troupes étaient exténuées: sur pied nuit et jour, consumées par les maladies, transies de froid, mal vêtues, plus mal nourries encore, elles se soutenaient à peine; rien n'égalait leur misère que la résignation avec laquelle elles la supportaient. Des soldats dont le nez, les oreilles étaient gelés, ou les blessures encore ouvertes, faisaient gaiement le service des avant-postes. Quand je les voyais défiler à la parade affublés de peaux, la tête enveloppée dans des linges, ou marchant à l'aide d'un bâton j'étais touché jusqu'aux larmes. J'eusse voulu donner quelque relâche à des hommes si malheureux, et pourtant si dévoués; les Russes ne le souffrirent pas. Ils s'étaient imaginé que leurs proclamations avaient produit tout l'effet qu'ils en attendaient que nous nous battions entre nous, que le peuple était en révolte. Ils résolurent de profiter d'aussi belles circonstances, et de nous enlever.

Nous étions au mois de mars. Le 5, dès la pointe du jour, ils fondent comme des essaims sur mes avant-postes; ils couvrent, ils inondent toute ma

ligne, et se répandent par torrents dans les villages qu'elle renferme. Au bruit d'une aussi brusque attaque, je donne les ordres nécessaires et je m'achemine vers Langfuhr avec le général de division Grandjean. Nous avions à peine fait quelques pas que nous entendîmes battre vivement la charge; c'étaient les chefs de bataillon Claumont et Blaer qui se précipitaient à la baïonnette sur une colonne de trois à quatre mille Russes, et la dispersaient. Nous doublâmes de vitesse pour les soutenir; mais le choc avait été si impétueux que nous ne pûmes arriver à temps : nous touchions au village, lorsque les acclamations des soldats nous annoncèrent la victoire. J'accourus pour les féliciter de ce beau fait d'armes; car c'en était un, puisque moins de huit cents hommes avaient fait mordre la poussière à des masses quadruples d'infanterie et de cavalerie. Ils avaient même failli s'emparer des pièces : trois voltigeurs napolitains coupaient déjà les traits des chevaux morts, lorsqu'ils furent chargés à leur tour et obligés de lâcher prise.

La fortune nous était moins favorable sur d'autres points; le général Franceschi se maintenait avec peine en avant de Alt-Sottland; il cédait le terrain, mais en le défendant pied à pied : il suivait ses instructions, il gagnait du temps. Le brave colonel Buthler accourait en toute hâte à son secours. A peine parvenus aux premières maisons

du village, les Bavarois se jettent avec impétuosité sur l'ennemi, le poussent, le chargent à la baïonnette, et parviennent à le contenir; mais pendant qu'ils font face d'un côté, les Russes les menacent de l'autre. Après trois attaques infructueuses, ils avaient enfin triomphé de la belle résistance du chef de bataillon Clément, et s'étaient emparés de Stolzenberg; ils débouchaient déjà de ce village, et allaient nous prendre en flanc. Ce mouvement eût été décisif : je me hâtai de le prévenir; je donnai ordre au sixième régiment napolitain d'occuper sur la droite un monticule qui assurait notre position. Le général Destrées conduisit l'attaque et enleva le plateau au pas de charge; l'ennemi accourut pour le reprendre, mais il ne put y parvenir. Tout couvert de contusions, ses habits criblés de balles, le colonel Degennero lui opposa une résistance invincible, et le força à la retraite. Cependant le général Bachelu, avec quatre bataillons sous ses ordres, gravissait les hauteurs à droite de Schidlitz; tout à coup il fond sur les alliés, les attaque à revers et les culbute. En vain ils se jettent dans les maisons et s'y retranchent; nos voltigeurs, conduits par le lieutenant Bouvenot et le sous-officier Tarride, enfoncent les croisées, brisent les portes, tuent, prennent et dispersent tout ce qu'ils rencontrent, et s'emparent d'une pièce d'artillerie. Un général russe animait les siens à la défendre;

mais l'impulsion était donnée; trois braves, le sous-lieutenant Vanus, le maréchal des logis Autresol, et le fourrier Hatuite, s'élancent à la course et s'en emparent.

Il était trois heures après midi, et les alliés occupaient encore Sottland et Ohra; malgré tout son courage le chef de bataillon Boulan n'avait pu les déloger. Je résolus d'essayer une seconde fois d'une manœuvre qui m'avait si bien réussi; je les tournai. Pendant que je menais une fausse attaque par la tête de Sottland, le général Bachelu masquait sa marche et se portait sur Ohra; il était suivi de trois bataillons d'infanterie, de cent cinquante chevaux, et d'une batterie légère. Nos troupes bouillaient d'impatience : dès qu'elles entendirent battre la charge, ce furent des cris de joie; elles s'élancent sur l'ennemi, le rompent et le culbutent.

Il se rallie et revient à la charge. Mais la mitraille redouble, la baïonnette porte le désordre dans ses rangs. Il fuit, il s'échappe par toutes les issues, et n'en trouve aucune qui ne soit interceptée. La nécessité réveille son courage, il se recueille, débouche, fond sur nous. La mêlée devient terrible : il veut se dérober à la honte, nos soldats veulent consommer la victoire; de part et d'autre on se presse, on se pousse avec fureur. Un adjudant-major du 29e de ligne, Delondres, s'élance au

milieu des Russes: quelques braves le suivent : la mort et la confusion volent sur ses pas. Accablé bientôt par le nombre, épuisé par de larges blessures, il est obligé de rendre les armes : mais ses esprits reviennent, il se remet; l'indignation lui donne des forces; il attaque, amène son escorte, et vient prendre part à la victoire. Elle n'était plus disputée; nos troupes, accourues au bruit de la fusillade, s'étaient formées en avant d'Ohra, et avaient ouvert un feu meurtrier : l'ennemi en est accablé; il plie, se débande, et n'échappe à la mort qu'en invoquant la clémence du vainqueur.

Dans un instant les rues sont jonchées de morts. Cinq cents hommes mirent bas les armes : la plupart étaient de cette armée de Moldavie que nous avions presque détruite au passage de la Bérésina.

L'ennemi fuyait sur tous les points. Dans le Nerhung, à Neufahrwasser, partout il avait expié par la défaite les succès que la surprise lui avait donnés. Le major Nougarède n'avait eu qu'à paraître pour disperser des nuées de Cosaques qui s'escrimaient sans succès contre de faibles postes napolitains que nous avions sur les derrières. Des postes de dragons donnèrent la chasse aux Russes qui s'étaient portés en avant de Saspe, et enlevèrent Brœsen.

Nous occupions de nouveau les positions que nous tenions avant l'attaque : malheureusement

elles nous coûtaient assez cher; nous avions six cents hommes hors de combat : il est vrai que la plupart se rétablirent bientôt de leurs blessures. De ce nombre étaient le major Horadam, le colonel d'Egloffstein et le général Devilliers [1], qu'on verra si souvent figurer dans ce récit.

L'ennemi avait été bien plus maltraité : deux mille des siens étaient couchés dans la poussière; nous avions onze à douze cents prisonniers dans nos mains et une pièce d'artillerie.

Cette journée fut une des plus belles du siège; elle était un nouvel exemple de ce que peuvent le courage et la discipline. Sous les murs de Dantzig comme au passage de la Bérésina, consumés par la misère ou les maladies, nous étions toujours les mêmes; nous paraissions sur le champ de bataille avec le même ascendant, la même supériorité.

1. Devilliers (Claude-Germain-Louis), était colonel du 6e de ligne, il fut nommé général de brigade et baron de l'Empire au siege de Dantzig; il devint lieutenant-général en 1821.

CHAPITRE XXXIX

Les Russes devaient être satisfaits. Il n'était pa probable qu'ils revinssent de sitôt à la charge. Ce pendant la journée du 5 m'avait convaincu de l nécessité de diverses mesures que je répugnais prendre. Ils n'avaient pénétré jusqu'au pied d Bichofsberg, où le colonel Figuier exerçait une sur veillance sévère, qu'à la faveur d'un ancien couven de capucins : ce voisinage était trop dangereux; j fis abattre le vieil édifice. On retrancha aussi quel ques maisons dans différents villages, et surtou à Sottland. Nous ne l'avions repris qu'avec beau coup de peine; la résistance avait même été si opi niâtre qu'il fut un instant question de l'incendier Je rejetai ce moyen cruel ; je ne pus pas me réso

dre à ruiner des habitants qui avaient déjà tant souffert pendant le premier siège. Je trouvai plus honorable de chasser les Russes à coups de baïonnette, et j'y réussis ; mais je ne voulais pas courir de nouveau cette chance périlleuse.

Cependant l'épidémie était loin de se calmer ; elle semblait au contraire prendre chaque jour de nouvelles forces. Six mille hommes avaient déjà péri, dix-huit mille gisaient sans vie dans les hôpitaux. Le général Franceschi, que la mort avait épargné sur tant de champs de bataille, venait de succomber [1]. Chaque heure, chaque minute augmentait nos pertes, nous emportait nos plus vaillants soldats. Une nourriture substantielle les eût sauvés ; mais nos provisions touchaient à leur terme. Nous n'avions plus, pour ainsi dire, ni viande ni bestiaux ; la paille même nous manquait pour coucher nos malades. Je résolus de chercher quelques remèdes aux maux qu'enduraient tant de braves. La tentative était périlleuse, mais ils méritaient bien qu'on s'exposât à quelque danger pour les secourir.

Depuis longtemps je projetais une expédition sur Quadendorf, où l'on supposait d'abondantes ressources. Je l'avais différée jusque-là, parce que les

1. Franceschi (Jean-Baptiste, baron), né à Bastia en 1766 ; il était général de brigade lorsqu'il mourut du typhus le 19 mars 1813.

troupes dont je disposais me paraissaient insuffisantes; mais la nécessité parlait plus haut que toutes ces considérations : je n'hésitai plus. Le général Devilliers couronna les hauteurs de Wonnenberg et de Pitzkendorf, la droite appuyée à Zigangenberg, et la gauche soutenue par la brigade du général Husson. Il ouvrit sans délai un feu roulant d'artillerie et de mousqueterie. Pendant que l'ennemi ripostait de son mieux à cette vaine fusillade, le général Heudelet débouchait par la vallée de Malzklau et enlevait le poste chargé de la défendre. Le général Bachelu marchait en tête. Douze cents hommes, six pièces de canon conduites par le général Gault, s'avançaient en seconde ligne et formaient la réserve. Cinq cents Russes voulurent nous interdire l'entrée de Borgfeld. Ils furent foulés aux pieds. Ce qui échappa à la baïonnette alla périr sous le tranchant du sabre : tous reçurent la mort. L'ennemi accourut avec les masses et ne fut pas plus heureux. Accablé, rompu avant d'être en défense, il ne trouva de salut que dans la fuite. Ses pièces ne purent se mettre en batterie; poursuivies sans relâche, elles furent contraintes de vider le champ de bataille sans avoir tiré un seul coup. Les Polonais étaient irrésistibles : chefs et soldats, tous fondaient sur les Russes avec un abandon, une audace dont on n'a pas d'exemple. Un tambour, le brave Mattuzalik, en terrassa

n avec ses baguettes, et le força à se rendre.

Pendant que nous les chassons devant nous, le général Heudelet [1] menace leurs derrières. Dès qu'ils 'aperçoivent de ce mouvement, ce n'est plus une uite, c'est un désordre, une confusion dont il est ifficile de se faire une image. Ils abandonnent urs blessés, leurs hôpitaux; ils évacuent en toute âte Schweiskopff, Saint-Albrecht, et ne s'arrêtent u'au delà de Praust, où nos voltigeurs entrent êle-mêle avec eux.

En arrivant à Saint-Albrecht, j'appris que les usses tenaient encore sur les digues de la Mottlau. ' fis des dispositions pour empêcher qu'ils ne ssent secourus pendant que nous irions les cher- ier. Le major Scifferlitz, avec un bataillon du 3e bavarois, soutenu par une compagnie de Westphaliens et la flottille, fut chargé de cette attaque. lle eut lieu avec beaucoup d'ensemble et d'impétuosité : trois cents Russes furent couchés dans l poussière avec leur chef, tombé sous les coups u brave Zarlinwski; le reste fut noyé ou pris. ne centaine s'échappaient à travers l'inondation, l'squ'ils furent atteints par le lieutenant Faber,

1. Heudelet, né à Dijon en 1770, était en 1790, lieutenant dans le 3e bataillon des *Volontaires nationaux* de la Côte-d'Or; il conquit ses premiers grades aux armées du Rin et de Mayence, et ce fut à la bataille d'Austerlitz qu'il devint général de division.

qui les chargea à la tête de quelques braves, aya
de l'eau jusqu'au cou, et les ramena. Un enfant,
jeune Kern, enflammait nos soldats; il les devanc
il les excite, il se jette au plus épais de la mêlé
Ses camarades balancent, hésitent à le suivre.
se retourne avec l'assurance que donne le courag
En avant, Bavarois, s'écrie-t-il, et il les enlève.

Le jour tombait. Les Russes montrèrent d
troupes si nombreuses en avant de Quadendo
que je ne jugeai pas à propos de continuer l'att
que. Nous rentrâmes après avoir causé à l'enne
une perte immense, et lui avoir pris trois cent ci
quante hommes. Ce fut presque l'unique résul
d'une sortie si brillante. A peine si elle nous val
une centaine de bestiaux. Nous avions été prév
nus : tout ce que renfermaient les villages ava
été évacué sur les derrières.

Indépendamment des subsistances, j'avais
autre objet qui ne me réussit pas mieux. Depuis
commencement du blocus j'étais sans communic
tion avec l'armée française : je ne savais ni que
était sa force, ni avec quelle fortune elle comb
tait. J'avais tout mis en œuvre pour obtenir qu
ques lumières à cet égard; mais la haine était
générale et si profonde qu'aucune séduction n'av
pu la vaincre. J'espérais que les bourgmestres
raient plus dociles, mais ils ne connaissaient q
les bruits propagés par les Russes. Je restai plon

dans l'ignorance la plus complète sur ce qui se passait autour de moi.

Après tout, quels que fussent les événements, il fallait défendre la place, et la défendre le plus longtemps possible, c'est-à-dire qu'il fallait vivre le plus longtemps possible avec les ressources que nous possédions encore. Je redoublai d'économie; et comme on gagne presque toujours à mettre ses idées en commun, je créai une commission qui fut exclusivement chargée des subsistances. Elle était sous la présidence du comte Hendelet, et rendit les plus grands services. Elle s'appliqua d'une manière spéciale à améliorer la situation des hôpitaux. Elle fit des achats de linge, de médicaments, et remplaça le beurre, qu'on ne trouvait plus, par de la gélatine. Le vin, la viande fraîche, furent réservés aux malades; et, afin qu'ils n'en manquassent pas, elle saisit, après une estimation contradictoire, les caves et les bestiaux qui se trouvaient dans la place. Les troupes ne reçurent plus que du cheval obtenu par la même voie. Mais toute la sollicitude de la commission ne put maîtriser l'épidémie : on eût dit que ce fléau cruel s'irritait des obstacles. Toujours plus violent, plus irrémédiable, il éclatait avec une nouvelle force dans les lieux qu'il avait déjà frappés, et envahissait ceux qui ne le connaissaient pas encore. Weichselmunde, Neufahrwasser, jusque-là à l'abri de ses atteintes, sont maintenant

en proie à ses ravages. Les troupes, la population, d'une extrémité de nos lignes à l'autre, se débattent dans les angoisses d'une maladie cruelle. Ceux qui échappent, ceux qui succombent, sont également dignes de pitié. Livrés à toutes les convulsions de la démence, ils pleurent, ils gémissent, ils rappellent des combats, des plaisirs qui ne sont déjà plus que des songes. Tantôt calmes, tantôt furieux, ils redemandent leur patrie, leur père, les amis de leur enfance; ils invoquent, ils repoussent la destinée des braves qui ne sont plus, et, tour à tour déchirés par des passions contraires, ils exhalent un reste de vie dans les horreurs du désespoir.

Plus on prodigue les remèdes, plus les souffrances sont aiguës. Le mal s'étend par les efforts mêmes qu'on fait pour le détruire. Chaque jour de la dernière quinzaine de mars nous emporta au delà de deux cents hommes. L'épidémie cessa peu à peu d'être aussi meurtrière. Ce ne fut cependant qu'à la fin de mai qu'on en triompha tout à fait. Elle nous avait à cette époque enlevé cinq mille cinq cents habitants, et douze mille braves. De ce nombre était le général Gault [1] : excellent officier, soldat plein de courage, il méritait un meilleur sort.

Les maladies nous faisaient la guerre au profit des Russes ; mais eux-mêmes nous inquiétaient

1. Il mourut le 6 avril.

peu. L'expédition de Borgfeld avait amorti leur courage; ils se retranchaient, ils se fortifiaient, ils n'étaient plus occupés que de mesures défensives. Cependant, comme il fallait bien donner quelque signe de vie, ils cherchaient de temps à autre à surprendre mes avant-postes. Fatigué de ces attaques insignifiantes, je voulus leur rendre les insomnies qu'ils nous causaient. Ils avaient au-dessus de Brentau un signal qui m'en fournissait les moyens; il ne s'agissait que de l'incendier: j'en confiai le soin à deux officiers dont l'intelligence et la résolution m'étaient connues; c'étaient les chefs de bataillon Szembek et Potocki. Ils sortent de Langfuhr par une nuit obscure, et marchent longtemps sans être aperçus. Des coups de fusil leur apprennent enfin qu'ils sont découverts; alors ils fondent sur l'ennemi et le renversent. Potocki s'avance sur Brentau, et disperse une infanterie nombreuse qui s'oppose à son passage. Une quarantaine d'hommes se jettent dans une espèce de blockaus. Un voltigeur les suit et les somme de mettre bas les armes; il reçoit la mort. Les Polonais furieux inondent aussitôt la redoute et exterminent tous les Russes qu'elle renferme.

Pendant que ces choses se passaient au village, Szembek s'emparait du signal d'alarmes. Il le livre aux flammes, et descend aussitôt dans la plaine; il culbute, il taille en pièces les postes qui se trou-

vent sur son passage, et pousse jusque sous les murs d'Oliwa, où il lance quelques obus. En même temps le brave Devillain, maréchal des logis au huitième, balaie, avec une douzaine de hussards, toute cette partie de nos avant-postes. Il charge

Sortie de Dantzig.

avec tant de résolution, qu'il étonne les Cosaques et les enfonce. Le succès l'enhardit ; il se répand sur la droite, reconnaît, fouille le bois, et ne joint nos troupes qu'au moment où elles se retirent.

Cependant tous les signaux étaient en feu. L'armée russe courait aux armes et s'attendait d'un ins-

tant à l'autre à se voir attaquée ; elle passa dans cette attitude le reste de la nuit et la journée du lendemain. Nous lui rendîmes en masse les alarmes qu'elle nous avait données en détail.

L'horizon politique devenait chaque jour plus sombre. La Prusse avait jeté le masque ; elle nous faisait la guerre par insurrection. Cet événement ne pouvait être caché aux soldats ; les Russes avaient trop intérêt de les en instruire. Aussi ne mis-je aucun obstacle à ce qu'il fût divulgué. Aussitôt les séductions recommencèrent. On croyait le moral de nos troupes ébranlé. La disproportion des moyens d'attaque et de défense, l'argent, les promesses, tout était mis en œuvre pour les engager à la désertion. On offrait une prime à la honte : je pouvais bien en proposer une à la fidélité. J'annonçai deux cents francs de gratification pour quiconque livrerait un homme convaincu d'embauchage. Cette mesure eut son effet. La plupart des émissaires que les assiégeants avaient dans la place me furent signalés. D'après nos lois ils avaient encouru la peine de mort, mais les hommes sont en général moins méchants que malheureux. Presque tous étaient des pères de famille qui avaient cédé à la nécessité. Je les livrai à la risée de nos soldats, je leur fis raser la tête, et les renvoyai. Cette mesure les retint chez eux ; j'en fus délivré sans recourir aux exécutions.

La garnison paraissait peu inquiète du surcroît d'ennemis qu'on lui annonçait. Cependant j'étais bien aise qu'elle jugeât par elle-même de quoi elle était encore capable. Nous touchions aux fêtes de Pâques. La température était douce, le ciel sans nuages. J'indiquai une revue ; elle eut lieu à la face de l'armée de siège. Dès la pointe du jour les habitants, les malades mêmes couvraient les hauteurs de Langfuhr ; ils se répandent sur les glacis, les avenues, et couronnent tous les revers de la plaine qui sépare Stries d'Oliwa. Les troupes ne tardent pas à paraître. Sept mille hommes suivis d'une artillerie nombreuse, tous en tenue magnifique, viennent successivement se ranger en bataille. Ils manœuvrent, ils défilent avec une précision dont rien n'approche. Les Russes, étonnés de tant d'assurance, n'osent nous troubler : formés eux-mêmes en bataille, ils contemplent nos mouvements sans y mettre aucun obstacle. Cependant l'occasion était belle, aucune arme n'était chargée ; j'avais spécialement défendu qu'on fît usage de cartouches. La baïonnette seule devait les punir s'ils étaient assez téméraires pour se permettre la moindre insulte. Cette mesure était peut-être un peu audacieuse, mais il fallait exalter le courage du soldat et le convaincre du mépris que méritait la jactance étrangère.

CHAPITRE XL

Après avoir paradé, il s'agissait de vivre ; la chose était moins aisée. L'ennemi avait fouillé tous les villages et n'y avait laissé ni fourrages ni bestiaux ; plus de ressources, à moins de les chercher à une distance de plusieurs lieues. J'en avait fait l'expérience à Borgfeld, aussi je pris mes mesures en conséquence. Je m'étais procuré des renseignements exacts sur les facilités et les obstacles que présentait une expédition dans le Nerhung ; je connaissais le nombre, la position des troupes, et leur parfaite sécurité. Je fis mes dispositions. Douze cents hommes d'élite, trois cent cinquante chevaux, une compagnie d'artillerie légère avec huit bouches à feu, conduits par le général Bachelu, s'avancèrent sur Heubude. L'ennemi culbuté cherche

vainement à défendre Bohnsack. Bachelu ne lui donne pas le temps de se reconnaître ; il le pousse, l'enfonce et le rejette en désordre jusqu'à Woldern. Ses principales forces occupaient ce village. Près de cinq mille hommes l'accueillent et le soutiennent ; mais, toujours emportées par le même élan, nos troupes arrivent à la course, et ne souffrent pas qu'il se déploie. Elles commencent aussitôt l'attaque : une partie se répand en tirailleurs sur les dunes et dans la plaine, l'autre reste en ligne et ouvre un feu meurtrier. Nos pièces, notre cavalerie accourent et consomment la déroute. Elle fut si prompte et si entière que l'artillerie n'essaya pas de tirer un seul coup ; elle s'échappa en toute hâte du champ de bataille. Une colonne de Lithuaniens osa faire tête à l'orage. Le colonel Farine s'élança sur elle avec ses dragons, et la contraignit de mettre bas les armes. La réserve était encore intacte. Le brave Redon marche à elle, il l'épie, il saisit l'instant où elle se retire, la charge et la fait prisonnière ; en même temps le capitaine Neumann se met à la piste des fuyards ; il vole de la gauche à la droite, sème partout le désordre, et ramasse, avec une poignée de soldats, quelques centaines d'alliés qu'il oblige à se rendre. Cet avantage lui coûta deux blessures. Le sous-lieutenant Schneider fut encore plus maltraité et reçut à lui seul douze coups de lance.

J'avais suivi de ma personne le mouvement du général Bachelu; je m'avançai jusqu'à Woldern. Mais les Russes fuyaient dans un tel désordre qu'il ne parut inutile d'aller plus loin. Les troupes qui les avaient battus suffisaient pour les poursuivre. Dès que j'appris qu'elles les avaient poussés à plus de douze lieues de distance, j'arrêtai leur marche. Elles prirent position, et se mirent à enlever les fourrages et les bestiaux qui se trouvaient dans les lieux dont elles s'étaient emparées.

La réserve que j'avais avec moi était devenue inutile, par la promptitude et l'habileté avec laquelle le général Bachelu avait conduit cette expédition; je lui fis passer la Vistule. Elle débarqua en avant du fort Lacoste, et se porta sur la digue que l'ennemi occupait encore. En même temps les chaloupes canonnières remontaient le fleuve et commençaient l'attaque. Les Russes plient aussitôt et se débandent. Nous nous répandîmes sans obstacle dans toute l'étendue du Werder.

Nous restâmes quatre jours dans ces diverses positions. Le général Bachelu fouillait sur la rive droite la partie du Nehrung qu'il avait envahie, tandis qu'à l'aide de nos canots nous tirions de la rive gauche toutes les ressources qu'elle nous offrait. Cinq cents bêtes à cornes, quatre cents têtes de menu bétail, douze cents quintaux de foin, huit cents de paille et deux mille trois cents décalitres

d'avoine, furent le résultat de cette expédition L'ennemi essaya d'en intercepter les convois ; ma le sang-froid, l'habileté du lieutenant Brélinski du commissaire des guerres Belisal triomphèrei de tous les obstacles. Les agressions des Russe tournèrent même à notre avantage et nous valu rent encore une centaine de bœufs que l'intr pide Brélinski leur enleva après les avoir défait L'armée de siège ne chercha pas à nous trouble Immobile dans ses lignes, elle ne paraissait occu pée que des démonstrations que faisaient nos trou pes du côté de Langfuhr et du New-Sottland. So inquiétude était si vive, que le bruit d'une gross pluie lui donna le change ; elle se crut attaquée mit le feu à ses signaux de gauche, et jeta l'alarm jusqu'à Pitzkendorf.

Nous avions ravitaillé nos hôpitaux ; car pou nous-mêmes, notre situation n'était pas changée Deux onces de cheval, une once de bœuf salé, voil quelle était toujours la ration journalière. A me sure que je sortais d'un embarras, je tombais dan un autre. Je m'étais procuré quelques subsistances mais la caisse était épuisée ; elle n'avait pu fair face au montant des comestibles que nous avion enlevés. J'avais été obligé d'émettre des bon payables au déblocus. Cependant il fallait assure la solde, couvrir les dépenses de l'artillerie, d génie, sans quoi la place tombait d'elle-même.

quel expédient, quel moyen avoir recours dans cette extrémité ? Il n'y en avait qu'un. Je répugnais à le prendre ; mais tout plie devant la nécessité : je demandai un emprunt de trois millions aux habitants.

Les Dantzickois étaient révoltés. Ils se plaignaient, ils murmuraient, ils menaçaient de se porter à quelque émeute. L'ennemi devenait plus pressant. La flotte, les troupes de terre, tout prenait une attitude plus hostile. Ce fut dans ces circonstances qu'un baron Serviens, condamné à mort pour embauchage, accusa le sénateur Piegelcau d'être à la tête d'une conspiration tramée dans l'intérêt de la Russie. La réputation de ce magistrat était intacte, mais les charges étaient si détaillées, si précises, et les conséquences d'une imprudente sécurité si graves, que j'ordonnai son arrestation. Son innocence fut bientôt reconnue : j'avais un instant compromis la loyauté de cet homme respectable ; c'était à moi à lui rendre hommage ; je le fis de la manière qui me parut la plus propre à calmer l'impression de cette cruelle aventure. Les bourgeois étaient restés paisibles, et les fréquentes escarmouches qui m'avaient paru si suspectes étaient dues au surcroît des troupes qui se succédaient devant la place. Le duc de Wurtemberg venait d'en prendre le commandement. Plus entreprenant, plus inquiet que le général Lewis, il ne

laissait pas respirer mes avant-postes ; échouait-sur un point, il en assaillait un autre. Repoussé Langfuhr, mis en fuite à Zigangenberg, il se jett sur Ohra. Aussi mal reçu dans cette position qu dans les premières, il n'en revient pas moins à l charge ; il attaque à la fois Stolzenberg, Schidli et le poste de la barrière : culbuté sur tous ce points, il reparaît de nouveau ; de nouveau, il es défait. Aucun échec ne le rebute, il tente un der nier effort ; il fond avec la nuit sur mes troupes qui se remettaient de leurs fatigues, et surpren quelques maisons qu'il livre aux flammes. Mais à l vue de deux bataillons qui courent aux armes, i se trouble et se disperse.

Les patrouilles, les vedettes, étaient continuelle ment aux prises. Ces combats où le courage indi viduel est plus sensible étaient tous à notre avan tage ; les Cosaques n'y brillaient pas. Trois d'entr eux se réunissent pour accabler un dragon du 12 nommé Drumès ; ce brave les attend de pied ferme Renversé d'un coup de lance, il se relève, se cram ponne au fer, tire à lui son adversaire et l'éten mort sur la place. Héquet, autre dragon du mêm régiment, fait tête à quatre de ces barbares. Quo que blessé, il en renverse un, en abat un autre, met le reste en fuite. Je pourrais citer mille trai de ce genre.

Ces agressions continuelles fatiguaient mes so

lats; je ne devais pas souffrir qu'ils fussent insul-
és par des Cosaques. Nous prîmes les armes: le
général Grandjean commandait la droite, le général
Devilliers était au centre, et la gauche obéissait au
comte Heudelet. L'apparition inopinée de nos co-
onnes glaça l'ennemi d'effroi. Ses chevaux pais-
aient librement dans la plaine; son infanterie
était paisible dans ses camps. Il ne s'attendait
pas à cette attaque. Au moment où nous commen-
cions à nous ébranler, je reçois la nouvelle authen-
ique des immortelles victoires de Lutzen et de
Bautzen; je la communique, je l'annonce, je la
répands. La joie, l'ivresse, l'enthousiasme, sont au
comble; tous les sentiments s'échappent à la fois;
il tarde de combattre, on brûle de vaincre. De la
gauche à la droite le cri d'*en avant!* retentit par-
tout. Le signal est donné. Aussitôt l'artillerie se
démasque; on se mêle, on se confond; la terre est
jonchée de morts. Le capitaine Preutin foudroie
l'ennemi et l'oblige d'évacuer Schœnfeld. L'artille-
rie à cheval polonaise accourt au galop, se place à
demi-portée et renverse tout ce qui se trouve devant
elle. Le major Bellancourt, le chef de bataillon
Duprat, poussent, accablent les fuyards; ils les
dispersent à mesure qu'ils se rallient. Culbuté au
centre, l'ennemi se jette sur la gauche et menace
Ohra. Le major Schneiffer lui oppose une résistance
opiniâtre. Cet excellent officier se défend sur un

point, attaque sur un autre, et compense par so courage la faiblesse des moyens dont il dispose. L général Breissand, le général Husson, volent à so secours. Les Russes écrasés ne peuvent faire tête l'orage; ils fuient et ne s'arrêtent que sur les hau teurs en arrière de Wonnenberg. Bientôt ils se ra visent et fondent sur notre aile droite; elle le reçoit avec une admirable résolution. Le colone d'Engloffstein, le major Horadam, le lieutenant colonel Hope, combattent à l'envi l'un de l'autre Le sergent Vigneux, le sergent Auger, donnen aussi l'exemple du courage. J'accours au milieu de cette lutte sanglante; je fais avancer le 10e po lonais avec cinq pièces d'artillerie qui étaient en réserve. La mêlée s'échauffe et devient de plus en plus terrible. Les Russes cèdent enfin et s'é chappent en désordre du camp de Pitzkendorf. Je ne jugeai pas à propos de les suivre: à chaque jour suffit sa peine. Ils avaient environ dix-huit cents hommes hors de combat. Je fis cesser le feu. De notre côté nous comptions quatre cents morts ou blessés.

Les alliés, vaincus dans deux batailles consécutives, avaient sollicité un armistice qui devait durer jusqu'au 20 juillet. La guerre avait été reportée sur l'Oder. Nous étions de nouveau les arbitres de la fortune. Notre gloire était d'autant plus pure qu'elle était due tout entière à ce courage impé-

tueux qui supplée à l'expérience et ne recule devant aucun obstacle. Des recrues avaient triomphé des forces combinées de la Prusse et de la Russie. Le capitaine Planat nous en apportait la nouvelle au moment où les assiégeants culbutés cherchaient leur salut dans la fuite. Napoléon avait joint à ses dépêches des preuves de sa munificence. Il daignait m'accorder le grand cordon de l'Ordre de la Réunion. Il m'autorisait à faire des promotions, à conférer des grades, et à désigner les officiers supérieurs que je jugeais susceptibles d'avancement. Ses victoires avaient exalté tous les courages, on jurait de nouveau par son génie, on le voyait déjà triomphant sur les bords de la Vistule. Sa dépêche était ainsi conçue:

« Monsieur le comte Rapp,

» Le major général vous fait connaître la situa-
» tion des affaires. J'espère que la paix sera con-
» clue dans le courant de l'année; mais si mes
» vœux étaient déçus, je viendrais vous débloquer.
» Nos armées n'ont jamais été plus nombreuses ni
» plus belles. Vous verrez par les journaux toutes
» les mesures que j'ai prises et qui ont réalisé douze
» cent mille hommes sous les armes et cent mille
» chevaux. Mes relations sont fort amicales avec le
» Danemarck, où le baron Alquier est toujours

» mon ministre. Je n'ai pas besoin de vous recom-
» mander d'être sourd à toutes les insinuations,
» et dans tout événement de tenir la place impor-
» tante que je vous ai confiée. Faites-moi connaî-
» tre par le retour de l'officier ceux des militaires
» qui se sont le plus distingués. L'avancement et
» les décorations que vous jugerez qu'ils auront
» mérités, et que vous demanderez pour eux, vous
» pouvez les considérer comme accordés et en faire
» porter les marques jusqu'à la concurrence de dix
» croix d'officiers et de cent croix de chevaliers.
» Choisissez des hommes qui aient rendu des ser-
» vices importants, et envoyez-en la liste par le re-
» tour de l'officier, afin que le chancelier de la Lé-
» gion d'honneur soit instruit de ces nominations.
» Vous pouvez également remplacer dans vos ca-
» dres toutes les places vacantes, jusqu'au grade
» de capitaine inclusivement. Envoyez aussi l'état
» de toutes ces promotions. Sur ce je prie Dieu,
» etc.

» NAPOLÉON.

» Neumarckt, le 5 juin 1813. »

CHAPITRE XLI

Les souverains avaient réglé les conditions de l'armistice [1]. Chaque place devait être ravitaillée tous les cinq jours, et jouir d'une lieue de territoire au delà de son enceinte; mais le duc de Wurtemberg se chargea d'éluder cet engagement. Il refusait mes états de situation, il contestait sur les limites. Après bien des conférences, nous convînmes d'un arrangement provisoire et nous renvoyâmes la question à ceux qui devaient la juger. Ce fut alors de nouvelles difficultés : tantôt ils alléguaient le défaut de subsistances, tantôt le manque de

1. Armistice signé le 4 juin 1813 à Plesswitz, à la suite des victoires de Lutzen et de Bautzen et qui devait durer jusqu'au 20 juillet.

transports. Les fournitures toujours incomplètes étaient constamment arriérées, enfin elles furent tout à fait suspendues. Le duc avait besoin d'un prétexte, il le trouva. Il prétendit que nous avions rompu la trève, parce que nous avions fait justice de je ne sais quelle bande de pillards qui infestaient nos derrières. Sa lettre, qui eût pu m'être transmise en deux heures, fut deux jours à me parvenir. Tant de subterfuges me révoltèrent; j'allai droit au fait. Je lui répondis que je ne voulais plus de tergiversation, qu'il fallait se battre ou remplir les conditions stipulées. Il répliqua, parla de la cause des peuples et des rois. Ce langage était curieux. Je lui témoignai combien il m'étonnait dans la bouche d'un prince dont le souverain avait été cinq ans notre allié, et dont le frère combattait encore avec nous. Ce dernier exemple le toucha peu. Il me répondit avec humeur « qu'un général en » chef russe ne se croyait inférieur en aucune ma- » nière à un roi de la confédération, puisqu'il ne » dépendait que de l'Empereur Alexandre de l'é- » lever à cette dignité; qu'alors il serait roi tout » comme un autre; qu'il y mettrait cependant une » petite condition, c'est que ce ne serait aux dépens » d'aucune puissance, ni de personne. »

On courut aux armes. Mais le duc ne voulut pas se charger des conséquences de cette rupture. Il offrit de continuer les livraisons. Elles devaient

voir lieu dès le 24 ; elles ne recommencèrent cependant que le 26, et ne furent jamais complètes. es viandes corrompues, des farines si mauvaises u'on n'osait en faire usage qu'après les avoir prouvées, voilà les subsistances que nous fournissaient les Russes. Ils n'étaient pas plus fidèles sur quantité ; nous ne reçûmes pas au delà des deux ers de ce qui nous était garanti par la suspension armes.

Le prince de Neuchâtel me mandait qu'il fallait nir jusqu'au mois de mai suivant. La chose était mpossible ; je n'avais ni assez de subsistances ni ssez de troupes pour une défense aussi prolongée. le lui marquai, ma dépêche était précise. Tout qui était possible, nous étions prêts à l'entreendre; mais la bonne volonté ne supplée pas ux moyens.

Dantzig, le 16 juin 1813.

« Mon Prince,

» J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire de Neumarckt le 5 juin. M. Planat m'a également remis la collection des moniteurs renfermant le détail des batailles décisives gagnées par Napoléon sur l'armée combinée. J'avais, depuis la veille de l'arrivée de

» M. Planat, en connaissance des brillants succ
» obtenus par les armées de Napoléon. Ces he
» reuses nouvelles ont produit sur la garnison
» meilleur effet, elle a vu que je ne l'avais pas fla
» tée d'un vain espoir ; et la patience et le courag
» dont elle a fait preuve ont trouvé la récompens
» qu'elles devaient attendre.

» L'armistice m'a été également remis, et j'écr
» particulièrement sur cet objet à Votre Altess

» Je ne dois pas lui dissimuler cependant qu
» cette suspension d'armes, dans l'état où étaie
» les choses, ne soit plus défavorable qu'avanta
» geuse à la garnison ; car les maladies occasionne
» encore une perte de onze cents hommes par mois
» d'où il résulte qu'au 1er août nous serons encor
» affaiblis d'environ dix-sept cents hommes.

» Nos vivres en outre se consommeront ; et si l
» duc de Wurtemberg ne montre pas une meil
» leure volonté qu'il n'a fait jusqu'ici, nous ne fe
» rons guère d'économie sur ce que nous aurion
» pu mettre à part des subsistances qu'il doit nou
» fournir. Mon état ne m'inquiéterait pas jusqu'a
» mois d'octobre, mais passé cette époque ma po
» sition deviendra pénible ; car nous manqueron
» de bras pour défendre l'immense développemen
» donné à nos fortifications, de vivres pour les dé
» fenseurs, et nous n'aurons pas plus à espérer de
» ressources du dedans que du dehors.

» L'état de composition de la ration depuis le »blocus fera connaître à Votre Altesse que j'ai ap»porté dans la distribution des vivres toute l'éco»nomie que commandait notre position, et que »j'ai employé à cette fin toutes les ressources dont »on pouvait tirer parti ; mais ces ressources s'é»puisent, et ce serait vainement qu'on compterait »sur celles qui pourraient être la suite de l'expul»sion des habitants. En effet, il ne faut, pour se »convaincre de cette triste vérité que se rappeler »qu'il y a deux ans Napoléon fit requérir à Dant»zig six cent mille quintaux de grains, opération »qui fut exécutée très rigoureusement. On ne »laissa à cette époque que vingt-trois mille quin»taux pour la subsistance des habitants. Depuis ce »moment, ceux-ci ont vécu avec cette portion et »quelques minces quantités qu'ils avaient sous»traites aux recherches les plus sévères.

» J'ai exposé plus haut à Votre Altesse la perte »mensuelle que nous occasionnent encore les mala»dies. L'état de situation des troupes présente un »effectif de vingt mille cinq cent cinquante-huit »hommes, ce qui suppose, d'après les données »trop certaines que nous avons déjà, que la gar»nison sera réduite à la fin de l'armistice à vingt »mille hommes, dont il faut déduire au moins »deux mille aux hôpitaux, en supposant même »que les privations n'augmentent pas les mala-

» dies. Que serait-ce donc au mois de mai, lor
» que la progression de mortalité que l'état actu
» des choses suppose aura encore moissonné bea
» coup d'hommes?... Il résulte du calcul qu'
» peut faire, qu'en admettant que les maladi
» d'hiver n'augmentent pas beaucoup le nomb
» des morts et qu'il n'y en ait que mille par moi
» la perte serait au 1er mai de huit mille, sa
» compter tous ceux qui périront dans les affair
» ou par suite de blessures. Il ne resterait do
» au 1er mai qu'un effectif de onze mille homme
» sur lesquels il y en aura certainement tro
» mille aux hôpitaux : or comment défendre av
» une si faible garnison des fortifications aus
» étendues?

» J'ai déjà donné des ordres pour la constru
» tion d'ouvrages destinés à défendre la trouée
» Mottlau, point extrêmement faible lorsque l
» rivières seront gelées. Je fais travailler d'ailleu
» à tout ce qui peut assurer mes communication
» mais, je le répète, il faut des défenseurs. Vot
» Altesse ne doit pas douter que, si cela devena
» nécessaire, je ne fasse pour me maintenir dans u
» point quelconque de Dantzig tout ce que l'ho
» neur et mon dévouement à l'Empereur pourro
» me suggérer.

» L'état des magasins prouvera à Votre Altes
» que nos ressources sont bien bornées ; elle do

penser que je les ménagerai avec tout le soin que m'inspire le désir de faire une défense honorable : c'est pour parvenir à ce but que j'ai fait entrer dans la commission des approvisionnements que la loi a instituée dans les places en état de siège un nombre bien plus considérable de membres que ceux qu'elle détermine.

» Je les ai réunis sous la présidence du général de division, comte Heudelet. Cette commission est chargée de me proposer toutes les mesures qui peuvent tendre à l'économie et au bien-être du soldat ; elle a rendu de grands services, et je suis fâché de ne pas lui avoir donné plus tôt les attributions qu'elle a aujourd'hui.

» L'article des finances mérite une attention bien particulière de la part de l'Empereur et de Votre Altesse. Tous les fonds qui avaient été laissés à ma disposition ont été consommés, et j'ai été obligé d'avoir recours à un emprunt forcé, que j'ai imposé à ceux qui étaient susceptibles de donner encore quelque chose. Cet emprunt s'est exécuté avec les formes les plus rigoureuses envers ceux qui prétendaient ne pouvoir contribuer à la défense commune ; mais, quelques soins qu'on se soit donnés à cet égard, et quoiqu'on ait allié toutes les mesures qui pouvaient conduire à des résultats prochains, on n'a pu obtenir jusqu'ici qu'un million sept cent mille

» francs, et on aura bien de la peine à faire re
» trer le reste.

» Les dépenses de la solde, des masses qu'il e
» nécessaire de payer ; celles des constructions
» génie, quant à ce qui concerne la main-d'œuv
» (car on prendra par réquisition payable au d
» blocus, ainsi qu'on l'a fait depuis deux mois, to
» les matériaux qui sont dans la place) ; celles
» l'artillerie, celles des hôpitaux, des différent
» branches de services, des subsistances, c'est-
» dire encore tout ce qui est journées et main-d'œ
» vre ; les constructions de la marine, l'habill
» ment ; toutes ces dépenses, dis-je, dont j'ai fa
» faire l'évaluation, se montent à plus de neuf ce
» mille francs par mois.

» Une maison de commerce étrangère a offe
» de faire ici des fonds, moyennant que le paye
» général lui assure son remboursement à Pari
» Ce serait un grand point de tranquillité si
» voyais cette affaire réglée ; mais je préférera
» que les fonds me fussent envoyés, car il pe
» arriver telle circonstance qui arrêterait dès
» second mois le paiement convenu. Votre Altes
» pense bien qu'il n'y a pas moyen de songer
» ne pas payer exactement les dépenses ci-dess
» indiquées, surtout avec une garnison compos
» comme celle que je commande ; je la suppl
» donc de solliciter de Sa Majesté des mesures q

» puissent assurer le paiement des sommes qui me » sont nécessaires.

» Je ne dois pas terminer sans faire observer à » Votre Altesse que la quantité de poudres qui » existe encore dans nos magasins n'est pas à » beaucoup près en proportion avec celle qui serait » nécessaire pour un siège.

» Enfin, Monseigneur, j'ai dû vous faire à l'a- » vance toutes ces observations, qui roulent sur » l'insuffisance des défenseurs, sur celle des moyens » de subsistance, sur les fonds nécessaires à nos » dépenses obligées, enfin sur nos approvisionne- » ments en tous genres, qui ne sont pas à beau- » coup près en raison des besoins à venir. Je sup- » plie donc Votre Altesse de mettre sous les yeux » de l'Empereur la position fâcheuse dans laquelle » nons nous trouverons si Sa Majesté ne vient pas » à notre aide. Ce qui reste de la garnison est » d'ailleurs excellent, et l'on peut compter de sa » part, au moyen de quelques récompenses bien » appliquées, sur un dévouement sans bornes. Elle » fera tout ce que l'Empereur peut attendre de ses » meilleurs soldats, et justifiera la confiance que » Sa Majesté lui a accordée et la faveur qu'elle lui » a faite en la replaçant au nombre des corps de » sa Grande Armée.

» Je suis, etc.

» *Signé* : Comte Rapp. »

Cependant l'armistice touchait à sa fin. Les troupes, les munitions, l'artillerie de siège, affluaient devant la place. Bientôt nous eûmes en présence trois cents pièces de gros calibre et soixante mille combattants. Cette disproportion était immense; mais nous avions vaincu malades, nous pouvions espérer de vaincre encore. Il ne nous fallait que des subsistances. Les Russes en étaient si convaincus qu'ils donnaient la chasse aux moindres embarcations qui allaient à la pêche. Leurs canonnières en avaient même capturé quelques-unes, qui pourtant n'avaient pas dépassé nos limites. J'expédiai de suite un parlementaire à l'amiral. Je lui représentai que la mer devait être libre jusqu'à une lieue de la côte, et que je saurais faire respecter les conditions de l'armistice si on essayait encore d'y porter atteinte. Il promit de s'y conformer et de ne plus inquiéter nos canots. Il ne les inquiéta plus en effet; mais dès le soir même il fit enlever nos malheureux pêcheurs, retirés sans défiance dans leurs cabanes. Il craignait l'abondance que quelques livres de poisson allaient apporter dans la place. Les paysans, les cours d'eaux, n'étaient pas mieux traités. On traquait les uns, on détournait les autres. Il semblait que tout était occupé à nous faire parvenir des subsistances, qu'elles nous arrivaient par toutes les issues; j'avais beau réclamer, on ne manquait jamais de dé-

ıites ni d'excuses. J'étais outré de ce système de léception. Enfin le prince de Wolkonski me dé- onça la reprise des hostilités [1]; je reçus cette ouvelle avec une véritable satisfaction. Nos rap- orts étaient trop désagréables pour que je ne dé- irasse pas les voir finir.

1. Les alliés dénoncèrent l'armistice le 11 août; les hos- ilités ne devaient reprendre que le 24, mais le général Blü- her viola le traité dès le 14.

CHAPITRE XLII

L'ennemi était plein de confiance ; il combattait il intriguait, il se flattait d'emporter la place ou de la réduire en cendres ; mais toutes ses tentatives échouèrent devant la vigilance et l'intrépidité de mes soldats. Ses fusées incendiaires vinrent se perdre sur les remparts ; ses attaques furent repoussées, et ses émissaires découverts. Plusieurs de ces misérables s'étaient déjà introduits dans nos magasins, et se disposaient à les incendier. J'eusse peut-être dû en faire un exemple ; mais je craignis que cet exemple ne fût dangereux ; je craignis qu'il ne donnât l'idée du crime à ceux qui ne l'avaient pas, et qu'il ne répandît l'alarme parmi les troupes. Je feignis de croire qu'ils avaient voulu détourner

quelques connétables, et les renvoyai ; mais je publiai contre le vol des ordonnances si sévères, que je tins la malveillance à l'écart.

Après trois jours d'humiliations et de fatigues, les assiégeants réussirent enfin à s'emparer du bois d'Ohra [1]. Chassés presque aussitôt, ils reparaissent avec de nouvelles forces, et replient le poste. Le bataillon de service prend une seconde fois les armes, et vole à son secours. Le major Legros attaque le bois, deux compagnies de grenadiers se portent au village ; les troupes se joignent, elles se pressent, se poussent, se culbutent ; la mêlée devient affreuse. Le capitaine Capgran saisit aux cheveux un officier prussien ; tandis qu'il le terrasse, lui-même est sur le point de perdre la vie ; un soldat l'atteint déjà de sa baïonnette : le lieutenant Sabatier détourne le coup, serre le Cosaque, et lui passe son sabre au travers du corps ; mais, au moment où il sauve son chef, il reçoit à la gorge une blessure qui le force de quitter le champ de bataille. Dans le bois, dans le village, partout les Russes sont accablés ; le capitaine Duchez en abat quatre ; le commmandant Charton, les lieutenants Devrine et Blanchard les moissonnent à pleines mains ; une foule de braves se répandent au milieu d'eux et accroissent le désordre.

1. 28 août.

Francou, dont la valeur fut quelque temps après si fameuse, Martin, Couture, Rochette, Schiltz, Lepont, Bennot, Soudè, Paris, Belochio, tous sous-officiers de troupes légères, le carabinier Richida, le tambour Breigneir, percent jusqu'au centre de leurs colonnes et les livrent au fer de nos soldats.

Des troupes fraîches prennent la place de celles qui sont défaites, et s'établissent dans le bois ; nos braves s'élancent sur les pas du lieutenant Joly Delatour, les abordent et les culbutent. L'ennemi néanmoins ne perd pas courage ; il se reforme, et se présente une troisième fois : mais, toujours vaincu, toujours taillé en pièces, il cesse enfin ses attaques.

Dès le lendemain il se jette sur Stries, Heiligenbrunn, et s'empare de Langfuhr. Nos avant-postes se replient sur deux blockaus, situés à droite et à gauche du village. Les Russes les suivent et se disposent à donner l'assaut ; mais les Polonais tirent si bien et si juste, qu'ils les forcent à la retraite. Ils reviennent en forces, ils couvrent, ils inondent les gorges du Jesch Kenthal ; ils menacent Heiligenbrunn, ils débouchent par Stries ; toute ma ligne est en feu. Ces manœuvres ne laissaient aucun doute sur leurs intentions ; il était palpable qu'ils avaient des vues sérieuses sur Langfuhr : je résolus de les prévenir et de marcher à leur rencontre. Je rassemblai mes troupes, la gauche au village, le centre dans les ravins de Zigangenberg,

et la droite s'étendant jusqu'à Ohra. Vingt-quatre pièces de canon, conduites par le général Lepin, se placent à égales distances des deux ailes ; elles ouvrent aussitôt le feu : les redoutes de l'ennemi, ses masses, son camp de Pitzkendorf, tout est sillonné par nos boulets ; nous démontons deux de ses pièces. Les Polonais, les Bavarois, les Westphaliens, et deux cent cinquante chevaux, commandés par le général Farine, débouchent en même temps. Le brave Szembek, déjà aux prises avec les Russes, les chassait de Diwelkau ; dès que nos soldats aperçoivent cette déroute, ils s'échauffent, ils s'animent, ils fondent sur les redoutes de Pitzkendorf. Les alliés, refoulés dans leurs ouvrages, essaient en vain de se défendre ; le jeune Centurione à la tête de ses hussards franchit tous les obstacles, et tombe percé de coups. A la vue de cet excellent officier moissonné dans un âge aussi tendre, la soif de la vengeance allume tous les courages : infanterie, cavalerie, se jettent pêle-mêle sur les redoutes. Le trompette Bernardin, le chasseur Olire, le maréchal des logis Boucher, s'élancent au milieu des Russes ; le lieutenant Tirion, accueilli par un coup de feu, va droit à l'officier qui les commande, et le fait prisonnier. Dès lors ce n'est plus un combat, c'est une boucherie, c'est un carnage ; tout périt sous la baïonnette, ou ne doit la vie qu'à la clémence du vainqueur. Tandis que nos soldats

s'abandonnent au feu de leur courage, une nuée de Cosaques fond sur eux, et menace de les tailler en pièces ; mais le général Cavaignac[1] s'ébranle si à propos avec la cavalerie, les troupes chargent avec tant d'abandon, l'adjudant-commandant de Erens, les chefs d'escadron Bel et Zeluski, les capitaines Gibert, Fayaux, Vallier, Pateski et Bagatho, déploient tant d'intelligence et de conduite, que l'ennemi culbuté se disperse dans le plus affreux désordre.

La canonnade s'échauffait de plus en plus. Les Russes occupaient toujours le Johannisberg, le plateau en avant de Pitzkendorf, et assaillaient Langfuhr avec violence. Je détachai contre eux un bataillon de la Vistule, soutenu par les Napolitains que commandait le général Destrées, ayant sous ses ordres le général Pepe[2] que les événements sur-

1. Le général Cavaignac (Jacques-Marin) était le frère du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac. Il entra au service en 1792 et fit toutes les campagnes de la Révolution ; il était général de brigade pendant la campagne de 1812. A Moscou il commandait la cavalerie du 11e corps, protégea la retraite et vint s'enfermer dans la place de Dantzig avec les 1800 hommes qui lui restaient. Le général Eugène Cavaignac qui fut chef du Pouvoir exécutif en 1848 était son frère.

2. Pepe (Florestan), né en 1780 en Calabre, était lieutenant en 1799 quand les Français entrèrent à Naples ; il prit du service dans la légion italienne et suivit Joseph Napoléon en Espagne qui le fit nommer général de brigade ; pendant la campagne de 1812 il conduisit à Dantzig une di-

venus dans sa patrie ont depuis rendu si fameux. Le brave Szembek commença l'attaque ; elle eut lieu avec beaucoup d'ensemble et d'impétuosité. Les Russes, culbutés à coups de baïonnette, renversés par des charges meurtrières, cherchent leur salut dans la fuite. Les Polonais les pressent avec plus d'audace : le tambour Ilhade en saisit un par sa giberne, l'arrache des rangs et le désarme. Le capitaine Fatezinski oublie qu'il est blessé ; il s'élance dans une maison qu'ils occupent, tue leur chef, et fait trente prisonniers.

Les Napolitains ne sont pas moins impétueux ; ils se pressent à la suite des fuyards, les poussent et les fusillent. Le général Pepe, le colonel Lebon, les commandants Balathier, Sourdet, les capitaines Chivandier et Gianculli, dirigent, excitent leur courage, donnent à la fois le précepte et l'exemple.

Sur le flanc opposé de la montagne, la mêlée n'était ni moins opiniâtre ni moins sanglante. Au signal convenu, le colonel Kaminski avait marché sur les Russes et les avait débusqués ; il les chas-

vision napolitaine ; plus tard, Murat, aux derniers jours de son règne, lui avait conféré le grade de lieutenant-général. Pepe mourut à Naples en 1851. Il avait deux frères qui servirent comme lui sous le drapeau français ; l'aîné, Gabriel arriva au grade de colonel, et le plus jeune, Guillaume était général.

sait devant lui, la poursuite était ardente. Des renforts surviennent, l'ennemi veut faire tête à l'orage ; mais les Polonais le pressent avec impétuosité : Roseizensky, Drabizclwsky, Doks, Zaremba, Zygnowiez, que suivent des hommes dévoués, fondent sur lui, et le taillent en pièces.

Nous étions maîtres du Johannisberg. Le temps était affreux, et l'ennemi fuyait au loin. Je fis sonner la retraite ; elle s'exécuta dans l'ordre le plus parfait. A six heures tout était tranquille. Mais les Russes ne tardent pas à reparaître. Ils attaquent à la fois le belvéder, les hauteurs d'Heiligenbrunn et engagent une fusillade des plus vives; néanmoins ils ne peuvent obtenir le plus léger avantage. Le colonel Kaminski et le commandant Szembek déploient un courage, une habileté qui les déconcertent. Ils se retirent, mais en même temps deux bataillons soutenus par une cavalerie nombreuse se portent sur le village de Stries. Kaminski accourt pour le défendre. Aussitôt les Russes reviennent à la charge ; ils escaladent les hauteurs, ils assaillent le belvéder, poussent, pressent leurs attaques. Toutes leurs tentatives échouent contre les excellentes dispositions du major Deskur, et la bravoure des chefs de bataillon Johman et Robiesky.

Ce n'était pas la première diversion qu'ils tentaient. Déjà ils avaient replié nos avant-postes depuis Schidlitz jusqu'à Ohra ; attaqué de front et en

lanc, le major Schneider ne se soutenait dans ce faubourg qu'à force de courage. Tout à coup il aperçoit une colonne nombreuse qui s'engage imprudemment dans la grande rue : il la charge, il la mitraille, il l'anéantit. Le général Husson survient avec la réserve. Nous reprenons l'offensive ; en un instant le bois, le village, sont enlevés, et les Russes mis dans le plus affreux désordre. Le chef de bataillon Boulanger en désarme huit ; un sergent blessé d'un coup de feu, le brave Vestel, trois ; le sous-officier Cornu délivre un des nôtres, et fait mettre bas les armes à l'escorte qui le conduisait.

J'étais de nouveau maître du Johannisberg et de Langfuhr, mais ce succès ne pouvait être durable ; les Russes, revenant continuellement à la charge avec des troupes fraîches, devaient finir par l'emporter. D'ailleurs ces deux positions étaient si éloignées qu'elles ne pouvaient ni me nuire ni m'être bien utiles. Je donnai en conséquence l'ordre de les évacuer, si les alliés se présentaient en force. Mais l'audace avait fait place à la réserve. Ils craignent de s'éloigner des hauteurs; ils n'osent prendre possession d'un village abandonné. Impatients néanmoins de s'en rendre maîtres, ils engagent une action générale pour s'emparer d'un poste que j'avais résolu de ne pas défendre. Les troupes prennent les armes ; la flotte les soutient. Toute la ligne est attaquée ; quatre-vingts canonnières

tonnent de concert, foudroient Neufahrwasse Schell-Muhl, New-Sottland, Ohra, Zigangendoi deviennent la proie des flammes. L'ennemi se r pand comme un torrent dans la plaine ; il renvers incendie tout ce qui s'oppose à son passage. J'a cours au milieu de cet affreux désordre. Mais dé les Russes deviennent moins impétueux ; ils échoue devant une poignée de braves que commande major Poyeck, et laissent les avenues de Kabr jonchées de morts. Je les fais suivre : le bouilla Gibert accourt avec ses chasseurs ; le capitai Maisonneuve se joint à lui ; ils poussent, ils ébra lent cette multitude en désordre, et la jettent da Schell-Muhl. Elle se rallie aux troupes qui occupe le village, et soutient, sans se rompre, les décha ges meurtrières du capitaine Ostrowsky ; ma tournée presque aussitôt par le capitaine Marnie un des plus braves officiers de l'armée français elle fuit, elle se débande, elle cherche un refu jusque sous les décombres des bâtiments qu'elle livrés aux flammes.

La mêlée n'était pas moins vive à Langfuhr assaillis par douze mille Russes, nos postes lu tent, se débattent au milieu de ces épaisses colo nes. Le sergent Szhatkowsky eut besoin de tou sa bravoure pour échapper aux Cosaques. Occupé une construction en avant du village, il avait été lui terizième, enveloppé par ces troupes irrégul-

es; il rallie aussitôt ses travailleurs, fait face d'un côté, attaque de l'autre; il marche, il combat toujours, et se dégage enfin sans perdre un homme.

Les Russes humiliés se portent au village. Deux maisons que j'avais mises à même de résister à un coup de main en défendaient l'entrée : ils les tournent, ils les pressent, ils les escaladent; mais une fusillade meurtrière les renverse et les force à s'éloigner. Pour surcroît de maux, les Napolitains paraissent et les attaquent. Le colonel Lebon, le colonel Degennero, pressent, rompent la cavalerie, et pénètrent dans Langfuhr. Elle revient à la charge, plus nombreuse et plus fière; elle profite des obstacles, saisit l'à-propos, et s'élance sur nos bataillons épars dans les rues. Une mêlée sanglante a lieu : le brave Paliazzi tombe percé de dix coups de lance; les capitaines Nicolaü, Angeli, Degennero, sont couverts de blessures et forcés d'évacuer le champ de bataille. En vain l'intrépide Grimaldi, en vain les lieutenants Amato, Legendre, Hubert, Pouza, Gomez et Zanetti, veulent faire tête à l'orage; le nombre l'emporte : nous sommes forcés à la retraite... Quelques braves, engagés trop avant, ne peuvent suivre et sont coupés : loin de se laisser abattre, ils s'exaltent à la vue du danger et se rallient autour de l'adjudant-major Odiardi. Ils avancent, ils tournent, ils rétrogradent, et gagnent enfin les maisons crénelées. Déjà elles étaient as-

saillies pour la deuxième fois : les alliés, furieux, se jettent sur les palissades; ils les arrachent, et semblent devoir triompher de tous ces obstacles; mais, couchés dans la poussière à mesure qu'ils se découvrent, ils désespèrent bientôt du succès : ne pouvant les emporter, ils les livrent aux flammes. Nos braves ne sont point ébranlés : les uns continuent la fusillade, les autres éteignent le feu; et l'ennemi n'est pas plus avancé.

Une fumée épaisse nous dérobait les deux maisons; j'ignorais si nos troupes les occupaient encore, ou si les alliés s'en étaient rendus maîtres. Des rapports l'annonçaient : je résolus néanmoins de faire une tentative; mais les balles parties des maisons tombaient à flots sur nous; je conclus qu'elles étaient perdues. Une circonstance rendait la chose vraisemblable : la fusillade avait cessé et l'incendie était flagrant. Je répugnais cependant à croire qu'elles eussent été rendues. Je les fis de nouveau reconnaître : les alentours de ces deux postes étaient jonchés de cadavres vêtus de capotes blanches; abusés par la couleur du costume, les officiers que j'avais expédiés se persuadèrent que les Bavarois avaient péri : tous l'assuraient, tous en étaient convaincus. La perte d'aussi braves gens était pénible, et méritait bien de ne pas être admise sur des apparences. Je chargeai un de mes aides de camp, le capitaine Marnier, de savoir au juste ce qu'il en

était : cette mission ne pouvait pas lui déplaire ; il avait, à la bataille d'Uclès, sommé une division espagnole de mettre bas les armes, et l'avait amenée ; les lances des Cosaques ne devaient pas l'arrêter. A la pointe du jour, il sort de Kabrun avec huit hommes qui demandent à le suivre ; il se porte à la course vers la maison de droite. Aussitôt les barrières s'ouvrent, le poste se joint à lui, et fait sa retraite malgré les Russes qui accourent pour l'enlever.

Restait celui de gauche ; mais le plus difficile était fait. J'avais la certitude qu'il existait encore ; je donnai des ordres pour qu'il fût secouru. Un bataillon s'avance : à peine l'eurent-ils aperçu, que ces admirables soldats placent leurs blessés au milieu d'eux, et fondent sur les alliés. Plusieurs sont atteints : le brave Dalwick reçoit une balle qui lui racasse l'épaule gauche ; mais il n'en continue pas moins de combattre avec courage. La mêlée devient de plus en plus sanglante. Les Bavarois, qu'échauffe le noble dessein de sauver leurs compatriotes, et qu'enflamme encore l'exemple de deux officiers intrépides, l'adjudant-major Seiferlitz et le lieutenant Muck, se précipitent sur l'ennemi, le rompent, et dégagent enfin cette poignée d'hommes dévoués. Ils firent une espèce d'entrée triomphale : chacun voulait les voir, voulait les féliciter ; on s'entretenait de leur constance, on vantait leur résis-

gnation. Seuls, abandonnés à eux-mêmes, sans vivres, sans munitions, consumés par la soif, suffoqués par l'incendie, ils avaient bravé les menaces, repoussé les sommations, et rejeté avec dédain les insinuations de l'ennemi. C'était surtout le capitaine Fahrebeck qu'on accablait d'éloges; on admirait son sang-froid, on exaltait son courage; sa fermeté, sa prudence, étaient le sujet de toutes les conversations, le texte de tous les entretiens. Il était naturel que je témoignasse à ces braves combien j'étais satisfait : je mis à l'ordre du jour les périls qu'ils avaient affrontés, les dangers qu'ils avaient courus, et j'établis les blessés dans mon hôtel. Chaque jour je les visitais; chaque jour je m'informais de leur situation et m'assurais que leurs besoins étaient satisfaits. Un officier qui avait toute ma confiance, M. Romeru, était en outre chargé de leur prodiguer les soins, les consolations que je ne pouvais leur donner moi-même.

Dès que l'ennemi fut maître de Langfuhr, il mit la main à l'œuvre : c'étaient ouvrages sur ouvrages; il ne discontinuait pas. Son dessein était de me resserrer de plus en plus, et de me contraindre à m'enfermer dans la place : ce projet était admirable; il ne s'agissait que de l'exécuter; la chose était moins facile. J'avais couvert le front d'Oliwa et celui du Hagelsberg par un camp retranché formidable; neuf ouvrages le composaient : la lunette

d'Istrie occupait le point culminant des hauteurs qui dominent le fort et la gorge du Hagelsberg; elle était flanquée par les batteries Kirgener et Caulaincourt. On choisit ensuite, parmi les mamelons qui se trouvaient entre ces ouvrages et l'allée de Langfuhr, ceux qui étaient le plus avantageusement situés, et on les fortifia. Voici quelle était la disposition de ces redoutes : en partant de la droite de Caulaincourt, la redoute Romœuf, la batterie Grabowsky, la redoute Deroy, la batterie Montbrun. Enfin, pour compléter cette ligne de fortifications, et la prolonger jusqu'à la Vistule, on établit encore deux batteries : l'une, dite de Fitzer, au travers de l'allée de Langfuhr; l'autre, connue sous le nom de Gudin, était un peu plus éloignée; elle s'appuyait à une inondation artificielle qui s'étendait jusqu'à la digue de gauche de la Vistule, et formait la droite de toute la ligne, qui renfermait encore deux batteries placées de l'autre côté du fleuve. Tous ces ouvrages étaient palissadés, munis de logements et de magasins à poudre. Je fis en outre construire deux camps de baraques : l'un de quatre cents hommes, vers l'extrême gauche, derrière Kirgener; et l'autre, pour cent cinquante, derrière Montbrun. La partie de cette ligne qui s'étend de Montbrun jusqu'à Gudin fut liée par une espèce de chemin couvert; celle qui se prolonge sur la gauche était suffisamment garantie par les difficultés

du terrain; je pensai d'ailleurs qu'il fallait se ménager la faculté de prendre l'offensive dans une portion de ces ouvrages.

Ohra fut également mis en état de défense. Une masse de maisons qui communiquaient entre elles, et dont les portes, les croisées, avaient été fermées avec soin, des parapets, des palissades, qui n'avaient d'issue qu'une langue de terre comprise entre deux flaques d'eau assez profondes, formaient un retranchement avancé, connu sous le nom de *première coupure d'Ohra*; la deuxième, située à deux cents toises en arrière, était composée des mêmes éléments, et s'appuyait à un grand couvent de jésuites qui avait été crénelé. Les hauteurs et les gorges qui pendent vers le faubourg furent fortifiées; les redoutes dont elles furent revêtues mirent l'ennemi hors d'état de nous tourner, et devinrent bientôt fameuses sous le nom de batteries et d'avancées Frioul.

Pendant que nous exécutions ces travaux, l'ennemi venait fréquemment s'exercer contre nos avant-postes : Schidlitz, Ohra, Stolzenberg, étaient tour à tour l'objet de ses attaques. Repoussé sur tous les points, il tente une surprise sur Heubude; mais il se jouait à plus fin que lui : le commandant Carré, vieux militaire plein de vigilance et de ruses, aperçoit ses colonnes, réussit à les mettre aux prises, et se retire sans perte d'une position critique.

Tout honteux de cette mystification cruelle, les Russes se flattent de prendre leur revanche à Kabrun. Ils l'entourent, ils l'escaladent; mais, accueillis par une fusillade meurtrière que dirige le capitaine Nazzewski, ils s'éloignent, et laissent les fossés remplis de morts. Ils se portent de nouveau sur Schidlitz : mis en fuite une première fois, ils reviennent à la charge avec une vigueur, une impétuosité nouvelle; mais l'adjudant-major Boutin, les capitaines Kléber et Feuillade exaltent si bien nos soldats, qu'ils se jettent sur les alliés et les enfoncent.

La flotte n'était pas non plus oisive : le 4, dès la pointe du jour, elle reparaît en ligne; elle avait échoué la surveille dans deux attaques consécutives, et dépensé en pure perte plus de sept mille coups de canon. La honte, la soif de la vengeance, tout l'excitait à combattre : ce fut l'explosion d'un volcan. Les frégates et les canonnières tonnent à la fois, et nous couvrent d'un déluge de projectiles; mais, loin de s'effrayer, nos batteries redoublent de calme et de justesse. Officiers et soldats, tous s'élèvent au-dessus du danger et ne songent qu'à la victoire. Un canonnier chargé de l'écouvillon a le bras emporté; le capitaine Pomerenski s'en empare et fait le service. Le sergent Viard sert une pièce qui tire à boulets rouges, et pointe comme au polygone; le lieutenant Milewski ajuste, surveille

les siennes, coule une canonnière, en endommage d'autres, et les force d'évacuer le champ de bataille. Le capitaine Loppigé, le sergent-major Zackowski, le sergent Radzmiski, le caporal Multarowski, donnent les exemples les plus admirables de sang-froid et d'intelligence. Le capitaine Henrion, le lieutenant Hagueny, le capitaine de frégate Rousseau, les marins Despeistre, Coste, les caporaux Davis, Dubois, s'attachent aux pièces, et ne cessent de combattre que lorsque l'ennemi a pris la fuite. La flotte, convaincue de l'inutilité de ses efforts, gagne le large, avec la satisfaction d'avoir tiré neuf mille coups de canon pour nous tuer deux hommes : elle nous avait aussi démonté deux pièces; mais elle avait perdu deux canonnières; neuf autres étaient fortement endommagées, et ses frégates criblées d'obus et de boulets.

Nous eûmes bientôt un ennemi plus redoutable à combattre. Tout à coup la Vistule s'enfle; elle franchit, elle rompt les digues et s'échappe avec impétuosité. La place, les fortifications, deviennent la proie des flots. Les ponts sont emportés, les écluses anéanties, et les chaussées entr'ouvertes; les eaux, désormais sans obstacles, s'engouffrent dans les fossés et sapent les bastions. Celui de Bœren, celui de Braunn-Ross, étaient en ruines, et il était à craindre qu'on ne pût maintenir l'inondation lorsque la Vistule rentrerait dans son lit: mais le

génie ne s'oublia pas dans cette circonstance désastreuse; à force d'habileté et de constance, il parvint à rétablir les brèches; et, quand le fleuve s'abaissa, l'inondation, alimentée par les branches qui sillonnent le Werder, n'éprouva qu'une variation de niveau presque insensible.

C'était maintenant le tour des Russes: ils avaient profité des embarras que nous causait la crue des eaux; ils avaient élevé batteries sur batteries, et le 15 novembre ils en démasquèrent une vingtaine, armées de pièces du plus gros calibre. La flotte vint aussi s'essayer devant nos forts. Des masses d'infanterie étaient prêtes à donner l'assaut dès que les palissades seraient détruites. L'action s'engage: trois bombardes, quarante canonnières, vomissent le fer et la flamme sur Neufahrwasser. Loin de les abattre, le danger enflamme nos soldats; ils jurent de vaincre, ils jurent de punir les agresseurs. Les troupes de ligne s'attachent aux pièces; l'artillerie les pointe comme à la manœuvre; elle endommage, elle démâte une foule de canonnières. Tout à coup une explosion terrible se fait entendre : un boulet a pénétré dans la sainte-barbe, et le sloop a disparu. La même détonation se répète. On se félicite, on s'encourage; on brûle d'imiter les braves qui tirent avec cette admirable justesse. Trois embarcations deviennent presque en même temps la proie des flots, et la première ligne se retire toute couverte

de débris. La deuxième prend sa place sans être plus heureuse; et les divisions se succèdent ainsi de trois heures en trois heures sans que le feu se ralentisse. Enfin, rebutée des obstacles que lui opposaient le courage de nos soldats, les excellentes dispositions du colonel Rousselot, et la vigilance du major François, elle se retire et va réparer ses avaries. Douze heures de combat, vingt mille coups de canon, avaient abouti à nous tuer ou blesser une demi-douzaine d'hommes, et à nous endommager trois affûts. Ce fut la dernière tentative. Quelques mois plus tôt elle eût été infaillible; mais à la guerre il faut saisir l'à-propos.

Les troupes obtinrent plus de succès. Elles attaquèrent nos postes en avant d'Ohra, et s'emparèrent de celui de l'Étoile sur les hauteurs à droite du village. Le major Legros ne leur laisse pas le temps de s'y établir; quatre compagnies d'élite, sous la conduite des capitaines Valard et Aubry, s'y portent sans délai. Elles surprennent, elles taillent les Russes en pièces. En vain ils reparaissent avec des troupes fraîches; culbutés, mis en fuite, ils se dispersent, sans néanmoins perdre courage. Ils tentent un nouvel effort; mais, accueillis par une fusillade meurtrière, ils se débandent et tombent sous le feu de deux compagnies placées dans le village de Stadtgebieth, qui les anéantissent.

CHAPITRE XLIII

La saison devenait chaque jour plus âpre. Les pluies ne discontinuaient pas et entretenaient un brouillard fétide, qu'un soleil sans chaleur pouvait à peine dissiper. Mais, ce qui était bien plus grave, la disette allait toujours croissant. Les chevaux, les chiens, les chats, étaient mangés; nous avions épuisé toutes nos ressources, le sel même nous manquait. Il est vrai que l'industrie y suppléa. Quelques soldats imaginèrent de faire bouillir des débris de vieilles planches, qui avaient autrefois servi dans un magasin; l'expérience réussit. Nous exploitâmes cette mine de nouvelle espèce, et les hôpitaux furent approvisionnés. La population était réduite aux abois; elle ne vivait plus que de *son* et

de *drèche*, encore n'en avait-elle pas de quoi se satisfaire. Dans cet état de détresse, je pensai que les philanthropes alliés ne repousseraient pas des compatriotes, et j'expulsai les détenus et les mendiants, tous ceux, en un mot, qui n'avaient pas de subsistances. Mais les Prussiens furent inexorables; et sans les habitants de Saint-Albretch, ils les eussent fait périr d'inanition. D'autres se dirigèrent du côté qu'occupaient les Russes, et ne furent pas mieux accueillis. Sans abri, sans aliments d'aucune espèce, ils eussent expiré sous les yeux de ces libérateurs de l'humanité, si je n'eusse pris pitié de leur misère. Je leur distribuai quelques secours et les renvoyai chez eux. Plusieurs demandèrent à être employés aux fortifications, et recevaient la moitié ou le quart d'un pain de munition pour salaire.

Cependant l'ennemi avait perfectionné ses ouvrages. De temps à autre il essayait ses batteries, et semblait préluder à une action plus sérieuse. Le 10, en effet, toutes sont en feu dès la chute du jour. La ville, le Holm, le camp retranché de Neufahrwasser, sont inondés de bombes, d'obus, de boulets rouges. L'incendie éclate et dévore le couvent des Dominicains. Les prisonniers russes soignés dans cet édifice allaient périr, nos soldats accourent et les arrachent à la mort. Toujours plus ardentes, les flammes tourbillonnaient sur les mai-

sons voisines et menaçaient de les réduire en cendres. En même temps les alliés se présentaient en force devant nos postes d'Ohra et les repliaient jusqu'à Stadtgebieth. J'accours avec le comte Heudelet. L'ennemi, culbuté à la baïonnette, essaie vainement de revenir à la charge; le général Husson, le major Legros, repoussent toutes ses attaques. Une méprise augmenta ses pertes. Deux de ses colonnes se prennent pour ennemies, et en viennent aux mains. Elles se reconnaissent aux cris des blessés; mais plus de trois cents hommes étaient déjà couchés dans la poussière. De notre côté, nous en avions une centaine hors de combat.

Dès le lendemain il reparut devant les maisons situées au delà de Stadtgebieth. Repoussé deux fois, il y mit le feu. Quoique chargé de deux blessures, le capitaine Basset hésitait encore à les évacuer; mais le progrès des flammes ne tarda pas à l'y contraindre : il se retira en combattant toujours. Maîtres du village, les alliés se précipitent tout d'une haleine sur le plateau de l'Étoile, et s'en emparent. Les postes qui restaient sur le rempart de la montagne étant désormais trop faibles, je les rappelai. L'ennemi occupait enfin la position; mais il la payait assez cher pour une simple levée de terre.

Plus il cheminait du côté de Langfuhr, plus sa position devenait fâcheuse; pris en flanc et à revers,

foudroyé par les batteries du Holm, il ne put bientôt plus déboucher des redoutes qu'il avait élevées à Kabrun. Confus de s'être mépris sur le véritable point d'attaque, il porte, il concentre ses forces sur les hauteurs d'Ohra. Il tente tous les moyens de s'en rendre maître; je n'en néglige aucun de les défendre. J'améliore, je multiplie mes ouvrages. Je mets à contribution toutes les lumières. Des officiers supérieurs de chaque arme, présidés par le général Grandjean, avisent aux mesures qu'exige la sûreté de la place. Ils mettent nos vivres, nos munitions à l'abri des ravages de l'incendie. Ils divisent les approvisionnements, organisent le service des pompes, et font construire des moulins, afin que si les bombes venaient à détruire ceux qu'on possédait encore, on fût à même de les suppléer. Cependant le feu des alliés allait toujours croissant; les incendies succédaient aux incendies, et menaçaient de tout réduire en cendres. Tout à coup les batteries se taisent, la fusillade est suspendue. A ce silence inopiné, les habitants reprennent courage; ils courent, ils volent au secours des quartiers embrasés. Malheureux! ils disputent aux flammes quelques pans d'édifices, et la place touche à sa ruine!..

L'ennemi n'avait cessé le feu que pour le rendre plus terrible. Dès que ses dispositons sont faites, il l'ouvre avec violence. Les batteries de l'Étoile,

celles du Johannisberg, de Kabrun, de Schell-Muhl de Langfuhr, tirent à coups redoublés et nous accablent de bombes, de fusées et de boulets rouges. Les incendies éclatent; les édifices tombent, s'écroulent. Dantzig ne présente plus que l'image d'un volcan dont les éruptions s'échappent, s'éteignent, se reproduisent sur tous les points. Les deux rives de la Mottlau, le Butter-Marck, le Poggenfull, le Speicher-Insell, tout est consumé. En vain les troupes accourent au secours; une grêle continue de projectiles triomphe de leurs efforts, et une perte de plusieurs millions vient aggraver encore les malheurs d'une population désolée.

Nos forts, nos villages n'étaient pas dans un meilleur état; Ohra surtout n'était plus qu'un amas de cendres. Cinq batteries le foudroyaient sans relâche; des nuées de tirailleurs abrités par les accidents du terrain nous accablaient de balles, et entravaient le jeu de nos pièces. La première coupure, presque anéantie par le feu et les boulets, résistait toujours; le major Schneider la défendait avec une valeur, une sagacité qui promettaient encore une longue résistance : mais elle était sur le point d'être prise par la tranchée; je la fis évacuer. Je cédai également la tête de Schidlitz. L'ennemi avait essayé quelques jours auparavant de s'en rendre maître. Trois compagnies s'étaient présentées devant nos postes; chargées avec vigueur par le ca-

pitaine Leclerc et le lieutenant Kowalzky, elles furent mises en déroute, et cherchèrent leur salut dans la fuite. Cette leçon ne fut pas perdue ; les alliés revinrent avec des forces plus considérables, et s'y établirent. Un accident plus grave nous survint bientôt après ; une bombe éclata dans un magasin de bois et l'incendia. La poudre n'est pas plus prompte : en un instant tout est embrasé. Les flammes, développées par un vent impétueux, se communiquent de proche en proche, et présentent une masse de feu qu'aucun effort ne peut dompter. Triste spectateur d'un désastre aussi cruel, j'espérais au moins préserver les bâtiments éloignés. Mon attente fut encore déçue, et nous eûmes la douleur de voir consumer sous nos yeux la plus grande partie de nos subsistances. Officiers et soldats, tous étaient plongés dans un morne silence, tous contemplaient avec stupeur cette scène de désolation, quand tout à coup une fusillade terrible se fait entendre. L'ennemi attaquait l'avancée Frioul et s'en emparait. Le capitaine Chambure vole au secours. Ce brave commandait une troupe d'élite appelée la *compagnie franche* ou *les enfants perdus*[1] ; il s'é-

1. Le brave Chambure, officier plein de courage et de résolution, avait demandé et obtenu l'autorisation de former une compagnie franche de cent hommes, choisis parmi les plus intrépides. Cette troupe s'était vouée aux entreprises les plus téméraires et les plus dangereuses. Sa mis-

lance dans la redoute et taille les Russes en pièces. Aucun n'échappe; ceux qui évitent la baïonnette tombent sous le feu des chefs de bataillon Clamon et Dybowski. Le lieutenant Connard fit preuve, dans cette occasion, d'une rare constance. L'épaule fracassée par une balle, il se jette au plus épais de la mêlée. Chambure le dégage : « Vous êtes blessé, » lui dit-il, votre place n'est plus ici ; allez annon- » cer au général que nous sommes dans la re- » doute. — Capitaine, répond l'intrépide lieute- » nant, j'ai encore mon bras droit, vous n'avez » que le gauche ! » et il continue de combattre.

Battu à la gauche, l'ennemi se jette sur la droite et nous replie jusque sur nos forts. Je ne jugeai pas à propos de reprendre l'attaque par une nuit obscure, j'attendis au lendemain. Deux colonnes, commandées par les généraux Breissand et Devilliers, se portent à la fois sur Stolzenberg et Schidlitz : les Russes les occupaient en force ; mais nos troupes combattent avec tant d'abandon, le major Deskur, les chefs de bataillon Poniatowski, Crikicowski et Carré, les capitaines Fahrebeck, Perrin, Kalisa et Ronsin, les guident avec tant d'habileté

sion était surtout de surprendre, pendant la nuit, les postes des assiégeants, de pénétrer dans leurs tranchées, dans leurs camps, de détruire leurs ouvrages, sous le feu même de leurs batteries, d'enclouer leurs pièces et d'intercepter leurs convois.

et de bravoure, que les alliés, rompus, laissent le champ de bataille jonché de morts. Malheureusement le succès nous coûtait cher : le général Breissand[1], si recommandable par ses talents et son courage, était dangereusement blessé. On lui prodigua vainement tous les secours imaginables, il expira après un mois de souffrances aiguës.

Nos troupes étaient victorieuses ; mais quel spectacle les attendait dans la place ! des ruines, des décombres ; voilà ce qui restait de nos magasins. Un seul avait échappé. Sa conservation, due au colonel Cottin et au sous-chef d'état-major Marquessac, n'avait été assurée qu'à force de zèle et de constance. Le chef d'escadron Turkheim, qui avait déjà donné tant de preuves de dévouement, et le lieutenant Fleury, étaient aussi parvenus à sauver quatre mille quintaux de grains ; tout le reste était flagrant, tout le reste avait péri. Nous ne conservions pas pour deux mois de subsistances, que les flammes toujours plus actives et un bombardement continuel menaçaient encore.

Les Russes cheminaient lentement, mais ils cheminaient toujours. Ils s'étaient emparés de divers postes et s'étaient portés en masse sur Stolzenberg. Trop faibles pour opposer une résistance efficace, nos soldats l'avaient évacué. Le général Husson

1. Général de brigade. Il mourut le 2 décembre (1813). Il était âgé de 43 ans.

rassemble quelques troupes et fait battre la charge. Elle eut lieu avec une rare impétuosité. Le capitaine Milsent, l'adjudant-major Rivel s'élancent à la tête des plus braves joignent l'ennemi et le culbutent.

Le capitaine Chambure lui préparait une leçon plus sévère. Il s'embarque par une nuit obscure[1], trompe la vigilance de la flotte et descend vis-à-vis Bohnsack. Il surprend le village, incendie les habitations, les magasins, tue, égorge les hommes, lés chevaux, et regagne ses chaloupes. Elles n'étaient plus sur le rivage. Les trompettes sonnaient, la générale se faisait entendre : la mort paraissait inévitable. Néanmoins il ne perd pas courage ; il calme ses soldats, se jette à travers les retranchements ennemis, et arrive sain et sauf au moment où on le croyait perdu. Il se remet bientôt en route et marche sur Brœsen ; il tombe à l'improviste sur les troupes qui l'occupent, les renverse, et ne se retire qu'après avoir brûlé leur camp. A peine rentré, il court à une expédition plus périlleuse. Il pénètre dans la tranchée de l'ennemi, culbute, chasse ses postes, et vient s'abriter derrière nos batteries. Le lieutenant Jaimebon, grièvement blessé en commençant l'attaque, combattit comme s'il n'eût pas été brisé par la douleur ; elle était si

1. 5 novembre.

aiguë que la crainte de décourager les soldats fu seule capable d'étouffer ses plaintes. Il mouru cinq jours après : honneur à sa mémoire !...

La compagnie franche devenait chaque jour plu audacieuse. Les tranchées, les palissades étaien des obstacles illusoires ; elle pénétrait partout. A milieu d'une nuit épaisse, elle se glisse d'arbre e arbre le long de l'allée de Langfuhr, et s'approch sans que les Russes l'aperçoivent. Elle saute aussi tôt dans leurs ouvrages, tue les uns, chasse les au tres et les suit jusque dans Kabrun. Le brave Su rimont, l'intrépide Rozay, Payen, Dezeau, Gonipe et Francou, se précipitent dans la redoute et l'em portent. Une centaine d'hommes furent passés au fil de l'épée, les autres ne durent leur salut qu'à la fuite.

Nous faisions à l'ennemi une guerre de surpris et d'audace ; il nous en faisait une de ruses et d proclamations. Ses batteries n'arrêtaient pas, e nos magasins étaient détruits. Nos troupes, exté nuées, harassées de corvées et d'insomnies, n'a vaient pour réparer leurs forces qu'un peu de pai et une once de viande de cheval, si toutefois o peut appeler ainsi les débris d'animaux qui, rebu tés par la cavalerie, rebutés par les charrois, tour naient la meule jusqu'à ce que, devenus incapable de se soutenir, ils étaient traînés à la boucherie C'est à des hommes si las de combattre et de souf

frir que les Russes promettaient le repos et l'abondance. Tous les genres de séduction étaient employés: l'or, l'argent, les menaces, la colère du prince, la voix de la patrie, étaient offerts et invoqués. Le duc se joignait à ses émissaires; il écrivait, priait, protestait, circonvenait les chefs et les soldats. La désertion se mit dans les troupes étrangères, bientôt elles refusèrent tout service. Les Bavarois, les Polonais eux-mêmes, trop convaincus de nos malheurs, craignaient de faire de leurs armes un usage sacrilège et se tenaient dans l'inaction. Nous étions réduits aux seules forces nationales, c'est-à-dire à moins de six mille hommes; et nous avions plus de deux lieues d'étendue à défendre. Je résolus de faire connaître à l'Empereur la situation fâcheuse où nous étions. La chose n'était pas aisée; l'Allemagne entière était en insurrection; la mer était couverte de croisières ennemies. Mais aucun péril, aucun obstacle n'étonnait le capitaine Marnier; il part pour cette expédition aventureuse, capture un bâtiment, convoie avec la flotte anglaise et lui échappe.

Le duc de Wurtemberg semblait avoir le projet de tout séduire. Je ne fus pas moi-même à l'abri de ses tentatives. Il exaltait ses ressources, dépréciait les miennes, parlait de la France, de la Sibérie, et me proposait de rendre la place. Ces menaces, ces propositions s'adressaient mal; je le lui

témoignai, et il n'en fut plus question. Des moyen plus convenables furent mis en œuvre; les feu furent doublés, et le bombardement, toujours plu terrible, ne discontinuait ni le jour ni la nuit. L ville, le Biehofsberg, les redoutes Frioul, étaien écrasés. Soutenus par un feu d'artillerie si formidable, les Russes imaginent de nous enlever. Il s'avancent munis de haches, d'échelles, et fonden sur la batterie Gudin. Le capitaine Razumski l commandait; il les accueille par des décharges mitraille, et les renverse. Ils se remettent néan moins, et tentent l'escalade; mais, accablés pa une fusillade meurtrière, ils se dispersent à la vu du major Deskur, et laissent armes et échelles dan les mains des braves capitaines Zbiewiski et Pro pocki. Ils essaient, avec aussi peu de succès, de s rendre maîtres de la batterie Fitzer, dans l'allée d Langfuhr. Le colonel Plessmann, le capitaine Re nouard et l'adjudant Stolling leur opposent une ré sistance qu'ils ne peuvent vaincre: trois fois il reviennent à la charge, trois fois ils sont défaits

Cependant les redoutes Frioul étaient dans u état déplorable: sans parapets, sans fougasses, ac cablées par les obus et la mitraille, elles ne pré sentaient plus aucun moyen de défense; je les fi évacuer. La plus grande partie des fortification était encore intacte; mais nos vivres touchaient leur terme. Le temps des glaces était arrivé. Il a

ait fallu vingt mille hommes pour m'opposer aux rogrès du siège, garder les forts, l'inondation, et aintenir libre le cours des eaux. La lutte était op inégale ; c'eût été verser le sang pour le seul aisir de le verser.

Je crus trouver un moyen qui conciliait mes évoirs et l'humanité. Je calculai le nombre de jurs que devait fournir ce qui nous restait de bsistances ; je proposai de suspendre les hostilits et de remettre la place à cette époque, si le urs des choses n'en disposait autrement. Le conil adopta cet avis à l'unanimité. Les négociations ouvrirent, le feu cessa. Le général Heudelet et l colonel Richemont se rendirent au camp, et arrèrent une capitulation où la faculté de rentrer France nous était spécialement garantie. Une rtie de ces conventions était déjà exécutée ; les isonniers russes avaient été rendus, les forts livés, lorsque j'appris que l'Empereur Alexandre r'usait sa ratification. Le duc de Wurtemberg r'offrait de remettre les choses dans leur premier t. C'était une dérision. Mais que faire ? nous nvions plus de vivres ; il fallut se résigner. Il rgla les choses comme il l'entendit, et nous prîes le chemin de la Russie [1].

. D'après l'acte de reddition qui fut signé le 29 novembre ratifié le même jour par le duc de Wurtemberg (Voir à in du volume les pièces justificatives), trente-deux jours

Touchés de nos malheurs, les auxiliaires eussen voulu les partager. Les Polonais brisaient leurs armes ; les Bavarois juraient de ne jamais les tourner contre nous. Mais le devoir fait taire les affections. Il fallut se séparer. Le général de Radziwi et le colonel Buttler, si distingués l'un et l'autre par leur caractère et par leurs actions, les reconduisirent dans leur patrie.

Ainsi finit, après un an de combats, une défense pénible, où nous eûmes à lutter contre tous les fléaux, tous les obstacles, et qui n'est pas une des moindres preuves de ce que peuvent le courage et le patriotisme des soldats français.

étaient donnés aux troupes françaises pour l'entière évacuation de Dantzig et la remise de la place. Le 23 décembre tout était disposé pour remettre la place dans la journée du lendemain lorsque le général Rapp fut prévenu par le duc de Wurtemberg que l'Empereur Alexandre ne voulait ratifier la capitulation du 29 novembre que sous la condition expresse que la garnison resterait prisonnière de guerre et serait conduite comme telle en Russie. C'était une violation des plus coupables des lois de la guerre, jamais perfidie ne produisit plus d'indignation parmi les troupes qui avaient si justement compté sur l'exécution d'un traité solennel et le brave Rapp protesta de toutes ses forces contre la conduite des alliés ; mais on ne tint aucun compte de ses protestations et il fut emmené prisonnier avec ses héroïques soldats.

CHAPITRE XLIV

Nous fûmes conduits à Kiew. Nous y apprîmes es prodiges de cette poignée de braves qui n'aaient pas désespéré du salut de la patrie. Ils vaient triomphé à Montmirail, à Sézanne, à Chamaubert, partout où l'ennemi avait osé les attendre. L'Europe entière fuyait devant eux, la coalition était issoute... L'obstination d'un soldat nous arracha es fruits de la victoire. Il fallut combattre, vaincre ncore; mais les munitions manquaient, les corps 'arrivaient pas, les généraux haranguaient la roupe pour lui faire recevoir des capitulations. 'out fut perdu: notre gloire, nos conquêtes s'évanouirent comme une ombre; les signes mêmes en urent répudiés.

Le but de la coalition était atteint. Notre captivité n'était plus profitable ; nous fûmes rendus à la liberté. Nous revînmes en France : quel spectacle elle présentait ! L'émigration avait envahi l'armée, les antichambres; elle pliait sous les insignes du commandement et des décorations. La première personne que je rencontrai aux Tuileries fut un chef de bataillon que j'avais autrefois secouru et protégé : il était devenu lieutenant général; il ne me reconnut plus. Un autre, que j'avais eu longtemps à Dantzig n'avait pas mieux conservé sa mémoire. Je l'avais accueilli à la recommandation du duc de Cadore [1]; j'avais essuyé ses fades adulations : il me traitait de monseigneur, d'excellence; il m'eût volontiers appelé l'Éternel. Plus je lui témoignais combien ces sottises me déplaisaient, plus il renchérissait; il imagina même d'assister à mon lever : il ne tint pas à lui que je ne me crusse un souverain. Ses malversations me délivrèrent de cet obstiné flatteur; elles devinrent si criantes que le gouvernement fut près de sévir. Je sauvai au gentilhomme la honte d'une condamnation; mais je le fis éloigner : il alla exercer son industrie à..... Il eut bientôt connaissance de nos revers, s'effraya, prit la poste, et n'arrêta pas qu'il ne fût en deçà du Rhin : la peur le servit mieux

1. M. de Champagny.

que n'eût fait le courage. Il avait des épaulettes à gros grains, et quatre ou cinq décorations : c'était assez bien débuter dans la carrière ; on ne va pas si vite sur le champ de bataille. Il s'éloigna dès qu'il m'aperçut : apparemment que son costume l'embarrassait. J'en rencontrai un troisième, que ma présence ne mit pas à l'aise. Attaché autrefois à Joséphine, il avait fait preuve d'une prévoyance véritablement exquise : afin d'être en mesure contre les cas imprévus qui pouvaient survenir dans les promenades et les voyages, il s'était muni d'un vase de vermeil, qu'il portait constamment sur lui. Quand la circonstance l'exigeait, il le tirait de sa poche, le présentait, le reprenait, le vidait, l'essuyait, et le serrait avec soin. C'était avoir l'instinct de la domesticité.

Mais tous ces preux, si ardents à la caisse, aux décorations, aux commandements, donnèrent bientôt la mesure de leur courage. Napoléon reparut, ils s'éclipsèrent. Ils avaient assiégé Louis XVIII dispensateur des grâces ; ils n'eurent pas une amorce à brûler pour Louis XVIII malheureux. Nous essayâmes quelques dispositions ; mais le peuple, les soldats n'avaient jamais été complices des humiliations de la France ; ils refusèrent de combattre les couleurs qu'ils adoraient, et l'Empereur reprit tranquillement les rênes de l'État[1].

1. 20 mars 1815.

Les généraux Bertrand et Lemarois m'écrivirent de me rendre aux Tuileries. Je revins à Paris. Une nouvelle invitation m'attendait à mon hôtel ; le grand maréchal m'annonçait que Sa Majesté désirait me voir. Je ne voulus pas me faire attendre ; j'allai tel que je me trouvais, bien sûr que Napoléon saurait faire la part du devoir et celle des affections. Je fus introduit sur-le-champ.

« Napoléon. Vous voilà, monsieur le général » Rapp? vous vous êtes bien fait désirer. D'où ve- » nez-vous ?

» Rapp. D'Écouen, où j'ai laissé mes troupes à » la disposition du ministre de la guerre.

» Napoléon. Vouliez-vous réellement vous battre » contre moi ?

» Rapp. Oui, Sire.

» Napoléon. Diable !

» Rapp. La résolution était obligée.

» Napoléon, *d'un ton animé*. F....e, je savais » bien que vous étiez devant moi. Si l'on se fût » battu, j'aurais été vous chercher sur le champ » de bataille. Je vous aurais fait voir la tête de » Méduse : auriez-vous osé tirer sur moi ?

» Rapp. Sans doute ; mon devoir...

» Napoléon. C'est trop fort. Mais les soldats ne » vous auraient pas obéi ; ils m'avaient conservé » plus d'affection. Si d'ailleurs vous aviez tiré un

» seul coup, vos paysans d'Alsace vous auraient » lapidé.

» Rapp. Vous conviendrez, Sire, que la position » était pénible : vous abdiquez, vous partez, vous » nous engagez à servir le roi ; vous revenez... » Toute la puissance des souvenirs ne peut nous » faire illusion.

» Napoléon. Comment cela? Que voulez-vous » dire? Croyez-vous que je sois revenu sans alliance, » sans accord?... D'ailleurs mon système est » changé : plus de guerre, plus de conquêtes ; je » veux régner en paix, et faire le bonheur de mes » sujets.

» Rapp. Vous le dites : mais vos antichambres » sont déjà pleines de ces complaisants qui ont » toujours flatté votre penchant pour les ar- » mes.

» Napoléon. Bah! bah! l'expérience... Alliez- » vous souvent aux Tuileries?

» Rapp. Quelquefois, Sire.

» Napoléon. Comment vous traitaient ces gens- » là?

» Rapp. Je n'ai pas à m'en plaindre.

» Napoléon. Le roi paraît vous avoir bien reçu » à votre retour de Russie?

» Rapp. Parfaitement, Sire.

» Napoléon. Sans doute ; cajolé d'abord, mis » ensuite à la porte. Voilà ce qui vous attendait

» tous ; car enfin vous n'étiez pas leurs hommes, » vous ne pouviez leur convenir : il faut d'autres » titres, d'autres droits pour leur plaire.

» Rapp. Le roi a débarrassé la France des al- » liés.

» Napoléon. C'est bien ; mais à quel prix ! Et » ses engagements, les a-t-il tenus? Pourquoi n'a- » t-il pas fait pendre Ferrand pour son discours » sur les biens nationaux? C'est cela, c'est l'inso- » lence des nobles et des prêtres qui m'a fait quit- » ter l'île d'Elbe. J'aurais pu arriver avec trois » millions de paysans qui accouraient pour se » plaindre et m'offrir leurs services ; mais j'étais » sûr de ne pas trouver de résistance devant Paris. » Les Bourbons sont bien heureux que je sois re- » venu : sans moi ils auraient fini par une révolu- » tion épouvantable.

» Avez-vous vu le pamphlet de Châteaubriand, » qui ne m'accorde pas même du courage sur le » champ de bataille[1]? Ne m'avez-vous pas vu quel- » quefois au feu? Suis-je un lâche?

» Rapp. J'ai partagé l'indignation qu'ont ressen- » tie tous les honnêtes gens, d'une accusation aussi » injuste qu'elle est ignoble.

» Napoléon. Avez-vous vu quelquefois le duc » d'Orléans ?

1. *De Buonaparte et des Bourbons.*

» Rapp. Je ne l'ai vu qu'une fois.

» Napoléon. C'est celui-là qui a de l'esprit de » conduite et du tact! Les autres sont mal entou- » rés, mal conseillés. Ils ne m'aiment pas. Ils » vont être plus furieux que jamais : il y a de quoi. » Je suis arrivé sans coup férir. C'est maintenant » qu'ils vont crier à l'ambitieux : c'est là l'éternel » reproche ; ils ne savent dire autre chose.

» Rapp. Ils ne sont pas les seuls qui vous accu- » sent d'ambition.

» Napoléon. Comment... suis-je ambitieux, moi? » Est-on gros comme moi quand on a de l'ambi- » tion ? (Il se frappait avec les deux mains sur le » ventre.)

» Rapp. Votre Majesté plaisante.

» Napoléon. Non : j'ai voulu que la France fût » ce qu'elle doit être ; mais je n'ai jamais été am- » bitieux. D'ailleurs de quoi s'avisent ces gens-là ? » Il leur convient bien de faire de l'importance » avec la nation et avec l'armée ! Est-ce leur cou- » rage qui les rend si avantageux ?

» Rapp. Ils en ont quelquefois montré, à l'armée » de Condé par exemple.

» Napoléon. Quel est cet ordre que je vous aper- » çois ?

» Rapp. La Légion-d'Honneur.

» Napoléon. Diable ! Ils ont eu au moins l'esprit

» d'en faire une belle décoration. Et ces deux croix » là ? (Il les touchait.)

» Rapp. Saint-Louis et le Lis. (Il sourit.)

» Napoléon. Concevez vous cette b... de Berthier, » qui n'a pas voulu rester? Il reviendra ; je lui » pardonne tout, à une condition cependant : c'est » qu'il mettra son habit de Garde du Corps pour » paraître devant moi[1]. Mais tout cela est fini. Allons, » monsieur le général Rapp, il faut encore une » fois servir la France, et nous nous retirerons d'où » nous sommes.

» Rapp. Convenez, Sire (puisque vous avez eu » quelquefois la bonté de me permettre de vous » parler avec franchise), convenez que vous avez » eu tort de ne pas faire la paix à Dresde : tout » était réparé si vous l'eussiez conclue. Vous rap- » pelez-vous mes rapports sur l'esprit de l'Allema-

1. A l'époque de la déchéance de l'Empereur le maréchal Berthier donna son assentiment aux actes du Gouvernement provisoire. Le 3 mai il précédait la voiture de Louis XVIII avec un grand nombre d'officiers généraux; et c'est le 4 juin suivant qu'il fut nommé capitaine d'une compagnie des Gardes du Corps du nouveau roi. Du reste Berthier ne revit plus l'Empereur ; en 1815 il suivit Louis XVIII à Gand et se retira ensuite à Bamberg, en Bavière, où il mourut le 1er juin de cette année soi-disant d'une chute qu'il fit du haut d'un balcon ; certains biographes disent qu'il fut assassiné par des hommes faisant partie d'une société secrète et qu'il avait persécutée.

» gne? vous les traitiez de pamphlets; vous me » faisiez des reproches.

» Napoléon. Je ne pouvais pas faire la paix à » Dresde; les alliés n'étaient pas sincères. Si d'ail- » leurs chacun eût fait son devoir au renouvelle- » ment des hostilités, j'étais encore le maître du » monde. J'avais déjà pris de mon côté trente-deux » mille Autrichiens.

» Rapp. Il n'y a qu'un instant que Votre Majesté » n'avait pas d'ambition, et voici qu'il est encore » question de la souveraineté du monde.

» Napoléon. Eh! mais, oui. D'ailleurs, Marmont, » les sénateurs... Mon plan était combiné de ma- » nière à ne pas laisser échapper un seul allié.

» Rapp. Tous ces malheurs sont la conséquence » des revers de Leipzig : vous les eussiez prévenus » en acceptant la paix à Dresde.

» Napoléon. Vous ignorez ce qu'eût été une paix » semblable. » Et s'animant tout à coup, « Aurais- » tu peur me dit-il avec vivacité, aurais-tu peur » de recommencer la guerre, toi qui as été quinze » ans mon aide de camp? Lors de ton retour » d'Égypte, à la mort de Desaix, tu n'étais qu'un » soldat, j'ai fait de toi un homme; aujourd'hui » tu peux prétendre à tout.

» Rapp. Je n'ai jamais laissé passer une occasion » de vous en témoigner ma reconnaissance; et si » je vis encore, ce n'est pas ma faute.

» Napoléon. Je n'oublierai jamais ta conduite à » la retraite de Moscou. Ney et toi, vous êtes du » petit nombre de ceux qui ont l'âme fortement » trempée. D'ailleurs, à ton siège de Dantzig, tu » as fait plus que l'impossible. »

Napoléon me sauta au cou, me serra avec véhémence contre lui pendant au moins deux minutes. Il m'embrassa plusieurs fois, et me dit en me tirant la moustache :

« Allons, un brave d'Egypte, d'Austerlitz, ne » peut m'abandonner. Tu prendras le commande- » ment de l'armée du Rhin, pendant que je trai- » terai avec les Prussiens et les Russes. J'espère » que d'ici à un mois tu recevras ma femme et mon » fils à Strasbourg. Je veux que dès ce soir tu fasses » ton service d'aide de camp auprès de moi. Écris » au comte Maison de venir m'embrasser : c'est un » brave homme ; je veux le voir. »

Napoléon raconta une partie de cette conversation à quelques personnes de ses alentours. Il leur dit que je lui avais parlé avec trop de liberté, qu'il m'avait tiré les oreilles.

La fortune lui souriait. Les courtisans accouraient en foule ; c'était un abandon, un dévouement ! ils bouillaient de zèle. Ces protestations n'eurent pourtant pas tout l'effet qu'ils s'en étaient promis. Beaucoup furent repoussés : un surtout, qui s'obstinait à faire accepter ses services, fut durement écarté.

Comblé de faveurs, d'or et de dignités, il avait accablé d'outrages son bienfaiteur malheureux ; il fut conspué, traité de misérable. Ces messieurs se targuent aujourd'hui d'une fidélité à toute épreuve. Ils accusent l'indulgence du roi dans les salons du faubourg Saint-Germain. Ils voudraient voir conduire à l'échafaud tous ceux qui ont été employés dans les Cent Jours. Le hasard les a servis, les apparences sont pour eux ; à la bonne heure : mais les généraux, les ministres de Napoléon, les officiers attachés à sa personne, savent ce qu'ils doivent penser de ces stoïciens d'antichambre. Tôt ou tard le gouvernement royal sera éclairé : il y a de quoi suppléer au livre Rouge.

Napoléon me fit demander le 29 mars, et m'annonça qu'il fallait partir pour l'armée du Rhin. Il me donna le Grand Aigle de la Légion-d'Honneur, qu'il m'avait destiné après le siège de Dantzig. Il me dit qu'avant quinze jours mes troupes seraient portées à quarante mille hommes (j'en avais quinze mille au commencement des hostilités) ; je lui observai que c'était bien peu en comparaison de celles que nous allions avoir sur les bras, que le Congrès (sa déclaration était déjà connue) nous menaçait d'un déluge de soldats. « La déclaration à laquelle » vous faites allusion est fausse, répliqua-t-il avec » humeur ; elle est fabriquée à Paris. Au reste, al- » lez. Lecourbe commandera en Franche-Comté,

» Suchet dans les Alpes, Clausel sur la Gironde. » Nous avons bien des chances. Gérard va à Metz; » il vient de me tourmenter pour que je lui donne » ce Bourmont, je le lui ai accordé à regret; je n'ai » jamais aimé cette figure-là.

» Les propositions que j'ai faites aux souverains » ont été froidement accueillies. Cependant tout » espoir d'arrangement n'est pas détruit. Il est pos- » sible que l'énergie avec laquelle se prononce l'o- » pinion les ramène à des sentiments de paix. Je » vais encore faire une tentative. Voici la lettre que » je leur écris [1] :

« Monsieur mon frère,

» Vous aurez appris dans le cours du mois der- » nier mon retour sur les côtes de France, mon en- » trée à Paris, et le départ de la famille des Bour- » bons. La véritable nature de ces événements doit » maintenant être connue de Votre Majesté. Ils sont » l'ouvrage d'une irrésistible puissance, l'ouvrage » de la volonté unanime d'une grande nation qui » connaît ses devoirs et ses droits. La dynastie que » la force avait rendue au peuple français n'était » plus faite pour lui : les Bourbons n'ont voulu s'as- » socier ni à ses sentiments ni à ses mœurs; la

1. 4 avril 1815.

» France a dû se séparer d'eux. Sa voix appelait un » libérateur. L'attente qui m'avait décidé au plus » grand des sacrifices avait été trompée. Je suis » venu ; et du point où j'ai touché le rivage, l'amour » de mes peuples m'a porté jusqu'au sein de ma » capitale. Le premier besoin de mon cœur est de » payer tant d'affection par le maintien d'une ho- » norable tranquillité. Le rétablissement du trône » impérial était nécessaire au bonheur des Français, » ma plus douce pensée est de le rendre en même » temps utile à l'affermissement du repos de l'Eu- » rope. Assez de gloire a illustré tour à tour les » drapeaux des diverses nations ; les vicissitudes » du sort ont assez fait succéder de grands revers » à de grands succès. Une plus belle arène est ou- » verte aujourd'hui aux souverains, et je suis le » premier à y descendre. Après avoir présenté au » monde le spectacle de grands combats, il sera » plus doux de ne connaître désormais d'autre riva- » lité que celle des avantages de la paix, d'autre » lutte que la lutte sainte de la félicité des peuples. » La France se plaît à proclamer avec franchise ce » noble but de tous ses vœux. Jalouse de son indé- » pendance, le principe invariable de sa politique » sera le respect le plus absolu pour l'indépendance » des autres nations. Si tels sont, comme j'en ai » l'heureuse confiance, les sentiments personnels » de Votre Majesté, le calme général est assuré pour

» longtemps, et la justice, assise aux confins des di-
» vers États, suffira seule pour en garder les fron-
» tières.

» Je suis avec empressement, etc. »

Mais toutes ouvertures furent inutiles. Il était hors des proportions humaines, il assurait la suprématie de la France : c'étaient là des griefs que rien ne pouvait balancer; j'en étais convaincu. Sa perte était résolue.

Je partis pour l'Alsace; l'attitude hostile des Cours étrangères y avait excité une indignation générale : toutes les âmes généreuses, tous ceux qui abhorrent le joug de l'étranger se disposaient à repousser cette ligue de rois qui, sous prétexte de combattre un homme, ne cherchaient qu'à s'enrichir de nos dépouilles. Les habitants, de concert et par un mouvement spontané, s'étaient portés sur les hauteurs qui dominent les défilés, les routes ou passages, et travaillaient à y construire des retranchements; les femmes, les enfants mettaient la main à l'œuvre. On s'égayait, on s'animait l'un l'autre en chantant des refrains patriotiques. Il y avait entre tous les citoyens rivalité de zèle et de dévouement : les uns élevaient des redoutes, les autres coulaient des balles, remontaient de vieux fusils, confectionnaient des cartouches. Enfin tous

les bras étaient en mouvement; chacun voulait travailler à la défense commune.

Une scène touchante et digne des temps antiques eut lieu à Muhlhausen lorsque j'y arrivai. On donnait un bal, les personnes les plus distinguées de la ville étaient réunies; l'assemblée était brillante et nombreuse. Vers la fin de la soirée on parla de la guerre, de l'invasion du territoire; chacun communiquait son avis, chacun faisait part de ses espérances et de ses craintes. Les dames discutaient entre elles, et s'entretenaient des dangers de la patrie. Tout à coup une des plus jeunes propose à ses compagnes de jurer qu'elles n'épouseront que des Français qui aient défendu les frontières. Des cris de joie, des battements de mains accueillent cette proposition. De toutes les parties de la salle on se dirige vers cet essaim de beautés; on les environne, on se presse autour d'elles. Je me joignis à la foule, j'applaudis à la motion généreuse qui avait été faite, et j'eus l'honneur de recevoir le serment que chacune des jeunes patriotes vint prêter entre mes mains.

Ce trait rappelle le mariage des Samnites, mais il a peut-être quelque chose de plus admirable encore : ce qui était une institution chez ces peuples fut parmi nous l'effet d'une résolution spontanée; chez eux le patriotisme était dans la loi, chez nous il était dans le cœur des jeunes filles.

CHAPITRE XLV

Tout ce zèle cependant ne remplissait pas mes cadres; le temps courait et les recrues n'arrivaient pas. Les alliés se concentraient sur la rive gauche, ils pouvaient franchir le fleuve d'un instant à l'autre; ma position devenait critique. Je fis passer mes états de situation à l'Empereur. Il ne put cacher sa surprise. « Si peu de monde!... L'Alsace, » dont le patriotisme est si ardent!... N'importe... » la victoire enfantera les bataillons. Tout n'est » pas désespéré; la guerre a ses chances; nous en » sortirons. » Il m'avait ordonné quatre jours auparavant de ne pas laisser un seul homme de troupes de ligne dans les places fortes, d'extraire des dépôts tout ce qui était en état de servir, d'inon-

der, de mettre en état les lignes de Weissembourg, et d'assurer avec soin mes communications avec Bitche. J'étais occupé de ces mesures; mais il ne trouvait pas que j'allasse assez vite, il m'écrivit.

« Monsieur le général Rapp,

» J'ai reçu votre lettre du 12 mai. Je vois, par » l'état que vous y avez joint, que le 18e de ligne, » qui a deux bataillons à votre armée, forts de » douze cents hommes, peut fournir un troisième » bataillon de six cents hommes; faites-le partir » sur-le-champ de Strasbourg pour venir vous re- » joindre. Le 32e ne peut donner que deux cents » hommes de renfort à vos bataillons de guerre, » ce qui les portera à douze cents hommes. Le 39e » peut vous fournir son troisième bataillon, faites- » le partir. Le 55e peut également vous fournir son » troisième bataillon. Le 58e peut vous fournir » deux cents hommes pour compléter ses deux pre- » miers bataillons. Le 103e peut compléter ses deux » premiers bataillons à douze cents hommes; le » 104e de même. Le 7e léger peut vous fournir son » troisième bataillon; de même le 10e léger. Vous » pouvez donc avec un peu d'activité renforcer » votre infanterie de quatre mille hommes. Je suis » surpris qu'il n'y ait pas eu plus d'engagements » volontaires dans l'Alsace pour ces régiments. Le

» 39e de ligne se recrute dans le Haut-Rhin; ce
» département doit avoir fourni au moins deux
» mille vieux soldats, qui, répartis entre le 39e,
» 32e et 18e, devaient porter les troisièmes batail-
» lons et même les quatrièmes au complet. Le 10e
» léger, qui se recrute dans la Haute-Saône, doit
» recevoir beaucoup de monde. Le 57e, qui se re-
» crute dans le Doubs, doit en recevoir également
» beaucoup. Le 7e léger, le 58e, et le 104e, qui se
» recrutent dans le Bas-Rhin, devraient être au
» complet. Faites-moi connaître pourquoi tous les
» hommes que vous avez à vos dépôts ne sont pas
» sur-le-champ habillés, et n'augmentent pas vos
» cadres. Faites-moi connaître aussi ce qui est an-
» noncé à ces régiments des différents départe-
» ments. Espérez-vous qu'au 1er juin vos troisièmes
» bataillons soient complétés, et que chaque régi-
» ment soit à dix-huit cents hommes; ce qui ferait
» sept mille hommes pour chacune de vos divi-
» sions? Êtes-vous content des généraux de division
» et de brigade que vous avez? Quelle sera la si-
» tuation du 2e de chasseurs, du 7e, et du 19e de
» dragons, qui ont tous leur dépôt dans votre divi-
» sion, au 1er juin? Ces trois régiments avaient à
» leur dépôt quatre cents hommes et trois cents
» chevaux : ils doivent en avoir reçu depuis. Au
» 1er juin, avec des mesures actives, cette division
» doit être de quinze cents chevaux. La troisième

» division a également tous ses dépôts dans votre » arrondissement : elle a douze cents hommes à » son dépôt; elle devra donc vous fournir deux » mille chevaux.

» NAPOLÉON.

» Paris, le 14 mai 1815. »

Je répondis sur-le-champ aux questions qu'il m'adressait; je lui exposais l'état déplorable dans lequel la troupe était tombée: les armes, la monture, l'habillement, il fallait remettre tout à neuf. Je ne pouvais pas avoir au delà de vingt-deux mille hommes disponibles au 1er juin. Le tableau n'était pas brillant; mais l'Empereur faisait un si admirable emploi de ses ressources, qu'on ne devait jamais désespérer. Il mit de nouveaux fonds à ma disposition; il stimulait mon zèle, m'engageait à ne rien négliger pour accroître mes forces et à reconnaître tous les défilés. Sa dépêche mérite d'être connue.

« MONSIEUR LE COMTE RAPP,

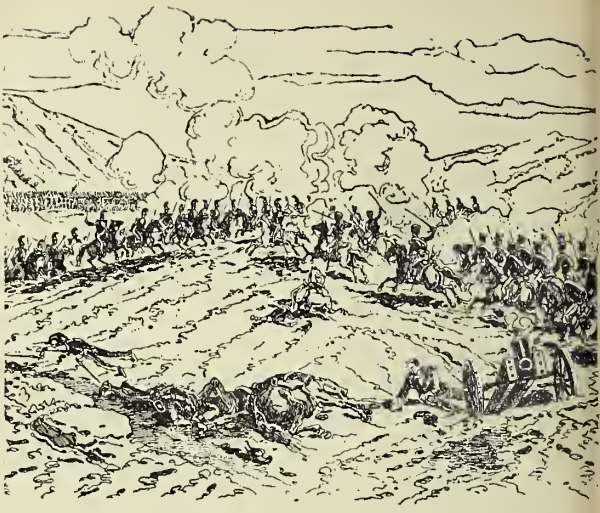
» Je reçois votre lettre du 18 mai. J'ai accordé » treize millions pour l'habillement dans la dis- » tribution de mai. Des ordonnances pour des » sommes considérables ont été envoyées à cha-

» que corps de votre armée : assurez-vous qu'elles » soient soldées. Je ne puis m'accoutumer à l'idée » que vous ne puissiez avoir de disponibles au 1er » juin que vingt-deux mille deux cents hommes, » quand la force des dépôts est de quatre mille » hommes. Appelez à vous le troisième bataillon » du 18e, le troisième du 39e, le troisième du 57e, » le troisième du 7e léger, le quatrième du 10e lé- » ger ; ce qui vous formera un régiment à quatre » bataillons, quatre à trois bataillons, et quatre à » deux bataillons, ou vingt-quatre bataillons. Pous- » sez l'habillement ; l'argent est en expédition, et » ne manquera pas. La situation que vous m'avez » envoyée de votre cavalerie n'est pas bien faite. » Comment le 6e de cuirassiers n'a-t-il que ses » troisième et quatrième escadrons au dépôt ? » Qu'est donc devenu son cinquième escadron ? » Même observation pour le 19e de dragons. Vous » avez mille sept cent quatre-vingt-sept hommes, » et seulement quatre cent vingt-sept chevaux ; » mais vous ne me faites pas connaître combien » d'hommes il y a en détachement pour prendre » les chevaux des gendarmes, combien il y en a » en remonte au dépôt de Versailles, combien le » régiment doit recevoir de chevaux par suite des » marchés qu'il a passés, combien les départe- » ments doivent en fournir. Si vous y mettez l'ac- » tivité convenable, vous devez, sur ces dix-sept

» cents hommes, en avoir bientôt quinze à seize » cents montés, qui, joints à ceux qui composent » aujourd'hui les escadrons, porteront votre cava- » lerie à près de quatre mille hommes. Vous voyez » cela trop légèrement ; levez les obstacles par » vous-même ; voyez les dépôts, et augmentez » votre armée. Montez un espionnage pour savoir » ce qui se passe au delà du Rhin, et principale- » ment à Mayence, à Thionville ; et connaissez » bien tous les débouchés des Vosges.

» NAPOLÉON.

» Paris, 20 le mai 1815. »



CHAPITRE XLVI

J'allai occuper les lignes de la Lauter. Vingt-trois ans auparavant nous les avions défendues : mais alors elles étaient en bon état ; la rive gauche du fleuve était gardée ; nous avions quatre-vingt mille combattants, un corps de réserve, et l'armée du Haut-Rhin nous soutenait. Rien de tout cela n'existait plus. Les lignes n'offraient que des ruines : les digues et les écluses, qui en faisaient la principale force, étaient presque entièrement détruites, et les places qui les appuyaient

n'étaient ni armées ni même à l'abri d'un coup de main. Nous comptions à peine quinze mille hommes d'infanterie, répartis en trois divisions, aux ordres des généraux Rottembourg, Albert et Grandjean. Deux mille chevaux, commandés par le comte Merlin, composaient tout notre cavalerie. De Weissembourg jusqu'à Huningue d'une part, et jusqu'à la Belgique de l'autre, la frontière était complètement dégarnie. Dans cet état de choses Germersheim devenait une position importante ; défendue par une garnison considérable et vingt-quatre bouches à feu, elle ne pouvait être emportée que de vive force. Je ne désespérai pas du succès, et je fis, dès que la nouvelle des hostilités me fut parvenue, une reconnaissance générale, dans laquelle je m'emparai d'Hamm, d'Anwiller, et de tous les villages de la Queich. Le chef d'escadron Turkheim enleva au galop celui de Gottenstein et les postes bavarois qui l'occupaient.

Le 21, au milieu de la nuit, toutes les dispositions étaient faites, et déjà les colonnes d'attaque se mettaient en marche, lorsqu'on annonça le désastre de Waterloo. Elles furent aussitôt rappelées. Je sentais bien que l'ennemi ne tarderait pas à franchir le fleuve; je me hâtai de prendre les mesures administratives que les circonstances exigeaient, et de mettre en état de défense les places qui étaient sous mon commandement. Je jetai un

bataillon de ligne dans Landau, où je fis entrer les caisses du pays. Mais déjà, comme je l'avais prévu, les troupes de la coalition avaient passé le Rhin à Oppenheim et à Germersheim, et s'étaient partout répandues; nos soldats furent obligés d'en venir aux mains pour arriver à leur destination. Nous nous retirâmes derrière la Lauter; et le bruit de l'invasion du Haut-Rhin par la grande armée sous la conduite de Schwartzenberg m'étant parvenu au même instant, je fis partir en poste deux bataillons pour renfoncer les garnisons de Neuf-Brisach et de Schlestadt.

Les Russes, les Autrichiens, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Badois, et une foule d'autres nations, réunis au nombre de plus de soixante mille hommes, sous les ordres du prince royal aujourd'hui roi de Wurtemberg, débordèrent aussitôt l faible corps que j'avais sous mes ordres.

J'avais d'abord eu le dessein de défendre l'Alsace pied à pied, en me repliant vers les Vosges, la Meurthe, la Moselle et la Marne : mais j'appris que l'armée de la Moselle, qui m'appuyait par sa gauche, s'était dirigée vers le nord; que des colonnes ennemies occupaient déjà Sarrebruck et inondaient la Lorraine : ce mouvement n'était donc plus possible. D'un autre côté, une décision précipitée, dans des circonstances aussi imprévues, pouvait avoir les plus gravse consé-

quences. Je temporisai, dans l'espérance de recevoir des ordres pour régler mes mouvements. Mais, depuis la dépêche qui me donna connaissance de nos revers, je n'en reçus aucune jusqu'à la rentrée de Louis XVIII dans la capitale.

Dans la soirée du 24, la cavalerie wurtembergeoise attaqua mes avant-postes; les 7e chasseurs et 11e dragons prirent les armes, fondirent sur les assaillants, et les taillèrent en pièces. Le lendemain, l'armée continua son mouvement de concentration. Je m'établis en avant de la forêt de Haguenau, la droite à Seltz, le centre à Surbourg, et la gauche à cheval sur la route de Bitche, que l'ennemi avait déjà investie.

Cette position n'était que provisoire; elle était trop étendue; je ne l'avais prise que pour ne pas me porter tout à coup en arrière de la ville, et laisser pénétrer les alliés entre cette place et Saverne, que le lieutenant-général Desbureaux occupait avec un bataillon de ligne, des partisans et quelques lanciers.

Le général Rottembourg était chargé de surveiller le Rhin en arrière et sur la droite. Je n'avais pu lui laisser qu'une brigade, que j'avais portée à Seltz; encore fus-je obligé de retirer le 40e au moment où les Autrichiens paraissaient. Il ne lui resta que le 39e, dont le deuxième bataillon

formait les avant-postes et la réserve. Le 1er, une compagnie de sapeurs et huit pièces de canon composaient le corps de bataille pour une ligne de plus d'une demi-lieue d'étendue. La position, sans être mauvaise par elle-même, n'avait rien de rassurant. La petite ville de Seltz, appuyée au Rhin, est située sur les deux rives de la Seltzbach. Cette rivière est assez bien encaissée sur une étendue d'environ deux cents toises; mais plus loin elle est partout guéable, et les bois qui la bordent en favorisent encore le passage. D'un autre côté, je craignais un débarquement, que l'ennemi pouvait facilement effectuer en arrière de la droite, et auquel je n'eusse pu m'opposer que faiblement, attendu que toute l'attention devait se porter sur le front, qui, comme je l'ai dit, s'étendait fort loin.

Dans cette alternative, le général Rottembourg se décida à ne faire observer le Rhin que par des patrouilles, et envoya une compagnie pour garder les gués, depuis le moulin de Seltz jusqu'à Niderradern. Il plaça son artillerie sur une petite éminence de la rive droite, à gauche de la ville, et ce qui lui restait de soldats se porta en avant pour soutenir le deuxième bataillon, qui occupait les avant-postes et le bois.

A onze heures, l'ennemi ayant réuni ses masses, commença l'attaque par un feu de mousqueterie bien nourri, qu'il appuya avec huit pièces de canon.

La résistance des nôtres fut opiniâtre, et pendant longtemps il ne put la vaincre ; mais à la fin cette petite avant-garde fut contrainte de se replier dans le bois. Elle s'y maintint avec un courage héroïque, et résista longtemps aux efforts de huit à neuf mille hommes, que soutenait une artillerie nombreuse. Enfin, après quelques heures de la plus belle résistance, cette poignée de braves se retira dans le plus grand ordre, et vint se réunir au premier bataillon.

Enhardi par ce succès, l'ennemi fit descendre ses masses. Il déboucha par la grande route, se dirigea sur Seltz, dont il croyait s'emparer sans difficulté. Nous le laissâmes arriver sous le feu de nos batteries ; dès qu'elles purent jouer, une décharge épouvantable porta la mort dans ses rangs. Rassuré par le nombre, il continua néanmoins d'avancer, et le combat se rétablit avec plus de vigueur qu'auparavant. Mais, toujours contenus par la valeur de nos soldats, et foudroyés par l'artillerie française, les Autrichiens finirent par céder, et se retirèrent en désordre dans le bois. Leurs mouvements dès lors devinrent incertains, et ils hésitèrent longtemps sur ce qu'ils avaient à faire. Nos pièces continuaient de porter la mort au milieu de leurs colonnes. L'attaque n'était pas plus périlleuse que l'inaction ; ils marchèrent en avant, et parvinrent à s'emparer de la partie de la ville située sur la

rive gauche. Mais ce triomphe leur coûta cher. Quelques obus lancés sur les maisons dont ils étaient maîtres les contraignirent à les quitter, et à regagner précipitamment leur premier asile ; nos batteries redoublèrent leur feu, et firent essuyer aux fuyards une perte immense.

Cette attaque ne fut pas la seule dans laquelle ils échouèrent. Dès le commencement de l'action, ils s'étaient avancés, par la grande route de Weissembourg à Haguenau, sur Surbourg, qu'occupait un bataillon du 18e, commandé par le colonel Voyrol. Ce village fut vaillamment défendu : pendant plus de deux heures, l'ennemi ne put y pénétrer ; mais il déploya enfin des forces si considérables, que, dans la crainte de voir tourner la position, le général Albert la fit évacuer. Nos soldats se replièrent derrière la Sarre, où ils se réunirent au reste du régiment. Assaillis en cet endroit par l'élite de l'armée autrichienne, ils restèrent inébranlables. Lassés de tant d'attaques infructueuses, convaincus qu'ils ne parviendraient pas à forcer des hommes qui paraissaient décidés à mourir à leur poste, ni à s'emparer des avenues de la forêt, les alliés se décidèrent enfin à la retraite.

Nous avions trois cents hommes tués ou blessés : les Autrichiens, de leur propre aveu, en avaient perdu deux mille et avaient eu deux pièces de canon démontées.

Nos troupes avaient à peine pris quelques heures de repos, lorsque je fus obligé de les remettre en marche. L'armée alliée du Haut-Rhin s'avançait sur Strasbourg; cette nouvelle m'était parvenue pendant l'action. Je n'avais pas un instant à perdre. Je me dirigeai sans délai sur cette place, et l'événement a fait voir si cette mesure était juste.

CHAPITRE XLVII

Ce fut pendant cette retraite que les soldats apprirent le désastre de Waterloo et l'abdication de l'Empereur, que, jusqu'à ce moment, je leur avais soigneusement cachés. Ces événements produisirent un découragement universel, et la désertion se mit bientôt parmi eux. Les moins emportés roulaient dans leur tête des projets funestes. Excités par la malveillance, les uns voulaient se rendre dans leurs foyers, les autres proposaient de se jeter en partisans dans les Vosges.

Je fus aussitôt informé de ces dispositions. J'envisageai de suite les terribles conséquences qu'elles pouvaient avoir. Je publiai un ordre du jour ; il réussit, les esprits se calmèrent ; mais l'inquié-

tude ne tarda pas à se réveiller. Arrivé à Haguenau, le*** régiment, autrefois si fameux, annonça hautement le dessein de quitter l'armée et de se rendre avec son artillerie dans les montagnes. Déjà les pièces étaient attelées et un bataillon avait pris les armes. Je fus averti; j'accourus, je pris à la main l'aigle de ces rebelles; et me plaçant au milieu d'eux, « Soldats, leur dis-je, j'apprends qu'il » est question, parmi vous, de nous abandonner. » Dans une heure nous allons nous battre; voulez-» vous que les Autrichiens pensent que vous avez » fui le champ d'honneur? Que les braves jurent » de ne quitter ni leurs aigles ni leur général en » chef. Je permets aux lâches de s'en aller. » A ces mots, tous s'écrient : « Vive Rapp ! vive notre général ! » Tous font le serment de mourir sous leurs drapeaux, et le calme est rétabli.

Nous nous mîmes aussitôt en marche, et nous nous portâmes sur la Souffel, à deux lieues en avant de Strasbourg. La quinzième division avait sa droite à la rivière d'Ill, son centre à Hœnheim, sa gauche à Souffelweyersheim, et s'étendait jusqu'à la route de Brumpt; la seizième occupait Lampertheim, Mundolsheim, les trois villages de Hausbergen, et appuyait sa gauche à la route de Saverne; enfin la dix-septième était en colonnes sur celle de Molsheim, avec deux régiments de cavalerie; deux autres étaient placés en arrière de la quinzième division

à Bischheim. Telle était la position de nos troupes le 28 au matin, lorsque l'ennemi se jeta avec impétuosité sur le village de Lampertheim, occupé par un bataillon du 10e, sous le commandement du général Beurmann. Ce bataillon seul soutint longtemps les efforts de huit mille hommes d'infanterie et le feu continu de six pièces de canon. Néanmoins, comme le nombre des assaillants augmentait sans cesse, il se retira derrière la rivière, et vint, conformément à ses ordres, s'établir à Mundolsheim.

Des colonnes ennemies, fortes de quarante à cinquante mille hommes, s'avancèrent aussitôt par les routes de Brumpt et de Bischwiller. Toutes ces dispositions, et les masses de cavalerie qui couvraient la première de ces routes, annonçaient le projet de séparer les divisions des généraux Rottembourg et Albert, afin d'accabler celle-ci. Je ne me mépris point sur le dessein des alliés; mais je ne pouvais réunir mes troupes, déployées dans une plaine immense et déjà engagées sur toute la ligne. Il ne me restait qu'un parti; je le pris sur-le-champ : heureusement c'était le plus funeste pour l'ennemi. Je serre en colonnes le 10e régiment, au milieu du feu; je fais avancer le 32e, et je l'échelonne après l'avoir formé en carré. Le reste de la division Albert reste en réserve à la hauteur de Hiderhausbergen.

Tout en défendant le terrain pied à pied, le général Rottembourg fit un changement de front, l'aile gauche en arrière, et vint couvrir les villages de Hœnheim, Bischheim et Schilttigheim, en menaçant le flanc des troupes qui s'engageaient entre ces deux divisions. C'étaient ses instructions.

Le 103e fut placé sur la route de Brumpt, et le 36e sortit de Souffelweyersheim pour l'appuyer; mais à peine était-il en marche, que les alliés attaquent le village. J'envoie aussitôt une compagnie pour défendre cette importante position. Nos soldats s'y portent à la course, mais l'ennemi s'en empare avant qu'ils puissent arriver. Le capitaine Chauvin soutient avec une rare bravoure le feu d'une nuée de tirailleurs, et donne au général Fririon le temps d'accourir. Celui-ci laisse un bataillon et quatre pièces de canon pour couvrir la route, et s'avance au pas de charge avec le reste de ses forces. Le général Gudin[1] seconde ce mouvement, et manœuvre sur celle de Bischwiller : les Autrichiens cèdent et se retirent; mais les renforts qu'ils reçoivent à chaque instant ne laissent à nos troupes aucun espoir de se maintenir. D'un autre côté, les assaillants avaient débordé le 10e, et le moment était venu d'exécuter le mouvement que j'avais prescrit. En conséquence, la seizième division replia son aile

1. Le baron Pierre-César Gudin, général de brigade.

gauche perpendiculairement en arrière, et en conservant la tête de Hœnheim, d'où notre artillerie foudroyait l'ennemi en flanc et à revers. En même temps le brave général Beurmann, attaqué de toutes parts et déjà enveloppé, sortait de Mundolsheim à la tête du 10e, et faisait retraite en bon ordre sur la division.

Les Autrichiens, de leur côté, se portaient sur la route de Brumpt avec des masses énormes de cavalerie et d'infanterie, soutenues par une artillerie formidable. Ils s'engagèrent entre les deux divisions, et arrivèrent sans obstacles sur quatre bouches à feu qui n'avaient cessé de mitrailler leurs colonnes. Elles furent enlevées : mais l'ennemi prêta le flanc aux troupes du général Rottembourg, et à deux régiments de cavalerie qui se trouvaient sur son front. Je profitai de cette circonstance, je me mis à la tête du 11e de dragons et du 7e de chasseurs à cheval. Je me précipitai en avant, je renversai la première ligne, pénétrai dans la seconde, culbutai tout ce qui opposa de la résistance. Nous fîmes une boucherie affreuse de la cavalerie autrichienne et wurtembergoise. En même temps le 32e de ligne arrive au pas de charge, en colonnes serrées, et l'empêche de se rallier. Elle se renverse sur sa propre infanterie et la met en fuite.

De son côté, le général Rottembourg porte sa droite en avant, et fait sur l'ennemi, qui défile en

désordre devant ses colonnes, le feu le plus meurtrier d'artillerie et de mousqueterie; en un instant le champ de bataille est couvert de morts, et l'immense armée du prince de Wurtemberg mise en déroute. Elle fut telle que des bagages qui se trouvaient à deux lieues en arrière furent culbutés, pillés, et que le prince lui-même perdit ses équipages. Le désordre s'étendit jusqu'à Haguenau, et aurait été plus loin, si trente mille Russes, arrivés de Weissembourg, n'eussent par leur présence rassuré les fuyards. La nuit qui survint, et le danger qu'il y aurait eu à s'aventurer devant des forces aussi supérieures, nous empêchèrent de profiter de nos avantages. Nous ne pûmes reprendre notre artillerie; l'ennemi s'était hâté de la faire passer sur ses derrières.

Elle lui coûtait assez cher pour qu'il tînt à la conserver. Il avait quinze cents à deux mille morts et un nombre de blessés encore plus considérable. De notre côté, nous eûmes environ sept cents hommes hors de combat. De ce nombre étaient les deux capitaines d'artillerie légère Favier et Dandlau, blessés l'un et l'autre en défendant leurs pièces, et le colonel Montagnier, qui rendit de si grands services en cette occasion.

Le général ennemi se vengea de sa défaite par les dégâts. Il incendia, le lendemain de la bataille, le village de Souffelweyersheim, sous prétexte que

les paysans avaient tiré sur ses troupes. Le fait n'est pas vrai, et le nom du prince de Wurtemberg reste à jamais souillé d'une action qui a plongé une foule de familles dans la misère.

Soit que la vigueur avec laquelle nous avions repoussé toutes ses attaques l'eût dégoûté d'en faire de nouvelles, soit tout autre motif, il resta quelques jours sans rien entreprendre. Je profitai de ce repos pour approvisionner Strasbourg et me fortifier dans mes positions. J'eus le temps aussi de donner à tous les commandants de place qui étaient sous mes ordres les instructions les plus précises.

Cependant l'armée alliée augmentait sans cesse, de nouveaux corps venaient la grossir tous les jours : bientôt soixante-dix mille homme se déployèrent devant nous, et vinrent nous presser de toutes parts. Les parlementaires se succédaient l'un à l'autre, et sans avoir aucun but marqué. Je fis proposer au général ennemi une suspension d'armes, pendant laquelle je pourrais envoyer un officier à Paris, et recevoir des ordres du gouvernement. Le prince de Wurtemberg refusa, sans renoncer néanmoins au système de communication qu'il avait adopté.

Ce fut à peu près à cette époque qu'il fit venir devant lui le pasteur de Wendenheim, homme respectable et excellent patriote. « Connaissez-vous, » lui dit-il, le général Rapp ? — Oui, Monsei

» gneur. — Vous chargeriez-vous d'une mission » auprès de lui? — Assurément, si elle n'avait rien » de contraire aux intérêts de mon pays. — Eh » bien, allez lui dire que s'il veut me livrer Stras- » bourg pour le roi de France, il verra pleuvoir » sur lui les biens et les honneurs. — Monseigneur, » le général Rapp est Alsacien, et par conséquent » bon Français; jamais il ne consentira à déshono- » rer sa carrière militaire. En conséquence, je prie » Votre Altesse de charger un autre que moi de ce » message. »

A ces mots, le vénérable pasteur s'incline et disparaît, laissant le prince étonné et confondu d'avoir proposé inutilement une bassesse. Néanmoins, Son Altesse ne se rebuta pas. Le 3 juillet, elle m'envoya le général Vacquant, en qualité de parlementaire, pour me demander, au nom du roi de France, la remise de la place de Strasbourg. Afin d'inspirer plus de confiance, l'officier autrichien portait un énorme ruban blanc et la décoration du lis. Je lui demandai s'il venait de la part du roi, il répondit que non. « Eh bien, lui dis-je, je ne rendrai la » place que lorsque mes soldats auront mangé des » cuisses autrichiennes, comme ceux que j'avais » à Dantzig en ont mangé de russes. »

Importuné des communications insignifiantes que me faisait passer chaque jour le commandant des alliés, je cherchai à pénétrer ses motifs. Dans

cette vue, une reconnaissance générale fut exécutée le 6 sur les positions autrichiennes. Nos soldats enlevèrent quelques postes de cavalerie, en taillèrent d'autres en pièces, et rentrèrent au camp après avoir fait prendre les armes à toute l'armée ennemie.

Une forte canonnade s'étant fait entendre deux jours après du côté de Phalsbourg, je résolus de faire une seconde pointe, tant pour m'assurer au juste des forces que j'avais devant moi, que pour empêcher le prince de Wurtemberg de détacher des troupes contre cette place. La division Albert et la cavalerie marchèrent contre le camp retranché que les Autrichiens avaient assis depuis la forte position d'Oberhausbergen jusqu'à Hiderhausbergen. L'attaque commença à trois heures du matin, elle fut impétueuse et couronnée du plus grand succès. La cavalerie ennemie fut culbutée et mise en fuite par la brigade du général Grouvel; les principaux villages furent pris à la baïonnette, et les retranchements emportés. Plusieurs officiers furent faits prisonniers dans leurs lits, d'autres au moment où ils couraient aux armes. Des généraux s'échappèrent en chemise, et ne durent leur salut qu'aux ténèbres qui les protégeaient.

Le 10e d'infanterie légère, commandé par le brave colonel Cretté, déploya dans cette affaire la même valeur qu'à la bataille du 28. Le 18e, sous

les ordres du colonel Voyrol, l'un des officiers les plus intrépides de l'armée française, se rendit maître du village da Mittelhausbergen, où il se maintint longtemps contre des forces supérieures et des attaques non interrompues sur tous les points.

Le signal de la retraite ayant été donné, le général Albert fit échelonner le 57e vers l'attaque de droite et le 32e vers celle de gauche. Nous nous repliâmes dans le plus grand ordre. L'ennemi voulut nous troubler, il fondit sur nos troupes. Le 57e le reçut sans s'ébranler, et fit une décharge à bout portant qui désorganisa ses colonnes; deux fois la cavalerie alliée revint à la charge, deux fois elle fut repoussée avec perte. Le général Laroche, qui la conduisait, fut atteint et tomba sous les pieds des chevaux ; il eût péri si les Français ne fussent venus à son secours. « Amis, s'écria-t-il, j'ai servi » autrefois dans vos rangs, sauvez-moi. » Il fut aussitôt relevé et rendu aux siens. Un gros de cuirassiers faillit surprendre le 18e dans son mouvement rétrograde ; mais le chef de l'état-major général, le colonel Schneider, lui ayant habilement opposé un bataillon qu'il avait sous la main, rompit son choc et sauva le régiment d'une défaite inévitable.

Les alliés, convaincus qu'ils ne parviendraient pas à nous entamer, nous laissèrent paisiblement continuer notre marche. Nos troupes rentrèrent

au camp après avoir acquis la certitude de l'immense supériorité des forces qu'elles avaient à combattre. De part et d'autre on prit des cantonnements. Une convention militaire fut conclue peu après, et les hostilités cessèrent dans toute l'Alsace.

CHAPITRE XLVIII

L'oisiveté engendra bientôt la sédition. D'autres armées, d'autres corps, que n'égarait aucune combinaison politique, avaient foulé aux pieds la discipline militaire ; est-il étrange qu'au milieu de l'effervescence générale mes soldats se soient un instant oubliés? Cet épisode est pénible. Je ne dois ni l'écrire ni le taire. Je puis bien supporter le blâme qu'ont encouru Joubert, Masséna, et tant d'autres généraux que je n'ai pas la prétention d'égaler. Voici en quels termes un anonyme a rendu compte de cet acte d'indiscipline[1]. Il n'a pas voulu tout dire ; mais il s'agit de moi, je dois imi-

1. *Précis des Opérations de l'Armée du Rhin et du Jura en 1815.*

ter sa réserve. Je souscris du reste au jugement qu'il a porté.

« Les Autrichiens, désespérant de se rendre maîtres de Strasbourg par la force des armes, cherchèrent à se ménager des intelligences dans cette ville. Ils y réussirent d'autant mieux qu'ils employèrent avec sagacité les deux moyens qui agissent le plus puissamment sur le cœur de l'homme, l'or et la frayeur. Ils séduisirent les uns par l'appât des richesses, ils en subjuguèrent d'autres en leur faisant craindre les vengeances du gouvernement. Lorsqu'ils se furent de la sorte assurés de tous ceux qu'ils jugèrent susceptibles d'être égarés, ils se hâtèrent d'exécuter leurs perfides desseins.

» Dès l'ouverture de la campagne, nos soldats se trouvaient dans un état d'irritation bien propre à seconder les vues secrètes de l'ennemi : ils connaissaient l'affreuse journée de Waterloo, ils en savaient tous les détails ; mais ils avaient trop de confiance dans l'habileté de cet homme fameux avec lequel ils avaient cinq fois triomphé de l'Europe entière, ils l'avaient vu trop souvent ressaisir par des inspirations soudaines la victoire qui lui échappait, pour croire que son génie militaire l'eût tout à coup abandonné ; ils songeaient perpétuellement à ce désastre, et ils ne pouvaient y son-

ger sans frémir. Persuadés qu'ils étaient que nos troupes étaient toujours les mêmes et qu'elles avaient affaire aux mêmes ennemis, une telle défaite leur paraissait inconcevable. N'en connaissant pas les véritables causes, ils accusaient les traîtres de tous nos malheurs : des traîtres avaient livré nos plans, des traîtres avaient commandé de fausses manœuvres, des traîtres avaient crié *sauve qui peut*; il y en avait parmi les généraux, parmi les officiers, parmi les soldats, qui sait même s'il n'en existait que dans l'armée du Nord? qui sait si le corps dont ils faisaient partie, si leur régiment, si leur compagnie, n'en étaient pas infectés ? Pouvaient-ils compter sur leurs chefs, sur leurs camarades ? Tout le monde était suspect, il fallait se défier de tout le monde.

» Tels étaient les discours qui échappaient à la colère, que la malveillance accueillait, amplifiait, envenimait, et que chaque soldat finit par répéter et par croire. Bientôt on expliqua tout par cette idée. Accoutumé à tenir la campagne, on s'était vu avec douleur contraint de se retirer devant un ennemi qu'on méprisait. Il eût été naturel d'attribuer ses progrès à son immense supériorité numérique : on aima mieux les expliquer autrement ; les chefs étaient d'intelligence avec les Autrichiens. Plusieurs circonstances aussi fatales qu'inévitables vinrent donner à cette opinion une sorte de vrai-

semblance aux yeux des soldats prévenus. Ce fut d'abord l'ordre que reçut le comte Rapp de licencier l'armée, et de renvoyer chaque homme isolément, sans argent et sans armes. Ce fut ensuite une injonction qui lui fut faite par le gouvernement de livrer à des commissaires russes dix mille fusils tirés de l'arsenal de Strasbourg. Ces deux dépêches l'obligèrent d'entrer en correspondance avec les alliés. Les fréquents échanges de courriers qui eurent lieu à cette occasion produisirent un mauvais effet sur les esprits. Le mystère dont le général fut obligé de s'envelopper pour cacher aux troupes le transport des armes à feu augmenta l'irritation ; les malveillants la portèrent à son comble. Ils disaient hautement que le comte Rapp était vendu, qu'il avait reçu plusieurs millions des Autrichiens pour les introduire dans la place, et que s'il renvoyait les soldats individuellement et désarmés, c'était d'après une convention faite et pour les livrer à l'ennemi.

» Dès qu'une fois ces germes de fermentation eurent été jetés dans les différents corps, ils se développèrent d'eux-mêmes; les instigateurs n'eurent plus qu'à en observer les progrès, à combiner les incidents propres à augmenter les troubles, et à rendre inévitable la catastrophe qu'ils préparaient.

» Quoique le général Rapp fût bien loin de scup-

çonner une telle trame, il avait pris, en quelque sorte, toutes les mesures qu'il pouvait prendre pour la déjouer. Aussitôt que la dépêche ministérielle relative au licenciement lui fut parvenue, il avait expédié en toute hâte à Paris un de ses aides de camp, le chef d'escadron Marnier. Cet officier vit plusieurs fois les ministres, il leur représenta à quelle violence l'armée allait se porter si la solde entière n'était pas payée ; mais il ne put obtenir, malgré les instances les plus vives, qu'une traite de quatre cent mille francs sur la caisse de service. Son retour avec cette faible somme vint détruire toutes les espérances. Le général en chef, qui voyait les esprits s'aigrir de plus en plus, ne négligea rien pour conjurer l'orage. Le manque de fonds était ce qui indisposait le plus : pour faire disparaître cette cause de mécontentement, il essaya d'ouvrir un emprunt dans Strasbourg. Les habitants lui ayant demandé une hypothèque, il fit solliciter, auprès du ministre des finances, l'autorisation d'engager les tabacs qui se trouvaient dans la ville : le ministre s'y refusa. Néanmoins, par l'entremise du général Semelé, qui commandait la place, on obtint des autorités civiles une somme de cent soixante mille francs. De si faibles moyens ne pouvaient satisfaire les soldats, que de faux bruits animaient sans cesse, et l'insurrection ne tarda pas à éclater. Elle fut sou-

daine, elle fut générale, et présenta un caractère tout à fait particulier. J'en retracerai tous les détails, parce qu'ils serviront à faire mieux connaître l'esprit du soldat français.

» Le 2 septembre, vers les huit heures du matin, environ soixante officiers subalternes de différents régiments s'assemblèrent dans un des bastions de la place. Ils arrêtèrent un projet d'obéissance aux ordres qui licenciaient l'armée, mais à des conditions dont ils résolurent de ne point se départir. Cette déclaration commençait ainsi :

« Au nom de l'armée du Rhin, les officiers, sous-
» officiers et soldats n'obéiront aux ordres donnés
» pour le licenciement qu'aux conditions sui-
» vantes :

» Art. 1er. Les officiers, sous-officiers et soldats
» ne quitteront l'armée qu'après avoir été soldés
» de tout ce qui leur est dû.

» Art. 2. Ils partiront tous le même jour, em-
» portant armes, bagages, et cinquante cartouches
» chacun, etc., etc. »

» Dès que cette pièce eut été libellée, ils se rendirent chez le général en chef pour lui en donner communication. Celui-ci, alors malade, était dans le bain. Étonné de cette visite inattendue, il donne ordre de laisser approcher. Cinq officiers s'appro-

chent aussitôt de la baignoire; ils font l'exposé du sujet de leur mission, et déclarent que l'armée ne subira le licenciement qu'autant que ces conditions auront été remplies. A ce mot de conditions, le général furieux s'élance du bain, et arrachant le papier des mains de l'orateur: « Quoi! mes- » sieurs, vous voulez m'imposer des conditions! » vous refusez d'obéir! des conditions à moi!... »

» Le ton de voix, le regard du comte Rapp, peut-être l'attitude dans laquelle il se présentait, imposèrent à la députation. Elle se retira confuse, et chacun des officiers alla rendre compte à son régiment du mauvais accueil qu'ils avaient reçu.

» Les sous-officiers, assemblés au nombre d'environ cinq cents, attendaient pour agir la réponse du général. Ils sentirent bien, quand ils en eurent connaissance, qu'un tel homme n'était pas facile à intimider, et qu'en faisant une démarche, ils ne seraient pas plus heureux que leurs chefs. Mais leur parti était pris; ils vinrent se ranger en bataille dans la cour du palais, et demandèrent qu'on les introduisît auprès du général en chef. Un aide de camp descend pour connaître les motifs qui les amènent, ils refusent d'entrer en explication avec lui. « Quel est le chef de la troupe? demande cet » officier. Aucun... tous, » répondent-ils en masse. Il appelle au centre les plus anciens de chaque régiment; il leur adresse quelques représentations

sur l'acte d'indiscipline dont ils se rendent coupables. Mille voix confuses l'interrompent aussitôt : « De l'argent! de l'argent!... Nous voulons être » payés de tout ce qui nous est dû; nous saurons » nous faire payer. »

» Le chef d'état-major, colonel Schneider, dont ils avaient tant de fois admiré la résolution au milieu des dangers, arrive sur ces entrefaites, et essaie avec aussi peu de succès de les calmer : « De l'argent, répètent-ils encore, de l'argent! » Fatigués de pousser des cris, de faire des menaces inutiles, et n'ayant pu arriver jusqu'au général en chef, ils se dispersent enfin, après s'être assigné un rendez-vous. La plupart se portent sur la place d'armes, où ils procèdent aussitôt à l'élection des nouveaux chefs qu'ils avaient résolu de se donner. L'un d'eux, nommé Dalouzy, sergent au 7e léger, connu par sa capacité, son audace et surtout par un babil soldatesque qui lui était propre, réunit tous les suffrages : « Vous voulez être payés, » dit-il à ses camarades, et c'est pour cela que » vous êtes ici. — Oui, répondit-on d'une com- » mune voix. — Eh bien! si vous promettez de » m'obéir, de vous abstenir de tout désordre, de » faire respecter les propriétés, de protéger les per- » sonnes, je jure sur ma tête que vous le serez » avant vingt-quatre heures. »

» Ce discours fut accueilli avec des cris de joie,

et le sergent fut nommé général. Il choisit aussitôt pour son chef d'état-major le tambour-major du 59e; un second sous-officier fut chargé des fonctions de gouverneur de la place; un troisième, du commandement de la première division; un autre de la seconde, et ainsi de suite. Les régiments eurent des colonels; les bataillons, les escadrons, des chefs; et les compagnies, des capitaines; enfin on compléta un état-major.

» Les autres sous-officiers étaient retournés aux casernes, où les soldats attendaient avec impatience le résultat de la démarche qui venait d'être faite. La générale est aussitôt battue, et tous le corps, infanterie, cavalerie, artillerie, sont dirigés en ordre et à la course sur la place d'armes. L'organisation était à peine terminée, lorsqu'ils y arrivèrent. A mesure qu'ils paraissaient, les nouveaux chefs allaient en prendre le commandement, et les dirigeaient sur les points qu'ils avaient ordre d'occuper.

» Cependant le général Rapp, étonné de voir éclater une insurrection si grave, s'était habillé à la hâte, dans l'espérance de connaître les motifs de ces mouvements séditieux, et de parvenir à les calmer. Mais les diverses opérations dont nous venons de rendre compte avaient été conduites avec une telle célérité, qu'au moment où il sortait, accompagné de son chef d'état-major et de quelques

officiers, les colonnes, suivies d'une populace nombreuse, débouchaient déjà par toutes les rues qui aboutissent à la place du palais. Dès qu'elles aperçoivent le général, les troupes se mettent précipitamment en bataille, et croisent la baïonnette pour l'empêcher de passer. Aussitôt des cris forcenés se font entendre des derniers rangs. « Tirez... il » a vendu l'armée... Tirez donc ! » Des misérables, répandus dans les groupes, excitaient du geste et de la voix à massacrer ce vaillant homme. La fureur se répand de proche en proche, et bientôt la confusion est à son comble; les soldats égarés apprêtent leurs armes; les rangs se doublent; huit pièces de canon arrivent au galop, et sont incontinent chargées à mitraille.

» Chaque fois que le général Rapp adresse la parole à ceux qui le menacent, les vociférations recommencent et les cris provocateurs se font entendre avec une nouvelle rage. Mis en joue à plusieurs reprises, les pièces de canon sont constamment dirigées sur lui, et les pointeurs suivent tous ses mouvements : « Rangez-vous ! s'écriaient-ils, » que nous tirions dessus. » Un obusier s'attache avec tant de persévérance au groupe dont le général est environné, qu'il s'en aperçoit. Il court au canonnier qui tient la mèche : « Eh bien ! que pré- » tends-tu faire, misérable? lui dit-il; veux-tu me » tuer? Mets le feu, me voici à l'embouchure. —

» Ah! mon général, s'écrie le soldat en laissant » échapper son boute-feu, j'ai été au siège de Dant- » zig avec vous, je vous donnerais ma vie... » Mais les camarades veulent être payés, je suis » obligé de faire comme eux. » Et il reprend sa mèche.

» Accablé de questions vides de sens, d'interpellations sans objet, étourdi des clameurs de la multitude, dont les flots grossissaient sans cesse, le général se décida enfin à rentrer au palais.

» Les troupes l'y suivirent, et les différentes avenues en furent sur-le-champ occupées par huit pièces de canon, mille hommes d'infanterie et un escadron de cavalerie. Cette garde se nomma la garde extérieure du palais. Un bataillon de grenadiers vint s'établir dans la cour, et prit la dénomination de garde intérieure. Près de soixante factionnaires furent placés deux à deux à toutes les portes et sur l'escalier qui conduisait à l'appartement du comte Rapp; il y en eut même, pendant quelques instants, jusqu'à celle de sa chambre à coucher. On s'empara ensuite du télégraphe et de la monnaie. Pour témoigner en même temps qu'on n'avait aucun mauvais dessein, un détachement fut envoyé à l'hôtel du général autrichien Volkman, qui se trouvait dans la place, et fut mis à sa disposition. Les ponts furent levés, et l'on ne communiqua plus avec les dehors sans une permission si-

gnée du nouveau commandant. Le tambour-major du 58e se rendit avec un trompette au quartier général des alliés, et leur signifia que, s'ils respectaient la trève, la garnison ne se porterait à aucun acte d'hostilité; mais que, s'ils essayaient de profiter de la mésintelligence qui régnait entre le chef et les soldats, elle saurait opposer une noble résistance.

» Cependant Dalouzy avait établi son état-major sur la place d'armes, et créé deux commissions, l'une des vivres, composée de fourriers, et l'autre des finances, formée de sergents-majors; elles se constituèrent en permanence, délibérèrent sur les mesures les plus propres à maintenir la tranquillité publique, et à mettre la ville à l'abri de toute surprise. Les postes de la citadelle et ceux de l'intérieur furent doublés; on plaça même des gardes à quelques vieilles poternes qui jusque là avaient été négligées; on renforça la ligne extérieure, les troupes bivouaquèrent sur les places et dans les rues; enfin on n'oublia aucune des précautions que peut suggérer la prudence la plus soupçonneuse. Afin de prévenir les excès auxquels la malveillance pouvait exciter les soldats, il fut défendu, sous peine de mort, d'entrer dans aucun des lieux où l'on vendait de l'eau-de-vie, du vin ou de la bière. La même peine fut portée contre tous ceux qui se rendraient coupables de pillage, de désordre ou d'in-

subordination. Enfin, pour assurer mieux encore la tranquillité publique, il fut résolu que l'armée serait instruite de six heures en six heures de sa situation.

» Ces dispositions prises, le receveur général et l'inspecteur aux revues furent mandés. Celui-ci fit un état approximatif des sommes nécessaires pour mettre la solde au courant, l'autre présenta le montant de son avoir en caisse ; après quoi, Dalouzy convoqua le conseil municipal, auquel il exposa les motifs qui avaient déterminé la garnison à prendre les armes, et pria le maire d'aviser aux moyens de faire des fonds pour acquitter l'arriéré.

» Il envoya ensuite au comte Rapp une députation composée du nouveau gouverneur et de cinq ou six généraux-sergents. « Eh bien! que me vou- » lez-vous encore? leur dit ce général avec l'accent » de l'indignation et du mépris. Vous êtes indignes » de porter l'uniforme français... J'ai cru que vous » étiez des gens d'honneur, je me suis trompé... » Vous vous laissez séduire par des misérables... » Que prétendez-vous faire?... Pourquoi ces gardes » qui environnent le palais?... Pourquoi cette ar- » tillerie dirigée contre moi?... Je suis donc bien » redoutable?... Croit-on que je veuille m'évader?... » Et pour quelle raison m'évaderais-je?... Je ne » crains rien... Je ne vous crains pas... Mais au fait

» que me voulez-vous? encore une fois que me vou-
» lez-vous?... » L'agitation du comte Rapp, en prononçant ces mots, contrastait vivement avec l'air sombre de la députation. Ces sous-officiers, confus de retenir captif un chef qu'ils aimaient, et dont la valeur, la loyauté, leur étaient si connues, gardaient un profond silence. Ils étaient sur le point de se retirer, lorsqu'un d'entre eux prenant la parole : « Mon général, dit-il, nous avons appris que
» les autres corps d'armée ont été payés, nos sol-
» dats veulent également l'être ; ils sont en révolte,
» mais ils nous obéissent. Nous ne demandons que
» ce qui nous est dû, le faible dédommagement
» de tant de sang et de blessures ; nous ne deman-
» dons que ce qui nous est indispensable pour
» faire notre route et nous retirer dans nos foyers.
» Les troupes ne rentreront dans l'ordre, c'est une
» chose fermement arrêtée, que lorsque la solde
» sera alignée pour tout le monde. — Il n'y a pas
» assez d'argent en caisse, repartit le général. J'ai
» eu l'intention de vous faire payer, même de vos
» masses ; j'ai envoyé un aide de camp à Paris, il
» a vu les ministres ; mais on n'a pu lui donner
» que quatre cent mille francs. C'est cette somme,
» ainsi que celle qui existe déjà dans la caisse du
» payeur, que je ferai répartir entre les divers ré-
» giments. — L'armée veut être payée, mon géné-
» ral. — Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire ;

» retirez-vous, et rentrez au plus tôt dans l'ordre... » Si l'ennemi a malheureusement connaissance de » ce qui se passe ici, que deviendrez-vous? — On » a tout prévu, mon général : un régiment de ca- » valerie et douze pièces de canon sont partis pour » renforcer la division qui est au camp. Il vous » est facile de nous faire payer; et vous avez tout » à craindre de la part des soldats, si d'ici à vingt- » quatre heures ils ne sont pas satisfaits. — Que » m'importe à moi ce que vous et vos soldats pou- » vez faire? Je vous répète que vous n'aurez que » les fonds qui vous sont destinés. Quelque chose » qui puisse arriver, n'espérez pas me contraindre » à faire ce que mon devoir me défend. — Géné- » ral, les soldats peuvent vous conduire à la cita- » delle, ils peuvent même vous fusiller; nous ré- » pondons d'eux maintenant, mais si vous ne nous » faites pas payer... — Je n'ai plus rien à vous » dire, sortez de chez moi... Si vous me fusillez, » eh bien, je préfère la mort à la honte... Vous » êtes des ennemis de l'ordre;... vous êtes des ins- » truments de la malveillance et d'une conspira- » tion que vous ne connaissez pas... L'ennemi est » peut-être d'accord... Je vous rends responsables » de tout ce qui peut arriver... Vous m'avez en- » tendu, sortez!... Je rougis de converser avec des » rebelles. »

» Ces mots de conspiration firent sur eux une

impression très vive, ils se turent quelque temps ; ils se remirent néanmoins, et l'un d'eux répondit que s'il y avait parmi eux des gens qui eussent des intentions cachées, ils l'ignoraient ; que pour eux, ils ne voulaient qu'être payés ; mais qu'ils voulaient l'être, et qu'ils allaient lui amener les autorités civiles, afin qu'il donnât l'ordre de faire les fonds : après quoi ils se retirèrent.

» Pendant que le conseil avisait aux moyens d'assurer la tranquillité publique et de faire acquitter la solde arriérée, l'armée avait exécuté divers mouvements ; elle avait fait des marches, des contre-marches, toujours au pas de course, sans proférer un mot, sans se permettre une menace contre les officiers et les généraux qu'elle avait mis en arrestation. Ce silence, peu ordinaire aux militaires français, avait quelque chose de sinistre dont les habitants étaient épouvantés. Cependant les troupes s'étaient enfin calmées, mais elles ne communiquaient pas avec les bourgeois ; elles refusaient même de répondre à leurs questions. Dans les rues, sur les places, on voyait se former des groupes qui se dispersaient après s'être communiqué tout bas soit des ordres, soit des avis. La ville entière était plongée dans une sombre inquiétude : on se rappelait des époques funestes, on craignait de les voir renaître ; chacun tremblait pour ses biens, pour sa vie même. Jamais tableau

plus effrayant que celui que présentait alors cette immense cité.

» Le général en chef ayant appris que les habitants avaient consenti à faire les fonds nécessaires, et qu'ils donnaient à la frayeur ce qu'ils avaient si longtemps refusé à ses prières, envoya son chef d'état-major auprès des autorités pour régler avec elles la répartition de l'emprunt. Cet officier fut conduit à l'hôtel de ville par un caporal et six hommes qui ne le quittèrent pas. Il y termina ses comptes, et revint au palais sous la même escorte.

» Cependant les généraux et les chefs de corps employaient tour à tour les menaces et les prières pour ramener les mutins à leur devoir. Ces derniers, qui aimaient leurs supérieurs, et qui n'auraient osé leur manquer en face, usaient d'artifice pour échapper à l'ascendant et aux représentations qu'ils craignaient. Lorsqu'un officier se portait d'un côté, on avait soin de lui opposer en première ligne des soldats d'une autre arme; et pendant qu'il haranguait ceux-ci, les autres vociféraient par derrière. Si, malgré cette tactique, il parvenait à joindre un de ses subordonnés et lui adressait des reproches: « Moi! mon officier, » répondait l'autre avec une douceur hypocrite, « je ne fais rien, je » ne dis pas un mot. » Et il se perdait aussitôt dans la foule. Les troupes prirent bientôt une mesure générale pour se délivrer de ces sollicita-

tions importunes, et tous ceux qui avaient un commandement important furent consignés chez eux.

» Cependant les alarmes des bourgeois ne tardèrent pas à se calmer, la retraite fut battue longtemps avant la nuit ; et dès cet instant, les patrouilles se succédèrent sans interruption. Plusieurs ordres du jour furent lus à chaque poste. Ils recommandaient la tranquillité, l'obéissance, et promettaient que les paiements seraient effectués dans les vingt-quatre heures. L'une de ces pièces était ainsi conçue : « Tout va bien, les habitants finan» cent, et les paiements sont commencés. *Signé :* » GARNISON[1]. »

» La ville eut ordre d'illuminer, afin qu'il fût plus facile d'exercer une surveillance sévère.

» Les chefs secrets de l'insurrection n'avaient pas tardé à s'apercevoir qu'une sagesse désespérante présidait à tous les conseils, et que leur but était manqué s'ils ne réussissaient à échauffer de nouveau les esprits, et à exciter quelque émeute dans laquelle le sang pût couler.

» Ils firent donc, vers les cinq heures du soir arriver au galop sur la place d'armes un chasseur à cheval, annonçant qu'on venait d'arrêter trois fourgons chargés d'or, appartenant au général Rapp, qui les faisait sortir sous la protec-

1. C'était le nom que le sergent Dalouzy avait pris comme général en chef.

tion des Autrichiens. « Ces trois voitures, ajoutait-» il, ont été conduites au pont couvert, et voici » le reçu que je porte à notre commandant en chef. » Il faut fusiller le général Rapp... c'est un traî-» tre... il nous a vendus à l'ennemi. »

» Quelque échauffé que l'on fût encore, ce discours produisit peu d'effet. Les troupes maltraitaient leur chef pour l'obliger à lever des contributions, mais elles ne nourrissaient aucun soupçon contre lui. Sa réputation d'homme d'honneur restait intacte, et son intégrité ne leur était pas plus suspecte que son courage. Des provocations au meurtre si ouvertes excitèrent la défiance, et les soldats devinrent plus circonspects. Quelques-uns cependant semaient l'inquiétude et voulaient qu'on s'assurât de sa personne; mais l'armée eut le bon esprit de repousser des suggestions dont peut-être elle ne sentit pas d'abord toute la perfidie.

» Dès qu'un moyen échouait, les conspirateurs en tentaient un autre, et ne négligeaient rien pour faire verser le sang, persuadés que s'il avait une fois coulé, il serait facile de le faire couler encore. Le cocher du général conduisait du palais aux écuries un chariot chargé de paille. Les factionnaires firent quelques difficultés de le laisser passer : il sortit cependant; mais à peine était-il dehors que des malveillants crient à la trahison, et

prétendent que, sous prétexte de transporter de la paille, on enlève la caisse militaire. Aussitôt la multitude se jette sur la voiture et la décharge pour la mieux fouiller. On ne trouve rien ; on la recharge, en exigeant néanmoins qu'elle rentre : les chevaux effrayés prennent la course et renversent un enfant.

A cette vue la fureur redouble, on force les gardes, on se précipite en tumulte dans la cour du palais, on saisit le cocher, et on le massacre sans pitié entre les mains d'un officier accouru pour le défendre. Le désordre ne devait sûrement pas se borner à la mort d'un domestique; mais des groupes de soldats suivirent, forcèrent les plus emportés de se contenir, et le coup fut encore manqué,

» Toutes les tentatives pour faire égorger le général Rapp par la main de ses troupes ayant échoué, on eut recours aux voies ordinaires de l'assassinat. Dès que la nuit fut avancée, une foule d'individus se succédèrent l'un à l'autre, et usèrent de violence pour s'introduire dans sa chambre à coucher. Mais les aides de camp et quelques officiers en défendirent l'entrée avec courage, et préservèrent leur chef de toute insulte.

» Au milieu de cette effervescence, une circonstance vint tout à coup refroidir les soldats, et contribua à les faire rentrer dans l'ordre. La ligne ennemie resserra ses cantonnements au moment même

où l'insurrection éclatait, et reçut aussitôt des renforts considérables. Cette concordance des mesures prises par les Autrichiens avec un événement qu'ils ne devaient pas encore connaître, donna beaucoup à penser : aussi la division du dehors doubla de suite ses grand'gardes ; de nouvelles troupes et de l'artillerie accoururent de la place.

» L'ennemi intimidé n'osa rien entreprendre. Peut-être aussi attendait-il le résultat des machinations qu'il avait ourdies dans Strasbourg ; peut-être craignait-il de se compromettre avec une armée d'autant plus redoutable qu'elle s'était imposé l'obligation de vaincre, et qu'elle continuait, pour tout ce qui était relatif aux dispositions militaires, à recevoir les ordres du général Rottembourg, dont les Autrichiens avaient plus d'une fois, dans cette campagne, éprouvé la valeur et l'habileté. L'ennemi resta donc en position, et semblait attendre que le moment favorable fût venu. De son côté, la troupe se tint en garde contre les écarts où on voulait la jeter, et poursuivit avec calme et constance le but unique qu'elle s'était proposé, l'acquittement de la solde arriérée.

» Le général Garnison redoublait de vigilance pour maintenir la tranquillité publique, et sortait fréquemment suivi de son état-major, tous en costume de sergents et à cheval, pour s'assurer de l'exécution de ses ordres. Dès qu'il paraissait, les

tambours battaient au champ, les postes prenaient les armes et lui rendaient tous les honneurs dus à un commandant en chef. Ainsi Strasbourg présentait l'image de l'ordre le plus parfait au milieu du désordre, et la discipline la plus sévère régnait au milieu d'une armée en révolte.

L'emprunt ayant été réalisé, les officiers payeurs, suivant l'ordre numérique de leur régiment, furent conduits, sous bonne escorte, chez le payeur général, où ils touchèrent les sommes nécessaires pour mettre au courant la solde de leurs corps. Mais il leur fut enjoint de n'effectuer les paiements individuels que lorsque tous les régiments auraient touché ce qui leur était dû. Ainsi se passa le premier jour : il y eut moins d'agitation dans le second. On essaya encore d'accréditer parmi la troupe quelques bruits propres à la soulever ; mais elle y fit peu d'attention. Vers le soir, la consigne du palais devint moins sévère; les aides de camp eurent la permission de sortir sous escorte. Un peloton de grenadiers était chargé de les conduire où ils voulaient, et de les ramener.

» Pendant la nuit, les postes furent tous renouvelés. Des individus en costumes de sous-officiers se présentèrent encore pour pénétrer chez le général, et s'assurer, disaient-ils, s'il ne s'était pas évadé. Les altercations entre eux et les officiers de l'état-major furent plus vives que jamais ; ceux-

ci néanmoins finirent par l'emporter. Enfin la répartition des fonds fut achevée vers les neuf heures du matin. Aussitôt la générale se fit entendre : l'armée se rassembla, retira ses postes, leva le siège du palais, et se rendit sur la place d'armes. Le général Garnison, accompagné de tout son état-major, fit mettre les troupes en bataille, et leur adressa la proclamation suivante. Nous la rapportons textuellement.

« Soldats de l'armée du Rhin,

» La démarche hardie qui vient d'être faite par » vos sous-officiers pour vous faire rendre justice, » et le parfait paiement de votre solde, les ont » compromis envers les autorités civiles et mili- » taires. C'est dans votre bonne conduite, votre » résignation et votre excellente discipline, qu'ils » espèrent trouver leur salut; et celle que vous » avez gardée jusqu'à ce jour en est le sûr garant, » et ils en espèrent la continuation.

» Soldats, les officiers payeurs ont entre leurs » mains tout ce qui vous est dû ; la garnison ren- » trera à sa première place; les postes resteront » jusqu'à ce que le général en chef ait donné des » ordres en conséquence. Sitôt la rentrée, les ser- » gents-majors et maréchaux des logis se rendront » chez leurs officiers payeurs, et prendront note,

» avant de solder la troupe, de MM. les colonels, » afin d'exercer la retenue de qui de droit. L'in- » fanterie doit être licenciée, elle prendra des or- » dres supérieurs; et la cavalerie, n'ayant encore » aucun ordre, attendra son sort, afin de rendre » au moins, avant de partir, chevaux, armes, et » tout ce qui appartient au gouvernement; afin » que l'on puisse dire : Ils sont Français, ils ont » servi avec honneur, ils se sont fait payer de ce » qui leur était dû, et se sont soumis aux ordres » du roi, avec ce beau titre de l'armée du Rhin.

» *Par ordre de l'Armée du Rhin.* »

» Le sergent-général, après avoir prononcé ce discours, que l'armée écouta en silence, fit défiler, devant lui les deux divisions d'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, et alla en grande pompe arborer à la préfecture et à la mairie des drapeaux blancs faits par son ordre. Les troupes se rendirent ensuite aux casernes et rentrèrent sous l'autorité de leurs officiers respectifs.

» Aussitôt que la liberté leur fut rendue, les généraux, les colonels et officiers supérieurs s'empressèrent de se rendre chez le comte Rapp, pour lui témoigner la douleur qu'ils avaient eue de voir l'armée méconnaître ainsi le frein de la discipline. Ils firent même imprimer, contre les mou-

vements séditieux auxquels on s'était livré, une protestation qu'ils signèrent tous, et qui contenait des choses très flatteuses pour le général en chef.

» Deux jours après, on déposa les armes à l'arsenal, et tous les corps furent licenciés. Dalouzy, comme chef de révolte, avait encouru la peine capitale ; mais on lui fit grâce en faveur du bon ordre qu'il avait maintenu au milieu de l'insurrection[1]. »

L'armée était dissoute, mon commandement expiré, rien ne me retenait plus en Alsace. Mais les bonnes âmes du faubourg Saint-Germain avaient

1. Renvoyé dans ses foyers comme tous ses autres camarades, Dalouzy fut rappelé au service le 22 avril 1816 comme sergent et placé au 2e bataillon colonial, considéré à cette époque comme un corps de punition. Cependant sa bonne conduite soutenue le fit admettre, un an après, avec son grade, dans la légion du Morbihan. Quand elle forma, en 1820, le 46e de ligne, il fut compris dans les cadres de ce corps; mais le 22 mars 1822 il fut envoyé en congé illimité, par suite d'une dénonciation d'un colonel de gendarmerie; cette injustice dura peu ; le ministre de la guerre replaça Dalouzy, comme sergent, dans les fusiliers vétérans sédentaires. Il fut nommé enfin en 1823, sous-lieutenant dans le bataillon de l'Ile Bourbon, et l'année suivante lieutenant dans les fusiliers vétérans. Après la Révolution de Juillet, il devint lieutenant au 4e régiment d'infanterie légère, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1832 et promu au grade de capitaine en 1835; admis à la retraite l'année suivante, il se retira aux environs d'Orléans.

imaginé que nous étions un sujet d'effroi pour l'Europe. Sur le champ de bataille, je le crois, et les alliés n'en disconvenaient pas. Ailleurs ! c'était trop présumer de nous. En fait de trames et de complots ce n'est pas nous qui méritions la palme. J'allai néanmoins au-devant de celle qu'on voulait me décerner. J'écrivis au roi ; je n'essayai pas de lui déguiser mes sentiments. Si j'avais pu jeter dans le Rhin la coalition tout entière, je l'aurais fait, je ne m'en cachais pas. Ma lettre était ainsi conçue :

« Sire,

» Je ne cherche point à justifier ma conduite. » Votre Majesté sait que mon inclination et mon » éducation militaire m'ont toujours porté à dé- » fendre le territoire français contre toute agres- » sion étrangère ; je ne pouvais surtout hésiter à » offrir mon sang pour la défense de l'Alsace, qui » m'a vu naître.

» Si j'ai conservé l'estime de Votre Majesté, je » désire finir ma carrière dans ma patrie ; s'il en » était autrement, je serais le premier à demander » d'aller passer mes jours chez l'étranger : je ne » saurais vivre dans mon pays sans l'estime de » mon souverain.

» Je ne demande que cela, et n'ai besoin que de » cela. »

Cette lettre ne fut pas inutile. Des signes d'intérêt échappés au monarque continrent la malveillance. Je passai quelques mois à Paris sans être inquiété; mais l'émigration avait envahi les Chambres et rugissait à la tribune. Les vociférations contre ce que la France possède d'hommes distingués par leur talent et leur courage me donnèrent tant de dégoût que je m'éloignai. Je me retirai en Suisse, où du moins l'aristocratie ne présentait pas le scandale des fureurs du jour à côté des bassesses de la veille. L'ordonnance du 5 septembre fut rendue quelque temps après: je revins à Paris, où je vis tranquille au sein de ma famille, et où j'ai trouvé un bonheur qui jusque là m'était inconnu.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

LETTRE DU GÉNÉRAL RAPP

AU DUC DE WURTEMBERG

Du 14 juin 1813.

M. le colonel Richemont m'a communiqué la lettre dont Votre Altesse Royale l'a honoré le... de ce mois. J'ai vu avec peine que les propositions très conciliantes faites, en mon nom, par M. Richemont, n'ont point été admises, et que des discussions se sont entamées sur des points qui me semblaient ne devoir donner lieu à aucun débat.

En général, je dois faire observer à Votre Altesse Royale que l'armistice n'a pas été demandé par l'Empereur Napoléon, ce qui suppose que tous les articles doivent être entendus à l'avantage de l'armée française ; mais, puisque l'on méconnaît les intentions du traité, je ne vois d'autre moyen pour remplir le but de Votre

Altesse Royale et le mien, que de lui proposer de laisser, quant aux limites, les choses dans l'état où elles sont, et d'informer les commissaires nommés par l'article 9 et 12 de l'armistice, des difficultés qui se sont élevées ici sur l'exécution de l'article 6. Je prie donc Votre Altesse de nommer, conjointement avec moi, deux officiers qui seront chargés de se rendre auprès de ces commissaires, et qui rapporteront bientôt la solution que nous devons attendre.

Je consens pareillement à ce que l'article relatif aux subsistances ne soit réglé que provisoirement, c'est-à-dire que si Votre Altesse Royale ne voulait pas prendre sur elle de faire livrer trente mille rations de vivres à compter du jour de l'armistice, ainsi qu'elles me sont nécessaires d'après l'état de la garnison, le colonel Richemont pourra régler avec MM. les commissaires russes, les quantités qui devront nous être fournies, à valoir sur ce qui sera définitivement réglé par les commissaires de l'armistice, auxquels on en référera comme pour l'article des limites.

L'officier qui a apporté l'armistice aurait pu se charger de faire connaître au quartier général impérial les discussions qui se sont élevées, si ses instructions ne l'obligeaient à retarder son départ jusqu'après la première distribution qui doit être faite à la garnison par les soins du général commandant le blocus.

J'aurais beaucoup désiré qu'on s'entendît pour l'exécution du traité, car j'ai lieu de craindre que l'on ne tire du retard de cet officier des inductions fâcheuses sur la bonne intelligence que l'armistice suppose entre nous, ce dont j'aurais été d'autant plus contrarié, qu'il me semble que Votre Altesse aurait pu accéder aux propositions du colonel Richemont; ce que j'aurais

très certainement fait en sa place, sans pour cela craindre aucun reproche de mon souverain.

Signé : Comte Rapp.

RÉPONSE

Sulmin, le 15 juin 1813.

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 14 juin, et je dois lui avouer avec franchise que je ne puis trop m'expliquer les motifs des mésentendus qui existent relativement à l'exécution littérale des articles de la trêve.

Ce traité ayant déterminé des bases fixes pour éviter tout sujet de contestation, il me semble qu'il serait infiniment plus simple et plus naturel de s'y tenir entièrement. J'avoue à Votre Excellence que c'est avec une véritable peine que je consens à m'en écarter d'après sa proposition. Il me semble que, par cet arrangement qu'elle désire, nous outre-passons d'une certaine manière tous deux nos pouvoirs, et qu'il vaudrait mieux de régler entre nous le rayon de neutralité d'après le sens littéral de l'armistice. Cependant, pour éviter toutes discussions ultérieures, je consens, d'après sa proposition, de laisser les choses sur le pied actuel; j'ordonnerai même aux chefs de mes avant-postes de s'entendre avec les vôtres pour faire quelques arrangements qui pourront lui être agréables relativement à mes vedettes et à mes piquets, pour empêcher toute collision entre nos troupes légères.

Pour ce qui concerne l'article des subsistances, la commission rassemblée à cet effet a déjà commencé ses séances, et j'espère que M. le colonel Richemont sera bientôt en état de pouvoir lui annoncer que cet article a été définitivement réglé.

Quant à ce qui regarde les deux officiers que Votre Excellence voudrait envoyer auprès des commissaires destinés à régler définitivement toutes les difficultés qui paraissent naître relativement aux stipulations de la trève, je dois vous observer, monsieur le comte, que je n'ai point le pouvoir de leur accorder les passe-ports nécessaires : l'article des subsistances, qui sera réglé incessamment, permettra, dans peu de jours, à M. le capitaine Planat de se charger de cette commission.

Veuillez vous persuader au reste, mon général, qu'accoutumé, depuis vingt-cinq ans de service, à remplir avec une parfaite exactitude les ordres de mon souverain, j'aurais agi d'une manière bien différente si j'avais consenti aux propositions qui m'ont été faites par M. le colonel Richemont, et qui s'écartaient si essentiellement des articles d'une trève dont les expressions simples et naturelles ne laissent aucune latitude à la moindre discussion.

Votre Excellence me trouvera au reste toujours prêt à faire tout ce qui pourra lui être agréable et qui s'accordera avec mes devoirs. Je saisirai de même avec empressement toutes les occasions où je pourrai la convaincre que rien n'égale la très haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : Alexandre, duc de Wurtemberg.

LETTRE DU DUC DE WURTEMBERG

A SON EXCELLENCE LE COMTE RAPP

De mon quartier général, le 12 juillet 1813. (Arrivée le 14, quoique le duc ne fût qu'à deux lieues de Dantzig.)

GÉNÉRAL,

Un courrier qui vient de m'arriver du quartier général, m'apporte l'ordre de suspendre les fournitures qui ont été faites jusqu'ici à la garnison de Dantzig. Le corps de volontaires qui se trouvait sous les ordres du major prussien Lutzow ayant été attaqué, pendant la durée de la trêve, sans le moindre motif, on m'annonce que c'est la raison qui a causé cette détermination, qui doit avoir son cours jusqu'au moment où cette affaire sera réglée définitivement.

En communiquant les ordres que j'ai reçus à Votre Excellence, je la préviens en même temps que cette affaire, qui sera probablement bientôt réglée, ne change cependant point les autres articles de la trêve qui doit subsister dans toute sa teneur.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : ALEXANDRE, duc de Wurtemberg,
général de cavalerie.

RÉPONSE

Dantzig, le 14 juillet 1813.

Monsieur le Duc,

Depuis les arrangements convenus entre nous par suite de l'armistice, j'ai vu avec beaucoup de peine que Votre Altesse Royale ne les remplissait pas avec l'exactitude qu'exigent de pareilles conventions.

J'ai aperçu, dans le retard de toutes les livraisons, une guerre sourde qui détruisait par le fait l'esprit de l'armistice. Malgré mes continuelles réclamations, on a laissé arriérer une grande partie des fournitures; vous n'avez pas même acquitté le courant, et c'est dans cet état de choses que je reçois, aujourd'hui 14, la lettre de Votre Altesse, en date du 12 juillet, qui me prévient qu'elle a ordre de suspendre les fournitures. Cette cessation a effectivement lieu depuis quatre jours, c'est-à-dire depuis le 10; et comme notre correspondance peut nous parvenir en deux heures, je ne cacherai point à Votre Altesse avec quels sentiments je dois apprécier la différence de la date et de l'arrivée de votre dépêche.

Les conditions d'un armistice, Monsieur le Duc, lient également les deux parties; et dès que l'une d'entre elles se permet d'en annuler une des clauses principales et des plus essentielles, l'armistice est dès lors rompu, et elle se met en état de guerre contre l'autre : et c'est ainsi que je considère, dès à présent, la déclaration que vous me faites ; et quoique Votre Al-

esse m'annonce que les autres articles de la trève subsisteront, elle sentira que je ne puis recevoir de pareilles modifications que par les ordres de mon souverain. Il ne me reste donc plus qu'à la prier de me faire savoir si les six jours qui doivent précéder la reprise des hostilités courront du 12 à une heure du matin, ou du 14 à midi.

Je dois lui déclarer, au surplus, que je la rends responsable de la rupture d'un armistice conclu entre nos souverains, et que je ne puis entendre à aucune explication évasive qu'après la réception de tous les vivres qui me sont dus.

Signé : Comte Rapp.

LETTRE DU DUC DE WURTEMBERG

AU GÉNÉRAL COMTE RAPP

De mon quartier général, le 13 juillet 1813.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite, et je ne puis dissimuler à Votre Excellence que j'ai été plus que surpris de son contenu.

Il serait absolument inutile de répéter encore à Votre Excellence ce que MM. les généraux Borozdin et Jelebtzow n'ont pas manqué de lui observer à plusieurs reprises, c'est-à-dire que les retards momentanés qu'a éprouvés la garnison de Dantzig dans son ravitaillement n'ont été occasionnés que parce que l'arrangement proposé et demandé par Votre Excellence, de faire acheter des vivres par ses propres commissaires, a été

chargé subitement, ce qui n'a pas manqué de produire les plus grands embarras, les commissaires prussiens s'étant excusés sur le dénuement total des provinces limitrophes de Dantzig, qui sont déjà chargées depuis si longtemps de l'approvisionnement de mes troupes. Si, comme je l'avais déjà demandé plusieurs fois, il y avait eu ici, à mon quartier général, conformément aux stipulations de la trêve, un commissaire français en permanence, il aurait pu se convaincre lui-même de l'embarras extrême qu'ont eu les commissaires prussiens pour se procurer les charrois et les vivres nécessaires pour le ravitaillement de la place de Dantzig, et pour l'entretien de mes propres troupes, de manière que ce n'est point l'armée formant le blocus qui a mis des entraves au ravitaillement de la place de Dantzig. Au reste, ce n'est qu'à mon souverain, l'auguste Empereur Alexandre, auquel je dois rendre compte de mes actions.

. . . . . .

. . . . . .

Je viens maintenant à un article beaucoup plus important, puisqu'il peut avoir des suites très conséquentes ; car il paraît, d'après la lettre de Votre Excellence, qu'elle est décidée à recommencer les hostilités de son chef, tandis que les places de Stettin et de Custrin sont aussi privées momentanément, comme Dantzig, des fournitures stipulées dans l'armistice. J'espère au reste qu'elle fera de mûres réflexions sur ce qu'elle entreprendra ; et c'est moi qui la rends responsable de toutes les démarches qu'elle fera, et qui pourraient empêcher les puissances belligérantes de se rapprocher.

Je lui envoie ci-joint la copie exacte de la lettre que j'ai reçue de M. le commandant en chef de toutes les armées, Barclay de Tolly; elle verra que, bien loin qu'il soit question de recommencer les hostilités, cela m'est expressément interdit.

Si, malgré toutes mes observations, Monsieur le Général, dont au reste j'ai pris acte devant mes généraux commandants de corps, vous ne jugiez pas à propos d'attendre patiemment que l'affaire de la légion de Lutzow, qui a causé la suspension momentanée du ravitaillement de Dantzig, dont les arrérages au reste ne sont que suspendus, et des autres forteresses, soit réglée à l'amiable, et que vous m'attaquiez, je vous prouverai que mes braves Russes ne craignent les menaces de personne, et qu'ils sont au reste prêts à verser leur sang pour la cause de tous les souverains et de tous les peuples.

Signé : Alexandre, duc de Wurtemberg.

RÉPONSE

Dantzig, le 16 juillet 1813.

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse Royale m'a fait l'honneur de m'écrire le 15 de ce mois. Je ne reviendrai pas sur les diverses observations qu'elle me fait sur la non-exécution des conditions de l'armistice, relativement aux vivres; elles ont été constamment reproduites et toujours victorieusement réfutées, et ne présentent rien de nouveau. Le général Heudelet, que j'ai envoyé à la conférence demandée par M. le géné-

ral Borozdin, a fait connaître de ma part les seuls moyens d'arrangement provisoire qui pouvaient encore avoir lieu entre nous.

Dans une lettre du 14, j'ai prié Votre Altesse Royale de me fixer à quelle époque devaient commencer les six jours entre la rupture et la reprise des hostilités; je n'ai pas eu de réponse positive. Je dois donc la prévenir que la lettre de Votre Altesse Royale du 12 ne m'étant parvenue que le 14 à midi, et ne pouvant considérer son refus positif et officiel de continuer les fournitures que comme une rupture de l'armistice, les hostilités recommenceront le 20; je dois cette détermination à l'Empereur et à l'honneur de mon corps d'armée. Six coups de canon tirés des divers forts de Dantzig, à midi, ne laisseront aucun doute à ce sujet.

Je prie Votre Altesse Royale de ne pas considérer comme une menace l'obligation où je me suis trouvé d'interpréter la violation d'un des articles du traité comme une déclaration formelle qui annule l'armistice; je connais les braves troupes russes, que j'ai souvent combattues, et je sais qu'elles sont dignes d'être opposées aux nôtres.

Ma lettre serait finie, Monseigneur, si je n'étais dans l'obligation de faire remarquer à Votre Altesse Royale, relativement à quelques expressions de sa lettre du 15, que je ne dois également compte qu'à mon souverain de mes déterminations; que, quant à ce que Votre Altesse appelle la cause de tous les souverains et de tous les peuples, ces phrases sont bien extraordinaires dans la lettre d'un prince qui sait mieux que personne que l'Empereur Alexandre, son souverain, a été engagé pendant cinq ans dans notre alliance contre le despotisme d'une puissance maritime

qui voudrait avoir tout le continent pour tributaire, et que son auguste frère, le roi de Wurtemberg, a été depuis longtemps l'un des plus fermes soutiens de cette même cause.

Signé : Comte Rapp.

LETTRE DU DUC DE WURTEMBERG

AU GÉNÉRAL RAPP.

De mon quartier général, le 17 juillet 1813.

Monsieur le Général,

Je n'aurais plus rien à ajouter à la lettre que j'ai écrite à Votre Excellence en date du 15 juillet, si la guerre formelle qu'elle me déclare comme de puissance à puissance ne m'obligeait de faire encore quelques remarques essentielles, avant le commencement des hostilités qu'elle va entreprendre.

Je lui observerai donc, quoiqu'il me soit absolument impossible d'accepter officiellement la déclaration qu'elle va recommencer les hostilités, et en vous rendant encore une fois responsable, mon général, de toutes les suites que produira cet événement, que si, malgré mes observations, vous persistiez cependant dans une détermination qui, à ce que je crois, ne sera pas même approuvée par l'Empereur Napoléon, que le terme de la rupture que vous fixez au 20 juillet à midi est contraire aux articles 2 et 3 de l'armistice, puisqu'après le 20 juillet, le terme de l'expiration de la

trève. les hostilités ne pourront cependant recommencer, d'après l'article 9, que six jours après le 20 juillet, ce qui nous mènerait donc au 26 de ce mois; et il serait vraiment extraordinaire que nous fussions les deux seuls chefs de corps sur le théâtre de la guerre qui recommençassent les hostilités.

Je suis convaincu qu'avec un peu de patience nous aurons bientôt la nouvelle que les affaires des Cabinets prennent une autre tournure. Quel serait alors le regret de Votre Excellence si, par une trop grande précipitation, il pourrait de nouveau naître des embarras entre les Cours, dont la mienne, au reste, n'a aucun reproche à se faire, puisqu'il était bien naturel qu'elle usât momentanément de représailles après avoir appris la destruction du corps de Lutzow au milieu de l'armistice, les hommes ne pouvant point renaître, au lieu qu'il sera très possible de fournir à la garnison de Dantzig les ravitaillements arriérés!

Je finis ma lettre, mon Général, forcé de vous faire quelques observations sur les dernières phrases de la vôtre, qui m'ont paru extrêmement étranges. L'Europe entière, et j'ose dire la France même, connaît parfaitement les raisons qui ont causé la rupture de la paix signée à Tilsit. Elle connaît de même aussi le ton dictatorial dont s'est servi l'ambassadeur comte Lauriston au sein de la capitale de Pierre-le-Grand. L'auguste Empereur Alexandre a dû appeler, à cette audace extrême, à son glaive; il a dû s'entourer de ses preux, ouvrir les églises saintes, et se confier au peuple généreux et fidèle qui lui a prouvé ce que peut une nation heureuse dans ses guérets, mais qui n'a pas balancé un instant de s'armer pour la défense de son honneur et de son souverain.

Pour ce qui concerne mon frère, le roi de Wurtemberg, que Votre Excellence appelle un des plus fermes soutiens de la cause qu'elle défend, je puis assurer Votre Excellence qu'un général en chef russe ne se croit point inférieur en aucune manière à un roi de la confédération, puisqu'il ne dépend que de l'Empereur Alexandre de m'élever à cette dignité, s'il le juge à propos, et alors je serai roi comme un autre : j'y mettrai cependant une petite condition, c'est que ce ne soit aux dépens d'aucune puissance, ni de personne.

Signé : Alexandre, duc de Wurtemberg.

CAPITULATION

DE LA PLACE DE DANTZIG

Capitulation de la place de Dantzig, sous conditions spéciales, conclues entre Leurs Excellences, M. le lieutenant-général Borozdin; M. le général-major Welljaminoff, en fonction de chef de l'état-major, et MM. les colonels du génie Manfredi et Pullet, chargés de pleins pouvoirs de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Wurtemberg, commandant en chef les troupes formant le siège de Dantzig, d'une part :

Et Leurs Excellences M. le comte Heudelet, général de division; M. le général de brigade d'Héricourt, chef de l'état-major; et M. le colonel de Richemont; également chargés de pleins pouvoirs de Son Excellence le comte Rapp, aide de camp de l'Empereur, commandant en chef du dixième corps d'armée, gouverneur-général, d'autre part :

ARTICLE PREMIER.

Les troupes formant la garnison de Dantzig, des forts et redoutes y appartenant, sortiront de la ville

avec armes et bagages, le 1er janvier 1814, à dix heures du matin par la porte d'Oliwa, et poseront les armes devant la batterie Gottes-Engel, si à cette époque la garnison de Dantzig n'est point débloquée par un corps d'armée équivalent à la force de l'armée assiégeante, ou si un traité conclu entre les puissances belligérantes n'a pas fixé à cette époque le sort de la ville de Dantzig. MM. les officiers conserveront leurs épées, eu égard à la vigoureuse défense et à la conduite distinguée de la garnison. Le peloton de la Garde impériale et un bataillon de six cents hommes, conserveront leurs armes, et ils prendront avec eux deux pièces de six, ainsi que les chariots de munition y appartenant. Vingt-cinq cavaliers conserveront même leurs chevaux et leurs armes.

ARTICLE II.

Les forts de Weichselmunde, le Holm, et les ouvrages intermédiaires, ainsi que les clefs de la porte extérieure d'Oliwa, seront remis à l'armée combinée dans la matinée du 24 décembre 1813.

ARTICLE III.

D'abord après la signature de la présente capitulation, le fort Lacoste, celui de Neufahrwasser avec ses dépendances, et la rive gauche de la Vistule jusqu'à la hauteur de la redoute Gudin, et à partir de ce dernier ouvrage la ligne des redoutes qui se trouvent sur le Zigangenberg, ainsi que la Mowenkrugschantz, seront remis dans leur état actuel, sans aucune détérioration, entre les mains de l'armée assiégeante; le pont

qui réunit présentement la tête du pont de Fahrwasser avec le fort de Weichselmunde, sera reculé et placé à l'embouchure de la Vistule, entre Neufahrwasser et la Moewenkrugschantz.

ARTICLE IV.

La garnison de Dantzig sera prisonnière de guerre, et sera conduite en France. Monsieur le gouverneur, comte Rapp, s'engage formellement à ce que ni les officiers ni les soldats ne servent, jusqu'à leur parfait échange, contre aucune des puissances qui se trouvent en guerre contre la France. Il sera dressé un contrôle exact des noms de tous messieurs les généraux, officiers, ainsi que des sous-officiers et soldats, composant la garnison de Dantzig, sans exception quelconque. Cette liste sera double ; chacun de messieurs les généraux et officiers signera la promesse et donnera sa parole d'honneur de ne point servir ni contre la Russie ni contre ses alliés, jusqu'à leur parfait échange. On fera de même un contrôle exact de tous les soldats qui se trouvent sous les armes, et autre de ceux qui sont ou blessés ou malades.

ARTICLE V.

Monsieur le gouverneur, comte Rapp, s'engage de faire accélérer autant que possible l'échange des individus formant la garnison de Dantzig, grade pour grade, contre un nombre égal de prisonniers appartenant aux puissances coalisées. Mais si, contre toute attente, cet échange ne pouvait avoir lieu, à défaut du nombre nécessaire de prisonniers russes, autrichiens, prussiens ou autres, appartenant aux Cours alliées

contre la France, ou si lesdites Cours y mettaient quelque obstacle, alors au bout d'un an et d'un jour, à dater du 1er janvier mil huit cent quatorze, nouveau style, les individus formant la garnison de Dantzig seront déchargés de l'obligation formelle contractée dans l'article IV de la présente capitulation, et pourront être employés de nouveau par leur gouvernement.

ARTICLE VI.

Les troupes polonaises et autres appartenant à la garnison auront une pleine et entière liberté de suivre le sort de l'armée française; et dans ce cas seront traitées de la même manière, excepté celles de ces troupes dont les souverains seraient alliés avec les puissances coalisées contre Sa Majesté l'Empereur Napoléon, lesquelles seront acheminées sur les Etats ou les armées de leurs souverains, suivant les ordres qu'elles en recevront, et qu'elles enverront chercher par des officiers ou courriers aussitôt après la signature du présent. Messieurs les officiers polonais et autres donneront chacun leur parole d'honneur par écrit, de ne pas servir contre les puissances alliées, jusqu'à leur parfait échange, conformément à l'explication donnée par l'article V.

ARTICLE VII.

Tous les prisonniers, de quelque nation qu'ils soient, qui appartiennent aux puissances en guerre contre la France, et qui se trouvent présentement à Dantzig, seront remis en liberté et sans échange, et envoyés aux avant-postes russes par la porte Peters-Hagen, le matin du 12 décembre 1813.

ARTICLE VIII.

Les malades et les blessés appartenant à la garnison seront traités de la même manière et avec les mêmes soins que ceux des puissances alliées ; ils seront envoyés en France après leur parfait rétablissement, sous les mêmes conditions que le reste des troupes formant la garnison de Dantzig. Un commissaire des guerres et des officiers de santé seront laissés auprès de ces malades pour les soigner et réclamer leur évacuation.

ARTICLE IX.

D'abord qu'un certain nombre d'individus appartenant aux troupes des puissances coalisées aura été échangé contre un nombre égal d'individus appartenant à la garnison de Dantzig, alors ces derniers peuvent se regarder comme libres de leur engagement précédent, contracté formellement dans l'article IV de la présence capitulation.

ARTICLE X.

Les troupes de la garnison de Dantzig, à l'exception de celles qui, aux termes de l'article VI, recevront les ordres de leurs souverains, marcheront par journées d'étape en quatre colonnes, et à deux jours de distance l'une de l'autre, et d'après la marche-route ci-jointe, et seront escortées jusqu'aux avant-postes de l'armée française. Les fournitures pour la garnison de Dantzig se feront en marche, conformément à l'état ci-joint. Le première colonne se mettra, en marche le 2 janvier 1814 ; la seconde le 4, et ainsi de suite.

ARTICLE XI.

Tous les Français non combattants, et qui ne sont point au service militaire, pourront suivre, s'ils le veulent, les troupes de la garnison; mais ils ne peuvent point prétendre aux rations fixées pour les militaires; ils pourront disposer au reste des propriétés qui seront reconnues leur appartenir.

ARTICLE XII.

Le 12 décembre 1813, il sera remis au commissaire nommé par l'armée assiégeante tous les canons, mortiers, etc., etc., armes, munitions de guerre, plans, dessins, devis, les caisses militaires, tous les magasins de quelque nature qu'ils soient, les pontons, tous les objets appartenant au corps du génie, à la marine, à l'artillerie, au train, voitures, etc., etc., sans aucune exception quelconque; et il en sera fait un double inventaire qui sera remis au chef d'état-major de l'armée combinée.

ARTICLE XIII.

MM. les généraux, officiers d'état-major et autres, conserveront leurs bagages et leurs chevaux fixés par le règlement français, et recevront le fourrage en conséquence pendant la marche.

ARTICLE XIV.

Tous les détails relatifs aux transports à accorder, soit pour les malades ou blessés, ou pour les corps et officiers, seront réglés par les chefs des deux états-majors respectifs.

ARTICLE XV.

Il demeure réservé au sénat de Dantzig de faire valoir auprès de Sa Majesté l'Empereur Napoléon tous ses droits à la liquidation des dettes qui peuvent exister de part et d'autre; et Son Excellence le gouverneur général s'oblige à faire donner à ceux envers qui ces dettes ont été contractées des reconnaissances qui servent à certifier leurs créances; mais, sous aucun prétexte, il ne pourra être retenu des otages pour ces créances.

ARTICLE XVI.

Les hostilités de tout genre cesseront de part et d'autre à dater de la signature du présent traité.

ARTICLE XVII.

Tout article qui pourrait présenter des doutes sera toujours interprété en faveur de la garnison.

ARTICLE XVIII.

On fera quatre copies exactes de la présente capitulation, dont deux en langue russe et deux en langue française, pour être remises en double aux deux généraux en chef.

ARTICLE XIX.

Après la signature de ces pièces officielles, il sera permis au gouverneur général, comte Rapp, d'envoyer un courrier à son gouvernement; il sera accompagné jusqu'aux avant-postes français par un officier russe.

Fait et convenu à Langfuhr, cejourd'hui 29 novembre 1813.

Signé : le général de division comte Heudelet, le général d'Héricourt, le colonel Richemont, le lieutenant général et chevalier Borozdin, le général major Welljaminoff, en fonction de chef d'état-major, le colonel du génie Manfredi, le colonel du génie Pullet.

Vu et approuvé,

Le comte Rapp.

LETTRE DU DUC DE WURTEMBERG

AU GÉNÉRAL RAPP

De mon quartier général de Pelouken, le 23 décembre 1813, à 11 heures du soir.

Général,

Je suis obligé de vous faire part que je viens de recevoir un courrier de Sa Majesté Impériale, qui m'apprend que la capitulation conclue entre Votre Excellence et moi a été approuvée par l'Empereur, hormis ce qui concerne le retour de la garnison en France. Quoiqu'il ne m'appartienne pas d'examiner si on a pris en considération particulière que la garnison de Dantzig ne soit forcée, à l'instar de celle de Thorn et d'autres places, à reprendre service avant son parfait échange, et

après qu'elle aura repassé le Rhin, je suis cependant obligé de faire part à Votre Excellence de la volonté précise de Sa Majesté, étant cependant persuadé qu'aucuns de MM. les généraux ni officiers faisant partie de la brave garnison de Dantzig ne se permettraient, dans aucun cas, de manquer à ses engagements, ce dont je serais volontiers le garant. Sa Majesté m'a aussi formellement autorisé à vous déclarer, mon Général, que la garnison ne sera point envoyée dans les provinces éloignées de la Russie, si Votre Excellence me remet la place sans détérioration ultérieure, aux termes de la capitulation. Elle pourra choisir pour son séjour particulier, celui de MM. les généraux et officiers, entre les villes de Reval, Pleskow, Zaliega et Orel pour y demeurer jusqu'à ce que la garnison soit échangée. D'ailleurs il s'entend de soi-même que MM. les généraux et officiers, d'après la capitulation, conserveront tous les avantages qui leur ont été assurés. Pour ce qui concerne les troupes polonaises qui se trouvent encore à Dantzig, la volonté de Sa Majesté est qu'elles soient renvoyées tranquillement dans leurs foyers, à leur sortie de la place, de même que les troupes allemandes.

Je dois croire, mon général, que Votre Excellence n'hésitera sûrement pas de consentir à ces arrangements, puisqu'il est à croire que la guerre ne pourra pas durer un an, et alors chacun retournera d'abord chez soi ; et je suis d'autant plus persuadé que Votre Excellence prendra cette détermination, que, dans le cas contraire, je ne pourrais lui épargner, ainsi qu'à sa garnison, toutes les rigueurs inévitables qu'entraînerait une résistance parfaitement inutile, qui aurait pour suite infaillible de voir transporter sa garnison dans les provinces les plus éloignées de l'empire russe,

sans qu'elle puisse jouir alors des moindres avantages qui lui seront parfaitement garantis maintenant, ainsi que toutes les commodités nécessaires pour la route et stipulées dans la capitulation.

Si Votre Excellence, contre toute attente, prenait cependant cette détermination aussi inattendue que préjudiciable aux intérêts de la garnison, je lui remettrai alors après-demain samedi, à midi, tous les ouvrages qui ont été cédés à l'armée assiégeante, excepté le fort de Neufahrwasser, puisque la volonté suprême de Sa Majesté est que Votre Excellence fasse sortir préalablement toutes les troupes allemandes qui se trouvent à Dantzig avec armes et bagages, la confédération du Rhin n'existant plus, tous les Etats qui la composaient étant devenus nos alliés, et dans ce cas Neufahrwasser lui sera remis de même de suite et sans la moindre difficulté. J'enverrai aussi à Dantzig par la porte d'Oliwa tous les échappés, dès qu'ils seront de retour, et alors les hostilités recommenceraient, le lendemain de leur remise, à neuf heures du matin.

Signé : Le Duc de Wurtemberg.

P. S. Je prie Votre Excellence de vouloir me faire parvenir sa réponse demain matin. Si M. le général Hendelet, ou un autre de MM. les généraux, était envoyé à mon quartier général, cela faciliterait infiniment la conclusion d'une affaire qui pourrait se terminer à sa satisfaction.

J'ai écrit sur ceci à Sa Majesté par un courrier.

RÉPONSE

MONSEIGNEUR,

J'ai fait une capitulation avec Votre Altesse Royale ; aujourd'hui elle m'annonce que, sans y avoir égard, l'Empereur Alexandre ordonne que la garnison de Dantzig soit envoyée en Russie comme prisonnière de guerre, au lieu de rentrer en France.

Le 10e corps d'armée laisse à l'Europe, à l'histoire, et à la postérité, à juger une aussi étrange infraction des traités, contre laquelle je proteste formellement.

Par suite de ces principes sacrés, j'ai l'honneur d'annoncer à Votre Altesse Royale que, m'en tenant strictement au texte d'une capitulation que je ne dois pas regarder comme anéantie parce qu'elle est violée, je l'exécuterai ponctuellement, et que je suis prêt à remettre aujourd'hui même aux troupes de Votre Altesse les forts Weichselmunde, Napoléon, et le Holm, ainsi que tous les magasins, et à sortir de la place avec ma garnison le 1er janvier prochain.

A cette époque, la force et l'abus du pouvoir pourront nous entraîner en Russie, en Sibérie, partout où l'on voudra. Nous saurons souffrir, mourir même, s'il le faut, victimes de notre confiance dans un traité solennel. L'Empereur Napoléon et la France sont assez puissants pour nous venger tôt ou tard.

Dans cet état de choses, Monseigneur, il ne me reste aucun arrangement à faire avec Votre Altesse Royale, m'en référant entièrement à la capitulation

du 29 novembre, qu'on peut, je le répète, enfreindre, mais non anéantir.

Signé : Comte Rapp.

Dantzig, le 23 décembre 1813.

LETTRE DU COMTE RAPP

AU DUC DE WURTEMBERG

Dantzig, le 25 décembre 1813.

Monseigneur,

Mon aide de camp m'a remis hier soir la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire.

D'après le renvoi qu'elle m'a fait de ma lettre, je crois m'apercevoir qu'elle me suppose de l'aigreur. Votre Altesse ne me rend pas justice : voilà vingt-deux ans que je fais la guerre ; je suis habitué à la bonne comme à la mauvaise fortune.

Votre Altesse m'a fait l'honneur de me dire qu'il était tout naturel que l'Empereur Alexandre pût ratifier ou non la capitulation. Ou Votre Altesse était munie de pleins pouvoirs, ou elle ne l'était pas ; ma conduite dans ce cas eût été toute différente.

Le maréchal Kalkreuth, après une défense très courte, a obtenu une capitulation fort honorable. Je me rappelle même que l'Empereur Napoléon, qui n'était qu'à vingt lieues de la place, en était mécontent ; mais il ne voulut pas faire éprouver de désagrément à son géné-

ral en chef, en annulant la capitulation, et le maréchal Kalkreuth sortit de Dantzig sans la moindre humiliation. Il est impossible de mettre plus de délicatesse et de loyauté que nous l'avons fait, le maréchal Lefebvre et moi. Le maréchal Kalkreuth vit encore, et il en a conservé le souvenir. Il y a des officiers prussiens au quartier général de Votre Altesse qui pourront aussi en rendre témoignage.

Votre Altesse me fait l'honneur de me dire que Sa Majesté ordonne que toutes les choses soient remises sur le même pied où elles étaient avant, si je veux recommencer les hostilités. Votre Altesse sait parfaitement que les avantages étaient alors de notre côté, puisqu'elle nous a fait constamment des offres qu'elle prétendait être favorables, et que maintenant c'est tout le contraire : cela n'a pas besoin de preuves.

C'est d'ailleurs vous, Monseigneur, qui m'avez toujours proposé d'entrer en arrangement pour faire cesser l'effusion de sang en nous offrant comme condition *fondamentale* notre rentrée en France. La correspondance de Votre Altesse avec moi en fait foi.

Votre Altesse sait bien dans quelle situation nous nous trouvons, et qu'il est de toute impossibilité, sous tous les rapports, de prolonger notre défense ; ainsi le choix qu'elle me laisse devient parfaitement illusoire.

Je prie Votre Altesse de faire occuper aujourd'hui Weichselmunde, le Holm, et ouvrages intermédiaires. Je n'y ai laissé que de petits détachements pour empêcher les dégradations. Je désire aussi que Votre Altesse envoie des commissaires pour recevoir les inventaires de nos magasins de toute espèce ; j'y tiens beaucoup, pour qu'il n'y ait pas de réclamation, et qu'on

ne puisse pas nous reprocher d'avoir rien détérioré, non pas dans la crainte d'aller en Russie avec moins de commodités, comme Votre Altesse le répète dans sa lettre, mais par le désir de remplir religieusement tous mes engagements.

J'ai l'honneur de déclarer de nouveau à Votre Altesse que la garnison de Dantzig sortira le 1er janvier, dans la matinée, en exécution de l'article 1er de la capitulation du 29 novembre, à laquelle je m'en tiens entièrement, et à laquelle il est tout à fait inutile d'ajouter aucun autre arrangement. Les circonstances, après notre sortie, nous mettront absolument à la disposition de Votre Altesse.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : Comte Rapp.

AU MÊME

26 décembre 1813.

Monseigneur,

Le général Manfredi m'a remis la lettre de Votre Altesse Royale, d'hier, 25 de ce mois. Ayant eu déjà l'honneur de traiter avec elle les premiers articles de cette lettre, ce dernier est le seul qui me semble exiger une réponse. Votre Altesse Royale me déclare qu'elle ne peut consentir à me laisser sortir de Dantzig, à moins d'un arrangement préalable. De mon côté, ne croyant pas pouvoir revenir sur la capitulation du 29 novembre, approuvée par Votre Altesse

Royale et par moi, j'ai l'honneur de lui déclarer qu'au 31 décembre, n'ayant plus de moyens de prolonger ma défense, je me mets à sa disposition, ainsi que les troupes sous mes ordres. Cet arrangement, Monseigneur, est bien simple; c'est à Votre Altesse Royale à régler le sort de la garnison.

Je me contente de recommander à sa générosité les soldats, surtout ceux qui par leurs infirmités et leurs blessures réclament plus particulièrement ma sollicitude.

Je lui recommande également les non-combattants, les femmes, les enfants, et les Français qui habitent Dantzig.

Signé : Comte Rapp.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

Les débuts de Rapp. — Ses services à l'armée du Rhin. — Il devient aide de camp du général Desaix ; il fait avec lui l'expédition d'Égypte ; il est nommé chef d'escadron et colonel ; il revient en France ; il est auprès de Desaix, tué à Marengo ; le Premier Consul prend Rapp comme aide de camp 1

CHAPITRE II.

Caractère de Napoléon; comment Napoléon est apprécié par Rapp ; comment il a été amené à faire la guerre ; indulgence de Napoléon dans l'affaire de Georges Cadoudal; il accorde la grâce d'un ancien major suisse, M. de Russillon. 8

CHAPITRE III.

Constance de Napoléon dans ses affections pour sa mère et sa famille ; violente querelle avec son frère Lucien; ses bienfaits envers ceux qui l'entouraient ; Rapp intervient envers deux généraux disgraciés ; grande colère de Napoléon contre Rapp, à ce sujet ; Rapp est marié par Napoléon. 12

CHAPITRE IV.

Opinion de Rapp sur la bravoure de Napoléon ; le 18 brumaire, le complot d'Arena. — Les promenades nocturnes de Napoléon avec ses aides de camp ; la machine infernale de la rue Saint-Nicaise ; attitude de Napoléon après l'attentat ; dangers auxquels il échappe. 20

CHAPITRE V.

Napoléon n'aime pas les flatteurs ; leçon qu'il donne au ministre Decrès. La surveille de la bataille d'Austerlitz ; le cardinal Fesch et l'étoile de Napoléon ; bon mot de Napoléon en réponse à une flatterie d'un courtisan ; Napoléon triche au jeu et gagne beaucoup ; les petits Napoléons et le grand Napoléon. 24

CHAPITRE VI.

Rapp au camp de Boulogne. Passage du Rhin ; sa mission à Ulm ; entrevue avec le général en chef Mack ; Rapp rejoint Napoléon à l'abbaye d'Elchingen ; il retourne à Ulm ; le général Mack signe la capitulation ; 33,000 Autrichiens prisonniers, dix-neuf généraux, une cavalerie et une artillerie superbes défilent devant Napoléon. 28

CHAPITRE VII.

Murat poursuit l'ennemi et le culbute ; le général O'Don-

nel est fait prisonnier par un maréchal des logis ; combats de Nordlingen et de Donawœrt ; capitulation du feld-maréchal Werneck ; combat de Nuremberg ; en cinq journées, les 25,000 hommes échappés d'Ulm sont détruits par 7,000 Français. Proclamation de Napoléon 41

CHAPITRE VIII.

L'armée française poursuit les Russes et s'avance sur Vienne ; Napoléon se plaint de la marche rapide de Murat ; le maréchal Soult reçoit l'ordre de rétrograder jusqu'à Mautern, et Davout et Bernadotte prennent d'autres positions ; les Russes sont culbutés ; l'armée française poursuit sa marche pour s'emparer du passage du Danube ; recommandation de Napoléon de se procurer les meilleures cartes des environs de Vienne et de la Basse-Autriche. 51

CHAPITRE IX.

Promenade de l'Empereur sur la route de Vienne ; sa rencontre avec la fille de M. de Marbœuf, l'ancien gouverneur de la Corse. — Des fantassins montés sur des chevaux de trait mettent en déroute des cavaliers ennemis ; arrivée à Austerlitz ; Rapp, à la tête des Mamelucks, des chasseurs et d'un escadron de grenadiers de la Garde enfonce complètement la Garde impériale russe ; il fait prisonnier le prince Repnin. Rapp est blessé d'un coup de sabre à la tête ; il est nommé général de division ; il part en mission à Gratz auprès du général Marmont. Paix avec l'Autriche. 56

CHAPITRE X.

Rapp rejoint Napoléon à Munich. Départ pour Paris ; enthousiasme des populations à revoir Napoléon. — Mission de Rapp à Francfort, à Wesel. — L'Empereur apprend que des détachements prussiens ont attaqué nos troupes ; il donne ordre à Rapp de partir immédiatement

à Strasbourg et d'expédier beaucoup de troupes sur Mayence ; Napoléon prédit la mort du prince Louis de Prusse. Les Prussiens nous somment d'avoir à évacuer l'Allemagne ; Napoléon répond à cette menace en les battant à Saalfeld et à Schleitz 68

CHAPITRE XI.

Les Français sont maîtres du cours de la Saale ; Napoléon marche sur Schleitz ; il arrive en vue d'Iéna, examine les emplacements de l'ennemi ; il envoie dans la nuit les ordres de mouvements pour une attaque ; commencement de la bataille d'Iéna ; la victoire est complète ; Murat et Rapp poursuivent les débris de l'armée prussienne et entrent dans Weimar ; Napoléon fait l'éloge de Davout dans cette journée, mais il est mécontent de la conduite de Bernadotte. Grande sollicitude de Napoléon pour les blessés 81

CHAPITRE XII.

Faite des Prussiens ; surpris à Magdebourg, ils mettent bas les armes ; investissement de la place. Lettre de Napoléon au maréchal Davout pour faire son entrée à Berlin comme satisfaction de sa belle conduite à la bataille d'Iéna ; ordre pour disposer les troupes de son corps d'armée, désarmement de la ville ; belle tenue que doivent avoir les troupes pour entrer dans Berlin 92

CHAPITRE XIII.

Départ pour Potsdam. Napoléon rencontre la veuve d'un officier de l'armée d'Egypte ; il lui accorde une pension ; il visite le tombeau du grand Frédéric et fait enlever l'épée, le grand cordon des Ordres de l'ancien roi de Prusse ; le duc de Brunswick recommande ses sujets à la générosité de Napoléon qui rappelle aux envoyés du duc l'insolente proclamation de leur maître en 1792. Le maréchal Lannes s'empare de Spandau ; entrée de Napoléon à Berlin ; proclamation à ses soldats. 97

CHAPITRE XIV.

Napoléon distribue des grades et des décorations aux troupes du corps d'armée du maréchal Davout; la proclamation de l'Empereur remplit les soldats d'une nouvelle ardeur; ils poursuivent les Prussiens du prince de Hohenlohe qui met bas les armes ; 25,000 hommes prisonniers avec 45 drapeaux et 74 pièces de canon défilent devant la cavalerie française ; Blücher se rend avec les derniers contingents de l'armée prussienne; tous les prisonniers sont envoyés en France 105

CHAPITRE XV.

L'Empereur donne l'ordre de faire arrêter le prince de Hatzfeld, convaincu d'espionnage ; Rapp, Duroc, Caulaincourt et Berthier intercèdent en sa faveur; colère de Napoléon; entrevue de la princesse de Hatzfeld avec Napoléon ; elle obtient la grâce de son mari.— Lettres du prince de Hatzfeld et du duc de Weimar à Rapp. 111

CHAPITRE XVI.

Napoléon refuse de recevoir l'envoyé de l'Électeur de Hesse. Capitulations de Magdebourg, de Colberg, Custrin et Stettin.— Napoléon envoie le général Duroc auprès du roi de Prusse. — Des députations viennent demander l'indépendance de la Pologne. Napoléon arrive à Varsovie. Proclamation de l'Empereur au sujet de la quatrième coalition; enthousiasme des soldats. 118

CHAPITRE XVII.

Napoléon marche au devant de l'armée russe ; il visite le camp retranché d'Okuniew ; et monte sur le toit d'une chaumière pour observer les mouvements de l'ennemi; passage du Bug ; combats de Nasielk, de Pultusk, de Golymin ; Rapp a le bras gauche fracassé : visite que lui fait

Napoléon; Rapp est nommé gouverneur de Dantzig; batailles d'Heilsberg, de Friedland. Traité de Tilsit 128

CHAPITRE XVIII.

Entrevue d'Erfurt (1808). — Napoléon part pour l'Espagne. Quatrième guerre avec l'Autriche; l'Empereur revient à Paris (1809) et rejoint la Grande Armée d'Allemagne. — Bataille de Ratisbonne. Rapp revient auprès de Napoléon. — Bataille d'Essling; mort du maréchal Lannes. Rapp au combat de Gross-Aspern; il a une épaule démise et trois côtes fracassées. — Bataille de Wagram. 141

CHAPITRE XIX.

Tentative d'un jeune étudiant allemand pour tuer Napoléon; son exécution; conversations et réflexions de Napoléon au sujet de cet attentat. Départ de Schœnbrunn. 147

CHAPITRE XX.

Entrevue de Rapp et du roi de Bavière. Traité de Vienne qui termine la campagne de 1809. — Voyage de Napoléon; son entretien avec le ministre de la police; il se plaint des menées du faubourg Saint-Germain. . . 153

CHAPITRE XXI.

Divorce de Napoléon. — Rapp assiste aux cérémonies du mariage de la nouvelle Impératrice; ses visites à la Malmaison auprès de l'Impératrice Joséphine; il reçoit l'ordre de partir pour Dantzig, où il arrive le 10 juin 1810; bizarre incident diplomatique au sujet d'un dîner qu'il donne à divers résidents étrangers. 157

CHAPITRE XXII.

Dénonciation contre Rapp pour la tolérance qu'il montre en faveur du commerce de Dantzig; mécontentement de Napoléon; Rapp reçoit l'ordre de brûler les marchandises anglaises; ses rapports sur les mesures de rigueur qu'entrainait le système continental; il signale à l'Empereur les sociétés secrètes dans lesquelles « la haine préparait à la vengeance ». 164

CHAPITRE XXIII.

La guerre est déclarée avec la Russie. — Napoléon quitte Paris, pour rejoindre la Grande Armée; il s'arrête à Dantzig; son entrevue avec Rapp; sa conversation sur Murat: le buste de la reine de Prusse dans le salon de Rapp; réflexions de Napoléon sur ce buste de la belle reine. 169

CHAPITRE XXIV.

Napoléon quitte Dantzig (10 mai 1812). Il arrive à Kœnigsberg; il s'entretient de son frère Joseph avec Murat et Belliard; l'intention de Napoléon de passer le Niémen et de s'emparer de la Pologne russe. L'Empereur déguisé en chasseur explore les bords de fleuve; passage du Niémen (24 juin 1812); arrivée à Wilna. 174

CHAPITRE XXV.

A la poursuite des Russes; combats de Drissa; rapport de Murat sur le combat d'Ostrowno; charge du général Piré à la tête du 8e de hussards; par son dévouement et son courage le général Belliard sauve l'artillerie de la division Delzons. — Bataille de Mohilow (23 juillet 1812). . 178

CHAPITRE XXVI.

Arrivée de Rapp à Wilna; la Pologne entière est en mouvement; ouverture de la Diète de Varsovie; le discours du Président est acclamé; les Polonais font acte de dévouement à l'Empereur 184

CHAPITRE XXVII.

Prodigieuse activité de l'Empereur; instructions données au chef d'escadron d'Hautpoul. Rapp rejoint l'Empereur à Smolensk; il lui fait part de la triste impression que lui ont inspirée les traînards; Napoléon est traité d'effronté Goliath dans une proclamation du patriarche de Moscou. 175

CHAPITRE XXVIII.

Bataille de Smolensk (10 août 1812); affreux spectacle qu'offre la ville incendiée par les Russes; mécontentement de l'Empereur sur l'inaction de Junot à la bataille de Valoutina où le général Gudin est tué; il veut donner à Rapp le commandement du corps d'armée de Junot. Instructions au duc de Bellune dont le corps d'armée doit s'avancer sur Wilna. 201

CHAPITRE XXIX.

L'armée française continue son mouvement en repoussant les Russes; proclamation religieuse de Kutusow aux soldats russes; Napoléon va reconnaître la position de l'ennemi à Borodino (6 septembre 1812). Toute la nuit il travaille à donner des ordres pour livrer la bataille de la Moskowa. — Proclamation de Napoléon à ses soldats avant la bataille de la Moskowa. 207

CHAPITRE XXX.

Bataille de la Moskowa (7 septembre 1812). Impétuosité

du Murat ; Rapp prend le commandement de la division Compans. Belliard reçoit l'ordre de disposer une batterie de 40 pièces ; Caulaincourt est tué en s'emparant de la grande redoute. « De la mitraille, de la mitraille et toujours de la mitraille ». La colonne russe est écrasée, Rapp reçoit encore quatre blessures et est obligé de quitter le champ de bataille ; c'était la vingt-deuxième fois qu'il était blessé 214

CHAPITRE XXXI.

Combat de Mojaïsk. Napoléon entre à Moscou (14 septembre 1812) ; il s'installe avec son quartier général au Kremlin. — L'incendie de Moscou. Etat effrayant de la ville. — Napoléon abandonne le Kremlin et n'y rentre qu'après que tout danger est conjuré 220

CHAPITRE XXXII.

Inquiétudes de l'Empereur sur les mouvements de l'armée de Moldavie ; longues instructions qu'il envoie au maréchal Victor pour entraver la marche des Russes. — L'armée française n'a plus ni vivres, ni fourrages ; la retraite devient inévitable. — Napoléon montre aux généraux le portrait du roi de Rome ; sa sollicitude pour les blessés . 225

CHAPITRE XXXIII.

Napoléon quitte Moscou (19 octobre 1812). Espoir qu'il a de faire la paix avec l'Empereur de Russie ; instructions du major général ; recommandations pour le transport des blessés. Bataille de Malojaroslawitz (24 octobre 1812). Un parti de Cosaques attaque Napoléon et son entourage ; Rapp est renversé de cheval ; les Cosaques sont mis en déroute par les grenadiers à cheval de la Garde. Rapp est comblé d'éloges pour sa belle conduite dans cette attaque 234

CHAPITRE XXXIV.

Retraite de Moscou par Mojaïsk. — Les privations sont extrêmes ; les blessés sont retrouvés morts sur les routes. Combat de Viasma. L'armée se dirige sur Smolensk. — L'Empereur reçoit des dépêches de Paris qui lui apprennent la conspiration du général Malet. 244

CHAPITRE XXXV.

Cruelles déceptions dans la retraite ; le 4e corps perd ses pièces ; défaite de la brigade Augereau. Héroïsme de Ney et de son corps d'armée, 15,000 Français, malgré leur affreux dénuement, mettent en déroute 120,000 hommes de l'armée de Kutusow. 251

CHAPITRE XXXVI.

Napoléon quitte Krasnoé à la tête de sa Garde ; il séjourne à Doubrowna et à Orsza (19 novembre) ; sa grande satisfaction en recevant des nouvelles du maréchal Ney ; poursuite acharnée des Russes ; l'armée française est cernée partout ; Napoléon ordonne de construire des ponts sur la Bérésina (23 novembre). — L'officier à la jambe de bois. Napoléon passe la Bérésina ; bataille du 28 ; Napoléon annonce son départ pour Paris ; il donne à Murat le commandement de l'armée. — Rapp part pour Dantzig. 258

CHAPITRE XXXVII.

Etat déplorable de la place et de la garnison de Dantzig. Rapp fait construire de nouveaux ouvrages ; dévouement des soldats à exécuter les travaux jour et nuit ; terrible épidémie qui décime et les habitants et les soldats ; inondations causées par le dégel de la Vistule ; les principaux magasins, chantiers et ouvrages de fortifications sont détruits par les eaux ; Rapp se trouve sans défense aucune devant un ennemi nombreux. 270

CHAPITRE XXXVIII.

La sortie de la garnison à Dantzig (29 janvier 1813); le général Grandjean repousse les Russes à Langfuhr; brusque attaque de l'ennemi sur toute la ligne (5 mars); Rapp va à l'ennemi avec la division Grandjean; les commandants Claumont et Blaer, avec 800 hommes, abordent à la baïonnette une colonne de 4,000 Russes qu'ils obligent à la retraite; combats de Sottland et d'Ohra; intrépidité de l'adjudant-major Delondres. 278

CHAPITRE XXXIX.

Siège de Dantzig (suite). — Triste situation de la garnison; 28,000 hommes sont dans les hôpitaux; les généraux Franceschi et Gault meurent du typhus; sortie de la garnison pour se procurer des vivres; attaque et combat de Borgfeld; déroute des Russes; audace des Polonais; intrépidité du tambour Mattuzalick; courage du jeune Kern; 12,000 soldats et 5,000 habitants sont victimes de l'épidémie. — Expédition de nuit contre l'ennemi; charge du maréchal des logis Devillain du 8e hussards contre les Cosaques. — Les espions dans la place: Rapp leur fait raser la tête; revue de la garnison à la face de l'armée de siège. 288

CHAPITRE XL.

Siège de Dantzig (suite).—La disette ne fait qu'accroître. — Sortie du général Bachelu pour enlever des subsistances; il attaque et combat les Russes à Bohnsack; le colonel Farine fait mettre bas les armes à une colonne de Lithuaniens; on ramène dans la place du bétail, du fourrage et de l'avoine; acte de loyauté du général Rapp envers le baron Serviens; le duc de Wurtemberg prend le commandement des troupes assiégeantes; ses attaques successives ne laissent aucun repos aux assiégés. Sortie contre les Russes; ils sont repoussés et perdent 1800

hommes ; les sergents Vigneux et Auger donnent l'exemple du courage. Rapp reçoit des lettres de Napoléon (juin 1813). 299

CHAPITRE XLI.

Siège de Dantzig (suite). — Le duc de Wurtemberg n'exécute pas les conditions d'un armistice par lequel la place doit être ravitaillée ; réclamations de Rapp, réponse hautaine du duc ; Rapp le menace de continuer les hostilités ; lettre de Rapp au prince de Neuchatel (major général Berthier) ; il lui décrit l'affreuse situation de la garnison (16 juin 1813). — L'armistice est dénoncé. — Il y a devant la place 60,000 combattants ennemis et 300 pièces de gros calibre. 309

CHAPITRE XLII.

Siège de Dantzig (suite). — Le major Legros opère une sortie et chasse les Russes de leur position d'Ohra ; combat de Langfuhr ; enlèvement des redoutes de Pitzkendorf ; audace et bravoure des assiégés ; le général Cavaignac avec sa réserve de cavalerie culbute l'ennemi ; le tambour Ilhade ; le capitaine Marnier ; attaque générale des Russes ; les soldats de la garnison de Dantzig ont à combattre partout ; après une lutte acharnée de part et d'autre les Russes reprennent Langfuhr ; Rapp fait exécuter des travaux de défense en dehors de la place ; la flottille ennemie tire 7,000 coups de canon sur Dantzig ; débordement de la Vistule : la place, les fortifications sont la proie des flots. 320

CHAPITRE XLIII.

Siège de Dantzig (fin). Affreuse disette ; les soldats font bouillir de vieilles planches pour s'alimenter ; les Russes bombardent la place ; Dantzig est tout en feu ; les postes avancés sont incendiés par cinq batteries ennemies. — Héroïsme du capitaine Chambure, commandant de la *compa-*

gnie franche des enfants perdus; sa sortie de nuit à travers la flotte ennemie; il incendie le camp des Russes; les *Enfants perdus* emportent d'assaut la redoute de Kabrun. Audacieuse action du capitaine Marnier qui s'empare d'un bâtiment ennemi, convoie avec la flotte anglaise et lui échappe pour porter à Napoléon des dépêches du général Rapp. Capitulation. La défense avait duré une année. 339

CHAPITRE XLIV.

Le général Rapp et la garnison de Dantzig sont conduits prisonniers à Kiew (1er janvier 1814). — Retour de captivité. — Situation de la France au retour de Louis XVIII. — Réflexions que fait le général sur les émigrés. — Retour de Napoléon (20 mars 1813). Rapp est rappelé aux Tuileries; conversation avec l'Empereur; le pamphlet de Châteaubriand; Napoléon donne à Rapp le commandement de l'armée du Rhin (29 mars 1815); et lui remet la plaque de Grand Aigle de la Légion d'honneur. — Opinion de Napoléon sur Bourmont. — Préparatifs d'une nouvelle guerre. — Serment des jeunes filles de Mulhausen de n'épouser que des Français qui aient défendu les frontières 353

CHAPITRE XLV.

Rapp est à Strasbourg; les alliés sur la rive gauche du Rhin; il fait connaître à l'Empereur la faiblesse numérique de son corps d'armée; instructions de l'Empereur au général Rapp (14 et 20 mai 1815), sur la façon dont il doit augmenter l'effectif de ses régiments, espionnage à organiser pour savoir ce qui se passe au delà du Rhin; recommandation de bien connaître tous les débouchés des Vosges 368

CHAPITRE XLVI.

Rapp fait occuper les lignes de la Lauter; il s'empare

d'Hann, d'Anwiller et de Queich. Le chef d'escadron Turkheim enlève les postes bavarois de Gottenstein. Rapp apprend le désastre de Waterloo; il soutient plusieurs combats contre les Alliés qui passent le Rhin; il ramène son corps d'armée sur Strasbourg. 374

CHAPITRE XLVII.

Découragement de l'armée en apprenant l'abdication de Napoléon; belle allocution du général Rapp aux soldats qui veulent le quitter; attaque de l'ennemi sur Lampertheim (28 juin 1815); des colonnes ennemies de 40 à 50,000 hommes s'avancent sur Bischwiller et Brumpt; intrépide résistance du capitaine Chauvin contre un grand nombre de tirailleurs; Rapp à la tête du 11e de dragons et du 7e de chasseurs charge l'ennemi et massacre la cavalerie autrichienne et wurtembergeoise; l'armée du prince de Wurtemberg est mise en déroute; de nouvelles armées des Alliés arrivent devant Strasbourg. Convention militaire; les hostilités cessent dans l'Alsace. 382

CHAPITRE XLVIII.

Mécontentement de la garnison de Strasbourg lorsqu'elle apprend le licenciement de l'armée; les soldats ne veulent pas partir sans avoir touché leur solde; injustes soupçons sur la conduite du général Rapp; insurrection de la garnison; le sergent Dalouzy est nommé général par ses camarades; il choisit un tambour major pour chef d'état-major; menaces de mort contre le général Rapp; belle discipline observée par les soldats insurgés; les habitants consentent à fournir les fonds nécessaires pour solder les troupes. Le général Garnison (le sergent Dalouzy) adresse une proclamation aux soldats pour leur faire connaître que la solde est assurée. — Les troupes sont licenciées et l'armée du Rhin dissoute; lettre du général Rapp au roi Louis XVIII; il se retire en Suisse; son retour à Paris. 393

Pièces justificatives.

Lettres du général Rapp et du duc de Wurtemberg.
Texte de la capitulation de Dantzig 421

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon sur-Seine. — Pichat et Pepin.

Date Due

[illegible]			
Nov 5 '49			
[illegible]			
SEP 9 '49			

Form 335. 45M 8-37.

923.544 R221L 315809
Rapp

Memoires du General Rapp

923.544 R221L 315309

Duke University Libraries
D01235288T